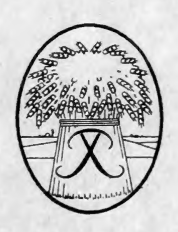
3e mille

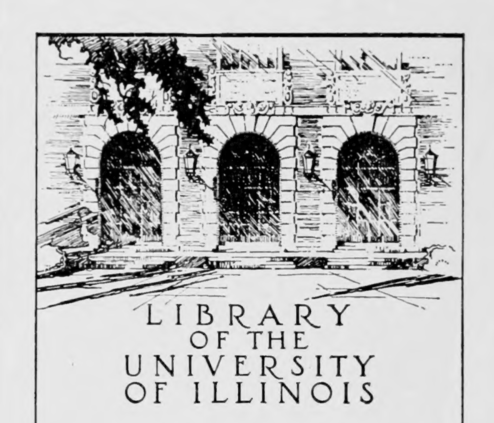
BORIS SAVINKOV

Ce qui ne fut pas

ROMAN TRADUIT DU RUSSE
PAR J.-W. BIENSTOCK



PAYOT, PARIS

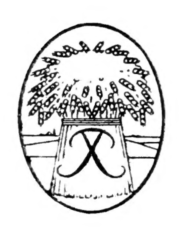


Ce qui ne fut pas

BORIS SAVINKOV

Ce qui ne fut pas

ROMAN TRADUIT DU RUSSE PAR J.-W. BIENSTOCK



PAYOT & Cie, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1921

PREMIÈRE PARTIE

I

A l'étranger, André Bolotov ressentait une inquiétude semblable à celle d'un propriétaire vigilant qui a remis son domaine en des mains mercenaires. Le parti immense, dispersé par toute la Russie, avec ses laboratoires de dynamite, ses imprimeries clandestines, ses compagnies de combat, ses comités régionaux et provinciaux, ses confréries de paysans, ses groupes d'ouvriers, ses cercles d'étudiants, ses unions d'officiers et de soldats; le parti, avec ses succès, ses échecs, ses grèves, ses manifestations, ses complots, ses arrestations, lui apparaissait comme une vaste et complexe exploitation, exigeant à tout moment un œil attentif. Que ses camarades — le vieil Arsène Ivanovitch, le Dr Berg, Vera Andréievna, Arcade Roserstern et les autres — regardassent aussi le parti comme un domaine appartenant non pas à lui, Bolotov, mais à chacun d'eux, il ne le comprenait pas, et si même il le comprenait il ne pouvait modifier son point de vue. Il ne pouvait cesser de sentir ce qui lui donnait la force de travailler et de vivre " illégalement " — c'est-à-dire de travailler et de vivre sans famille, sans foyer, sans nom — et d'attendre sans crainte la prison ou la mort. Seule la conviction que sans lui — sans le maître — le parti se disloquera, que son domaine tombera en ruines, seule cette conviction le soutenait. C'est pourquoi non seulement il ne se reposait jamais, mais ressentait cette inquiétude que connaît chaque propriétaire.

Quand Bolotov eut terminé ses affaires à l'étranger, au moment de

retourner en Russie, cette inquiétude atteignit le paroxysme. Il savait pertinemment que ses amis continuaient à distribuer les livres prohibés, imprimer les proclamations, organiser des grèves, fabriquer des bombes. Il savait que ces hommes, qui s'étaient rapprochés pour diverses raisons et avaient créé une œuvre vivante, complexe : le parti, poursuivaient inlassablement, comme des fourmis dans une fourmilière, un travail invisible qui leur était nécessaire. Cependant, avec une netteté pénible, il lui semblait que cette fois, au retour dans sa patrie, il n'allait plus trouver que de misérables débris de ce qu'il avait laissé : la fourmilière détruite, ravagée par un ennemi audacieux.

Depuis longtemps il ne connaissait plus la peur. De même que le marin s'habitue à la mer et ne pense pas qu'elle l'engloutira, que le soldat s'habitue à la guerre et ne pense pas qu'il sera tué, que le médecin s'habitue à la typhoïde et à la phtisie et ne pense pas qu'il sera contaminé, de même Bolotov était habitué à sa vie clandestine et ne pensait pas qu'on pût le pendre. Mais tout au fond de son âme vivait un sentiment vague et trouble, celui même qui n'abandonne ni le marin, ni le médecin, ni le soldat. Obéissant à ce sentiment, Bolotov, inconsciemment, par habitude, pratiquait la " conspiration ". Il ne se cachait pas de ses parents, de ses connaissances, mais simplement il ne comprenait pas que, sans nécessité, pour se distraire, on vît ses connaissances et ses parents. Il ne faisait pas mystère des affaires du parti, mais simplement ne comprenait pas qu'on en parlât avec les étrangers. Il ne fuyait pas les nouvelles connaissances, mais ne comprenait pas qu'on pût se fier au premier venu. Il ne voyait pas que tous ses rapports avec les hommes, depuis le portier jusqu'à son père et sa mère, étaient basés sur la crainte et le désir de cacher les seuls détails de sa vie qui l'intéressaient. Et l'eût-il vu qu'il n'eût pu vivre autrement.

Tous avaient encore en mémoire le meurtre de Plehve, le dimanche sanglant, l'explosion du 4 février, Lao-Iang, Port-Arthur, Moukden. Tous, jeunes et vieux, fonctionnaires et ouvriers, militaires et étudiants, partisans du gouvernement et socialistes, sentaient également qu'il se passe quelque chose de nouveau, quelque chose qui n'était jamais, et, partant, quelque chose de terrible : l'ordre ancien, consacré par des siècles, s'ébran-

lait. Tous le sentaient ; cependant, comme toujours, ils s'attachaient à leurs intérêts mesquins et vulgaires. Bolotov vivait de même. Il lisait les feuilles révolutionnaires ; il écrivait dans les journaux du parti que " le peuple s'éveille ", que " le drapeau rouge est fièrement levé ", que " proche est le temps quand tomberont les fers de l'autocratie ". Mais il lisait et écrivait cela non parce qu'il avait compris le sens grandiose des événements qui s'accomplissaient, mais par l'habitude de plusieurs années de dire et d'écrire ces mots. Propriétaire attentif, il avait remarqué depuis longtemps la croissance de son parti, et, à cause de cela, avait cru en la révolution irrépressible et victorieuse. Il ne pouvait concevoir la victoire du gouvernement. Il pensait que les paysans — les cent millions de paysans russes — se révolteraient, et, confiant, il s'occupait de sa besogne quotidienne ; et, plus il s'en occupait, plus, en effet, il était utile à la révolution en laquelle il croyait.

A Berlin, la veille de son départ pour la Russie, Bolotov rasa sa barbe, acheta un pardessus anglais de couleur sombre, remplaça son chapeau à large bord par un chapeau melon. Machinalement, il faisait tout cela avec soin et méthode. Il avait besoin de se confondre avec la foule, d'être comme tout le monde, d'éviter la " filature " ennuyeuse. Dans le wagon il acheta un journal bourgeois, au lieu du *Vorwaerts*, son journal favori. Par habitude, il regarda tout d'abord les télégrammes. En première page, il lut, imprimé en gros caractères : " La débâcle de l'escadre russe ".

Quand Stoessel avait rendu Port-Arthur et après le fatal Moukden, Bolotov n'avait éprouvé d'autre sentiment que la joie. Il considérait chaque guerre comme un crime ; en chaque guerre il voyait une boucherie toujours nuisible et cruelle. Mais si on lui eût demandé ce qu'il pensait de la guerre avec le Japon, sans hésitation il aurait répondu que " l'aventure japonaise, bien que cruelle, était utile ".

En effet, il regardait la défaite de la Russie comme la défaite de l'autocratie, la victoire du Japon comme la victoire de la révolution, c'est-à-dire la victoire du parti, c'est-à-dire sa victoire à lui, Bolotov. Il ne voyait pas la contradiction de ces deux opinions, et ceux qui écoutaient ses discours dans les meetings ne la voyaient pas davantage.

Cependant, ayant lu le télégramme, il n'éprouva pas ce sentiment joyeux qu'il connaissait et dont il était un peu honteux : dans l'escadre de Rojestvensky servait son frère, le lieutenant de vaisseau Alexandre Bolotov.

" Aussitôt la fumée dissipée, télégraphiait le correspondant allemand, la bataille reprit avec une force redoublée. Tous les vaisseaux japonais concentraient leurs feux sur le cuirassé *Osliabia*, qui, bientôt, tout en flammes, était mis hors de combat. L'incendie éclata aussitôt sur le *Souvorov* et l'*Alexandre*, qui le suivaient. Ensuite ce fut le tour du *Borodino* puis des autres unités. Toutes les forces japonaises restaient intactes. Le combat dura jusqu'à 2 h. 20 de l'après-midi. A 2 h. 50 l'*Osliabia* coulait ".

Bolotov ferma les yeux. Il tâchait de se représenter l'engloutissement d'un cuirassé. Une fois, en France, au bord de l'Océan, il avait vu une péniche coulée : deux mâts émergeaient. Maintenant il se représentait l'*Osliabia* : Il voyait comme devant lui le vaisseau inconnu. Il savait qu'avec lui avaient péri des centaines de jeunes gens robustes. Comme socialiste et révolutionnaire il aurait dû se révolter de ce qu'il appelait la boucherie criminelle. Mais, en lui, point de révolte. Il ne pouvait imaginer ni la défaite de l'escadre, ni les vaisseaux en flammes, ni la perte de l'*Osliabia*, ni la simple et terrible mort des matelots. Le télégramme du journal restait pour lui simplement du papier imprimé.

" Quand le *Souvorov* et l'*Alexandre* ", lisait plus loin Bolotov, " quittèrent le rang, ce fut le cuirassé *Borodino* qui conduisit la flotte. Le *Souvorov*, tout en flammes continuait de combattre ; mais bientôt, sous le feu japonais, il perdit son mât de misaine et deux cheminées. L'amiral en chef Rojestvensky, qui était sur le *Souvorov*, blessé d'un éclat, au début de la bataille, avait été transporté sur le destroyer *Bouïny*. C'est l'amiral Nébogatov qui prit le commandement. A sept heures du soir, un violent incendie éclata sur le *Borodino* qui, tout en flammes, coula ".

Bolotov se rappela son frère, un jeune officier en uniforme de marine, de taille moyenne, les épaules larges. Il pensait rarement à son frère. Il le savait à la guerre, en Extrême-Orient, et nullement sympathique à la révolution. Cela lui suffisait.

Mais, maintemant, il ressentait de l'angoisse : " N'était-il pas tué ? Qui ? Son frère ? Sacha ? Sacha n'est-il pas tué dans la bataille de Tsousima ? "

Alors, très nettement, comme il arrive parfois dans les rêves, devant lui passa le tableau de la bataille. Voici le cuirassé, lourd, noir, tout blessé, les cheminées arrachées, les canons démolis, les mâts brisés. Mais le drapeau de Saint-André flotte encore. Et voici Sacha, pâle, l'uniforme déchiré, tout en sang. Il est couché là, sur le pont de fer, mouillé, étendu à plat ventre près de la tourelle de droite. Il lui semble même voir basculer le cuirassé et bondir par-dessus la poupe les vagues dont il perçoit le fracas.

" L'amiral Nébogatov, lisait Bolotov sans même comprendre le sens des mots, donna le signal de la reddition ; et le 16 mai, à 10 h. 30 du matin, les quatre cuirassés russes : *Nicolas Ier*, *Aigle, Apraxine* et *Séniavine* se sont rendus à l'escadre japonaise... "

" Sacha est tué ! Est-ce possible ? " pensa Bolotov ; et de nouveau il se rappela nettement son frère tel qu'il l'avait vu pour la dernière fois à Pétersbourg, à Newsky, par une journée ensoleillée et froide d'automne : ses yeux calmes, bleus, son sourire moqueur : " Adieu, André, nous n'allons pas par le même chemin... " Il se rappelait sa réponse cruelle. Il voulait retourner à cette journée ensoleillée, reprendre ses paroles méchantes, embrasser son frère et oublier ces discordes qui, maintenant, lui semblaient vaines.

Le train, en sifflant, entrait en gare avec fracas. Les lanternes, troubles, défilaient. Les capotes grises des gendarmes passaient rapidement. Dans l'air du soir résonnaient étrangement des voix russes. La frontière : Alexandrovo.

Bolotov jeta son journal. Tâchant de ne plus penser ni à Tsousima, ni à Nébogatov, ni à son frère, ni à l'*Oslabia,* il se dirigea vers la salle des douanes. Grand, maigre, rasé, le cigare aux lèvres, il ressemblait à un Anglais ; et, en effet, il avait en poche un passeport anglais au nom de Henry Mac Mure. Dans la salle étroite, chaude, pleine de gendarmes, il était ennuyeux d'attendre, et son visage bon et ferme, aux yeux bleus, comme ceux de son frère, n'exprimait rien d'autre que l'ennui.

Le matin, de Varsovie, il envoyait à Berlin un télégramme avec ces mots : “ Tout est payé ”, ce qui signifiait : J'ai passé heureusement la frontière.

II

Arrivé à Pétersbourg par le train du matin, Bolotov, le soir même, au crépuscule, sonnait au cinquième étage d'un vaste immeuble de la rue Ligovka. De l'antichambre, pendant qu'il enlevait son pardessus, il entendit la basse sèche et tranchante d'Arsène Ivanovitch. Une autre voix émue lui répondait :

— Mais non, qu'y a-t-il là de terrible ? disait avec importance Arsène Ivanovitch. Je ne vois là rien de terrible. L'eau ne coule pas sur leur moulin mais sur le nôtre. Avant-hier c'était Port-Arthur; hier Moukden, aujourd'hui Tsousima. Qui est en gain ? Les Japonais ? Pas les Japonais seuls... Moi, je suis vieux, mais voici ce que je vous dirai : à l'automne l'armée sera à nous ! Vous pensez que nous n'avons pas d'hommes là-bas ? Il y en a, mon cher ; il y en aura. Les nôtres passent partout, tantôt en sautillant, tantôt en grimpant et tantôt à quatre pattes... ajouta-t-il gaiement et rit.

Bolotov connaissait Arsène Ivanovitch depuis plusieurs années déjà. Arsène Ivanovitch, vieillard robuste, blanc comme la neige, était l'un des fondateurs du parti. Il était fier d'être le fils d'un paysan et d'avoir lui-même, dans sa jeunesse, labouré la terre. Mais de ce passé d'homme des champs, il ne lui était resté que des proverbes imagés, une barbe épaisse embroussaillée, et cette autorité inébranlable de l'homme qui connaît la campagne, non d'après les livres, mais pour y avoir vécu.

— Que signifie ?... Je ne parle pas de cela ? objectait, en s'échauffant, une voix jeune, inconnue. En cela je suis d'accord avec vous... Je vous demande : comment peut-on servir ? Est-ce qu'un socialiste peut servir dans l'armée ?... C'est étrange... En principe c'est i...nad...mis...si...ble...

Et soudain, dans l'antichambre à demi-obscure, parmi les chapeaux et les pardessus crasseux, devant Bolotov, surgit de nouveau, dans ses moindres détails, le tableau de la bataille honteuse. Arsène Ivanovitch répétait les truismes veules du parti, ceux-là mêmes que lui, Bolotov, aurait dit à sa place. Mais en ce moment ces phrases connues lui paraissaient fausses et inutiles. " Sacha ? Où est Sacha ? "

Mais l'ange sonnera deux fois de la trompette;
Le feu du ciel tombera sur la terre :
Le frère s'enfuira de son frère,
Et le fils se détournera de sa mère...

Bolotov se répétait ces vers de Pouchkine.

" Le frère s'enfuira de son frère ! Voilà... Sacha est parti et Arsène Ivanovitch rit. Mais qu'ai-je donc ? Est-ce qu'Arsène Ivanovitch n'a pas raison ? Est-ce que l'armée ne sera pas bientôt à nous ? Est-ce que Tsousima n'ouvrira pas les yeux aux soldats ? Qu'ai-je donc ? " Il se ressaisit et poussa la porte avec force.

Dans le nuage plombé de la fumée de tabac se noyaient Arsène Ivanovitch, le Dr Berg, un jeune homme, inconnu de Bolotov : le camarade David. Véra Andréievna, grande, pas encore vieille, le visage jaune, fatigué, conséquence du séjour en prison, marchait à pas rapides dans la chambre. Deux fois par semaine ils se réunissaient pour les affaires courantes du parti et en cela leur paraissait être le lourd fardeau de la direction. Comme le manœuvre qui pose les fondements, décharge les briques, porte les seaux de ciment, accomplit la besogne modeste et utile du constructeur, de même eux, avec patience et modestie, pierre par pierre, construisaient le parti. Mais de même que le manœuvre n'a pas la puissance de mettre à bas la maison ou de l'achever, cette puissance appartenant au patron qui l'a embauché, de même eux n'avaient pas de puissance sur la révolution et leur tentative de la guider était fatalement infructueuse.

Quand Bolotov eut terminé son rapport sur son voyage à l'étranger, le Dr Berg exposa le but principal de la réunion. Le camarade David, " organisateur militaire ", membre du parti, qui " travaillait " exclu-

sivement dans l'armée, était venu à Pétersbourg pour faire savoir qu'à N... le régiment d'infanterie s'agitait et qu'une mutinerie était prête à éclater. Les membres du comité local, et de leur nombre David, n'avaient pas voulu entreprendre quoi que ce fût sans y être autorisés par leurs aînés.

Aussitôt, dans la chambre enfumée, on examina l'affaire. On se mit à discuter s'il fallait ou non déclencher la révolte. Ils parlaient, sûrs que de leur conversation dépendait le sort de deux mille soldats. Ils oubliaient que si des hommes se résolvaient au meurtre, à la révolte, à la mort, sans doute n'était-ce pas parce que cinq inconnus le jugeaient bon, utile et nécessaire, et que la décision de ces hommes dépendait d'un nombre incalculable de causes imprévoyables et hasardeuses. Ils oubliaient principalement que nul n'a le droit sur la vie d'un autre et que les hommes en danger de mort prennent pour guide, non les interdictions et les ordres, ni même le sentiment du devoir, mais des mobiles mystérieux, compréhensibles pour eux seuls. Mais au vieil Arsène Ivanovitch, au Dr Berg, à la maladive Véra Andréievna, à Bolotov lui-même, il semblait naturel et légitime que le camarade David, lié avec une dizaine de soldats, vînt au nom de tout le régiment, leur demander, à eux, des inconnus, à quel moment précis le régiment devait commencer à tuer et à mourir. A David aussi cela semblait naturel et légitime. David, un juif maladif, maigre, à la barbiche blonde, debout au milieu de la chambre, parlait en bégayant et, d'émotion, balançait ses bras :

— Dans le régiment, il y a 40 pour 100 de sous-officiers conscients. Dans chaque compagnie, il y a un groupe... Eh bien, dans le régiment, on est mécontent... La révolte est très possible, et principalement, vous comprenez, principalement, les soldats l'exigent... La propagande... a commencé l'automne dernier... Il n'y a pas eu d'arrestation... Le colonel est une brute... Au moment où je suis parti, les camarades délégués des compagnies ont décidé, à l'unanimité... Et si vous ne l'autorisez pas, la révolte aura lieu quand même, cria-t-il presque, ne remarquant pas que ces mots ôtaient tout sens à la discussion...

Le Dr Berg, en frottant ses mains blanches et fines, le regardait en dessous de ses lunettes. Il demanda négligemment :

— Je voudrais savoir, camarade, combien la ville a de troupes?

— Qu'importe, remarqua David, puisque je vous dis...

— Dans les affaires du parti, l'exactitude est nécessaire, objecta froidement le Dr Berg. Ne refusez pas de nous dire combien la ville compte de troupes?

— Eh bien... Eh bien... Il y a encore des Cosaques et une batterie d'artillerie... Mais, qu'est-ce que c'est que les Cosaques?...

— Est-ce que la batterie se joindra à la révolte?

— C'est étrange... Vous demandez... Le sais-je, moi...

— Et les Cosaques?

— Les Cosaques? Non... Probablement que non...

— Probablement ou sûrement?

— Ah! mon Dieu! Eh bien... sûrement.

— Cela me suffit. Je vous remercie, camarade, dit le Dr Berg, avec un sourire. Fermant les yeux, il se rejeta sur le dossier du divan crasseux, comme s'il voulait montrer que pour lui, homme d'affaires, la question de la révolte était déjà résolue et que tout le reste n'avait plus d'importance.

— Ah! Est-ce qu'il s'agit ici des Cosaques? reprit en rougissant et tout confus David. Je vous ai dit que le régiment se mutinera. C'est certain.

A ces paroles, Véra Andréievna cessa de marcher et, se plaçant en face de David :

— Si le régiment se mutine, d'une façon certaine, alors pourquoi êtes-vous venu? dit-elle d'un ton irrité. Si le régiment n'obéit pas au Comité, alors à quoi bon parler? Vous affirmez que le Comité a travaillé... Mais où est le résultat de son travail? Je ne le vois pas...

— Il ne s'agit pas de cela... Ah, mon Dieu! s'écria David d'une voix larmoyante. Je vous demande : Que dois-je faire... si les soldats se révoltent? Eh bien?...

— Mon opinion est celle-ci, commença d'une voix conciliante Arsène Ivanovitch : Sans doute, si les enfants veulent se révolter, il est difficile de les retenir. Cependant ce n'est pas impossible. Il y a dans la ville des Cosaques et une batterie d'artillerie; s'ils ne se joignent pas aux

autres, la révolte, de nouveau, est vouée à l'échec. Il faut éviter les mutineries infructueuses... Il faut, continua-t-il d'une voix plus douce et plus tendre, il faut attendre, mon nourricier, attendre, et retenir en attendant. Plus on laboure profondément, plus gaîment l'on danse. C'est comme ça, mon nourricier... Cet automne, ce sera une autre affaire, mais maintenant ça ne va pas, mon cher; ça ne va pas...

— Retenir ! Que signifie? Et comment puis-je retenir? Dites-le moi. Ah, mon Dieu, mon Dieu!... C'est étrange... Est-ce que je puis retenir, quand ils disent qu'ils se révolteront?... Voilà... vous dites, ça ne va pas... Et moi, que puis-je? Que peut le Comité? Nous avons travaillé pour quoi? Pour la révolte... Eh bien, ils veulent se révolter. Que puis-je faire? Ah! mon Dieu, mon Dieu!...

David, désespéré, se mit à marcher dans la chambre. Véra Andréievna s'éloigna dans un coin, près de la fenêtre, les bras croisés sur sa poitrine. Elle ne voulait point se mêler à un débat qui lui paraissait sans issue. Le Dr Berg, rejeté sur le dossier du divan, n'ouvrait pas les yeux. Bolotov sentait vaguement l'inutilité pénible de cette conversation. Il sentait que David, dès son retour, irait à la caserne et y périrait. Pour lui, il était clair qu'il ne s'agissait même plus de ce que David pérît ou non, car cela n'était déjà plus en leur pouvoir, mais uniquement de ce qu'il sût, en mourant, que sa mort était noble, belle et que le parti l'avait béni. Bolotov, ne sachant lui-même pourquoi, se leva vivement de sa chaise et, ses bons yeux soudain pleins de larmes, il embrassa fortement David.

— Allez, mon cher, rentrez chez vous... Vous êtes plus nécessaire là-bas qu'ici. Que Dieu vous bénisse, mon cher...

David, rayonnant, sortit.

Le Dr Berg parla encore longtemps des affaires du parti : que, de nouveau, des proclamations n'étaient pas fournies à temps ; que la grève avait éclaté dans les usines de Korovine ; que l'étudiant Nikandrov était arrêté; qu'on avait reçu hier une lettre de la confrérie des paysans, et que, demain, il serait nécessaire de se concerter pour l'article de tête du journal *L'Aube*.

III

Dans un débit malpropre du quartier de Viborg, à l'enseigne " La Vague ", Vania attendait Bolotov. Vania était un jeune homme de vingt-deux ans, aux cheveux noirs, les pommettes saillantes, les yeux étroits, comme ceux des Kalmouks. L'atmosphère de la salle était enfumée, étouffante, imprégnée d'un relent de bière. Un gramophone fatigué râlait.

— Vous vouliez me voir?

Vania se souleva de son siège.

— Oui. Je vous ai prié... Seulement je ne sais plus... Je ne sais par où commencer... Principalement... Je travaille ici, à l'usine...

— Vous êtes serrurier?

— Oui... Je travaille ici... à l'usine... Seulement... voilà... je ne puis plus...

— Vous ne pouvez plus quoi?

Vania se sentit gêné.

— C'est-à-dire... Engagez-moi dans la terreur...

Bolotov n'avait jamais participé dans les entreprises de combat et n'avait jamais tué. Dans la terreur, il voyait surtout la victime. Il ne se demandait pas si l'on peut et doit tuer? Cette question était résolue. Le parti avait donné sa réponse. Lui-même avait écrit plusieurs fois, — et il le soulignait toujours dans les réunions — que " les camarades recourent aux moyens sanglants, la tristesse dans l'âme ". Mais, personnellement, il n'en ressentait pas de tristesse. Au contraire, quand des bombes étaient jetées avec succès, il en était heureux : Encore un ennemi de tué! Il ne comprenait pas ce qu'éprouve un homme qui va tuer, et il se réjouissait qu'il y eût dans le parti beaucoup d'hommes prêts à mourir et à tuer. Or, regardant le parti comme son patrimoine, il s'était peu à peu habitué à ce qu'on tuât, dans le parti, et avait cessé de différencier la terreur de tout autre travail.

— Je vous parle comme je parlerais à Dieu, commença rapidement Vania, en jetant de temps en temps un regard sur Bolotov.... je suis comme à confesse... Est-ce possible autrement? Pour une œuvre pareille il faut être en chemise propre... Peut-être ne suis-je pas encore digne de mourir pour la révolution... Vous le jugerez comme vous voudrez, mais je vous raconterai tout... Vous devez savoir qu'auparavant j'étais surtout un voyou... Mon père appartenait à la bande noire. Alors qu'ai-je pu voir à la maison? Les injures, l'ivrognerie, les coups. Eh bien, je me suis mis à boire; je suis devenu un véritable apache... Il y a en moi un abîme de vilenies... Je ne sais même pas comment me purifier. Si vous me repoussez, que pourrai-je faire... Parce qu'autrement, c'est impossible... je ne puis pas...

— Vous ne pouvez pas? sourit Bolotov.

— Non, je ne puis pas... J'ai cessé de boire... J'ai lu différents livres, sur la terre, par exemple, ou des livres de Mikhaïlovsky... Je vis sobrement... Parfois, je gagne jusqu'à trois roubles par jour... Oui...

— Et pourquoi avez-vous cessé de boire?

— Comment dire?... C'est une chose vilaine... Et j'ai cessé... Oh! ne doutez pas de moi. Je ne bois plus... pas une goutte. Est-ce qu'on peut boire quand on appartient au parti? Autrement mieux vaudrait ne pas s'en occuper et redevenir apache. Je pense: si tu es pour le peuple, pour la terre, pour la liberté, alors tu dois t'observer et être toujours prêt à mourir... Eh bien, voilà!... J'ai vécu ainsi, je me suis même marié. Le temps passe. J'ai travaillé alors à Nijni... Dans notre usine éclata la grève. Les cosaques sont arrivés... Nous avons lancé des pierres et dressé une barricade. Voilà! Tout était prêt. Les cosaques se mirent à tirer. Ma femme se trouvait là... Eh bien... Eh bien... les cosaques l'ont tuée... termina-t-il d'une voix sourde...

Bolotov connaissait par cœur ces confessions des ouvriers, ces récits sincères et honteux des étudiants, des jeunes gens, des jeunes filles, des vieillards, de ces innombrables soldats de la terreur qui mouraient pour la révolution. Mais cette fois, en écoutant Vania, en voyant ses yeux confiants, il ressentit de l'inquiétude. “ Il a foi en moi, pensa-t-il,

Il croit que, moi aussi, je suis prêt, à n'importe quel moment, à faire ce que lui fera simplement, sans réfléchir; que je suis prêt à mourir; et, croyant cela, il tuera et mourra... Et moi?... Pourquoi suis-je encore vivant? Parce que — se répondit-il aussitôt — parce que je suis nécessaire à la révolution, au parti; et parce que la division du travail est obligatoire... "

Mais, s'étant répété ces paroles privées de sens, que répétaient toujours les camarades, sur lesquelles le Dr Berg insistait particulièrement et auxquelles, dans le fond de son âme, il désirait souscrire, cette fois il n'y crut pas. " Vania aussi pourrait raisonner de même... Vania aussi est convaincu qu'il est nécessaire au parti... En quoi suis-je meilleur que lui? Mais lui ne dira pas cela. On lui a tué sa femme et lui aussi tuera, s'il n'a déjà tué... Et moi?... " Ayant, par un effort de volonté, chassé ces pensées, il se tourna vers Vania, et, en lui versant de la bière, lui demanda :

— Alors, qu'y a-t-il eu après?

— Alors, voilà. Ils ont tué ma femme... Bon... Quelque temps après j'ai dit aux copains de l'usine : " Mes amis, j'ai décidé de tuer Gavrilov. " Gavrilov, c'était le surveillant. Ce n'était pas un homme, mais un vrai chien de garde... Les copains me dirent : " Laisse ça, Vania, qu'est-ce que c'est que Gavrilov; ça ne vaut pas la peine... " " Non, dis-je, pourquoi Gavrilov vivrait-il? " Cependant ils m'en ont détourné... Je suis devenu triste... Quelque chose en moi, comme de l'angoisse, ne me laisse plus de repos. Je ne mange ni ne dors. Je pense; je réfléchis... Je vous dis tout cela comme à confesse... Je réfléchis et décide : celui est maître qui peut travailler seul. J'avais un ami, un infirmier, Iacha. Je suis allé chez lui et lui dis : " Iacha, rends-moi un service. Donne-moi du poison? — " Pourquoi as-tu besoin de poison? " me dit-il. — " Comment, pourquoi? Je veux empoisonner des rats. " — " Des rats? C'est connu. " Il sourit. — " Cependant, dit-il, bon. " — " Seulement, lui dis-je, donne-moi le poison le plus fort, pour que je ne les manque pas ". — " Bon, dit-il, sois tranquille ". Il m'a donné le poison. Je suis allé chez moi, à la campagne. Des cosaques étaient logés au village. Il y avait de l'agitation là-bas.

Les paysans se révoltaient... Je n'avais plus ma mère. Le père me demande : " Où est Avdotia ? " C'était ma femme. — " Avdotia, dis-je, elle est morte ". Et je lui ai raconté tout ce qui s'était passé. C'étaient les fêtes de Noël. Mes belles-sœurs ont préparé beaucoup de pâtisseries. J'ai dit : " Père, va appeler les cosaques, je les régalerai de gâteaux. " Le père s'étonne. — " Quoi, dit-il, es-tu devenu fou? " Je lui dis : — Appelle! " Il m'a regardé sans rien dire. Les cosaques viennent. Ils étaient quatre. Ils ont prié Dieu avant de se mettre à table, puis ont bu de l'eau-de-vie et mangé des gâteaux. Je dis à mon père : — " Toi, vaut mieux ne pas manger. " Le père n'a pas mangé. Je regarde ce qui va arriver. Ils ont mangé chacun un gâteau. Rien. Et je pense : " Est-ce que Iacha m'aurait trompé?... " Non, ce n'est pas possible... Je ne sais pas, vraiment, comment vous raconter... s'interrompit Vania, gêné.

— Pourquoi?

— C'est un grand péché que j'ai commis...

— Qu'importe. Racontez tout.

— Eh bien, — Vania soupira — je pense : sans doute c'est un erreur, une comédie. Et je regarde. L'un d'eux chancelle et laisse tom ber sa tête sur la table comme s'il était ivre. " Ah! alors c'est vrai! pensé-je. Je regarde : un autre aussi devient très pâle et se tait. Et m je continue de les régaler. — " Mangez, à votre santé! " dis-je. "No " sommes toujours heureux de vous voir... " Eh bien... tous les qua en ont crevé... "

Bolotov regarda Vania avec étonnement. Il était difficile de cro que cet ouvrier aux yeux confiants de Kalmouk eût pu se résoudr un acte aussi terrible. Il était encore plus difficile de croire que s sans aide ni conseils, il ait pu concevoir et exécuter un plan aussi fide. " Si tous se vengeaient ainsi, il y a longtemps que nous n'aur ni potences, ni cosaques, ni verges. Saurais-je, moi, me venger ains se demanda Bolotov, et aussitôt il trouva la réponse. " Je ne sa pas me venger ainsi parce que c'est un crime. Ce n'est là ni la rév tion, ni la terreur et je suis, moi, un révolutionnaire, membre du pa Mais cela ne le calmait pas.

— Eh bien, continua Vania en regardant à la dérobée Bolotov... .ns doute, je suis parti... On a fait une enquête. Beaucoup d'autorités ›nt venues, cependant on ne m'a pas découvert...

Vania se tut. Le débit était plein. Le gramophone grinçait sans répit.)es voix avinées s'invectivaient. La vaisselle résonnait. Les garçons cir-ılaient parmi les tables. Bolotov, la tête appuyée sur sa main, pensait: Que dire? que puis-je dire? Ai-je le droit de lui parler?... Tout ›la des blagues... Il attend un mot de moi. Je suis obligé de le pro-oncer. Le reste est futilité; il n'y faut plus penser... "

— Alors, puis-je espérer? demanda timidement Vania... Je comprends oi-même à quelle affaire je me suis mêlé... Seulement faites-moi grâce... aissez-moi servir... Je ne puis pas voir toutes ces vilenies! fit-il avec ›lère en frappant du poing sur la table.

Bolotov leva la tête. Il voulait dire à Vania que les camarades appré-eraient son dévouement et sa résolution, mais au lieu de ces paroles anales, malgré lui, oubliant, comme il lui semblait son devoir envers le arti, il dit, en pâlissant et sans regarder Vania :

— Je ne m'occupe pas de la terreur.

— Quoi?

Haussant la voix, Bolotov répéta:

— Ce n'est pas à moi qu'il vous fallait parler. Moi je ne m'occupe pas : la terreur.

Sans laisser à Vania le temps de se ressaisir, il se leva et sortit. Il ›ntait que, pour la première fois peut-être, il avait osé dire la vérité. Ce :ntiment nouveau, étrange, l'émouvait si fort qu'il s'arrêta. " Pourquoi -je dit cela? se demanda-t-il tout troublé. Est-ce que je ne m'occupe pas e la terreur? N'étais-je pas obligé d'écouter Vania? Ne suis-je pas :sponsable du sang versé? Du sang des cosaques que Vania a tué; son sang à lui, Vania? Alors est-ce que ce ne sera pas pire mainte-ıt? Il n'a rien compris... Pourquoi l'ai-je troublé?... "

Cette fois il ne trouva pas de réponse. A sa gauche, la Néva roulait ıcieusement et majestueusement ses eaux profondes. Sur l'autre rive, dressait tout noir, immense, non éclairé, le Palais d'Hiver. La pluie ›mmençait à tomber.

IV

Depuis que Bolotov avait lu les détails de la bataille de Tsousima, une inquiétude indéfinissable s'était emparée de lui. La " conspiration " ne le fatiguait pas : depuis longtemps il avait désappris d'aimer la vie paisible ou, comme il disait, bourgeoise. Mais, maintenant, il lui arrivait souvent de ne pouvoir s'endormir, si vague, si incertain lui paraissait ce qui était résolu depuis longtemps si fermement.

Cette nuit-là, de nouveau, il ne pouvait pas dormir. La journée avait été mauvaise. Le comité des étudiants avait été arrêté et, avec le Dr Berg, il lui fallait rétablir les liens rompus. Rentré chez lui tard, le soir, sans allumer de feu il s'était déshabillé et couché. Il s'efforçait d'oublier ce qui le préoccupait ces derniers jours. " Quelles blagues ! se disait-il. N'est-il pas sûr que ce n'est pas le peuple qui fait la guerre, mais le gouvernement ? Sans doute c'est sûr... Alors si les Japonais nous ont vaincus, qui ont-ils vaincu ? Evidemment le gouvernement... Alors ?... Notre ennemi principal c'est le gouvernement. Donc, si les Japonais ont vaincu le gouvernement qui gagne ?... Non, je ne veux pas, je ne veux pas penser à cela... " murmura-t-il en tâchant de s'endormir. Mais sur le pavé de la chaussée un camion passa avec bruit. De nouveau, des pensées sans liens surgirent... " Nous avons gagné... Oui. Arsène Ivanovitch le dit aussi... Arsène Ivanovitch... " L'eau coule sur " notre moulin ". C'est ça... Alors il faut se réjouir ? Non. Pas ça... Qui est coupable de la perte de ces hommes, de la mort de Sacha ? " Et le frère s'enfuira de son frère ; et le fils se détournera de sa mère ! " Se réjouir ? De quoi ?... Chaque peuple a le gouvernement qu'il mérite... Qui a dit cela ? Ces paroles n'ont pas de sens... Alors le peuple est coupable ?... "

Il se rappelait Bolotovo, la propriété de son père, dans le gouvernement d'Orel, le vieux domaine seigneurial où il était né, où il avait

grandi : la maison des maîtres, au toit rouge, avec ses colonnes de style Alexandre, et au delà de la rivière étroite, enfoncé dans la verdure, le village Novyé-Vysselki. Et voilà l'ancien du village, Karp, et Tikhone le boiteux, déguenillé, la chemise déchirée, et Vanka, le berger, pieds nus. Il se rappelait une chaude journée, un dimanche : le soleil se couche ; lui est assis sur un petit banc ; sur le barrage se détachent, en rouge vif, en jaune, les femmes du village... " Alors voilà qui est coupable... Karp, le berger Vanka ou la femme de charge Mélanie Pétrovna sont coupables ? Coupables de quoi ? De ce que nous avons un pareil gouvernement ? Coupables de la guerre avec le Japon, de la débâcle de Tsousima ? Non, c'est grotesque... "

Mais une minute après il pensait : " Mais si Karp l'avait voulu, il n'y aurait pas de guerre. Si les Karp n'allaient pas à la guerre, il n'y aurait pas Tsousima. Alors pourquoi y vont-ils ? Pourquoi sont-ils les esclaves de Plehve, de Stoessel ? Mais si Karp ne veut pas également de la révolution ? Ah, quelles bêtises ! Mon Dieu, quel galimatias ! Et Vania, et David ?... Non, non, il ne faut pas penser... "

Bolotov fatigué ferma les yeux. Dans la rue, la flamme d'un réverbère sauta et s'éteignit. L'orient pâlissait. Dans le pommier chétif de la cour, les oiseaux commençaient à gazouiller. Au loin, à l'église Znamenskaïa, on sonnait la première messe. Bolotov se leva. Toujours la même chambre misérable, la table recouverte d'un papier en guise de nappe, le samovar jaune, terne et, au mur, des chromos de la *Niva*. Pour la première fois, il ressentit l'ennui. Toujours tout pareil, toujours la même chose ; les mêmes pensées, les mêmes mots, le même Arsène Ivanovitch, le même Berg, le même " travail ", le même danger, et le même ennemi honteux : l'Okhrana. Et, principalement, tout n'est pas clair. Maintenant il sait d'une façon indubitable que, quelque part, dans sa vie, il y a le mensonge. Sur la table, parmi des bouts de cigarettes, blanchissaient des feuilles couvertes d'une fine écriture : l'article de tête pour *L'Aube*. Il le prit et le relut : " Il s'agit de la terreur politique comme moyen de lutte, comme l'un des éléments de la tactique du parti organisé. Seul un pareil système terroriste méthodique peut être l'objet de notre discussion... "

Il lisait ces lignes et elles lui paraissaient froides, indifférentes et pitoyables d'hypocrisie. Il eut honte. " Est-ce moi qui ai écrit cela? Le système méthodique de la terreur... la terreur excitatrice, la terreur désorganisatrice... C'est un pensum d'écolier... Sur quoi? Oui, sur quoi? Sur le sang, sur Vania, un homme vivant; Vania, qui ira et tuera un autre homme?... Et nous? Et moi?.. Il tuera et moi je composerai un article savant et profond sur " la minorité révolutionnaire initiatrice ". Je tâcherai de prouver que " la terreur du désespoir, la terreur de la " vengeance, la terreur de la colère, ne peut être évaluée ". Je dirai encore d'autres mots faux, stériles, vides... et les camarades imprimeront cet article et l'ancien, Karp, le lira et sans doute nous suivra... " Il sourit. Il se rappelait le Dr Berg, chauve, grand, droit, le col jusqu'aux oreilles; il se rappelait son ton assuré, suffisant: " Dans les affaires du parti, camarades, l'exactitude est nécessaire... " Il se rappelait le visage rouge, ému de David: " David périra et Vania aussi. Tous les deux seront pendus. Ils mourront... et moi j'écrirai dans notre journal: " Les " camarades sont montés à l'échafaud, loyalement, courageusement... " Que faire? Où est la vérité? La vérité n'est pas en cela que je me réjouis quand des dizaines de mille Russes se noient dans la mer du Japon? Quand Sacha se noie? La vérité n'est pas en cela que Vania marche à la mort et que moi je le loue ou le blâme?... Pas en cela non plus que l'ancien, Karp, déchire mes articles pour faire des cigarettes?... Alors quoi? "

Le jour était venu. Les rayons d'or du soleil levant firent irruption dans la chambre qui parut encore plus morne, plus désagréable, comme un visage vieilli dont l'éclat du soleil fait ressortir les rides. Sentant qu'il condamnait sa vie, qui cependant lui paraissait sans tache, Bolotov essaya encore de chasser les pensées qui se pressaient dans sa tête: " Pourquoi Arsène Ivanovitch est-il calme? Pour lui tout est simple et clair. La révolution est un problème d'arithmétique. Vania va à la mort et meurt. C'est bien. Gloire au parti! Arsène Ivanovitch dirige les affaires. C'est bien. Gloire au parti! La division du travail... Et Berg aussi est calme. Mais eux comme moi sont responsables du sang... Ou peut-être non. Peut-être Vania seul est-il responsable de tout? Qui

donc a raison ?... " Je suis devant vous comme à confesse... " Vania est devant moi, à confesse. Et moi, devant lui ? Et nous devant lui ? Pour nous il est ou " le héros " ou " le fanatique de la terreur " ou, et c'est le pire, " l'admirateur de la " bombe ", un " lanceur de bombes inconscient ". Où donc, enfin, est la vérité ? "

V

De même que Bolotov, David aussi connaissait ce sentiment d'inquiétude de propriétaire. Mais ce n'était pas le parti qui lui semblait être sa propriété. Il savait assez mal ce qui concernait le parti. Il connaissait ces articles tapageurs et sans importance publiés dans les feuilles du parti ; il savait que dans tous les coins de la grande Russie se trouvaient des hommes, des camarades, qui haïssaient ce que lui-même haïssait et réclamaient la même chose que lui. Il savait aussi que des comités " travaillaient " dans toutes les villes et que des hommes très honorables, très intelligents, très expérimentés dirigeaient, de Pétersbourg, ces comités et s'occupaient de leurs affaires. Il croyait ces hommes sur parole et jamais n'aurait osé demander qui ils étaient et de qui ils tenaient ces droits illimités. La conscience qu'il y a " quelqu'un " au monde — Bolotov, Arsène Ivanovitch, le D[r] Berg — qui veille sans cesse aux intérêts du parti et ne permettra pas qu'on l'endommage, lui suffisait. Ne connaissant pas le parti, il se l'imaginait beaucoup plus fort, plus important et plus pur qu'il n'était en réalité. Sa ville, son petit comité de district, lui paraissait une propriété compliquée et florissante. Il ne s'arrêtait pas à ce fait qu'il n'y avait dans la ville presque pas de révolutionnaires. Il pensait que c'était là une exception, que d'autres villes, plus heureuses, comptaient des milliers de personnes prêtes à se sacrifier, et que si à la place de ses camarades : le soldat volontaire Serge, le soldat Avdéiev et la sage-femme Rachel, il y avait Bolotov ou Arsène Ivanovitch, alors ce serait tout autrement : ce ne serait plus

trois dizaines de soldats qui seraient affiliés au parti, mais tout le régiment ; ce ne seraient plus quelques groupes d'ouvriers qui iraient écouter les conférences savantes sur Marx, mais tout le personnel des fabriques au complet.

Cependant, tel quel, le petit cercle de David lui donnait beaucoup de tracas. Ses journées passaient à cette petite propagande, à imprimer les tracts du comité, à faire des courses pour le parti. Plongé dans ces soucis il ne remarquait pas autour de lui la triste vie de province, obscure, étrangère, la vie des prêtres, des marchands, des fonctionnaires, des paysans, de toute cette foule inconnue et toute puissante de laquelle dépendait l'ultime effort qui déterminerait l'issue de la révolution. Il croyait aveuglément en la force invincible du parti et, de même que Bolotov, il attendait avec confiance, la journée terrible de " la vengeance et de la colère ", comme il disait.

Rentrant de Pétersbourg, David alla directement de la gare chez son ami, le soldat volontaire Serge. Il prit par la rue de Moscou et la solitaire Place de la Cathédrale. Puis ce furent de longs enclos, de vastes potagers, de misérables maisons plantées dans la terre. Les bouleaux mouillés dégouttaient; la pluie tombait ; les lilas étaient en fleurs ; cette journée de juin était grise et rappelait plutôt septembre, l'automne.

David ne remarquait pas la pluie. " Quel brave homme, ce Bolotov, pensait-il en frappant de ses bottes le pavé mouillé. Arsène Ivanovitch aussi est bon, et tous... Et voilà, moi David Kohn, j'exécute la volonté de Dieu. Je périrai pour la révolution, pour le parti, pour la terre et la liberté... Comme c'est bien ! Comme c'est beau !... Sans doute la révolte sera couronnée de succès, autrement Bolotov n'aurait pas donné l'autorisation... " Il lui semblait, maintenant, que Bolotov l'avait autorisé et que cette autorisation était la loi. Il lui semblait, en outre, que Bolotov seul savait qu'il allait mourir et que, seul, il le plaignait et l'appréciait. Et il tâchait de se représenter son exécution, la potence, le bourreau, ses dernières journées en prison, et bien que la mort n'était pour lui qu'un mot privé de sens, néanmoins il avait pitié de soi. " Eh bien, quoi, on ne meurt qu'une fois ! " se dit-il, en secouant ses cheveux blonds, bouclés. " Tes demeures, Israël, sont belles... "

— Quoi de nouveau? demanda Serge dès leur rencontre.

— Hourra! On a autorisé!

Serge, un soldat de haute taille, au teint bruni, en blouse blanche avec patte d'épaule violette, le regarda étonné.

— De quoi te réjouis-tu?

— Comment, de quoi? fit David en levant les bras. — C'est bizarre. Mais si l'on n'avait pas autorisé, alors, quoi?

Serge prit une cigarette, sans hâte frotta une allumette, tira une bouffée et répondit tranquillement:

— On n'apporte pas de bois dans la forêt...

— Que signifie cela?

— Cela signifie qu'on a décidé sans Pétersbourg.

— Sans Pétersbourg?

— Parfaitement.

— Qui a décidé? Comment?

— Les soldats ont décidé...

— Quoi, quoi! Mais parle, bon Dieu!

— Rien... Demain...

— Demain?

— Oui, demain.

— Pas possible!

Serge haussa les épaules. Comme il arrive toujours quand quelque chose de terrible mais encore lointain devient inexorable et très proche, David sentit l'inanité de tout ce qu'il avait pensé auparavant sur la mort. Il ressentit une pesanteur étrange, insupportable, comme si quelqu'un lui ployait les épaules très bas, vers la terre. "Demain... se ressaisit-il. Pas dans un mois, ni dans une semaine, mais demain... Dieu assiste-moi? Mon Dieu, c'est demain!..."

— Et le comité? demanda-t-il d'une voix sourde.

— Quoi, le comité?

— Le comité a-t-il décidé?

— Sans doute.

— C'est bizarre.

— En quoi, bizarre?

— Mais que, comme cela, sans moi...

— Sans toi? Hier le lieutenant Voronkoff a frappé le soldat Avdéiev.

— Eh bien?

— Avdéiev lui a répondu par un soufflet.

— Eh bien?

— Rien. On fusillera Avdéiev.

David s'affaissa sur une chaise. Le samovar chantait gaiement. Derrière la fenêtre, à travers la pluie, verdoyait le potager.

— Et toi? demanda enfin David.

— Quoi, moi?

— Es-tu pour la révolte? Pourquoi ne dis-tu rien? Pourquoi?

— Tout cela est inutile, dit Serge. Les hommes périront en vain. Ce n'est pas notre affaire de raisonner...

— Notre affaire n'est pas de raisonner, répéta comme un écho David.

— Mais d'agir, termina Serge.

— Mais d'agir, répéta David.

— Oui, agir... Toi et moi nous endosserons l'uniforme d'officier. De grand matin, avant l'appel, nous nous rendrons à la 4e compagnie. On me connaît là-bas. Nous essaierons de soulever le régiment. Si les soldats n'ont pas menti, ils nous soutiendront.

— Comme ça? fit David.

— As-tu compris?

— Oui... Mais... Écoute...

— Quoi?

— Voilà... Je suis juif...

— Eh bien?

— Est-ce que je puis me déguiser en officier?

— Comme tu voudras...

Ils se turent. Le samovar chantait toujours et, soudain, David ressentit une ivresse joyeuse, comme si tout ce qu'il avait désiré, tout ce qu'on ne voit qu'en rêve, s'était accompli. " Oui, oui, je mourrai; je mourrai pour le parti. Oui! " pensait-il. Ses yeux gris s'assombrirent. Il bondit,

et, tout ému, se mit à parcourir la chambre. S'arrêtant devant Serge, en bégayant et agitant les mains, à son habitude, il se mit à parler avec chaleur, presque inconsciemment.

— Le dieu de nos pères est grand... Rappelle-toi, chez Nekrassov, Serge : " Parmi le monde lointain, pour le cœur libre il y a deux voies. " Essaye ta force orgueilleuse, essaye ta volonté ferme... par quelle " voie marcher. " Voilà, nous marchons, et nous arriverons, et nous mourrons... Et notre esprit ne sera pas triste et notre cœur ne sera pas muet. N'est-ce pas, n'est-ce pas, Serge ? L'année dernière j'ai assisté à un pogrom... Nous avons organisé un groupe de défense : une vingtaine d'hommes. Le premier jour, le soir, notre détachement rencontra les massacreurs. Il faisait noir. Nous entendons qu'on pille une maison ; on crie, des enfants pleurent. Sacha Goldenberg était avec nous. Il commande : feu ! Les balles sifflent. Sacha commande de nouveau : feu ! Les bandits se dispersèrent. Le lendemain, c'était un samedi, Sacha et moi nous sommes restés dans notre petit état-major. On avait trouvé un appartement, chez un avocat ; nous nous y sommes enfermés et avons attendu. Le premier groupe de la défense est allé au marché ; le second, dans le faubourg ; le troisième restait avec nous. Eh bien... Eh bien nous sommes restés chez l'avocat, attendant. Nous avions passé deux nuits blanches ; on avait sommeil, on avait faim... Impossible de s'approcher des fenêtres, on risquait de recevoir la balle d'un cosaque, Nous nous tenions dispersés; les uns sur des chaises, d'autres sur les lits, d'autres, sur le plancher, dorment. Une heure, deux heures, trois peut-être passent ainsi. Rien de nouveau. Le silence. Le crépuscule commence à descendre... Nous n'avons pas allumé pour qu'on ne voie pas de la rue. Depuis le matin nous n'avions rien mis dans notre estomac ; et une envie terrible de dormir. Le maître du logis entre, regarde, pousse un soupir. Soudain, il faisait déjà nuit, on sonne au téléphone. C'est Fichel, le marchand de la rue Kirilovskaïa, et tu sais, la rue Kirilovskaïa est tout à fait écartée ; il n'y avait personne des nôtres là-bas... Je prends le récepteur : — " Que voulez-vous M. Fichel ? " A sa voix je sens qu'il tremble. — " David, c'est vous, dit-il ? — C'est moi. — David, cher David, les bandits approchent... — Sont-ils loin ? —

Ils ont déjà tourné la rue ". Je dis : " Chut ! Ce n'est rien. Attendez ". Je me tourne vers les camarades : " Debout ! " Même ceux qui dormaient bondissent. Une minute après il n'y avait déjà plus personne. Le maître du logis, resté seul, soupire. Le téléphone continue de sonner. — " Que voulez-vous ? — David, au nom du ciel, si vous êtes un bon juif... " Je dis : — " La défense est partie, attendez. — Que Dieu soit loué ! J'attendrai. " Cinq minutes plus tard, de nouveau le téléphone : — " David ? — Quoi ? — David, où est la défense ? Les maudits sont déjà à cinq maisons de chez nous. Ils vont venir. J'ai des enfants !.. " Je le connaissais bien ce Fichel : gros, rouge. Parfois il nous prêtait de l'argent. Je sais qu'il est là-bas, le malheureux, et tremble. Je lui dis : — " Cachez quelque part votre femme et vos enfants ; dans le grenier, ou dans la cave... " J'accroche le récepteur et pense : " Et si la défense arrive trop tard, qu'adviendra-t-il ? " Une minute après, la sonnerie : — " Mon Dieu, mon Dieu !... Seigneur, Dieu d'Israël ! — Où sont les enfants ? demandé-je ". Il est déjà sans voix. — " Les enfants... sont... dans la cave — Attendez et espérez, dis-je, les nôtres sont partis. " Et je pense : " Oui, ils sont partis mais s'ils rencontrent les cosaques que se passera-t-il ? " De nouveau, le téléphone : — " Les massacreurs ne sont plus qu'à deux maisons ? " Je perds tout à fait la tête... Et le téléphone continue de sonner. Je prends le récepteur. J'entends sa voix... c'est presque un aboiement : — " Au... au... David !... Dieu est grand... David !... Seigneur Dieu... Au secours !... "

— Et alors, quoi ?

— Eh bien, Dieu l'a sauvé. Il faillit périr... L'incendie aurait éclaté dans sa maison... Encore une minute et il serait allé dans l'autre monde... si, à ce moment, les nôtres n'étaient survenus. Tous étaient de forts gaillards... Eh bien, vois-tu, ce quart d'heure durant lequel le téléphone ne cessa de sonner tandis que les autres accouraient dans la nuit noire, eh bien, de toute ma vie je ne l'oublierai... Je vois ce Fichel... Il est là, près de l'appareil, pâle, tremblant... ses enfants dans la cave, quatre petits enfants, et sa femme...

David s'assit devant la table et avala d'un trait un verre de thé froid. Aussitôt il se leva brusquement. Maintenant il était sûr que ce

n'était pas terrible de mourir, que c'était même joyeux; et que mourir pour le parti est un honneur envié et rare. Maintenant il se sentait un élu, né uniquement pour donner sa vie en sacrifice. Et les yeux brillants il criait, dans une sorte de délire enthousiaste :

— Je suis heureux. Je suis fier que ce soit pour demain. Je suis fier ! Est-ce que tu ne crois pas au succès ? Voilà que de nouveau tu te tais ? Pourquoi ? Voyons, réponds : crois-tu au succès ?

— C'est à la volonté de Dieu, David.

— Ah ! tu es toujours comme cela... Qu'est-ce que cela signifie, la volonté de Dieu ? Je ne reconnais pas Dieu. Nos parents y croient, moi non. Ce n'est pas Dieu qui organise le monde, c'est nous. Nous l'organisons avec notre sang. Ce n'est pas lui qui doit venir à notre aide, c'est nous. Ce n'est pas lui qui est notre bouclier, c'est nous. Ce n'est pas lui, c'est nous qui abattrons nos ennemis !

Serge sourit. Son sourire était doux comme celui d'une jeune fille.

— Je crois qu'en toi il y a plus de divin qu'en moi, dit-il tranquillement.

— Quelle idée... Pourquoi ?

— Eh bien, toi, tu as sauvé Fichel.

— J'ai sauvé Fichel ?!

— Et qui donc ?

— Ce n'est pas moi. C'est la défense.

— C'est la même chose. Tu aimes Fichel ?

— J'aime Fichel, moi ?

— Sans doute.

— Non. Fichel n'est pas avec nous. Il est notre ennemi...

— Tu aimes aussi ton ennemi.

— Qu'est-ce que cela veut dire, " tu aimes " ? Alors, selon toi, il faut laisser massacrer ?

— Écoute, répondit Serge avec calme. Demain nous allons, toi et moi, à la caserne. Tu dis : nous mourrons. Eh bien, cela peut arriver, mais, outre que nous mourrons, peut-être aussi tuerons-nous...

— Oui, sans doute, nous tuerons... Est-ce que tu as assisté aux

pogroms? Est-ce que tu as vu ce que j'ai vu?... Quoi, Fichel! Fichel est vivant et, de nouveau, il vend du charbon, mange du pain et du beurre, et donne de l'argent pour la défense... Mais moi j'ai vu un vieillard, un vieillard étendu nu, les jambes maigres, violacées, velues, ridées, et dans son œil est enfoncé un clou!... Qu'est-ce que tu dis à cela? C'est Dieu qui l'a permis? Est-ce sa volonté à ton Dieu? J'ai vu aussi une jeune fille, les cheveux épars, le ventre ouvert... Sans doute, nous tuerons... Je les tuerai avec joie, tu entends, avec joie...

— Qui, *les*?

— Qu'importe lesquels: officiers, ministres, gendarmes, policiers...

— Avec joie; toi?

— Oui, oui, moi, David Kohn. Il faut la vengeance : œil pour œil, dent pour dent!

Serge, sans répondre, ouvrit largement la fenêtre. La nuit chaude, humide, proche de l'aube, entra dans la chambre. La pluie avait cessé; les nuages s'étaient dispersés, et la Grande Ourse, majestueuse, brillait.

VI

Les casernes étaient situées en dehors de la ville, sur une route poudreuse, mal entretenue. Depuis bientôt trois mois il était bruit d'une révolte dans le régiment. Les hommes disaient ouvertement que les " chefs volent ", que " tous les officiers sont des chiens " et " qu'il faut les fusiller ". Le mécontentement, mûri en secret, allait toujours grandissant. Ses raisons étaient aveugles. Le service, pénible, était toujours haïssable, mais les soldats s'y résignaient, comme leurs aïeux, à l'aide du bâton et du knout. Maintenant ce même service paraissait insupportable. Comme une ruche troublée, le régiment, éveillé, bourdonnait. La nuit, d'habiles " civils " pénétraient furtivement dans les casernes. Ils prononçaient des discours peu compréhensibles mais ardents

sur " la terre ", " le socialisme " et " la révolte armée ". On pouvait croire alors qu'au premier signal les fusils se trouveraient dans les mains des soldats et que les officiers seraient passés à la baïonnette ou fusillés et qu'au lieu du drapeau du régiment, brodé d'or, s'élancerait le drapeau rouge de la révolution. Mais personne ne savait quand cela arriverait. Les officiers ayant entendu parler de l'agitation des soldats avaient peur. Ils avaient peur quand une proclamation les menaçait de mort, ou quand un mouchard, pour se faire bien voir des chefs, rapportait prudemment les propos séditieux. Alors, le respect pour cet ennemi mystérieux et partout présent, qui s'appelait " le parti ", augmentait, mais en même temps augmentaient la haine et la colère qu'il suscitait.

Un officier ayant souffleté un soldat, bien que ce fût chose courante, cette fois, tous parlèrent à haute voix de révolte inévitable. Le comité décida que le moment était venu et fixa le jour.

Le matin, quand David et Serge sortirent de la maison, le soleil était déjà haut. Les feuilles, lavées par la pluie de la veille, chuchotaient entre elles. Les flaques n'étaient pas encore sèches et les rayons du matin s'y argentaient. La journée promettait d'être chaude et sans nuages.

David se sentait très gêné dans son uniforme d'officier ; à chaque instant son sabre accrochait ses bottes et, chaque fois, il lui fallait le maintenir de la main gauche. En outre, il était pris d'une sorte d'angoisse : il lui semblait que les rares passants et les femmes du marché savaient qu'il était non point officier mais un juif déguisé, et il avait peur que quelque agent ne vînt l'arrêter. Serge, assuré, calme, marchait d'un pas rapide.

Ils traversèrent la ville et, tout en marchant, il semblait à David que les rues endormies et les palissades n'auraient pas de fin. Mais voilà que dans le lointain, sur la route poudreuse, paraît le sombre bâtiment de briques. Une sentinelle est près de la porte. " Maintenant, c'est sûr qu'on nous arrêtera. On ne laissera pas passer ", pensa David. Et de nouveau, ce fut comme si quelqu'un le ployait très bas vers la terre, comme si un lourd fardeau tombait sur ses épaules. Mais la sentinelle,

un soldat de haute taille, au bon visage rond de paysan, frappa de son fusil et prit la position. La cour pavée, carrée, était sans soleil. De-ci, de-là, un peu d'herbe sortait entre les pierres. A gauche, dans l'angle le plus reculé, du linge séchait sur des cordes. Des voix, nombreuses, rappelaient le bourdonnement d'une ruche. Un soldat, tête nue, en pantalon rapiécé, courait à travers la cour, un seau à la main. Un scribe d'état-major, ayant des prétentions à l'élégance, rendit le salut en marchant, et fit claquer une porte sur laquelle était inscrit : " Chancellerie ". Serge, du même pas rapide, assuré, se dirigea vers le pavillon de la compagnie. " Laisseront-ils passer? " pensait David. " Ah! qu'importe, pourvu que ce soit plus vite, plus vite! " Mais là encore la sentinelle ne les arrêta point.

La chambre étroite, longue, était archi pleine d'hommes. Les fusils, pacifiquement, étaient rangés en faisceaux, près des murs. Parfois, le soleil glissait sur les canons polis. Ça puait le tabac, le chou et la caserne surpeuplée. La peur saisit David. Il lui paraissait impossible de pouvoir sortir d'ici vivant. Mais il était déjà trop tard. La main à la visière, en balançant son corps gras, sanglé dans l'uniforme, un sergent à la barbe noire, au visage agréable et sévère, s'approchait d'eux. " Voilà, c'est la fin! " pensa David sentant un froid.

A la vue du sergent, Serge fronça les sourcils et, d'un pas assuré, alla à sa rencontre. Le regardant droit dans les yeux, sans lui laisser dire un mot il lui demanda d'un ton raide :

— Où est ton révolver?

" Mon Dieu, que fait-il? " pensa David. " Cette fois c'est la fin. C'est sûr. Il ne donnera pas le révolver... Et ces soldats, que font-ils, comme des morceaux de bois? " Bien qu'il se crût perdu sans retour, et qu'il pensât qu'un miracle seul pouvait les sauver, cependant, malgré lui, imitant Serge, il se redressa et répéta : — Où est ton révolver?

Le sergent, on le voyait, ne comprenait pas la question. Prenant par habitude la position militaire, il regardait avec étonnement ces officiers qu'il ne connaisait pas. La caserne était devenue silencieuse.

— Je te demande où est ton révolver? répéta Serge, haussant la voix.

— Votre...

— Silence ?

Serge avança la main et tranquillement, sans hâte, saisit sur la poitrine du sergent la longue cordelière rouge, qui s'accrocha à la patte d'épaule. Le sergent, de lui-même, pencha la tête et laissa prendre l'arme.

— Maintenant, fais sortir la compagnie dans la cour !

— Votre seigneurie...

— Silence ! cria Serge, devenant soudain rouge.

Les soldats, sans attendre l'ordre, l'un après l'autre prenaient leurs fusils, chargeaient leurs sacs et, en silence, rapidement, sans regarder personne, sortaient dans la cour. Serge, les mains dans les poches, se tenait dans le vestibule, près de la porte, et, toujours les sourcils froncés, les laissait passer devant lui. Quand la compagnie se trouva rangée près du mur, il rajusta son sabre et, lentement, s'avança. Le soleil glissait maintenant sur les pierres et sur l'acier des baïonnettes. Il semblait à David que de longues années s'étaient écoulées depuis qu'il avait mis le pied dans la cour de la caserne. Il voulait s'en retourner, il voulait fuir, fuir ce mur de pierre, ces fusils, cette chose effroyable et redoutable qui, il le savait, allait s'accomplir. Mais il savait aussi qu'il était impossible de fuir.

— Fixe ! commanda Serge.

Obéissant à cet ordre, comme s'il n'émanait pas de Serge mais d'un officier exigeant et cruel, la compagnie devint immobile. Le long du mur, deux rangs de blouses, égaux, uniformes, blanchissaient ; les fusils étaient tenus de la même façon, les bonnets tous semblablement posés de côté sur les têtes levées, et les visages tendus des soldats étaient tous également pâles. A droite, devant la compagnie, non loin de David, le sergent à barbe noire, dont les yeux éperdus clignaient sans cesse, se figeait immobile.

— Camarades !

" Est-ce qu'on le laissera parler ? s'étonna David. Est-ce qu'ils obéiront ? " Il lui semblait maintenant que tout cela n'était qu'un rêve : la caserne, les soldats, Serge, et qu'il n'a qu'à s'éveiller pour retrouver sa petite chambre tranquille d'étudiant, pour que tout aille comme auparavant.

— Camarades ! répéta Serge, d'une voix plus forte.

Soudain, des pas fermes, cadencés s'entendirent derrière eux. David se retourna. A gauche, du côté de la chancellerie, devant les cordes portant le linge des soldats, des hommes s'avançaient lentement. Ils marchaient droit sur eux. Au même moment, Serge tira son révolver. La compagnie, sans bouger et sans lever les fusils, le regardait. Les blouses, comme tout à l'heure, blanchissaient ; les bonnets étaient posés de côté et le sergent à barbe noire se redressait. Les épaulettes d'or des hommes qui s'approchaient brillaient au soleil.

Ne comprenant pas encore pourquoi, mais sentant que le coup était manqué, Serge, d'un pas large, résolu, sans se retourner, sans faire attention à la compagnie, allait à la rencontre des officiers. Déjà ils étaient tout près et David distinguait aisément chacun d'eux. Au bout, un gros lieutenant, en lunettes, court de jambes, le grand et lourd révolver d'ordonnance tremblant dans sa main ; à côté de lui, un officier de haute taille, tête levée, en tunique élimée et bottes non cirées ; il tenait son révolver le canon vers le sol. Les autres se confondaient aux yeux de David en un mur vivant, mouvant. Il comprit seulement qu'ils étaient nombreux, beaucoup plus de dix, et quand il eut compris cela, quand il eut compris qu'on ne pouvait lutter contre eux, de nouveau il ressentit cette joie qui s'était éveillée en lui la veille. " Que je meure... pour la terre et pour la liberté... " pensa-t-il en rejoignant Serge, heureux ne sachant lui-même de quoi. Mais il n'osait pas se retourner. Il n'osait pas regarder ce que faisait la compagnie, ce que faisait le sergent à la barbe noire : " Que seulement il ne tire pas par derrière... pas par derrière, mais loyalement... pour la révolution... Tes demeures, Israël, sont belles...! "

Derrière lui quelque chose cliqueta. David ferma les yeux. Quand il les rouvrit, il vit que son camarade et élève, le canonnier Georges Gabaiev, avait quitté le rang et se joignait à eux. Rouge, les yeux noirs brillants d'enthousiasme, le fusil à la main, essoufflé, il marchait à côté d'eux. La cour pavée les entourait. Le gros lieutenant prononça quelque chose. Mais, sans se retourner, tous trois se dirigeaient rapidement vers la porte qui était encore loin et paraissait inaccessible. La marche était

difficile. Il semblait à David qu'il avait, au lieu de chaussures, cent pouds à chaque pied.

— Feu!... commanda quelqu'un.

David n'entendit pas le coup, mais des balles sifflèrent au-dessus de sa tête. Du groupe des officiers s'éleva et se dispersa un nuage bleu transparent. David comprit qu'on avait tiré sur lui. Serge s'arrêta. A l'oreille même de David éclata un coup inattendu. C'était Gabaiev qui tirait. Aussitôt, machinalement, David leva son révolver et, fébrilement, visa. La gâchette était dure, le canon brillant tremblait. Enfin, ayant tenu en mire, pendant une seconde, une poitrine bombée, en veston militaire blanc, David de nouveau ferma les yeux, et tira. Après, ne pouvant plus s'arrêter, il tira sans viser, sans même se rendre compte de ce qu'il faisait, jusqu'à ce qu'éclatât un coup à blanc. Alors, à travers ses paupières mi-closes, il aperçut une flamme jaune. Ça sentait la poudre. Le gros lieutenant assis sur le sol, son bonnet tombé près de lui, s'appuyait de la main droite sur les pierres, et, près de ses jambes, s'élargissait lentement une flaque épaisse et gluante. David ne comprit pas qu'il avait tué un homme.

Serge continuait à marcher sans se retourner ni tirer. Gabaiev le suivait du même pas. David les rejoignit en courant. Près de la porte la sentinelle leur barra la route. Le même soldat qui, peu d'instants auparavant, leur présentait les armes, maintenant, le visage fermé et mauvais, cramoisi, les menaçait de son fusil. Pâle, les dents serrées, Gabaiev s'élança en avant, et David n'avait pas encore compris ce qu'il faisait que déjà la sentinelle, s'accrochant des mains à la guérite, chancelait et tombait la face dans la poussière. David ne sentait plus rien ; il ne comprenait plus ni où il était ni ce qui lui était arrivé. Il comprenait seulement qu'il était arrivé quelque chose d'irréparable et de terrible, et il n'avait plus qu'un seul souci : ne pas se séparer de Serge. Le comité, la mutinerie, l'insurrection, tout cela n'existait plus, il n'y avait plus qu'un champ tout retourné où les pieds enfonçaient, et qu'il fallait traverser en courant. Derrière le champ bleuissait la forêt. Et dans la forêt, pensait-il, était le salut.

VII

Quand Michel Bolotov, jeune lycéen de dix-huit ans, aux joues rouges, qui venait de passer des examens dont il était fatigué, aperçut, de grand matin, la dernière station avant Miatlévo, une impatience joyeuse le saisit. Mettant hors de la portière du wagon sa tête tondue, clignant les yeux au soleil, il regardait avec amour ces lieux si proches et si chers depuis l'enfance. Au delà de la forêt de Mojarovo brillait la la croix dorée du couvent de la Sainte-Trinité. Après les étangs se montraient la grande route d'Orel, puis le village Tchichmy et enfin Miatlévo, oublié là par Dieu. Voici la gare en briques, couverte de tôle, le réservoir, le télégraphiste aux cheveux longs et l'auberge du marchand Blokhine.

La troïka, depuis longtemps, agitait ses clochettes. Le cocher Tikhone, un paysan roux à grande barbe, en longue houppelande de velours et chapeau bas à plume de paon, sans se hâter, arrangeait l'arc à fleurs peintes. Ayant aperçu Michel, il sourit. Mais à Michel il semblait que ce n'était pas Tikhone seul qui souriait mais aussi le soleil chaud, l'avoine en fleurs, les soies des bouleaux. Fini le séjour en ville, finies les souffrances du lycée !

— C'est Tchaly qui est en flèche, où est donc Zviezdotchka ? demanda Michel désappointé, en s'approchant des chevaux.

Tchaly, un gros cheval fort sur ses jambes, courbait son cou en sueur et faisait tinter sa grande sonnette d'argent. Goloubka, le hongre attelé à gauche, levait sa tête, comme sculptée, en reniflant et élargissant ses naseaux rosés. Michel l'embrassa et appuya sa joue contre la tête chaude aux veines fines. En l'embrassant et respirant l'odeur âcre de la sueur de cheval il lui chuchotait de tendres paroles.

— Bonjour ma chérie... bonjour Goloubka... Et où donc est Zviezdotchka ? demanda-t-il à Tikhone.

— Zviezdotchka? répéta d'une voie chantante Tikhone. Elle boite... A sa place c'est maintenant Zolotoï qui marche. Seulement ce n'est pas un cheval, Mikhaïl Nicolaievitch, c'est un coquin...

Le coquin Zolotoï, la tête baissée, la bouche écumante, frappait du sabot de ses élégantes pattes de devant. Michel le regarda tristement. L'été précédent Michel avait habitué Zolotoï à la selle et il regrettait qu'on le lui eût gâté par l'attelage. Il soupira, caressa la crinière raide et dorée du cheval. Tikhone devina sa pensée.

— Le poulain de Zviezdotchka, de l'été dernier, quel superbe cheval il est devenu. Voilà, il faudrait le monter Mikhaïl Nicolaievitch...

Vypolzovo, Chemodanovo, Soukholom, partout le blé, pas encore mûr, ondule en vagues jaunes. On dirait une mer sans bornes... Michel regardait le dos en sueur de Tikhone, la large croupe de Tchaly, le ruban poudreux de la route et le ciel bleu, profond. Il faisait chaud. Les nuages blancs s'évanouissaient. L'odeur des champs, de l'herbe, emplissait tout. Tchaly s'ébrouait. Les clochettes de la troïka sonnaient monotones. Après avoir dépassé la forêt de Mojarovo, l'attelage tourna sur la route d'Orel. Aussitôt Tchaly, secouant sa crinière et levant haut ses jambes robustes, accéléra le pas ; les chevaux de côté se courbèrent en arc, et, soudain, les cloches et les clochettes commencèrent leur chanson. Les bornes, les poteaux télégraphiques passaient rapidement. " C'est ça, c'est ça ! " pensait Michel en regardant le cou du cheval de flèche et en se pâmant de l'attente impatiente. " Mon chéri, encore plus vite ! Encore ! " Mais Tikhone tira sur les guides et Tchaly, changeant d'allure, ralentit sa course. On voyait déjà la propriété des Bolotov, le toit rouge, le jardin vert.

Nicolas Stepanovitch Bolotov, vieux général en retraite, était debout, en haut du perron peint en blanc, et, sa main protégeant ses yeux du soleil, il regardait l'allée des tilleuls. Quand la troïka eut franchi la porte aux lions de pierre, craquelée, et que les rayons du soleil, à travers le feuillage, couvrirent de taches les dos des chevaux et les épaules de Tikhone, Michel n'y tenant plus sauta de voiture et, la dépassant en courant, s'élança vers son père. Mais avant qu'il ait eu le temps de le saluer, des mains l'enlaçaient par derrière et Natacha, sa sœur,

l'embrassait bruyamment. Des pas légers de femme s'entendirent dans le vestibule. Michel, sans la voir, sentit que c'était sa mère qui venait.

Après un dîner qui n'en finissait plus, Michel sortit dans le jardin. La séparation avait été longue. Il fallait tout regarder de nouveau, saluer chaque arbre, chaque allée, chaque pierre. Dans la cour et le jardin rien n'était changé. Comme autrefois, en pirouettant et agitant sa queue touffue, Charik, la chienne couleur chocolat, bondit et flaira les bottes de Michel. La chienne de chasse, Vesta, poussa un aboiement et, à son habitude, vint le lécher droit sur la bouche. Les mêmes femmes de chambre, Loukeria et Dacha, le saluèrent en baissant les yeux. La même femme de charge, Mélanie Pétrovna, en même fichu bleu, alla à la cave chercher le sirop de groseille. Comme toujours, la bardane, le chanvre sauvage et les orties couvraient les sentiers, et le lilas fleurissait, splendidement; les groseilles vertes étaient pareillement délicieuses, et de même, à l'écurie, les chevaux mastiquaient leur avoine. La cour était séparée du bois par une haie. Dans le bois tout était calme; une odeur d'arbres abattus et de goudron vous étouffait presque. Michel s'assit près d'un ruisseau couvert de plantes. Natacha s'approcha de son frère et, regardant son visage heureux, lui dit timidement.

— Nous avons cru que Sacha était tué. Pendant longtemps il n'y avait pas de lettres de lui. Papa pleurait tout le temps...

— Et maman? demanda vivement Michel.

— Maman, tu la connais, elle se tait toujours...

— Et maintenant ?

— Maintenant, nous avons reçu une lettre. Il écrit qu'il est prisonnier. Grâce à Dieu!.. — Natacha se signa —. Et pourquoi les hommes font-ils la guerre?

Michel n'ignorait rien de la bataille de Tsousima, mais pas une seule fois il n'avait pensé à son frère, à la possibilité qu'il fût tué. Il ne ressentit ni tristesse ni joie aux paroles de Natacha. Insensiblement, du fait des camarades, des journaux, des propos entendus, ses dix-huit ans s'étaient déjà assimilé, goutte à goutte, cette indifférence générale pour les malheurs de la Russie, considérés alors comme justement mérités. " C'est ce qu'il leur faut! " pensa-t-il, bien qu'il n'eût pu dire à qui se

rapportait ce pronom, ni pourquoi ces hommes devaient se noyer, périr ou être faits prisonniers par les Japonais. Sans répondre à Natacha, il lui demanda :

— Pourquoi maman est-elle en noir ?

— Maman est toujours en noir, maintenant... Sais-tu quelque chose d'André ?

— Non ; rien.

— Pourquoi n'écrit-il pas ?

— Je ne sais pas.

Natacha devint pensive. Un pic, à petits coups secs, frappait contre un arbre.

— Écoute Micha... Depuis longtemps je voulais te demander... Dis-moi, Micha... que fait André là-bas ? Où est-il ? Je sais qu'il souffre... Est-ce vrai, Micha, qu'il est socialiste ?

Michel, sans mot dire, fit de la tête un signe affirmatif.

Natacha avait dix-sept ans, des yeux bleus, des cheveux blonds presque blancs, et de longues mains étroites. Elle faisait ses études à la maison : l'hiver à Moscou ; l'été à Bolotovo. Elle ne connaissait le parti que par ouï dire, et, sans savoir pourquoi, elle s'était habituée à considérer les révolutionnaires comme des hommes remarquables, prêts à tous les sacrifices. Le parti lui apparaissait comme un couvent mystérieux avec ses règles sévères. Une seule chose la troublait : les révolutionnaires tuent, jettent des bombes, se battent sur les barricades. Aussi était-elle angoissée à la pensée qu'André, ce frère, presque étranger pour elle, dont le portrait était sur sa table, cet André, grand, fort, étrange, était un révolutionnaire, c'est-à-dire un martyr et un meurtrier. Il lui parut clair pourquoi il n'écrivait pas : " Si quelqu'un vient à moi et ne hait point son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et toute sa vie, alors il ne peut être mon disciple ", se rappelait-elle les paroles de son évangéliste préféré saint Luc.

Michel, lui, ne ressentait point d'angoisse. Il était content que son frère fût membre du parti et révolutionnaire. Il savait peu de chose du parti, guère plus que sa sœur. Parfois, au lycée, en cachette, il lisait des livres défendus, d'après lesquels la vie des révolutionnaires était

quelque chose de magnifique, admirable de sacrifices. Il comprenait mal en quoi consistaient les aspirations des socialistes, mais il était certain que toutes leurs revendications étaient justes et bonnes. Plusieurs fois il avait ouï que les socialistes seuls sont honnêtes et, qu'en Russie, un homme qui se respecte ne peut pas ne pas être révolutionnaire. Et ne sachant rien ni du parti, ni du socialisme, ni de la révolution, ne se rendant pas compte de ce qu'est la terreur, même n'y réfléchissant pas, il avait résolu, spontanément, qu'il était de son devoir de servir le peuple. Dès qu'il eut pris cette résolution, le parti, inconnu et lointain, lui devint proche et cher; et ce n'était déjà plus pour le peuple qu'il était prêt, très sincèrement, à donner sa vie, c'était pour le parti, pour André, pour ce comité mystérieux.

— Micha! appela doucement Natacha.

— Quoi ?

— Micha... Et toi ? Toi aussi tu penses à cela ?

La comprenant à demi-mot, Michel, de nouveau, répondit de la tête.

— Eh bien... quoi, Micha ?

Il ne répondit pas.

— Micha !

— Quoi ?

— Tu n'as pas peur ?

— De quoi ?

— Tu n'as pas peur... de tuer ?

Michel s'anima.

— Ah ! Natacha, tuer! commença-t-il d'une voix excitée... Pourquoi demandes-tu cela ? Et eux, est-ce qu'ils ne tuent pas ? Ne font-ils pas pendre ? Ne fusillent-ils pas les ouvriers ? Et le 9 janvier ? Est-ce que partout ne règnent pas la violence et le mal ? Natacha, je ne puis pas, comprends-tu, je ne puis pas...

— Tout de même, Micha, tuer...

— Et André ?

— Quoi, André ?

— Est-ce qu'André ne tue pas ?

Natacha se tut. Elle se rappelait un autre passage du même évangé-

liste Luc : " Aimez vos ennemis ; respectez ceux qui vous haïssent ; bénissez ceux qui vous maudissent et priez pour ceux qui vous persécutent ".

VIII

Le général en retraite, Nicolas Stépanovitch Bolotov était un homme de principes fermes. " La Patrie ", " l'Église ", et " le Tzar " n'étaient pas pour lui que des mots solennels ; il voyait en eux le sens de toute sa vie, de même que son fils André voyait le sens de la sienne dans les mots " République ", " Révolution ", " Socialisme ". Comme tout le monde, Nicolas Stépanovitch sentait qu'il se passait en Russie quelque chose de nouveau, mais, bien entendu, il n'en pouvait comprendre le sens. Il savait que la patrie était en danger ; chaque matin, les journaux mentionnaient des défaites militaires, mais il ne se demandait pas si cette guerre néfaste n'était qu'une aventure et qui en était responsable. La Russie faisait la guerre au Japon, et c'était le Japon qui remportait la victoire sur la Russie. Devant une pareille honte toutes les discordes devaient se taire. Dans le naufrage on ne juge pas le coupable, on sauve le navire ; dans un incendie on ne cherche pas la cause, on inonde le feu. Pour lui, les malheurs de la Russie étaient imputables à ceux qui, si follement, avaient pris l'initiative de cette guerre ; à ceux qui commandaient les troupes d'une façon si pitoyable et à ceux qui luttaient contre le gouvernement : Kouropatkine, Plèhve, Alexeiev, les Intendants, les étudiants, les Juifs, les Polonais, les Finlandais ; en un mot, tous les sujets russes, toute la Russie. Et il ne remarquait pas qu'il signait ainsi un arrêt plus sévère pour la " Patrie " que celui des Japonais à Moukden et à Tsousima. Mais si la Russie eût été victorieuse et le Japon écrasé, il se fût réjoui de la guerre. Il ne réfléchissait pas combien chaque guerre est cruelle et criminelle. Il envisageait la guerre de l'œil obéissant du soldat,

comme une loi immuable, sacrée, qu'il est inutile et criminel de critiquer. Si quelqu'un discutait avec lui, il répondait par cette parole non probante mais pleine pour lui d'un sens profond: " Il n'y a pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu ". Il était fier de son fils Sacha, qui servait honnêtement " la Patrie " et " le Tzar ".

" La Patrie " était en danger. Il le savait; les journaux rapportaient, en effet, des nouvelles inquiétantes sur les meurtres, les fusillades, les grèves, les troubles agraires, les conjurations, les conseils de guerre, les bombes. Ces nouvelles l'émotionnaient. Il pensait que si des injustices existent en Russie c'est uniquement parce que le tzar en demeure ignorant et que, s'il savait, il les réprimerait, par son pouvoir qu'il tient de Dieu.

La première fois que son fils puîné, André, avait été arrêté, il avait attribué cette arrestation à un malentendu, à une erreur des gendarmes qu'il méprisait. Il s'était rendu aussitôt à Pétersbourg et avait fait des démarches auprès du ministre, dénonçant la honteuse Okhrana. Il ne pouvait admettre que son fils, l'intelligent et honnête André, fût devenu un " criminel ", un homme dangereux pour " la Patrie ". Mais quand André, sans demander le consentement de son père, quitta l'école polytechnique et disparut de Pétersbourg, il eut le soupçon de l'amère vérité. Cependant il s'obstinait à croire au repentir de son fils, et se consolait par la parabole de l'enfant prodigue: " Mon fils était mort et il est ressuscité; il était perdu et il est retrouvé ".

A Tatiana Mikhaïlovna, femme de Nicolas Stépanovitch, il importait peu que la Russie fût république, monarchie constitutionnelle ou démocratie. Chaque guerre lui semblait, comme à son fils André, un crime sanglant envers Dieu et les hommes, et la guerre du Japon peut-être plus qu'aucune autre, car son fils aîné, Sacha, y risquait sa vie. Par son instinct de femme, son instinct aigu de mère, elle sentait que le principal n'est pas ce que pensent les hommes; pour elle le principal était quelque chose d'autre, qu'elle ne savait exprimer, ou qu'elle rendait simplement par ces mots " vivre dans l'amour ". Que signifiait cela, elle-même l'ignorait. Il lui semblait que ses deux fils vivaient " dans l'amour " bien qu'ils tuassent des hommes. Tous deux faisaient leur

œuvre, utile ; tous deux étaient en danger. Elle se les rappelait dans ces années lointaines, quand ils pleuraient dans ses bras et, en grognant, se suspendaient à son sein. Et elle priait pour tous les deux, afin que Dieu leur conservât la vie.

Dès l'arrivée de son cadet, Michel, elle seule remarqua en lui un changement : sa voix plus rude, son jeune visage légèrement amaigri, l'éclat fugitif de ses yeux bleus. Maintenant qu'il était près d'elle, il lui semblait qu'elle préférait ses aînés ; cependant, sans le remarquer, elle l'entourait d'une tendresse inlassable, douce et timide. Elle avait compris que son esprit encore enfantin avait déjà résolu quelque chose. Elle savait que cette décision serait la source d'un nouveau malheur. Elle savait que lui aussi, son troisième et dernier fils, devenu homme, irait à une œuvre d'homme, difficile et incompréhensible pour elle. Et elle savait qu'elle ne l'en pourrait détourner. Aussi à sa prière pour ses fils aînés, en ajoutait-elle une encore pour que la vie du dernier fût de même conservée.

Vers la mi-juillet, on reçut une lettre de Sacha. Toute la famille s'assembla dans la salle de billard, une vaste pièce fraîche, aux murs garnis de tapis et de portraits de famille à cadres dorés. La salle de billard donnait sur le jardin, et les vieux tilleuls, plantés par le grand-père de Nicolas Stépanovitch, frappaient de leurs branches vertes les fenêtres de la salle.

Nicolas Stépanovitch, vieillard robuste, soigneusement rasé, les joues pleines, colorées, sortit de la poche de son uniforme la lettre de Sacha qu'il venait de recevoir et l'ouvrit prudemment. Ayant ajusté ses lunettes d'or, après avoir regardé sévèrement sa femme et ses enfants, comme pour se rendre compte de leur désir de l'entendre et de leur attention, d'une voix solennelle il se mit à lire. Sacha décrivait d'un style clair et bref, sans récrimination ni blâme, la bataille de Tsousima. Ces lignes pondérées, précises, rappelèrent à Michel leur auteur : le jeune officier calme, aux yeux froids, aux épaules larges, et pendant que Nicolas Stépanovitch lisait, Michel éprouvait le sentiment étrange qu'il avait déjà ressenti en présence de son frère aîné : un mélange d'amour, de respect et de crainte.

" Quand les officiers japonais furent montés sur notre vaisseau — la voix de Nicolas Stépanovitch tremblait — ils amenèrent le drapeau de Saint-André et hissèrent le drapeau du Soleil levant, puis apostèrent des sentinelles. Notre équipage, fatigué par des nuits sans sommeil et par la bataille se jeta sur les réservoirs de vin. Beaucoup s'enivrèrent. J'ai vu un de nos matelots tituber et tomber face à terre. La sentinelle japonaise posa son fusil, s'approcha, lui essuya le visage et retourna à sa place reprendre sa faction. "

Nicolas Stépanovitch s'arrêta et approcha de ses yeux un mouchoir blanc.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait?... murmura-t-il en ôtant ses lunettes. Mon Dieu, qu'est-ce qu'ils ont fait?...

— Grâce à Dieu, Sacha n'est pas blessé, dit Tatiana Mikhaïlovna. Elle avait écouté la lecture, sa tête blanche, belle encore, légèrement inclinée, craignant d'en laisser échapper un seul mot, même le plus minime. De la lettre elle avait compris et retenu seulement que Sacha était vivant et hors de danger.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait? répéta Nicolas Stépanovitch en sanglotant.

Michel qui, tout le temps, s'était tu, rougissant tout d'un coup, demanda :

— Qui a fait, papa?

— Qui? s'emporta Nicolas Stépanovitch en agitant sa longue pipe de merisier. — Tous sont coupables... Ceux-ci, les chevelus... Ils n'apprennent rien, s'occupent de politique, font la révolution pour qu'on leur donne la constitution... comme si, Dieu me pardonne, nous étions des Allemands... Et la patrie périt... On a amené le drapeau de Saint-André... On a hissé le drapeau japonais!... Et chez nous, on est content... C'est ce qu'il faut... Ils ne comprennent pas que c'est une honte... une honte! s'écria-t-il d'une voix pleine de colère, comme si quelqu'un l'eût contredit. On dit la cruauté... les cours martiales... Comment est-ce possible sans cruauté? La guerre, le sang coule, et ici, les bombes, les grèves, on pille les propriétaires... Voilà, on écrit dans les journaux que dans la province de Saratov les paysans ont incendié

des domaines; alors quoi, faut-il pardonner? Non... Il faut pendre... pendre!... dit-il, en frappant sur le bras de son fauteuil.

Natacha ne disait rien. Elle était habituée aux exagérations de la colère paternelle, mais pour Michel les paroles de Nicolas Stépanovitch sonnaient comme une offense imméritée. Il lui sembla qu'il était de son devoir de démontrer l'erreur où était son père, qu'André et les révolutionnaires ne sont pas des " chevelus " mais précisément ces Minine et Pojarsky qui sauvèrent la Russie de la honte et de la ruine. Et, regardant furtivement Natacha, d'une voix hésitante il dit :

— Qui faut-il pendre, père? Il faut pendre non ceux de qui tu parles, mais...

Nicolas Stépanovitch pâlit.

— Voilà, voilà comment tu les as élevés! — s'adressa-t-il à Tatiana Mikhaïlovna, tout tremblant de colère et suffoquant. Un gamin ose discuter! Et avec qui? Avec moi, son père!... Il ose raisonner... Prends garde, Michel, tu vas par le même chemin... Prends garde! menaça-t-il de son doigt osseux. — Je n'admettrai pas; je ne permettrai pas... Assez de honte! Prends exemple sur Alexandre et non sur les autres..., dit-il, faisant allusion à son fils André dont la pensée ne lui laissait pas de repos. — Ils ne respectent plus les parents; ils n'aiment pas la patrie; ils ne vénèrent plus le tzar... ne croient pas en Dieu!... Les canailles! fit-il d'une voix rauque, et il sortit en claquant la porte.

— Non, tout ce que tu voudras, moi je ne comprends pas, — prononça Michel, agité et évitant de regarder sa mère. — Des héros donnent leur vie pour le peuple, pour le bonheur de tous, et on dit qu'il faut les pendre... Les violences les plus révoltantes sévissent et tous supportent... Et quand il se trouve des hommes qui veulent sauver... les pendre! Qu'est-ce que cela signifie?

Tatiana Mikhaïlovna regarda son fils avec tristesse. Il était très beau dans sa colère: grand, les yeux bleus, comme tous ses enfants, le visage rouge d'indignation. Émadditional, il arpentait la chambre à grands pas. Tatiana Mikhaïlovna soupira. Michel se tourna vers elle. Elle était assise comme tout à l'heure sur le divan, sa tête vieillie inclinée légèrement de côté, et

ses doigts tortillaient les bouts de sa coiffure de dentelle noire. Michel, soudain, ressentit de la honte. Il voulait expliquer à sa mère qu'il n'y tenait plus, qu'il aimait le parti, qu'il avait foi en son frère André et désirait comme lui servir le peuple et s'enrôler dans la révolution. Mais un sentiment vague le retint. A sa tête grise penchée, à ses yeux tristes et, principalement, à son silence, Michel sentit que sa mère le comprenait et que les paroles étaient inutiles. Lentement il s'approcha de la fenêtre et regarda le jardin. Les tilleuls bruissaient; le jardinier Kouzma tenant un arrosoir vert à long col arrosait les plates-bandes de verveines, de réséda et de giroflées, fleurs préférées de Nicolas Stépanovitch. Dans la chambre tout était silencieux. Rompant le silence, Tatiana Mikhaïlovna demanda :

— Et à nous, Micha, y as-tu pensé?

Michel ne répondit rien. Il ne savait que répondre. Pour cacher ses larmes, lâches comme il pensait, il enfouit son visage dans ses mains et courut au jardin. Il courut jusqu'à la rivière. L'herbe humide du bord sentait les roseaux. Tout droit au-dessus de lui, se dépassant l'un l'autre, couraient des nuages jaunâtres, fantastiques, troublants. Et de leur course rapide on se sentait encore plus inquiet et plus triste.

IX

L'été 1905 est arrivé, avec ses meurtres, ses grèves, ses manifestations et son aube sanglante — l'audacieuse révolte du cuirassé *Prince Potiomkine*. Après l'été, ce fut l'automne avec la grande grève générale dans toute la Russie.

Arsène Ivanovitch, Bolotov, Vania, Serge, David et les innombrables camarades qui attendaient chaque jour la révolution, croyaient en son imminence et espéraient son triomphe, ne comprirent pas, cependant, que leurs désirs se réalisaient et que déjà la révolution s'accomplissait. La veille encore, avec grand soin, ils s'adonnaient au travail secret du

parti. Les uns discutaient dans les comités; les autres préparaient des bombes; d'autres " organisaient " les paysans, les ouvriers et les soldats; d'autres écrivaient des appels que d'autres publiaient; d'autres prononçaient des discours enflammés. En un mot, la veille encore, le métier bien lancé faisait son bruit et nul ne devinait que déjà la révolution était là, qu'elle frappait à la porte. Et ce n'était pas le parti seul que la révolution prenait à l'improviste. Les gendarmes, les mouchards, les fonctionnaires, les ministres, qui tous craignaient la révolution et sentaient son approche, ne pouvaient croire que sous leurs yeux se passait quelque chose qui n'était encore jamais ; ils ne pouvaient pas croire que ce qui se passait était précisément cette terrible révolution qu'ils tâchaient vainement de prévenir. Mais voilà que ce " demain " si longtemps attendu — et pourtant improvisé — était arrivé. L'éclair brilla; la grande grève éclata; le rêve féerique devint réalité.

Personne ne savait et n'aurait pu expliquer comment cela s'était accompli; quelle était, précisément, la mesure gouvernementale qui avait fait déborder la coupe; quel révolutionnaire, notamment, avait donné le premier l'exemple du courage; quel sang innocent avait fait fondre le pôle nord? De même la grande et profonde Néva dort l'hiver dans son berceau de pierre, mais voilà qu'en se jouant, glisse sur le bastion de la prison le rayon vivifiant d'avril; la neige brille des feux du diamant, mais aucun ruisseau ne court encore et la glace ne bouge pas. Mais derrière le premier rayon en paraît un second; sur la forteresse de Pierre et Paul brille le soleil de Pétersbourg. Invisibles, mystérieux, dans les profondeurs des eaux de la Néva, au-devant du ravelin Alexis, murmurent les premiers ruisselets. Puis d'autres se joignent à eux. Avec fracas la Néva craque et la glace printanière s'élance, sonore et brisant tout...

Quand parut le manifeste du 17 octobre, André Bolotov n'en comprit pas d'un coup l'importance. Il lisait attentivement les phrases ronflantes sur la convocation de la Douma d'Empire, de la liberté de la presse, des cultes, d'association, de réunion. Mais il lisait ces mots sans s'y adapter. C'est seulement quand sur la Newsky il rencontra un gamin vendant des caricatures du tout puissant ministre Witte, et que, en

ayant acheté une, il lut la légende, imprimée au bas, spirituelle et grossière, c'est alors seulement qu'il comprit qu'il y avait quelque chose de changé en Russie, et qu'un nouvel état de choses remplaçait l'ancien, désormais impossible. Pour la première fois il éprouva le sentiment heureux de la délivrance : toutes les questions non résolues qui l'attristaient les derniers temps, tombaient. On pouvait oublier la terreur, Vania, la mort, le droit à la vie. Tout était de nouveau clair. Il semblait que le principal était atteint, ce principal, but sacré de tous ses efforts. Il semblait que la voie de la Terre promise était ouverte à l'organisation juste et libre de la Russie.

Mais ce sentiment pur et noble ne parut pas seul. Une anxiété l'empoisonnait : comment s'adapter à la vie? Comment vivre hors du souterrain? En dehors du comité, de la conspiration? Comment se libérer des habitudes du parti? Comment organiser non plus le monde mais sa propre vie? S'interrogeant pour la première fois sur ce qu'il savait et pouvait faire, Bolotov devait s'avouer, avec étonnement, que sauf les agissements révolutionnaires il n'avait rien tiré du parti. La vie laborieuse des millions de petites gens lui était inconnue, incompréhensible, inaccessible, et il regrettait que tout fût fini si vite, que la révolution fût déjà victorieuse, le laissant seul et sans asile, tel un journalier qui a reçu son compte.

Le troisième sentiment qu'il éprouvait, le plus compliqué, qui faisait naître en lui à la fois l'espoir et la colère, était une méfiance, dont il ne pouvait se défendre, envers cette liberté annoncée par le manifeste. Il voyait le visage de Véra Andréievna, récemment encore tourmenté, maintenant tout à fait rasséréné. Il voyait le sourire de contentement du Dr Berg, comme si c'eût été lui qui avait dirigé la grève. Il entendait la voix de basse d'Arsène Ivanovitch : “ Maintenant, mon nourricier, fini... Tu ne retourneras pas avec le levier. ” Il voyait et entendait tout cela, et cependant il ne pouvait chasser le doute amer, nourri par les années. Ce n'était pas la capitulation du gouvernement qui le troublait mais qu'elle eût été si prompte, sans lutte obstinée, et presque sans victimes. Voyant comment, d'un coup, indépendamment de son désir et de sa volonté, la grande grève avait éclaté, comment elle s'était élargie

et avait ébranlé la Russie, il comprit et s'avoua avec tristesse que ce n'était pas le parti, avec ses comités, qui l'avait organisée, et qu'il n'était pas de son pouvoir d'arrêter, d'activer ou de ralentir la marche grandiose des événements qui se préparaient. Et cette impuissance de son parti aimé, évidente pour toute la Russie, était pour lui une cause de tristesse.

Cet état dura peu. Un jour qu'il se rendait à la rédaction du journal du parti, autorisé par la nouvelle loi, il suivit le quai élégant de l'Amirauté. La Néva, assombrie par le vent d'automne, gonflait méchamment ses eaux couleur de plomb. L'air était humide : le brouillard jaune de Pétersbourg fondait. Dans le jardin Alexandre, aux arbres dépouillés, couvert d'un tapis de feuilles jaunies, se pressait le peuple. La foule grise, silencieuse, comme si elle accomplissait une œuvre importante, proche à tous, débouchait sur la Perspective de l'Amirauté et se répandait sur la place Saint-Isaac. De-ci, de-là, tristement, pendaient des drapeaux rouges. Sur les branches noires des arbres et sur les barreaux de fonte de la grille étaient hissés des gamins affamés, le bonnet sur l'oreille et de lourdes bottes aux jambes. Un tout jeune élève de l'école polytechnique, l'uniforme déboutonné malgré le brouillard, d'une voix fluette et timide prononçait le discours habituel : " Camarades !... Le manifeste... La liberté... " Des bribes de phrases connues arrivaient jusqu'à Bolotov, qui voyait comme une mer épaisse et silencieuse de gens d'où émergeait le visage imberbe de l'étudiant qui prononçait le discours. Il n'y avait où passer. Partout : devant, derrière, à gauche, à droite, on était serré par de larges dos mouillés, des épaules, des poitrines. Tout à coup l'étudiant cria quelque chose, que Bolotov ne distingua pas. La foule tressaillit et, lentement, comme en hésitant, s'ébranla, puis, de nouveau, elle tressaillit plus fortement, plus profondément, et soudain, comme un troupeau de biches effarouchées, en se poussant et s'écrasant l'un l'autre, des murs de corps humains s'ébranlèrent. Les enfants criaient, les mères pleuraient ; les hommes, les visages pâles, les poings serrés, se frayaient un chemin par la force. Des hurlements, des clameurs emplissaient l'air. Bolotov leva la tête. Sur la Perspective de l'Amirauté déserte, des soldats debout dans leurs manteaux gris, mouillés, barraient

la sortie du jardin d'une chaîne ininterrompue. Précisément ces manteaux, leur teinte monotone, imposaient cette crainte qui ne raisonne pas. " Est-il possible qu'on tire ? " Cette pensée traversa l'esprit de Bolotov, mais lui parut ridicule. " Tirer ?... Quoi nous avons la liberté... " pensa-t-il avec soulagement. Mais à ce moment éclata un crépitement bizarre, court, inattendu. Des balles frappaient les grilles du jardin. Bolotov vit alors rouler du haut d'un tilleul nu, en cassant les branches, une petite boule. Sur l'allée mouillée, était étendu un enfant d'une dizaine d'années, le bras droit gauchement replié sous lui. Il était couché tranquillement, comme s'il n'était pas tombé de là-haut, mais s'était volontairement étendu là. De loin on pouvait penser qu'il dormait profondément. Bolotov se pencha. Au-dessous du bonnet trop grand, probablement celui du père, se voyaient le cou mince et des boucles de cheveux soyeux et clairs. Les épaules étaient maigres et pointues. Sur le faible petit corps, au dos étroit, enfantin, était collée une chemise rose rapiécée. Machinalement Bolotov poussa doucement l'enfant par l'épaule, mais retirant aussitôt sa main, il se leva et, passant lentement devant les soldats, sortit sur la Newsky. " Faut-il se retourner ? Pas se retourner ? S'enfuir ? " pensa-t-il en sentant un frisson léger, désagréable. " Qu'est-ce ? Serais-je un poltron ? " passa dans son esprit la pensée offensante. Et, se dressant de toute sa haute taille, et ralentissant exprès le pas, il suivit la Newsky, au milieu de la chaussée. Il marchait seul ; il n'y avait personne à l'entour.

X

Au commencement de décembre, quand déjà la neige était durcie, qu'on circulait en traîneau, et que la gelée ornait les vitres de ses arabesques, on parlait obstinément, à Pétersbourg, de barricades imminentes. Bolotov et ses camarades savaient bien qu'il n'est pas de décret pouvant forcer les gens à se révolter, s'ils ne le désirent pas ; cependant

ils estimaient que leur devoir, devant le parti, était de résoudre cette question, d'une " importance d'État " : Faut-il ou non faire la grève ? C'est-à-dire fallait-il organiser la révolte armée panrusse, qui, leur semblait-il, devait être certainement victorieuse ?

La séance était fixée à onze heures du soir, Perspective Kamenno Ostrovski, en l'hôtel isolé du négociant Valabouiev. En bas, près du perron sculpté, de style russe, un laquais en livrée ouvrait sans bruit la porte de chêne. Les camarades, après s'être déshabillés et avoir secoué la neige, montaient l'escalier de marbre, jusqu'au deuxième étage, et passaient dans le cabinet de travail du maître de la maison. Là un monsieur aux cheveux ras, au visage gras et bouffi, les recevait. C'était Valabouiev. Il était vêtu à la mode anglaise : pantalon étroit, redingote ample et gilet de couleur. Il ne connaissait personne de ceux qui venaient mais il accueillait chacun amicalement comme une vieille connaissance.

Quand Bolotov entra dans le cabinet, tous les camarades étaient déjà réunis ; seuls manquaient Arcade Rosenstern et Vladimir Glébov — Volodia, comme on l'appelait dans le parti — qui était arrivé de Moscou. Dans un coin mi-obscur, sur un divan, au-dessous d'un portrait en pied de Tolstoï, Véra Andréievna causait avec un vieux Juif aux cheveux épais, bouclés. Bolotov connaissait cet homme, nommé Zalkind. Il savait qu'il avait passé toute sa longue vie dans les prisons et qu'il servait, comme il pouvait, la révolution. Mais Bolotov ne l'aimait pas. Il ne l'aimait pas à cause de son visage olivâtre, couvert de boutons ; de ses petits yeux gonflés, couleur de plomb ; de son veston pas très propre et de son amitié exagérée. Il avait honte de ce sentiment ; il se reprochait son injustice, son parti pris, et s'efforçait d'être avec Zalkind prévenant et aimable. Ayant aperçu Bolotov, Zalkind le salua amicalement de la tête et, sans se lever, lui tendit une main froide et molle.

— Bonjour ! Quoi de neuf ? Comment allez-vous ?

— Merci. Et vous ? répondit Bolotov, avec un sourire forcé ; et aussitôt il ressentit cette irritation mauvaise qui, tout l'été passé, l'avait tourmenté. " Eh bien, pourquoi celui-ci est-il ici ? " pensait-il en regardant méchamment Zalkind. " Que sait-il ? Que peut-il faire ? Que peut-il résoudre ? " se demandait-il avec tristesse.

Véra Andréievna, dans son éternelle robe noire, sans ornements, les jambes croisées, frottait à chaque instant une allumette, et racontait très longuement quelque chose. Bolotov entendait sa voix monotone, fatiguée. Elle racontait comment elle avait été arrêtée à Poltava et son séjour dans la prison. Zalkind l'écoutait, et poussait des soupirs de commisération.

— Et vous êtes restée longtemps en prison ? s'apitoya Zalkind.

— Vingt-six mois...

Bolotov n'écoutait plus. " Mon Dieu, pensa-t-il, de quoi parlent-ils ? Toujours la même chose, toujours, toujours, chez tous ! "

Devant la table à thé, ronde, sur laquelle était posé le samovar d'argent, Arsène Ivanovitch, Valabouiev et le Dr Berg étaient assis dans des fauteuils. Bolotov s'approcha d'eux. Arsène Ivanovitch remuait son thé avec sa cuiller, et regardant avec un sourire rusé Valabouiev, de sa basse, un peu cassée, il disait :

— Il ne faut pas se tourmenter mon ami... L'affaire est claire... Quoi ?... Ils ont arrêté les conseils des délégués des ouvriers ? L'eau trouvera son chemin... Attendez... L'Assemblée constituante rendra la terre au peuple... Maintenant on ne peut pas se contenter de demi-mesures ; maintenant c'est tout ou rien ! — et, souriant, il se servit des confitures. — Si le peuple se révolte, alors quoi ? Qu'est-ce qu'ils peuvent faire ? Non, mon nourricier, maintenant c'est notre parti qui a vaincu ; maintenant nous avons la force, ils ne résisteront pas !... Ah ! non !...

Arsène Ivanovitch voulait convaincre Valabouiev de l'importance et de la force du parti. Mais Valabouiev se taisait, hochait sa tête ronde aux cheveux ras, et on ne pouvait dire s'il partageait l'opinion de son interlocuteur, ou s'il s'abstenait d'objecter, par politesse. Le Dr Berg bailla, regarda sa montre d'or à monogramme et interrompit Arsène Ivanovitch avec dépit :

— Le diable en soit ! Onze heures et demie ! Toujours quelqu'un en retard ; toujours notre inexactitude russe !...

Le Dr Berg se considérait comme le membre le plus pratique du parti, et c'est pourquoi le plus utile, le plus précieux. Selon lui la moitié des insuccès de la révolution provenait de la paresse russe, slave, de

l'incapacité " d'écrire une simple lettre d'affaires ", comme il disait. Il aimait l'exactitude et se faisait un mérite de ne jamais oublier une adresse, d'être toujours exact aux rendez-vous, de ne jamais confondre les mots de passe. " Les affaires sont les affaires " répétait-il, en français, et il traitait avec mépris les camarades qui " s'agitent " et " inutilement s'exposent au danger ". Il avait les mains blanches et fines ; il portait un col haut, une cravate de couleur ; il était membre du parti depuis de nombreuses années et n'avait jamais été arrêté.

— C'est comme ça, mon nourricier, continua Arsène Ivanovitch en tapant amicalement sur l'épaule de Valabouiev. Je vous raconterai une histoire. C'était, je m'en souviens, en 1877... Non, attendez... Non, pas en 77, en 78...

Mais avant qu'il ait pu terminer son récit, la lourde draperie s'ébranla et la porte s'ouvrit. Sans se faire annoncer, un jeune homme entra. Il avait environ vingt-six ans ; de haute taille, la barbe noire, le visage barré de plis. Il s'arrêta silencieux. Il était vêtu d'une *poddiovka* bleue, de drap grossier. On pouvait le prendre pour un employé, un homme d'équipe, un jeune marchand schismatique, mais point pour un révolutionnaire. C'était Glébov, le légendaire " Volodia ", célèbre sur la Volga pour son courage extraordinaire. Valabouiev jeta un regard sur le nouvel arrivant et sortit de la chambre. Volodia inclina négligemment la tête et s'assit près de la fenêtre à côté de la statue en plâtre de la Vénus de Milo. Arsène Ivanovitch toussota :

— Eh bien, mes amis, commençons.

Et de nouveau, comme six mois auparavant quand il était question de la mutinerie militaire, ils se mirent à parler avec une assurance inébranlable, comme si de leur entretien dépendait sinon l'issue de la révolution, du moins son commencement.

Bolotov écoutait et, colère, se surprenait des pensées méchantes qui ne lui étaient pas habituelles. " Est-ce qu'ils n'ont pas encore appris ? " pensait-il sans remarquer l'emploi de *ils* au lieu de *nous*. " Est-ce que l'exemple de David ne leur suffit pas ? Ne savent-ils pas que seul celui qui tue de sa propre main a le droit de parler de meurtre, que seul celui qui est prêt à mourir ou a vu la mort peut en parler ? "

Il regarda avec inquiétude Glébov. Il avait entendu parler de lui comme d'un révolutionnaire courageux et sincère, et il avait peur que lui aussi ne prononçât un discours long et inutile. Mais Volodia, sa tête noire comme un scarabée penchée sur sa poitrine et les yeux clos, indifférent, paraissait sommeiller. Alors Bolotov fut pris du désir de dire hautement, pour que tous — tout le parti, tous les camarades — l'entendissent, que ces conversations ne signifient rien et que d'elles rien ne peut sortir. Il voulait dire que si la révolte éclatait ce ne serait que par la volonté de ceux qui prendraient eux-mêmes les armes, par la volonté de ces ouvriers inconnus, qui, sans en demander la permission, construiraient des barricades. Mais il se tut. Il pressentait qu'on ne le comprendrait pas, et que le Dr Berg ne manquerait pas de prononcer des paroles solennelles auxquelles on n'aurait pas le courage de répondre. Le Dr Berg lui demanderait froidement s'il niait ou non l'influence du parti, et, dans le premier cas, pourquoi il y reste ; dans l'autre pourquoi il envisage si dédaigneusement ses " directives " ?

Arsène Ivanovitch parlait, comme toujours, avec importance en laissant tomber ses paroles :

— Il ne faut pas se le dissimuler ; nos forces ne sont pas groupées mais dispersées... Il n'y a pas d'armes... Jusqu'à présent l'armée n'est pas avec nous... Les ouvriers sont fatigués... Déclarer tout de suite la grève, qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie appeler à l'émeute, à la révolution... Sommes-nous prêts ? Écoutez-moi, écoutez un vieillard... Il faut attendre... Au printemps un bonhomme est venu ici... comment l'appelait-on ? David, il me semble ? Il agitait les mains, criait : la révolte... La révolte dans le régiment... Et il ne nous a pas écoutés... — et Arsène Ivanovitch eut un regard de reproche pour Bolotov, coupable, selon lui, de l'insuccès de David. — Et qu'en est-il sorti de bon ? Il n'y eut point de révolte et lui-même s'est sauvé à grand'peine. Alors, voilà, mon avis est qu'il faut attendre. Mieux vaut que ce soit petit, mais un champ, que grand, mais un marécage... Ce n'est pas le moment pour la révolte... Il faut patienter... Patienter jusqu'au printemps. Alors on verra, mais, maintenant, on ne peut pas, on ne peut pas, on ne peut pas !...

Les paroles d'Arsène Ivanovitch étaient sages et prudentes, cepen-

dant elles ne convainquaient pas Bolotov, qui sentait en elles quelque chose comme un mensonge très tenu, insaisissable. Il voulut parler mais Volodia le prévint. Paresseusement, comme endormi, il se leva de sa chaise, parcourut d'un regard l'assistance, sourit à la cravate jaune-verdâtre du Dr Berg, et, s'adressant à Arsène Ivanovitch, il commença à parler d'une voix forte, en traînant sur les mots, à la manière moscovite.

— Vous dites des blagues, Arsène Ivanovitch... Pourquoi sommes-nous réunis ici ? Est-ce pour résoudre une question philosophique sur le sort de la révolution ? Dans ce cas mieux vaut prendre son chapeau et s'en aller chez soi. Je ne suis pas venu ici pour des palabres... La question n'est pas de savoir s'il faut ou non déclarer la grève — ce n'est pas nous qui pouvons la déclarer. La question est celle-ci : Si la révolte éclate à Pétersbourg, à Moscou, ou ailleurs, qu'est-ce que le parti a l'intention de faire ? Comment le parti l'aidera-t-il ? La première grève a éclaté... Où étions-nous ?... C'est une honte ! — Volodia se tut... — Il faut donner de l'argent, des armes, des hommes. Il faut aller en personne et ne pas rester les bras croisés... termina-t-il d'un ton ferme, et il se rassit.

A ces paroles, Arsène Ivanovitch se mit à tambouriner des doigts sur la table ; Véra Andréievna rougit ; Zalkind eut un clignotement rapide de ses petits yeux rouges et, avec un étonnement indigné, regarda Volodia.

— Alors selon vous, camarade, remarqua froidement le Dr Berg, en frottant ses mains blanches, si je vous ai bien compris, il résulte que si, en quelque endroit, quelqu'un, sans en avoir demandé l'autorisation au parti, dresse une barricade, nous sommes obligés de lui venir en aide. C'est bien cela ?

— Parfaitement, répondit Volodia, en allumant une cigarette.

— Bon. Lui venir en aide, c'est-à-dire, épuiser les ressources du parti. C'est bien cela ?

— Parfaitement.

— Bon. Et non seulement épuiser les ressources du parti, mais périr soi-même, fatalement ?

— Oui, périr, s'il le faut.

— Bon. Alors si demain il y a une révolte à Moscou, il faut aller à Moscou?

— Parfaitement; il faut aller à Moscou.

— Et abandonner tout à Pétersbourg?

— Eh, diable! quelles affaires avez-vous ici? éclata soudain Volodia, en fronçant les sourcils et bondissant de son siège. — Remuer la langue; prendre des résolutions! Résoudre des questions philosophiques! Quelles affaires, que diable! quand il y a l'insurrection!

— Ah! jeunesse! jeunesse! intervint Arsène Ivanovitch d'une voix douce. L'insurrection!... Et au plus vite!... Pour demain, sans faute!... Et qui devra manger le plat? Pour vous, ce n'est rien... quand vous aurez mes années, vous comprendrez...

— Sans doute, vous parlez comme un livre, objecta avec un sourire moqueur Volodia. Vous êtes nos pères... seulement je ne suis pas venu de Moscou pour entendre des sermons. Je suis venu pour affaires... Donnez-vous l'argent? Oui ou non? Donnez-vous des armes? Oui ou non? Avez-vous des hommes? Oui ou non?...

Quand, encore rouge de colère, Volodia sortit sur l'escalier couvert d'un tapis violet, et que, sur le seuil, Valabouiev lui eut serré la main, Bolotov qui, tout le temps, s'était tu, s'approcha de lui, indécis.

— Écoutez, Glébov!...

— Quoi? jeta mécontent Volodia en descendant l'escalier.

— Attendez... J'irai avec vous à Moscou...

Volodia s'arrêta, et d'un œil scrutateur le toisa de haut en bas.

— Vous?

Bolotov se sentit offensé. Il n'avait pas saisi de mépris dans l'accent de Volodia, — il ne pouvait penser que quelqu'un le méprisât; sa vie lui paraissait si compliquée, si difficile, si pleine de sacrifices — mais il comprit que pour Volodia il n'était pas le révolutionnaire connu, André Bolotov, aimé de tout le parti, digne de confiance et de respect, mais un homme dont le courage et la résolution demandaient encore des preuves. Il voulut se fâcher, mais le visage sombre de Volodia s'éclaira soudain d'un sourire.

— Eh bien, soit! A Moscou! C'est bon... Si tu veux manger de la brioche, ne reste pas couché sur le poêle, dit Volodia en riant et refermant avec bruit la porte de chêne.

Avec le premier train en partance, dans le même wagon, ils quittèrent la gare Nicolas.

XI

— Répondez-moi à une question, dit Bolotov quand le train s'ébranla. Pourquoi avez-vous été étonné de mon désir d'aller à Moscou? Quoi? Pensez-vous donc que nous ne sommes pas capables de faire ce que fait n'importe quel membre de votre parti?

Volodia ne répondit pas tout de suite. Quand il réfléchissait il remontait ses sourcils, ce qui enlevait à son visage barbu sa sévérité habituelle et en faisait un bon visage russe ordinaire.

— Comment vous dire? répondit-il en ôtant sa casquette usée et la posant dans le filet. C'est vrai que j'ai peu de confiance en ceux qui moulent avec la langue. Mais... il y a des exceptions... Ce n'est pas cela qui me gêne... Le principal, voilà... Si tu ne peux pas aller, ne va pas. Personne ne te traîne par la corde. Mais alors, pourquoi parler. Le mieux, dans ce cas, est de se taire. Mais non: " nous autres... nous... nous sommes le sel de la terre... nous, les intellectuels... nous, le parti... nous, la révolution... nous, qui transformerons le monde... " Il y en a un, j'ai lu cela quelque part, qui déclara tout tranquillement: " Nous sommes Solness le constructeur. Nous construisons les châteaux aériens sur des fondements de pierre ". Hein! Et ils n'ont pas honte!... Mais quand il s'agit d'une affaire, d'une véritable affaire, où sont-ils ces constructeurs? On ne les trouverait pas en plein jour, avec une lumière... Si quelque chose est fait ce n'est pas par eux, par ceux qui prennent les décisions et écrivent les circulaires... Tout ça, un mensonge... et un grand. Moi, je le comprends, on ne me trompera pas. Mais

regardez l'ouvrier, il les croit... il croit chaque mot. Et eux... Ah!

Volodia fit de la main un geste de dédain et se mit à rouler une cigarette entre ses gros doigts. " C'est tout à fait comme moi et Vania ", pensa Bolotov. Mais aussitôt il en ressentit du dépit. " Est-ce qu'Arsène Ivanovitch n'est pas prêt à mourir? Et le Dr Berg? Et Véra Andréievna? Et Zalkind? Et lui-même? Voilà, il va à Moscou... A propos, et pourquoi vais-je à Moscou? " se demanda-t-il. Ne trouvant pas de réponse il fronça les sourcils et dit :

— N'êtes-vous pas honteux de penser qu'eux... que nous mentons? se corrigea-t-il. Si l'occasion se présente nous saurons mourir comme les autres...

— L'escargot part, mais quand arrivera-t-il?... Eh bien, expliquez-moi... — objecta tranquillement Volodia, en lançant sa fumée en volute. — Je suis un mauvais philosophe et ne connais pas vos trucs... Mais je dis ce que je vois. Le parti reconnaît la terreur? Oui? Et qui jette les bombes? Vous? Non. Personne de vous n'a jamais tenu une bombe entre ses mains... Le parti appelle à la révolte? Oui? Et qui se bat sur les navires, dans les casernes, sur les barricades? Vous? Non, pas vous... Aucun de vous n'a jamais senti l'odeur de la poudre. Avez-vous entendu comment votre Allemand Berg a eu peur? " Abandonner toutes les affaires de Pétersbourg! " Ah, ah, ah! Et chaque fois la même chose. Chaque fois les " affaires d'État " empêchent. Pourquoi ne m'empêchent-elles pas, moi? Et quelles sont, dites-moi, ces affaires d'État? Si, en effet, on faisait quelque chose... Mais, non... bavardage... Vous dites : " Si l'occasion se présente ". Sans doute, je n'ose pas discuter, mais quand et comment cela arrivera-t-il, si l'on reste derrière sept serrures et passe sa vie en réunions permanentes? Voici, moi, comment je raisonne : Si tu es membre du parti qui admet la terreur, tu dois être prêt, à n'importe quel moment, à sortir avec une bombe à la main. Et chez nous? Sur dix... quoi, sur dix, sur cent, un seul va. Et où disparaissent les autres? Vous direz : la propagande, l'agitation, l'organisation, etc... Bon. Mais dites-moi pourquoi diable faire de l'agitation révolutionnaire si soi-même on serre la queue entre les jambes? Réfléchissez seulement : Ils écrivent des articles sur la terreur; ils

appellent, crient, et eux-mêmes ne bougent pas. Et avec cela, ils croient qu'ils ont raison : " Nous sommes la tête du parti, son cerveau. " Ou : " Nous n'avons pas de capacités spéciales. " Des capacités spéciales! Pourquoi faire? Pour mourir? A quoi diable les capacités pour cela! N'aie pas peur, n'aie pas peur et encore une fois : n'aie pas peur! Voilà toute la science. C'est à vous dégoûter, je vous jure... Un pareil vaurien est assis, le col jusqu'aux oreilles, cravaté comme un paon, et il dit entre les dents : " Prenant en considération ", " tel ou tel... " ou il envoie une circulaire... Mais personne ne veut rien savoir de sa circulaire. On la lit et on la jette au panier... Mais c'est pour lui une justification : Je ne pratique pas la terreur, parce que le parti a besoin de moi... Oui, voilà ce qu'ils ont inventé... La division du travail. Soyez donc équitables. Disons, par exemple, voilà Plehve est tué. Les gens se réjouissent. A ceux-ci, Dieu a ordonné ainsi : ou crier de joie ou injurier. A eux, rien à dire. Et ils ne se proclament pas des héros... Eh bien, et nos aigles? Et le parti? Mais les chers camarades, messieurs les membres du parti, après avoir lu le télégramme, de joie se sont tous saoulés. Ils devraient brûler de honte, crever d'envie, que ce n'est pas eux qui ont tué Plehve... Oh! pas du tout... Nous sommes les terroristes, seulement en paroles... Ils ont bu, chanté et... fini... La terreur, c'est Sazonov qui la fera et nous autres nous écrirons des livres sur l'utilité de la terreur et les publierons à l'étranger. Eh bien, si l'on arrête, on mettra en prison pour un an, ou on déportera... Iakoutsk, et c'est tout. C'est très commode...

Il cracha.

— Alors, selon vous, que faut-il faire?

— Ce qu'il faut faire? Voici : Quiconque est capable de porter une arme est obligé de la porter, et les enfants, les faibles, les poltrons, les bavards, il faut les flanquer dehors. Alors il y aura des résultats; tandis que maintenant, il n'y a rien. Une quelconque chancellerie panrusse et rien de plus. L'agitation, la propagande, c'est bon, mais est-ce bien le moment de fatiguer sa langue? Nous avons une révolution, comprenez-vous : la révolution est déjà là. Elle ne sera pas dans le futur, elle est déjà. Il ne faut pas se préparer, il faut la faire. C'est la même chose

que si les Allemands nous ayant attaqués au lieu de défendre les forteresses nous nous mettions à apprendre aux soldats à lire et à écrire. Ce n'est pas avec le livre qu'on vainc, c'est avec le poing ; ce n'est pas avec des pleurs, c'est avec des bombes, des mitrailleuses et du sang... Eh bien, raisonnez, maintenant. Combien y a-t-il en tout de membres dans le parti ? Combien ? Mettons, dix mille. Jetez vos livres dans le poêle, armez tous ces hommes et que tous marchent au combat. Ce sera une force, n'est-ce pas ? Et chacun d'eux, en paroles, est pour la terreur, pour les barricades... Et qu'est-ce qui se fait chez nous ? Quoi ? C'est une honte ! Deux cents, peut-être, sont prêts à marcher. Eh bien, ces deux cents marchent sans notre autorisation ; et vous, en joignant les mains, les encouragez : Allez, mes amis, battez-vous, nous autres nous resterons tranquillement à la maison, boirons le thé, discuterons sur des questions de philosophie, ou en des réunions, des congrès, préparerons des rapports très profonds et prononcerons des discours. Et, le pire, c'est que personne ne veut le voir, personne ne remarque cette honte. C'est cela ; c'est bien ; c'est ce qu'il faut ; en cela est la vérité... Permettez... et encore, ils parlent de morale... " Notre morale est très haute, supérieure à la morale bourgeoise... Nous sommes, nous, des socialistes, " et autres âneries pareilles... Honte, honte !...

Ces propos de Volodia accablaient Bolotov ; il lui devenait difficile de respirer. Son parti bien-aimé, pur comme la neige, devenait sale, comme au contact de doigts étrangers, crochus. Hier, chez Valabouiev, il voulait répondre à Arsène Ivanovitch, crier que ses paroles étaient mensongères, mais maintenant un sentiment de colère le saisissait : " Non, il n'a pas raison " se répétait-il en s'efforçant de ne pas regarder Volodia. " Ce n'est pas la vérité, non, ce n'est pas cela... "

— Et le principal, en quoi est le malheur, poursuivit tranquillement Volodia, en crachant et roulant une autre cigarette, c'est qu'ils gênent. Si encore ils restaient tranquilles sur le poêle et se taisaient. Mais non, ils s'agitent, font du sentiment : on ne peut pas ceci ; cela est immoral, ou impossible. Ils veulent faire la révolution en gants blancs. Ils ne comprennent pas, s'emporta-t-il tout à coup, que le sang est toujours le sang...

“ Moins de sang possible! ” C’est du jésuitisme. Nous n’allons pas à l’église, j’imagine, mais aux barricades! Quelle prière ici? Et selon moi, il n’y a pas à se gêner. S’il n’y a pas d’argent : on vole, ou, comme on dit dans vos salons : on exproprie. Je suis allé récemment sur la Volga. Mon Dieu, ce qui se passe là-bas! Ça fait pitié à voir! Un garçon est prêt pour la potence; si on l’arrête, son compte est réglé, et lui, sans passeport, sans souliers, n’a pas mangé depuis trois jours. Eh bien, que peut-il faire? Il pillera un débit de l’État, volera de l’argent, et le voilà sauvé. Mais non, cela n’est pas possible... Et, si on le fait, alors, permettez, ce doit être sans victimes; les particuliers... pas toucher... Un gros bourgeois, un conseiller de commerce, M. Karmannikov; un propriétaire, bienfaiteur des paysans; un général Zabouldyguine quelconque... On ne peut pas... Dieu garde, ce sont des particuliers... Et le garçon est mûr pour la potence. M...! cria-t-il en frappant du poing. C’est la guerre. Nous ne sommes pas dans un salon, mais à la guerre. A quoi rime cette sentimentalité? Avec nous on ne fait pas de sentiment, n’est-ce pas? On prend par les oreilles et on traîne au soleil : permettez de vous passer cette cravate! Et nous? Nous voulons acquérir le capital et garder la virginité. Tout cela des sottises!... Non. Il n’y a pas ici à ergoter : tout est permis, vous entendez, tout; pourvu qu’on tienne la victoire... Eh bien, j’ai trop bavardé. Ne me blâmez pas... Demain nous travaillerons à Moscou, et nous laisserons discutailler ces philosophes en cols empesés. Que le diable les emporte! Bonne nuit!

Volodia ôta sa *poddiovka,* la roula sous sa tête, se tourna vers la cloison et s’endormit aussitôt. Il devait y avoir une tourmente de neige : à travers le fracas du train, on percevait à peine un gémissement tenu, plaintif.

Bolotov, la tête appuyée sur ses mains, l’œil fixé sur le coussin graisseux du wagon, pensait avec effort : “ Est-ce que Volodia a raison? Non, sans doute. Non. La vérité n’est pas là, mais où est-elle? ” se demandait-il pour la centième fois. “ Est-ce que chaque membre du parti est obligé de prendre les armes pendant la révolution? Oui, sans doute... Alors Arsène Ivanovitch, le Dr Berg, moi, et des milliers

comme moi, nous sommes des menteurs, des poltrons... Mais non, nous ne sommes pas des menteurs... Moi je ne suis ni menteur ni poltron... Moi je sais bien que je ne suis pas poltron... Je suis un simple soldat du parti. Je sais bien que chacun de nous est prêt à mourir... Est-ce qu'il faut diriger le parti? Oui, il le faut. Alors, Arsène Ivanovitch, moi, Véra Andréievna, le Dr Berg, nous faisons œuvre utile et bonne? Mais que faisons-nous donc? N'est-il pas vrai que nous appelons au meurtre alors que nous-mêmes ne tuons pas? N'est-il pas vrai que nous causons, causons, et quand il faut agir, où sommes-nous? Est-ce que causer signifie diriger? " pensait douloureusement Bolotov, se balançant au rythme du train et sentant qu'il s'embrouille dans ses pensées. " Mais dans ce cas, Arsène Ivanovitch, moi, le Dr Berg, nous sommes des menteurs, et il faut nous jeter dehors, comme des détritus encombrants... "

— Votre billet! éclata une voix endormie.

Le conducteur somnolent, la lanterne à sa ceinture, perfora le petit carton jaune et en le rendant dit :

— Vous allez à Moscou ? Faites attention qu'il ne vous arrive rien...

— Qu'y a-t-il?

— Dieu permette que nous arrivions. On dit que ça va mal à Moscou.

Le train stoppa. Les portières s'ouvrirent, une vague de froid emplit le couloir. La neige fondante se collait aux chapeaux, aux pardessus, aux chaussures. A la station des voix trop hautes résonnaient dans le silence de la nuit.

— " En avant les troisièmes ! En avant ! " Loin, devant, la locomotive siffla ; les lanternes de la station défilèrent. Bolotov, sans se déshabiller, s'allongea sur la banquette.

XII

Trois hommes stationnaient près de la porte cochère d'une maison de pierre de deux étages, appartenant au marchand Brysgalov, sise dans

le faubourg de Moscou, Dobraia Slobodka. Deux de ces hommes étaient vêtus à la russe, le troisième, un juif malingre et pâle, était en pardessus de drap de demi-saison. Non loin d'eux, à une quarantaine de pas, quelques jeunes ouvriers, en causant avec animation, se démenaient autour d'un traîneau. Ici même, différents objets étaient jetés à travers la rue : des planches pourries, des poteaux télégraphiques, une commode jaune craquant de tous côtés, des cadres de fenêtres et de larges feuilles de tôle, qui résonnaient au vent. Le froid piquait les joues ; la neige brillante, argentée, non encore labourée par les traîneaux, qui était tombée la nuit, éblouissait. A l'église de la Résurrection, on sonnait la messe.

Un jeune garçon, en courte pelisse de mouton, de petite taille, les pommettes saillantes, les yeux étroits de kalmouk, les mains calleuses, suivait avec curiosité ce qui se faisait près du traîneau.

— Écoute Serge, c'est drôle... Je te jure qu'il ne sait pas dételer... Il rit.

— Il dételler a, opina paresseusement Serge.

— Le cocher jure... Si j'allais voir, décida-t-il après un silence. Sans se hâter, lentement il s'approcha des hommes qui criaient et s'injuriaient.

— Eh bien camarades ! Quoi ? Qu'est-ce qui vous arrête ? — Il haussait la voix — Qu'est-ce qu'il y a ?

Un vieux cocher, en longue lévite bleue, passée, en gémissant tirait à soi un cheval gris et vieux comme lui-même. Apercevant le nouveau venu, il lâcha les guides et, saluant bas, murmura en larmoyant :

— Oh ! oh !... petit père... Votre seigneurie... Donne l'ordre de me lâcher... Le cheval n'est pas à moi ; je te le jure par le Christ. C'est le cheval du patron... Et le traîneau aussi est à lui... Il demandera, le patron... Oh, oh, oh !... Pour Dieu, fais-moi grâce... Donne l'ordre de me lâcher...

— Tais-toi, vieil imbécile ! Et vous autres, pourquoi vous arrêtez-vous ? Eh ! camarades, compris !

Cinq ou six jeunes ouvriers d'usine aux joues rouges, et un garçon au visage large, en pelisse de mouton, se montraient en riant un monsieur maigre, en pince-nez, qui s'efforçait en vain de dénouer les brides

attachées serrées. Les doigts minces, rougis par le froid, maladroits, saisissaient faiblement le nœud et ne faisaient que le serrer davantage. Le garçon cacha son visage dans sa manche et éclata de rire.

— C'est ça le monsieur qui s'est vanté qu'il dételera...

— Oui ! Ça n'a pas de mains ! s'écria indigné l'homme en pelisse courte et, se frayant un chemin, rapidement et adroitement, il ôta l'arc. Eh bien, maintenant, sors le cheval !...

Le monsieur en pince-nez, confus, prit la bride. Le cheval fatigué, pas très ferme sur les jambes, les côtes soulevées par une respiration profonde, la tête baissée et le cou pendant, fit deux pas et s'arrêta comme pétrifié. Le cocher, qui suivait attentivement ce qu'on faisait du bien de son patron, ôta son bonnet et le jeta avec force sur la neige.

— Soit, qu'il crève ! Prenez mes garçons, prenez ! Prenez le cheval et le traîneau ! Eh, quoi ! Oh ! oh ! c'est votre affaire... Que Dieu vous assiste... Que ce soit comme il faut ! La liberté !... Et le visage tourné vers la coupole dorée, lointaine, qui brillait au soleil, il se signa d'une main tremblante.

— Vania ! appela Serge à haute voix.

— Quoi ?

— Approche ici...

— Pourquoi ?

— J'entends qu'on vient... par la rue Machkov...

Vania jeta le brancard et, enfonçant jusqu'aux genoux dans la neige, il alla vers la porte cochère. Après avoir échangé quelques mots à voix basse avec ses camarades, en courant il s'élança rue Machkov. Sur le trottoir, deux hommes marchaient sans hâte. En l'un d'eux, à sa barbe noire et à sa haute taille, il reconnut aussitôt Volodia. L'autre, grand, rasé, les yeux bleus, paraissait aussi quelqu'un de connaissance.

— Mon Dieu ! est-ce vous Vladimir Ivanovitch ? Il y a longtemps que nous vous attendons ! fit joyeusement Vania, en tâchant de se rappeler où il avait vu les yeux bleus. Bolotov lui tendit la main.

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Pardon. Je ne vous ai pas reconnu, dit Vania gêné, en rougissant.

— Que faites-vous, les enfants ! s'écria gaiement Volodia. Une barri-

cade? C'est bon... Ils prendront quelque chose... Eh! David! vous aussi, là? Il le salua de la tête.

David se démenait et, répondant pour tous, dit en bégayant :

— Oui, oui... La barricade, Vladimir Ivanovitch... Savez-vous, à Paris, pendant la Commune... Ah! vous aussi, Bolotov, avec nous? C'est magnifique... Et savez-vous, Vladimir Ivanovitch... Ah! c'est beau!... Hier nous nous sommes battus... Depuis hier soir il y a des barricades à Moscou... C'est la révolution, Vladimir Ivanovitch. Et à Pétersbourg qu'y a-t-il? Rien... Que signifie cela? Est-ce qu'à Pétersbourg aussi il y a l'émeute?... Hier, pas loin d'ici, boulevard Tchistyé Proudny, nous avons repoussé une attaque. Vous ne le croyez pas? Je vous jure que nous l'avons repoussée... Demandez à Serge... Maintenant je sais qu'il y aura la Constituante et sûrement aussi la République... Qu'en pensez-vous André Nicolaievitch? Hein? Quoi?...

" L'attaque " dont parlait David n'existait que dans son imagination. Il croyait sincèrement que la bataille avait eu lieu la veille et s'était terminée par *sa* victoire. En réalité voici ce qui s'était passé. La bande des révolutionnaires et quelques passants, — des boutiquiers, des cochers, de colporteurs, des miséreux — avaient construit une barricade, la première, sur le boulevard, et David, étouffant de bonheur, avait planté dessus le drapeau rouge. Six cosaques, venant par la rue Marosseika, remarquèrent la barricade et sur elle des hommes armés. Ils s'arrêtèrent et, un moment indécis, se regardèrent puis, tout d'un coup, comme sur un ordre, ils tournèrent bride et les chevaux repartirent au galop, en soulevant la neige sous leurs sabots. Derrière eux, David, sans même comprendre pourquoi, simplement parce qu'il avait en poche un browning, tira plusieurs coups, sans blesser ni tuer personne.

Maintenant il était offensé que Volodia l'écoutât distraitement. Il voulait encore parler, raconter à Bolotov comment lui et Serge s'étaient rendus à la caserne, les coups de feu qu'ils avaient essuyés, comment ils avaient traversé la cour, avec le soldat Gabaiev, et comment celui-ci avait été ensuite arrêté à Odessa, tandis qu'eux avaient pu se rendre en Finlande, où ils avaient trouvé le fameux Glébov et s'étaient joints à sa bande. Mais, regardant le visage grave de Volodia, il soupira et se tut.

— Vous travaillez? demanda Volodia aux hommes qui construisaient la barricade.

— Oui, Vladimir Ivanovitch, nous travaillons, répondirent quelques voix.

Le garçon en pelisse courte leva son visage rouge, hâlé par le froid, réfléchit en se grattant la nuque et, de nouveau, étouffa un rire dans sa paume. Volodia s'approcha du traîneau dételé; d'un mouvement rapide, léger, pour son corps énorme, comme en se jouant il le souleva à une archine du sol, l'y tint suspendu une seconde et, d'un coup, le lança sur la barricade encombrée, couverte d'eau déjà presque glacée.

— Voilà! dit-il avec un large sourire.

Bolotov, avec une émotion grandissante, le regardait. A la vue de Moscou déserte, des rues remplies de neige par la tourmente de la nuit, des fenêtres aux volets clos, des boutiques et des dépôts hermétiquement fermés de rideaux de fer ; à cette absence d'agents et de cosaques, à cette barricade qu'on élevait à Tchistyé Proudny, il comprit qu'à Moscou se passait quelque chose de très important, de très grave, qui ne dépendait ni de sa volonté ni de n'importe quelle volonté individuelle. Il comprit que ce n'était pas le pouvoir du parti qui bouleversait Moscou si peuplée, si riche, si pacifique, et leur réunion de Pétersbourg lui parut misérable et ridicule. Il tâchait, mais en vain, de comprendre quelle force cachée mettait en mouvement ces hommes, qui, en même temps, à Lefortovo, à Kojevniki, à Miousy, à l'Arbate, dressaient des barricades, résolus à mourir et à tuer.

Maintenant, debout sous les rayons du soleil froid, au milieu de la neige blanche, parmi ces hommes gais, forts, armés, qui faisaient habilement une besogne dangereuse, inconnue, Bolotov éprouvait un sentiment de joie et de courage. Il lui semblait que Moscou se soulevait comme un seul homme par toute sa force russe, accumulée durant des siècles ; et la conscience de la lourde responsabilité nouvelle, non plus devant le parti et Arsène Ivanovitch, mais devant la Russie ébranlée par la révolution, l'émotionnait. Il lui semblait que c'était précisément lui, André Bolotov, le chef élu, qui mènerait le peuple révolté à la victoire. Il sourit amicalement à Vania.

— Voilà comment vous m'avez oublié si vite ?

— Tout à fait oublié, répondit Vania avec un sourire. Vous rappelez-vous comment vous m'avez effrayé ?

— Effrayé ?

— Sans doute. Je me suis demandé si vous n'étiez pas un mouchard !

Bolotov rit : " Alors, voilà comme il m'a compris. Mais qu'est-ce que cela peut faire. Est-ce important ?... L'important c'est qu'il y ait le soleil, la neige, les barricades et que lui et moi soyons là... Mais, sommes-nous, en effet, sur les barricades ? " se demanda-t-il avec étonnement. " Oui, je suis à Moscou... Et à Moscou il y a l'insurrection. L'insurrection en Russie... C'est admirable, et tout est admirable ", pensa-t-il presque à haute voix comme s'il désirait vérifier qu'il ne dort pas et, qu'en effet, tout est admirable. Il se rappela le Dr Berg : " Eh bien, qu'il arrange là-bas ses affaires ", pensa-t-il sans colère.

— Eh bien, mes amis, la barricade est terminée ! — dit Volodia, d'une voix forte. — Il ne faut pas perdre son temps. Vous, Vassili Grigoritch, faites la garde ici, près de notre forteresse, s'adressa-t-il au monsieur en pince-nez, qui, tout le temps, fixait sur lui des yeux enthousiastes et amoureux. — Nous autres, allons pour un moment dans la cour de Brysgalov... Et toi, qui es-tu ? demanda-t-il au garçon en pelisse courte.

— Moi ?

— Oui, toi ? D'où sors-tu ?

— Moi ? Je suis le portier de Brysgalov.

— Alors qu'est-ce que tu fais là ? demanda Volodia, fronçant les sourcils.

— Rien... Permettez, votre seigneurie, dit timidement le portier, en ôtant son bonnet... C'est très intéressant...

— Intéressant ?

— Parfaitement.

— Eh bien, dans ce cas, le diable soit de toi, reste ici, et garde.

Volodia ouvrit la porte et rapidement s'enfonça dans la cour. La cour abandonnée, étroite, était plantée de jeunes bouleaux. Le givre pendait aux branches nues. Sur les allées et sur l'herbe de l'année dernière la neige argentée, encore plus pure que sur le pavé de la rue, était comme un tapis magnifique. Quand tous furent réunis, Volodia prit la parole.

— Écoutez, mes amis : la barricade, c'est bien, seulement ce n'est pas en restant plantés là qu'on prendra Moscou... Il ne faut pas attendre que les autorités daignent venir. Il faut que nous allions les trouver. Vous, Serge, qu'en pensez-vous ?

— Ce que j'en pense? Mais il n'y a rien à penser, répondit Serge en allumant une cigarette. Il faut faire la terreur...

— Comment ? Que signifie cela? Comment faire la terreur? l'interrogea David.

— Comment ? Volodia fronça de nouveau les sourcils. Ça c'est une autre affaire. On verra comment il faut la faire. Chacun a son mauser? Bon. Et vous, Bolotov, venez-vous avec nous?

Bien que ne sachant pas où l'invitait Volodia ni ce que signifiait faire la terreur dans Moscou révoltée, il acquiesça sans hésitation. Il sentait qu'il n'avait plus son libre arbitre, qu'il était le serviteur obéissant de Volodia, qu'une volonté étrangère, supérieure, impérieuse, qui subjuguait également Volodia, David, Serge, le poussait vers quelque chose de terrible, de décisif, et qu'il n'avait point la force de se dérober. La conscience de ne pas s'appartenir, d'être un jouet entre les mains de quelqu'un lui était agréable.

Quand ils sortirent sur le boulevard Tchistyé Proudy, le ciel d'hiver était noir ; sous les pieds, comme il arrive le soir, la neige craquait. Ils allaient par deux, et parce qu'ils étaient nombreux et armés, que devant eux marchait Volodia et qu'autour s'étendait silencieuse, immense, Moscou qui se levait pour le combat mortel, Bolotov éprouvait le sentiment réconfortant de sa force et de la victoire splendide qui l'attendait.

XIII

Il était plus de cinq heures du matin; la rue était encore noire quand Volodia s'arrêta près du perron d'une maison de bois, à

Grouziny. — “ C'est ici ”, dit-il à voix basse ; et, ayant trouvé à tâtons le bouton de la sonnette électrique, il le pressa longuement.

Ses camarades, qu'on ne pouvait distinguer dans l'obscurité de la nuit, se tenaient timidement l'un contre l'autre. Il faisait très froid. Droit au-dessus de leurs têtes, sur le ciel étoilé de décembre, brillait la Grande Ourse. “ Pourquoi suis-je ici, avec eux? ” pensa inquiet Bolotov. Il n'éprouvait plus le sentiment clair de la veille. Il lui semblait même que Volodia accomplissait une œuvre inutile et méchante, peut-être nuisible; mais il n'avait point la force de s'en aller. Derrière les vitraux de la porte, dans le vestibule, brillait une lumière et le concierge, gros, pieds nus, en longue robe de chambre crasseuse, faisait tintinnabuler des clés.

— Qui est là? grommela-t-il d'une voix bourrue, en entr'ouvrant prudemment la porte et rajustant les pans de sa robe de chambre.

A travers le vitrage éclairé, Bolotov distingua des yeux myopes qui cherchaient à percer les ténèbres et un visage bouffi de sommeil. Derrière, sur le trottoir, quelqu'un, probablement Vania, prononça à voix basse :

— A celui qu'il aime, Dieu enverra un visiteur.

— Es-tu sourd? Ouvre! cria Volodia; et aussitôt, un des hommes de la bande, Constantin, un garçon de dix-neuf ans, roux, au visage taché de son, appuya son épaule contre la porte. La porte céda avec un bruit de vitres brisées. Le portier leva les bras. Au même moment, sans lui laisser le temps de crier, Constantin tomba sur lui de tout le poids de son corps et, de toutes ses forces, le serra à la gorge. Bolotov vit bleuir le visage pâle, effrayé, du portier.

— Ligotez-le! ordonna brièvement Volodia. Constantin et Roman Alexiévitch, vous resterez ici. Povarenkov et Leizer, dans la rue. Ne laissez entrer personne. Vous avez compris? Personne.

Inclinant son corps énorme et souple, et tâchant de ne pas faire de bruit avec ses bottes, il courut légèrement en haut de l'escalier. Au deuxième étage, à droite, une plaque portait la suscription : Eugène Pavlovitch Slezkine.

Volodia se tourna vers les siens.

— Voilà! fit-il à mi-voix. Toi, Vania, tu passeras à la cuisine et garderas l'escalier de service. Mais, prends garde, corbeau! Je tuerai!...

Sans attendre la réponse, il sonna. Tout était silencieux. On percevait la respiration de plusieurs hommes. Bolotov savait maintenant, avec certitude, qu'ils allaient faire quelque chose de terrible et de cruel. De nouveau il voulait s'en aller, ne pas voir ce qui allait se passer. Mais la même force qui l'enchantait la veille le retenait. Seulement la conscience qu'il ne s'appartient pas, qu'il est soumis à une volonté étrangère, qu'il est un soldat muet et obéissant, ne lui était plus agréable et même provoquait en lui un malaise et de la crainte. Il lui semblait que ce n'était ni David, ni Volodia, ni Vania, qui avaient résolu d'attaquer cette maison nuitamment, comme des voleurs, et que c'était la compagnie, le parti, Moscou, toute la Russie qui l'avaient décidé pour eux. Il lui semblait encore qu'ils n'avaient plus le droit de s'arrêter, qu'une reculade serait une honte abominable, une trahison impardonnable. Alors il comprit qu'il ne s'en irait point et qu'aveuglément, sans discuter, il exécuterait tout ce que lui ordonnerait Volodia.

David qui, encore dans la rue, tremblait, comme pris de fièvre, le regarda de côté et soupira.

— Il paraît qu'on n'ouvre pas? Hein?

Bolotov secoua nerveusement les épaules. En bas, dans le vestibule, le calme renaissait; la lumière s'était éteinte. Volodia sonna une seconde fois. La sonnette résonnait violemment dans l'antichambre.

— Que désirez-vous? marmonna derrière la porte la voix d'une vieille femme.

— De la part du général, répondit aussitôt Volodia.

— De la part du général?

— Oui, oui... Très important... Ouvrez plus vite...

Quelque chose remua derrière la porte. La serrure grinça. Sur le seuil parut une vieille femme, ridée, en camisole blanche, les cheveux en désordre; probablement la nounou. Elle leva la tête sans méfiance; mais, apercevant une bande de gens armés, elle se signa, piétina sur place, ouvrit sa bouche édentée, puis en saluant et agitant sa petite tresse mince, s'éloigna à reculons devant Volodia.

Traînant avec lui l'odeur du froid, des glaçons sur sa barbe et ses sourcils, Volodia pénétra dans l'appartement. Après une minute d'hésitation, il poussa la porte fermée accédant à une chambre noire, étouffante, évidemment habitée. Sur le mur, en tâtonnant, il trouva l'électricité et alluma. Bolotov, toujours obéissant à la même force indéfinissable, entra derrière lui. Une lourde table à écrire occupait le milieu de la chambre. Dans l'angle droit, sous les icônes, un homme était couché sur un large divan. Cet homme avait une quarantaine d'années ; les cheveux noirs grisonnants, une moustache de même couleur relevée en croc. Sans doute perçut-il dans le sommeil le bruit des pas ou fut-il troublé par la lumière crue, mais paresseusement il ouvrit à demi les paupières, et, se croyant probablement le jouet d'un rêve, il les referma aussitôt. Mais soudain, comme si quelqu'un l'eût, par derrière, frappé à la tête, d'un mouvement rapide il rejeta son couvre-pied et glissa sa main sous l'oreiller. Volodia le saisit par l'épaule.

— Veuillez vous lever!

L'homme, en tâchant de dégager son bras, en silence, les yeux sombres, effrayés et méchants, regarda Volodia. Il ne remarquait pas que Vassili Grigoritch le visait de son mauser tremblant, et que, derrière son oreille, le revolver, tremblant aussi, de David, effleurait sa nuque.

— Vous êtes Monsieur Slezkine? demanda Volodia.

— Parfaitement, répondit l'homme d'une voix grave, entrecoupée, sentant qu'il ne pourra pas se délivrer.

— Eugène Pavlovitch Slezkine, colonel, chef du corps spécial des gendarmes?

— Oui... Eugène Pavlovitch Slezkine... Lâchez ma main...

— Veuillez vous lever.

Le colonel Slezkine abaissa sur le tapis une jambe nue, velue, et, après réflexion, sortit également l'autre et se trouva assis sur le divan, en chemise courte. D'une voix mal assurée, mais cependant encore forte, il dit alors :

— Que me voulez-vous?

— Vous le saurez à temps.

Slezkine commença à se vêtir. Il semblait à Bolotov que tout ce qu'il voyait n'existait point réellement et que lui-même n'y avait aucune part, si étrange lui paraissait ce qui l'entourait : ces jambes nues, ce cou rouge à la nuque proéminente, cet homme, probablement marié, père de famille, s'habillant au milieu de gens inconnus et hostiles. " Tout à fait comme les gendarmes ", pensa tout à coup Bolotov. Slezkine ne pouvait mettre ses hautes bottes vernies sans l'aide de son brosseur, et pendant qu'il s'y efforçait, en faisant sonner les éperons et frappant du pied sur le parquet, tous se taisaient gênés. Ayant mis enfin son pantalon bleu et ses bottes, il se rassit sur le divan, et, levant les épaules et écartant les bras, il soupira :

— Que signifie cela?

— Où est votre revolver? demanda sévèrement Volodia.

— Revolver? Slezkine passa la main sur son front. — Sous l'oreiller.

— Mettez-vous ici, à cette table.

Slezkine ne bougea pas.

— Je vous prie de vous mettre à cette table.

— Devant la table? Devant la table? Non. Je ne veux pas, balbutia-t-il d'une voix faible en suivant des yeux Volodia.

— Monsieur Slezkine.

— Non, non... Je ne m'assoirai pas!...

Bolotov vit que David appuyait le revolver contre la tempe grise rasée; il vit trembler ses doigts, tandis que près du nez et des pommettes de Slezkine, dont la mâchoire tremblait, paraissaient des taches rouges. David, sans éloigner le revolver, bégaya rapidement :

— Que signifie? Si on vous ordonne... vous êtes obligé de vous asseoir. On vous dit... c'est-à-dire, on vous ordonne...

Volodia fronça les sourcils.

— Monsieur Slezkine.

Slezkine se leva et, se traînant avec peine, vint s'asseoir sur une chaise de paille, basse. Assis devant sa table de travail, le dos tourné à la porte, il voyait, à leur place habituelle, tous les objets familiers : la serviette de maroquin noir, l'encrier, le presse-papier en fer à cheval. S'efforçant d'être ferme, il dit :

— Que voulez-vous enfin?

— Vous le saurez... — Volodia écarta le revolver de David — Monsieur le colonel Eugène Pavlovitch Slezkine, je vous donne cinq minutes...

Volodia n'acheva pas. Slezkine fixa son regard sur lui et soudain, sans le quitter des yeux, se leva lentement de sa chaise, et aussi lentement, droit, haut, blanc comme un linge, il marcha à reculons vers la porte. Tandis qu'il reculait il levait les mains comme pour demander grâce, et quand elles furent à la hauteur de ses épaules, il y cacha son visage, en écartant largement les doigts. Alors Bolotov entendit ce que de longtemps il ne put oublier, ce qui longtemps après le faisait bondir dans son lit, la nuit, couvert d'une sueur froide: il entendit le cri entrecoupé, gémissant du lièvre. Il était impossible de croire que ces sons aigus, n'ayant rien de la voix humaine, sortaient de la gorge de cet homme fort, âgé, en pantalon bleu et chemise blanche. Slezkine, sans ôter ses mains ni détacher ses yeux de Volodia, toujours à reculons et toujours en poussant son cri aigu, pas à pas se dirigeait dans l'angle, comme si là était le salut. Bolotov se détourna. Mais soudain, dominant ce cri, un hurlement de femme, encore plus inattendu et épouvantable, éclata dans l'antichambre, emplissant tout l'espace. Écartant les hommes, les bousculant de tout son torse, une femme grasse, au teint maladif, en papillottes, évidemment sortant droit de son lit, faisait irruption dans la chambre. Sans hésiter une seconde, ne comprenant pas ce qu'elle faisait, sachant seulement que son mari allait mourir, elle se jeta à genoux, enlaçant les jambes tantôt de Serge, tantôt de Volodia, tantôt de Bolotov, baisant leurs bottes, et répétant, en étouffant ses sanglots, ce seul mot, qui n'avait aucun sens :

" Sauvez... Sauvez... Sauvez... "

Bolotov vit Vassili Grigoritch se détourner et cacher son visage dans les plis du rideau de la fenêtre, tandis que David se glissait hors de la chambre. Volodia, pâle de colère, résolument s'approcha de la femme. Il la prit dans ses bras comme un enfant et murmura d'une voix sombre :

— Calmez-vous, Madame, calmez-vous !...

La femme continuait à se débattre, son corps gras, flasque, en longue

chemise de nuit, tout secoué par les sanglots. S'arrachant des bras fermes de Volodia, ne sachant plus d'autres paroles, elle répétait toujours le mot soufflé par le désespoir :

— Sauvez... Sauvez... Sauvez...

Bolotov sentit qu'il ne pourrait plus se contenir et que ses larmes allaient jaillir. Il se tourna vers Volodia :

— Faites-lui grâce...

Volodia ne lui répondit pas. Tenant fortement la femme dans ses bras, et lui fermant la bouche avec un mouchoir, d'un pas ferme, il sortit rapidement de la chambre.

Slezkine se tenait maintenant dans l'angle gauche, près de la porte. Il restait debout, immobile, le dos serré au mur, sans prononcer une parole. Les yeux secs, brillants, anormalement élargis, il suivait, inquiet, Volodia, sans perdre un seul de ses pas ni un seul mouvement de ses grands bras.

Volodia reparut, ferma la porte à clé, fixa attentivement Slezkine et, d'une voix haute et nette, lui dit :

— Monsieur Slezkine, par ordre de la compagnie de combat, de Moscou, vous êtes condamné à mort... par pendaison, ajouta-t-il en baissant la voix. Holà ! qui est là-bas ? La corde !

Personne ne bougea. Volodia fronça les sourcils. Bolotov sentit un petit frisson dans les mollets, et, de nouveau, s'approcha de Volodia.

— Vladimir Ivanovitch...

— Quoi ?

— Vladimir Ivanovitch...

— Eh bien, quoi ?

— Faites grâce...

— Comment ! Le colonel de gendarmerie Slezkine ? Faire grâce ! C'est vous ?... Alors pourquoi vous êtes-vous mêlé de cette affaire ? Pourquoi ? Peuh !

— Faites grâce, Vladimir Ivanovitch...

Slezkine ne bougeait pas plus que s'il ne se fût pas agi de lui, et tenait son regard fixé sur Volodia. Le visage de Volodia s'assombrit. Sous sa barbe épaisse, noire, près de la bouche serrée, un muscle de

sa joue droite trembla et, sans regarder Bolotov, d'une voix rauque il cria :

— Allez tous au diable ! Tous!...

Bolotov, presque inconscient, sortit. Dans l'antichambre, près de la porte, fermée à la chaîne, un ouvrier, que Bolotov ne connaissait pas, le le visage indifférent, un browning à la main, montait la garde. Ce regard indifférent, presque ennuyé, glaça Bolotov. Il comprit que Slezkine, fatalement, serait tué, que personne n'avait le pouvoir de lui sauver la vie. " Avec nous, on ne se gêne pas... " se rappelait-il tout à coup. En effet, pourquoi donc s'en était-il mêlé... " Ce Slezkine est une crapule, un bandit. Il a fait pendre des dizaines d'hommes. C'est un être sans conscience, une brute... " pensa-t-il, comme pour se justifier. Mais il ne poursuivit pas : quelqu'un sanglotait dans un coin. David, couvert d'un manteau de gendarme, tout en larmes, se serrait dans l'antichambre, derrière le porte-manteau. Quelqu'un de la compagnie, qu'il ne connaissait pas, le regarda et eut une moue méprisante.

Dans la chambre de Slezkine il n'y avait plus que Volodia et Serge. Volodia la tête baissée, les jambes écartées, réfléchit une seconde. Serge avait fermé les yeux. Soudain Volodia leva la tête.

" Lâches ! Tous des lâches ! " murmura-t-il, et, évitant le regard de Slezkine, d'un mouvement rapide, il sortit de sa poche un petit revolver, puis, les dents serrées, presque sans viser, il tira dans l'angle.

La chambre s'emplit d'une fumée âcre. Sur le tapis, la tête dressée, la nuque appuyée au mur, était couché Slezkine, mortellement blessé.

XIV

Quand David sortit dans la rue, il faisait déjà jour. Des nuages bas, sombres, neigeux, froids, couvraient la ville, les toits blancs et les cheminées d'usines nues. La neige ne craquait pas sous les pieds mais tourbillonnait en flocons troubles et, humide, glissante, s'accrochait aux

semelles. Tête baissée, se serrant dans son pardessus d'automne, David marchait hâtivement, mais sans but, sur le boulevard, dans la direction de Zamoskvoretchié [1]. Le quai était désert, comme si toute la ville était morte. De l'autre côté de la rivière, au delà du pont Kamenny, s'apercevaient les murs dentelés du Kremlin.

Après la nuit sans sommeil, l'antichambre du gendarme, les pleurs, les cris, le tumulte, les ordres impérieux de Volodia, ce silence de mort, cette neige fondante, qui entrait dans le cou, ce ciel bas, ces coupoles embrumées de la cathédrale du Saint-Sauveur, tout cela paraissait nouveau et étrange. Mais le plus étrange et le plus inattendu c'était l'indifférence des passants. Personne ne savait, ou peut-être ne voulait savoir, que quelque chose de terrible s'était passé : qu'un homme, Eugène Pavlovitch Slezkine, avait été tué, et tué précisément par lui, David.

Rue Baltchouga, près du seul dépôt ouvert, des chariots de farine, grands et lourds, recouverts de bâches, emplissaient la rue. Les chevaux bien nourris, des percherons, se tenaient tristement dans la neige, baissant leurs cous givrés. Près des chevaux, les camionneurs, également tristes et également givrés et transis, attendaient leur tour d'entrer dans la cour. Un des chariots s'était accroché dans la porte, et les employés du dépôt, en tabliers de toile, le poussaient en s'agonisant. Sur le seuil souillé, piétiné, se tenait le patron, à la barbe rousse, qui regardait en proférant lui aussi des injures. David s'arrêta devant le dépôt. Avec une morne curiosité il regarda la file monotone des chariots chargés de farine, les hommes couverts de neige, le marchand grossier à la barbe rousse, comme si c'était en effet important de savoir comment entrerait dans la cour le chariot accroché dans la porte. Mais le traîneau avait déjà franchi la porte cochère et derrière lui, lentement, s'ébranlait le lourd convoi, et les employés, en battant de la semelle, se dispersaient déjà dans le dépôt, que David se tenait encore immobile et, du même regard vide, examinait la rue déserte et les barres de fer des boutiques. Le froid le fit se ressaisir. Son visage était mouillé ; ses mains rougies étaient glacées. Les plongeant profondément dans ses poches, après avoir remonté

1. Partie de la ville sur la rive droite de la Moscova.

le col de son pardessus, il traversa rapidement le pont Kamenny. Dans la rue Volkhonka, il heurta un petit tonneau plein de neige sur une barricade toute prête, abandonnée par la bande, et faillit tomber. Il frotta son genou meurtri et tourna dans la petite rue. Mais juste au coin s'élevait une autre barricade, sur laquelle flottait le drapeau rouge. Quelqu'un, derrière la barricade, l'appela. David jeta un regard rapide sur le drapeau, agita la main et fit demi-tour vers les portes de Borovidchi. Aussitôt il était rejoint par un jeune garçon de la bande, portant une ceinture bariolée de cocher. Tout essoufflé il accourut vers David et le regarda bien en face. David s'arrêta et rouge, les yeux pleins de larmes, bégaya :

— Que signifie ?... Cette nuit... On a tué le chef de l'Okhrana...

Prêt à sangloter, par un effort désespéré, il se retint et s'écria d'une voix aiguë :

— Et c'est moi qui l'ai tué ! Puis, soulevant sans raison sa casquette d'étudiant, sans se retourner il courut dans la direction du Kremlin. Le jeune ouvrier eut un haussement d'épaules incrédule et se traîna paresseusement jusqu'à la barricade. La neige, qui ne cessait de tomber en flocons blancs, troubles, couvrait les rues, les trottoirs, les arbres, les églises, les barricades, les révolutionnaires et David. Dans le jardin Alexandrovsky elle recouvrait d'un tapis épais toutes les allées. David s'assit sur un banc. Avec la même curiosité morne qui le faisait tout à l'heure regarder le convoi, il se mit à examiner les flocons qui tombaient. Ils tombaient sur ses épaules, ses mains, ses genoux, et quand ils formaient un tas assez volumineux, prudemment, du doigt il les projetait par terre. Il n'aurait su dire depuis combien de temps il était là assis. Il frissonnait. Il ne pensait à rien : ni à Slezkine, ni à l'insurrection, ni à Volodia. Il voyait les flocons de neige, les murs de pierre du Kremlin, et, dans un oubli fiévreux, il comptait les coups lents de l'horloge de la tour Taïnitzkaïa.

Soudain, avec la même netteté terrible que la veille, à ses oreilles retentit le cri perçant de lièvre qu'il avait ouï déjà ; ce cri, auquel il ne pouvait croire, bien qu'il l'eût entendu. " Ah ! ah ! ah ! " fit-il en se prenant la tête à deux mains. " Ah ! ah ! " répéta-t-il en serrant ses

tempes jusqu'à la douleur. Sa casquette tomba dans la neige, il ne la releva point. Il voyait distinctement devant lui les yeux sombres, immobiles, fixes. Il se leva et, en pardessus mouillé, déboutonné, sans coiffure, il se dirigea vers la place de l'Arbate. Il y avait là les débris dispersés d'une barricade démolie ; dans un coin pétillait un feu clair et joyeux. Près du bûcher des hommes, en capotes sombres, se chauffaient. Ils étaient nombreux. David, de nouveau, sentit le froid et ne comprenant ni où il se trouvait ni quels étaient ces hommes, il alla droit à eux, vers le feu.

— Qui va là ?

Il entendit l'appel rauque ; mais ne comprit point et pressa le pas. Quelque chose d'aigu, de dur, lui barra la route. Devant lui se dressait un soldat malingre, en bachelik qui lui cachait les oreilles, et de lourdes bottes couvertes de neige. La baïonnette en avant, il se penchait bas vers David, mais, se redressant aussitôt, comme à une revue, il s'écria d'une voix monotone :

— Ainsi dire, votre seigneurie, j'ai attrapé un youpin !

Quelques hommes, les mêmes bacheliks enroulés autour de la tête, en manteaux gris, entouraient David. Tous tenaient en main un fusil et tous le regardaient avec curiosité, sans se gêner. Un jeune officier, au visage pâle et taciturne, un grain de beauté sur la joue, s'approcha, et, à son tour, avec malveillance, examina David des pieds à la tête. Le soldat répéta gaiement :

— C'est un youpin, votre seigneurie !

— Fouillez-le ! commanda l'officier.

Aussitôt, David sentit courir sur son corps, sur son dos, sur sa poitrine, sous ses aisselles, des mains étrangères, grossières. De leur attouchement, il sentait encore plus de froid. Il se recroquevilla et enfouit son visage dans le col de son pardessus.

— Un révolver, votre seigneurie !

David ne se rendait pas compte de ce qui se passait avec lui. A ses oreilles, l'empêchant de penser et de comprendre, résonnait toujours ce cri de lièvre. David était fermement convaincu qu'on le fouillait ainsi par pur malentendu et que, sans nul doute, on le laisserait partir. Il ne pouvait pas croire que lui, un homme libre, qui tout à l'heure marchait libre-

ment à Moscou et pouvait librement partir pour Pétersbourg ou l'étranger, que lui, David, serait retenu ici, à l'Arbate, par des gens inconnus, qui auraient le droit de faire de lui tout ce qui leur plairait. C'était jusqu'à tel point inepte et incompréhensible qu'il ne ressentait ni inquiétude ni peur et suivait avec indifférence les mains qui le fouillaient. Un des soldats, à moustache noire, le poussa légèrement avec la crosse,

— Eh bien! ouste! en route!

Quatre hommes armés, les visages indifférents comme celui du camarade qui faisait la garde dans l'antichambre de Slezkine, le conduisirent dans le haut de l'Arbate. Il marchait docilement, agitant les bras, à son habitude. Il remarqua seulement maintenant qu'il avait perdu sa casquette. Ses cheveux blonds étaient mouillés. En marchant il pensait que sans casquette il est facile de s'enrhumer, et il tendait en vain sa mémoire affaiblie pour se rappeler où il avait perdu la sienne. Quand les soldats s'arrêtèrent près d'un bâtiment d'État, sale, dans une petite rue qu'il ne connaissait pas, alors seulement il comprit qu'on l'amenait au commissariat. Dans la salle froide, à l'odeur de caserne, deux gardiens se tenaient près de la porte; sur un banc somnolait un vieux brigadier, la poitrine barrée de médailles d'argent. Pendant qu'il allait prévenir, David examinait paresseusement la salle. Sous ses pieds, sur le parquet, s'étalait une mare noire de neige fondue.

Une minute après, le brigadier reparut. De nouveau, quelqu'un poussa David par l'épaule. Dans une pièce vaste, claire, aux vitres peintes en blanc, devant une table recouverte du tapis de drap rouge réglementaire, sous le portrait de l'empereur en uniforme de hussards, deux officiers étaient assis. L'un d'eux, un gros colonel bouffi, aux longues moustaches blanches, écrivait quelque chose rapidement. L'autre, plus jeune, avec les aiguillettes d'aide de camp, parcourait des petits papiers roses. David se trouvait près de la porte, à côté de l'inspecteur de police. Dans la pièce il faisait chaud. Du bois crépitait dans la cheminée, David sentit avec plaisir ses doigts se dégourdir. Du temps passa avant que le colonel ne levât la tête. Enfin, en clignant les yeux avec lassitude, il le regarda. L'aide de camp se pencha et, respectueusement, chuchota quelque chose.

— Oui, oui... sans doute, sans doute, dit le colonel sans regarder l'aide de camp. Et s'adressant à David il lui demanda d'une voix sévère :

— C'est à toi ce revolver?

David ne répondit rien.

— C'est toi qui as tiré avec ce revolver? demanda le colonel en posant sur le browning sa main blanche chargée de bagues. Ton nom? Réponds quand j'interroge.

Mais, l'eût-il voulu, David n'avait déjà plus la force de répondre. Soudain, avec une précision impitoyable, avec cette certitude qui ne raisonne pas, qui exclut toute erreur, il avait compris qu'on ne le laisserait point partir, et que ce n'était pas un malentendu s'il était ici. Il avait compris que pour le colonel, pour l'aide de camp, pour les soldats qui l'avaient arrêté, pour le brigadier qui somnolait sur le banc, pour ces murs nus de caserne, il n'était plus un homme vivant, David Kohn, doué d'un âme belle et immortelle, mais qu'il était un numéro sans âme, un de ces hommes sans noms qu'on arrête par dizaines, qu'on pend, qu'on déporte en Sibérie. Il avait senti que le colonel ne comprendrait pas, ne pourrait ou ne voudrait comprendre que ce n'était pas de sa faute à lui si Moscou s'était révoltée, si on avait construit des barricades, si le gendarme Slezkine avait été tué. Il avait compris qu'on le jugerait et le condamnerait uniquement sur les pièces à conviction, sur de petites choses fausses et insignifiantes. Alors il se rappela qu'il avait tiré, dans la rue Meznitzkaia, et qu'on ne pouvait céler cela puisque le revolver était enfumé et que cinq balles manquaient dans le barillet. Et, s'étant rappelé cela, aussitôt il comprit, non par la raison mais par tout son faible corps glacé et las, qu'aujourd'hui, tout à l'heure, dans dix minutes, dans ce commissariat, dans ce bâtiment d'État, quelque chose de terrible allait se passer ; quelque chose qui ne doit et ne peut être, et qui sera plus terrible encore que le cri et la mort de Slezkine. Et, tout d'un coup, un petit frisson, qui allait toujours grandissant, fit trembler tout son corps. Il voulait réfréner ce frisson, mais sa mâchoire, qui ne lui obéissait plus, tremblait fort ; ses dents claquaient, ses doigts s'agitaient sur sa poitrine. L'aide de camp se pencha de nouveau vers le colonel. Celui-ci regarda encore une fois David et fit signe des yeux.

David ne comprit guère ce qu'il advint de lui après cela. Il ne pensait plus à retenir le frisson détestable et lâche. Comme dans un rêve, il se retrouva dans le vestibule ; des soldats l'entouraient. Il comprit qu'on le menait dans la cour. Les flocons de neige, les manteaux gris, les murs jaunes lézardés, le visage rasé de l'aide de camp, passèrent devant lui. Un spasme sec, chaud, lui serra la gorge. Il chancela, mais quelqu'un, par derrière, le soutint. Il était maintenant près du mur, les mains liées. A dix pas de lui se trouvait quelque chose qu'il ne pouvait distinguer. Cependant il comprit que c'étaient des soldats. A leur droite, tête penchée, se tenait un officier ; et, en cet instant, avec la rapidité de la foudre, il devint clair pour David que cette neige, ces fusils, ce morceau de ciel sombre, cet aide de camp rasé, que tout cela était précisément cette chose inconnue qu'on appelle la mort, dont il avait eu peur toute sa vie. Le frisson cessa tout à coup. Il leva la tête et, aussitôt, la baissa. Le neige qui tombait lui chatouillait les joues et emplissait ses yeux et ses cils. Il ne vit rien de plus. Un éclair jaunâtre... et à la place où tout à l'heure se trouvait David gisait près du mur un corps misérable, inutile.

La neige ne cessait de tomber.

XV

Depuis plusieurs jours la bataille se livrait dans les rues de Moscou et son issue restait incertaine. Aucune des forces adverses — ni le gouvernement ni les révolutionnaires — n'osait passer à l'offensive. Les quelques centaines d'ouvriers de Moscou, d'employés, d'étudiants, qui construisaient des barricades n'étaient en mesure ni de s'emparer de la ville chinoise " Kitaï Gorod " et du Kremlin, ni de forcer les troupes à mettre bas les armes. De leur côté les quelques régiments sur lesquels le gouvernement pouvait compter réprimaient la révolte mollement.

Moscou du commerce et des affaires, Moscou de la Bourse des

banques, des magasins, des boutiques, la ville de millions d'habitants, des marchands et des prêtres ne participait pas à la bataille. Elle attendait, comme étourdie, de quel côté passerait le pouvoir. Les troupes détruisaient et incendiaient les barricades abandonnées par les bandes révolutionnaires, mais, aux premiers coups, rentraient en désordre dans leurs casernes. A la place des barricades détruites les révolutionnaires en construisaient de nouvelles et les abandonnaient facilement, sans lutte, quand ils voyaient que les forces n'étaient pas égales.

A la fin de la semaine, le bruit courut à Moscou que la garde impériale arrivait par le chemin de fer Nicolas, qui n'avait pas fait grève. Il devenait clair que l'insurrection isolée, sans force, incertaine, s'éteindrait aussi rapidement qu'elle s'était enflammée. Mais ni les révolutionnaires qui mouraient sur les barricades, ni les employés et les commerçants, qui se cachaient de peur, ni les ministres qui envoyaient le régiment Semionovsky, ni les *Sémionovtzy*[1] eux-mêmes ne voyaient cela. Il leur semblait que c'était tout Moscou, toute la Russie, qui se révoltait, et que l'incendie — la grande révolution victorieuse — ne pouvait être éteint qu'en épuisant les derniers moyens, qu'au prix de victimes innombrables.

Ainsi pensait Bolotov. Il se battait sans repos depuis bientôt deux semaines. Sans attaquer, mais aussi sans éviter le choc avec les troupes, la compagnie de Volodia décrivait lentement un arc le long de la rue Sadovaia, à partir de Tchistyé Proudy, par les rues Sretenka, Dratchevka et Samotek, vers Presnia. Naturellement la bande, comme la bête devant le chasseur, reculait, devant le fort détachement des troupes, vers cette partie de Moscou entièrement aux mains des révolutionnaires. Les barricades abandonnées par elle et détruites par les cosaques étaient immédiatement rétablies par d'autres bandes. Celles-ci, comme celle de Volodia, erraient par Moscou sans but ni plan. Tantôt, s'approchant du Kremlin, elles livraient bataille près des murs du couvent de la Passion, tantôt elles reculaient dans les quartiers excentriques de la ville. Durant ces journées, le nombre des révolutionnaires avait grandi, mais ce n'était point cet accroissement torrentiel, puissant, qui

1. Nom donné aux hommes appartenant au régiment Semionovsky.

devait marquer la révolution du peuple. Volodia comptait maintenant dans sa bande une trentaine d'hommes, presque tous des ouvriers d'usine. Parmi eux se trouvait Pronka, le portier de Brysgalov, qui s'était affilié le premier jour de la révolte. Ce Pronka, un garçon au large visage réjoui, aux énormes poings velus, comprenait mal qui combattait et pourquoi. Si Bolotov lui eût parlé de la république, de la constituante, ou du socialisme, il se serait gratté la tête et la nuque en souriant et aurait répondu que ce n'était point son affaire et que les messieurs savent mieux ce qu'il faut. Mais, s'étant attaché par hasard à la bande, il ne pouvait plus la quitter. Les révolutionnaires, il le voyait, tuaient des autorités, et comme chaque autorité, de l'agent de police au ministre, lui semblait un mal contre nature, il estimait bonne et utile l'œuvre des révolutionnaires. En outre, c'était quelque chose de non-habituel — par conséquent d'amusant, de " curieux ", comme il disait — d'errer dans Moscou déserte armé d'un revolver, de briser des clôtures vermoulues, de renverser des tramways, de scier des poteaux télégraphiques et des arbres, de chasser les cosaques, et, avec un long mauser, de faire peur aux braves marchandes de Khamovniki, Lefortovo et Plustchikha. D'abord les révolutionnaires l'avaient regardé de côté, comme un intrus. Mais un jour Pronka, sur l'ordre de Volodia, se chargea de traverser la ligne des troupes de la rue Tverskaia et d'aller toucher au comité cinq cents roubles. Il s'acquitta de cette mission et rapporta tout l'argent jusqu'au dernier kopek. Depuis ce jour, on le traitait en camarade, membre de droit de la compagnie.

Quand le bruit se répandit que la garde était envoyée de Pétersbourg à Moscou, seul Volodia comprit ce que cela signifiait. Il comprit que l'insurrection était écrasée, que le régiment Sémionovsky balaierait sans peine les fragiles barricades et que sa victoire facile porterait un coup mortel à la révolution. Il résolut donc d'empêcher coûte que coûte le régiment Sémionovsky d'arriver à Moscou, et il ne voyait pour cela qu'un moyen : faire sauter la voie ferrée. Sans attendre aucune permission, sans demander conseil à personne, il se rendit pour ses fins à Tver, confiant le commandement non à Bolotov, mais à Serge.

Pendant cette semaine, Bolotov avait tellement changé qu'Arsène

Ivanovitch ne l'eût sûrement pas reconnu. Il avait maigri ; ses yeux bleus étaient cernés; ses joues pâles, non lavées, étaient couvertes d'un poil épais. Le pardessus ouaté, élégant, qu'il portait en arrivant à Pétersbourg, était en lambeaux depuis le premier jour, quand il avait fallu arracher des planches de la palissade de la cour de Brysgalov, traîner sur ses épaules des tonneaux vides et couper des fils téléphoniques. De plus, en pardessus il se sentait gêné et alourdi ; il le remplaça par un paletot qu'il ceintura. Aux pieds il avait des chaussons. Pour la première fois il apprenait non par les conversations et les livres ce que c'est que l'émeute, les barricades, le meurtre et la mort ; et, à son étonnement, il trouvait que c'était beaucoup plus simple et plus facile qu'on ne l'écrit dans les romans. En revanche c'était beaucoup plus terrible. Pour la première fois il apprenait aussi ce qu'on appelle ordinairement les privations, qui toujours lui semblaient pénibles et insupportables. Il apprenait ce que c'est que de ne pas manger deux jours de suite, de ne pas se laver, de dormir tout habillé dans quelque hangar non chauffé. Cependant la sensation nouvelle de faim, de froid, de saleté, loin de le gêner, lui était même agréable. Avec un orgueil enfantin il examinait ses mains déchirées, durcies, et il avait plaisir à constater qu'il était comme tous, comme Vania, Constantin ou Pronka, et qu'il peut accomplir n'importe quel travail si grossier soit-il : couper du bois, porter de l'eau pour la barricade, ranimer le bûcher. Il remarquait avec plaisir que les révolutionnaires peu à peu s'habituaient à lui et cessaient de voir en lui un monsieur, un membre de ce comité insaisissable, dont les mains blanches ne connaissent pas le travail, et il tâchait de se rapprocher d'eux encore davantage. Ce n'était pas ce rapprochement artificiel qu'il connaissait bien, de l'agitateur vis-à-vis de ses disciples, ni ce lien superficiel, verbal, qui naît de la lecture clandestine des brochures et des causeries sur " la situation de la classe ouvrière ", sur " le despotisme " et sur " le programme d'Erfurth ". Dans les cercles ouvriers, parmi les garçons de l'usine il se sentait comme un étranger qui s'impose, comme un maître d'école non invité, mais jamais comme un ami, comme un camarade. Ici, à Moscou, sur les barricades, quand tous supportaient également le pénible travail, avaient froid, faim,

affrontaient le danger, peu à peu s'effaçait cette position blessante, et, insensiblement pour lui-même, il devenait à l'égal de chaque autre membre, une partie indivisible de la compagnie de combat.

Durant les naïves premières journées de barricades il avait cru sincèrement que l'heure allait venir quand lui, le révolutionnaire expérimenté, André Bolotov, conduirait le peuple. Mais plus l'émeute grandissait, plus ses rêves orgueilleux lui paraissaient misérables. Il voyait qu'à Moscou il n'y avait pas de chefs, que si Volodia venait à périr, les barricades ne disparaîtraient pas, que la guerre fratricide, déchaînée en dehors de Volodia, ne cesserait pas. Il voyait que c'était ridicule et inutile de " conduire derrière soi le peuple ", qu'on peut tenir pareil propos dans le comité, mais qu'ici, en pleine bataille des rues, ces pensées oisives sont sans importance ni force. Non seulement il comprenait cela, mais la réalité lui apprenait qu'il n'est pas de paroles capables de forcer des hommes à tuer s'ils ne le veulent pas ; qu'il n'est point de pouvoir capable d'interdire de mourir à l'homme résolu de sacrifier sa vie.

Parmi les révolutionnaires de sa bande, trois avaient attiré son attention : Vassili Grigoritch Skedelsky, étudiant en pharmacie, que Bolotov avait pris en pitié pour ses épaules étroites, ses bras faibles, la couleur terreuse de ses joues creuses et son obéissance aveugle non seulement envers Volodia mais envers chacun des camarades, même Pronka ; le serrurier Constantin, un garçon de dix-neuf ans, taché de son, aux cheveux bouclés, qui l'étonnait par sa bravoure sans limite, bien russe ; et un tisserand âgé, Roman Alexéievitch qui parlait et tirait rarement, mais ne dépensant jamais " en perte " les munitions précieuses, et se fâchait contre Pronka parce que celui-ci tirait mal. Au signal de la retraite, Roman Alexéievitch quittait le dernier la barricade et, quelque violent que fût le feu, jamais il n'oubliait d'enlever le drapeau.

Bolotov n'aurait pu dire pourquoi, après le meurtre de Slezkine, il ne s'était pas séparé de Volodia, mais il savait qu'il le fallait ainsi, et qu'il eût été mal de quitter la compagnie. Ce lien du sang, qu'il avait connu à la première barricade, ce lien qui l'unissait non seulement à Volodia, mais à tout Moscou révolté, cette force qui l'avait conduit à la demeure de Slezkine, cette conscience de sa responsabilité, qui l'avait saisi cette

nuit, lui avaient inspiré cette décision. Mais malgré tout son désir il ne pouvait donner corps à cette décision, en comprendre la source cachée.

Le samedi, 9 décembre, la bande, sous le commandement de Serge, abandonna ses barricades de la rue Mioussy et se retira derrière les étangs de Presnia, en se défendant par une série de petites barricades dans les rues Proudovaia et Presnia. Par sa droite, la bande s'appuyait sur l'Observatoire, par sa gauche, sur l'église Saint-Jean. A l'arrière elle avait fortifié l'école municipale, une maison de deux étages, en barricadant les portes et les fenêtres, et y avait mis en faction des sentinelles. Les barricades de Mioussy furent occupées par une bande voisine composée d'étudiants de l'École d'architecture et de l'Université. Du côté de Mioussy arrivaient des coups de feu espacés.

— Hein! messieurs les étudiants tirent... remarqua Pronka en clignant les yeux et riant fort.

— Il n'y a pas à parler des autres, objecta sévèrement Constantin, qui monta sur la barricade planter le drapeau qui flotta au vent.

La journée était sans soleil et glaciale. La neige se soulevait en une poussière sèche et, en fines aiguilles, tournoyait dans l'air. Constantin piétina sur la barricade, sauta en bas, puis jeta un regard sur le monticule de glace roide et glissant; et, admirant avec orgueil son ouvrage, il dit :

— C'est bien... Il n'y a pas de canon terrible pour une grenouille.

A cinquante pas de la barricade, près du perron de l'école municipale, les révolutionnaires avaient allumé un bûcher. Seules les sentinelles restaient près de la barricade. Pronka allait et venait sur la crête, mélancoliquement. Il s'arrêtait de temps en temps et, avec une envie non dissimulée, regardait la flamme qui pétillait. Soudain, il dressa l'oreille, se tourna face à la rue Proudovaia, resta quelques secondes immobile, puis s'écria gaiement :

— La cosaquaille est arrivée !...

Bolotov était déjà habitué à ces alertes fréquentes et brèves. Il se dressa sur ses jambes et, tirant son revolver chargé, courut à la barri-

cade. Pronka était déjà en bas; soulevé sur la pointe des pieds, d'une main s'accrochant à la barricade, de l'autre il indiquait le lointain. Dans la rue Konuchkovskaia, derrière les étangs, s'avançaient les dragons, qu'on distinguait nettement de la barricade. Ils étaient à cheval, en capotes d'un gris sale, les fusils en joue. Ils approchaient lentement. Bolotov se mit à les compter. Par rangs de trois ils contournaient les étangs et, au petit trot, se dirigeaient vers l'Observatoire. Ils étaient quatre-vingt-seize.

— Ils ne sont plus qu'à deux cents pas, remarqua Vania en clignant les yeux. On ferait bien de leur tirer dessus.

— Qu'ils viennent encore plus près, objecta sombrement Roman Alexéievitch, qui toussa de sa toux sèche de poitrinaire.

— Voilà... regarde... regarde... sa seigneurie... Monsieur l'officier... rit de nouveau Pronka en indiquant du doigt un officier sur un cheval noir qui, se séparant de ses hommes, s'avançait seul dans la rue.

— Ah mon Dieu!... quel brave!... Serge Vassiliévitch, permettez de tirer? demanda-t-il à Serge, en souriant.

Serge ne répondit pas. Il regardait attentivement les dragons, qui, ayant contourné les étangs, maintenant mettaient pied à terre. Pronka hocha impatiemment la tête.

— Serge Vassiliévitch, je vous jure que c'est le bon moment...

Bolotov regardait par-dessus l'épaule de Pronka. Il lui semblait à lui aussi qu'il n'y avait pas une minute à perdre, que le moment était propice d'ouvrir le feu, précisément pendant que les dragons descendaient de cheval. Mais Serge se taisait, comme pour éprouver la discipline de sa compagnie. Enfin, sans enthousiasme, il commanda :

— Une! deux! Feu!

Il n'avait pas prononcé le dernier mot que Pronka et Constantin, devinant son autorisation, tiraient en même temps. Aussitôt, l'un après l'autre, crépitèrent tous les revolvers et les fusils de la bande. Bolotov tira aussi. Il avait choisi pour cible un sergent moustachu, roux, le premier du premier rang; et longuement, soigneusement, il visa. Il ne pensait pas qu'il visait un homme. A ce moment le sergent n'était pour

lui ni un homme ni même un ennemi : c'était un objet inanimé, une cible, sur laquelle il devait tirer et qu'il ne devait pas manquer. Quand enfin il abaissa la gâchette et que la fumée se fut dissipée, il vit que les dragons enfourchaient hâtivement leurs chevaux et que le sergent n'était pas blessé. Remis en selle, en se poussant, les rangs en désordre, au galop, les dragons rebroussaient chemin. Toute la bande tirait sur eux, mais des coups trop courts, qui ne les atteignaient pas.

Sur la neige battue, piétinée par les sabots, deux corps humains gisaient près d'un beau cheval noir, qui, dressant la tête, sautillait sur trois jambes et pliait étrangement la quatrième, de devant, blessée au-dessus du genou.

Constantin s'écria triomphalement :

— Frères ! L'officier est tué !... Je vous jure ! J'irai le voir...

Rapidement il franchit la barricade et, sans se soucier des dragons, qui s'étaient arrêtés derrière les étangs de Presnia, sans hâte, il marcha vers le cadavre du soldat. Pronka, penché au-dessus de la barricade lui cria de sa voix aiguë, effrayée :

— Constantin ! Retourne... Retourne...

Bolotov se dirigea vers le bûcher.

XVI

La soirée fut calme. Les dragons n'attaquaient plus la barricade. La bande s'en fut, pour la nuit, à l'école municipale et s'installa dans les classes. Dans une salle froide, non peinte, couchés sur le sol, entre les bancs, les révolutionnaires ronflaient. L'air était suffocant. Une lampe vacillante puait le pétrole ; ça sentait le mauvais tabac, la sueur, la peau de mouton mouillée des paletots dans lesquels dormaient ces hommes. Bolotov ne pouvait s'endormir. A deux heures du matin, n'y tenant plus, il se leva et, enjambant ses compagnons, il sortit dehors. Vers le matin la gelée s'était épaissie. Le ciel était étoilé ; la Grande Ourse, fortement inclinée vers l'orient, penchait sa queue d'étoiles. Sur

le rempart sombre de la barricade se figeait une ombre également sombre et immobile. C'était Constantin qui veillait. Le bûcher achevait de se consumer, mais la flamme vacillante, bleue, sans céder, continuait à lutter contre la nuit. Près du bûcher, les bras enlaçant les genoux, Serge se tenait à croupeton, les yeux rivés sur les charbons rouges. La flamme, en s'avivant, éclairait ses bras et ses bottes grossières, goudronnées. Les épaules, la poitrine, le visage, les cheveux blonds, tout était noir et plongé dans les ténèbres. Bolotov s'approcha de lui. Serge, sans mot dire, se recula, et aussitôt, comme par quelque magie, disparut dans le noir. Près du bûcher, on avait chaud au visage et aux pieds, mais le dos et la nuque gelaient. Bolotov jeta sa cigarette presque achevée et dit :

— Voici, Serge, ce que je ne comprends point... On nous fusille, on nous pend, on nous étouffe... Bon. Nous pendons, nous étouffons, nous tuons. Bon. Mais pourquoi suis-je un héros si je tue Slezkine et est-il, lui, une crapule et un bandit s'il me pend ? C'est la même sauvagerie. L'un des deux : ou l'on ne peut pas tuer, alors nous, Slezkine et moi, nous violons la loi ; ou l'on peut tuer, alors lui et moi ne sommes ni des héros ni des bandits, mais tout simplement des hommes, des adversaires... Volodia dit que tout cela c'est de la sentimentalité, — continuait à réfléchir à haute voix, Bolotov — et qu'à la guerre il faut tuer sans pitié : à la guerre comme à la guerre... Eh bien, sans doute, il le faut... et nous tuons. Mais dites-moi, pouvez-vous admettre que ce Slezkine, que nous avons tué, obéissait en nous persécutant non à l'esprit de lucre mais à ses convictions ?... Admettez-vous qu'il considérait comme un devoir de lutter contre nous, non pour lui, mais pour le peuple, précisément pour le peuple, sans doute étant en cela dans l'erreur ? Admettez-vous cela ? Oui... c'est toujours possible... Sur des milliers de Slezkine, il peut s'en trouver un pareil ? Cela peut arriver ? Oui ? Mais alors quelle différence y a-t-il entre lui et moi ? Et pourquoi lui est-il un bandit ? Selon moi ou l'on peut tuer, ou l'on ne peut pas tuer...

De la barricade descendit Constantin, qu'on ne voyait pas dans l'obscurité, mais que, pour un moment, le bûcher éclaira d'une lumière rouge vif, quand, en baîllant, il passa devant. Serge, l'accompagnant distraitement du regard, lui demanda :

— Qu'as-tu, Constantin ?

— La relève, Serge Vassiliévitch.

— La relève ?

— Parfaitement, la relève.

— Combien de fois t'ai-je dit, remarqua Serge, avec dépit, que tu n'as pas le droit de quitter la barricade sans autorisation. A qui le tour, maintenant ?

— A Roman Alexéievitch.

Sur le perron Roman Alexéievich toussotait sourdement. Grand, voûté, maigre, dans la nuit il ressemblait à un oiseau tropical aux longues pattes. On entendait grincer dans ses mains le mauser.

— Roman Alexéievitch ! l'appela doucement Serge.

— Quoi ?

— Vous auriez mieux fait de dormir. Moi, je veille, cela suffit...

— Que dites-vous ? Serait-il possible... Du reste ça ne me coûte pas.

En toussotant et ahanant, à grand'peine il monta sur le rempart et longtemps se démena dans la neige. Quand tout fut redevenu calme, Serge hocha la tête :

— Il est au bord de la tombe... quelle pitié...

Bolotov était contrarié que le fil de ses pensées, qui lui semblaient importantes et profondes, eût été si brutalement rompu. Mais après un moment de silence, il le renoua.

— Alors, il ne faut pas ?... On ne peut pas ?... Alors, où est la loi ? Dans le programme du parti ? Chez Marx ? Chez Engels ? Chez Kant ? Tout cela des blagues, chuchota-t-il ému ; ni Marx, ni Engels, ni Kant n'ont jamais tué personne... Alors ils ne savent pas, ils ne peuvent pas savoir ce que je sais, moi, ce que vous savez, ce que sait Volodia. Ils auront beau écrire n'importe quoi ils ignoreront toujours si l'on peut tuer ou non. Ce n'est pas comme nous, comme ceux qui ont tué. Moi je sais, je sais, sûrement, qu'il n'était pas possible de tuer Slezkine, quel qu'il fût, quel que je sois, moi, et quoi que je pense de lui...

A mesure que Bolotov parlait ses pensées, il s'étonnait de plus en plus de la hardiesse de ses questions. Les pensées impuissantes, avares, nées en cette malheureuse nuit, jamais encore ne s'étaient cristallisées

en paroles, comme maintenant ; et quand il les eut exprimées à haute voix, il en ressentit de l'épouvante. Il sentait qu'il se trompait, mais ne pouvait comprendre où était l'erreur.

— Et nous l'avons tué... termina-t-il avec angoisse.

— On ne pouvait pas tuer Slezkine... Bon... fit Serge, d'un ton ennuyé, comme à demi rêvant. Et le dragon, est-ce qu'on pouvait le tuer ?

— Le dragon ?

— Oui, le dragon... Pourquoi ne parlez-vous que de Slezkine ?

— Le dragon aussi, on ne pouvait pas le tuer...

— Vraiment, on ne pouvait pas... Mais vous l'avez tué comme une mouche, et votre conscience se tait... Qui a tué, hier, cet officier ? Vous ? Moi ? Constantin ? Pourquoi cette mort ne vous émeut-elle pas ? Cet officier n'était en rien coupable : il exécutait un ordre. Alors, pourquoi ? continuait Serge d'une voie défaite, nouvelle pour Bolotov. — Peut-être parce que nous avons tiré tous et qu'on ne peut savoir au juste quelle balle l'a tué ? Ou parce que l'officier n'a pas crié, ou que, du moins, nous ne l'avons pas entendu ? Vous dites : on ne peut pas. Peut-être, en effet, pensez-vous ainsi... Mais la mort du dragon, vous ne la sentez pas. Vous n'avez pas vu sa mort ; pour vous, tout simplement il est tombé de sa selle... tandis que la femme de Slezkine sanglotait...

— Vous avez raison, dit pensif Bolotov.

Il ne s'étonnait point non seulement que Serge devinât ses pensées, mais encore qu'il les discutât...

— Oui, je ne comprends rien... Vous savez, autrefois, avant qu'il me soit arrivé de tuer, je pensais que c'était une affaire toute simple : le parti ordonnera de tuer, je tuerai, et celui qui tue est un héros : il sacrifie sa vie. Longtemps j'ai pensé ainsi. Mais maintenant, je vois que c'est un mensonge. On ne peut pas, il ne faut pas tuer. Expliquez-moi... Je ne comprends pas...

— Expliquer, sourit amèrement Serge. Le puis-je ? Est-ce que je sais... Est-ce que nous pouvons savoir... Je ne sais qu'une chose : si tu t'engages, va jusqu'au bout, ou alors ne va pas du tout. Je sais encore, ajouta-t-il plus bas, que " celui qui lèvera l'épée périra par l'épée... "

La porte du perron grinça plaintivement. Vania s'approcha lentement

du bûcher. Il enfonça sa main jusque dans la flamme et, levant ses yeux étroits de Kalmouk, regarda le ciel.

— Vous ne pouvez pas dormir ? demanda Serge.

— Non. Pas de sommeil, répondit Vania en baîllant, et se signant sur les lèvres. — Il est probablement cinq heures passées. Que d'étoiles ! — Il s'assit sur la neige et se mit à rouler une cigarette. — C'est de la gelée... Constantin est allé regarder l'officier qu'on a tué, dit-il en prenant avec ses doigts un petit charbon enflammé. Il dit qu'il est blanc : tout lait et sang. Il s'est engraissé, le fainéant !... La balle a dû traverser le cœur. Un chien !... ajouta-t-il avec colère.

— Vous voyez, dit Bolotov — indiquant de la tête Vania — pour lui, il n'y a même pas de question : " Il s'est engraissé... Un chien... " et c'est tout.

La lune éclairait. A l'Orient parurent des traînées blanches, pâles, grisâtres ; les étoiles s'obscurcirent et disparurent bientôt. Le bûcher consumé jeta une dernière flamme. Un petit tas de charbons ardents éclairait la neige fondue en demi-cercle, la terre noire, gelée, et le visage de Serge, immobile comme une statue de pierre.

— Un chien, n'est-ce pas ! baîlla Vania.

— Non, pas un chien, Vania, un homme.

— Sûr, un homme... comment donc... Quoi ? Est-ce que nous sommes là pour les regarder ?

— Mais c'est un péché, Vania.

— Je sais, acquiesça celui-ci après un court silence et sans lever les yeux. Mais que faire ? Le vin est tiré il faut le boire. Et les péchés, Dieu saura les discerner...

— Dieu ?

— Je ne veux pas m'amuser à ces boniments ! s'écria soudain Vania, s'emportant et rougissant. Je ne sais qu'une chose : pour la terre et la liberté ! répéta-t-il tranquillement. Puis, s'adressant à Serge : — Eh bien, Serge Vassiliévitch, ne savez-vous pas quand Vladimir Ivanovitch reviendra ?

Serge ne répondit rien. Il tourna la tête dans la direction de la rue Proudovaia et écouta attentivement. Dans le crépuscule du matin tout

paraissait gris : les visages, les bonnets, les paletots, les bottes. Sur la barricade Roman Alexéievitch toussa et se remua lourdement. On le vit se soulever, poser sa large paume sous son oreille et s'immobiliser. L'aube grise et froide de décembre se levait. Dans l'air transparent, limpide et glacé, chaque son résonnait, haut et long. Quelque part, loin, au delà des étangs de Presnia, on entendit comme un bruit de roues. Bolotov tressaillit. Une minute après on percevait distinctement le piétinement des sabots sur la neige et le cliquetis de l'acier. Vania, le premier, comprit.

— L'artillerie, Serge Vassiliévitch !

De l'école accourut Constantin, endormi, bouffi de sommeil. Mystérieusement et rapidement lui et Serge chuchotèrent quelque chose. Ensuite, en hésitant, il s'approcha de la barricade, réfléchit, puis, soudain, emjamba lestement le rempart et, sans bruit, se glissa rapidement le long des maisons. La compagnie, le front soucieux, tremblante dans l'air froid, s'assemblait autour de Serge.

— Ce sont les soldats de la garde, les *Sémionovtzy,* dit à haute voix Vania.

“ Alors, Volodia a péri ”, pensa soudain Bolotov, et, pour la première fois depuis toute cette semaine, il eut peur. Il ne se rendait pas compte ce que signifiait les *Sémionovtzy,* mais il eut la perception vague que tout ce qui s'était passé jusqu'à présent n'était pas le plus pénible, et que le plus terrible, le plus sanglant était à venir. Il lui semblait, maintenant, qu'autour, ce n'était pas Moscou révoltée, vivant avec lui d'une même vie, Moscou renaissante, mais un amas de misérables ruines, un désert incendié. Il comprit que Pétersbourg avait trahi ; que l'insurrection de Moscou était abandonnée à ses faibles forces ; que la compagnie et lui étaient délaissés du parti, délaissés de toute la Russie. Mais dès qu'il eut compris cela un sentiment d'orgueil et de colère l'envahit, “ Nous ne nous rendrons pas ! ” pensa-t-il, et aussitôt toutes ses pensées sur le meurtre, la mort de Slezkine et du dragon, lui parurent insignifiantes et vides. “ Est-ce que nous pouvons savoir ? ” se rappelait-il les paroles de Serge qui l'avaient frappé. Et quand, dix minutes après, Constantin, tout ému, revint et, d'une voix

basse, entrecoupée, raconta que la rue Povarskaia était pleine d'infanterie et d'artillerie, Bolotov l'écoutait déjà, sans émoi. " Si tu vas, il faut aller jusqu'au bout ", se rappelait-il encore. Et il ne sentait plus la peur; mais la certitude de cette fin prématurée, glorieuse, lui était douce.

XVII

Quand le soleil se leva et que ses rayons roses et froids brillèrent sur la neige blanche, Bolotov aperçut derrière les étangs de Presnia, à la place ou la veille se tenaient les dragons, deux canons. Le soleil se reflétait sur leurs tubes brillants et leurs roues cerclées d'acier. Dans la rue Proudovaia il n'y avait personne ; tous les volets étaient fermés ; mais dans la maison de plusieurs étages du marchand Tchijov, qui avait un débit au rez-de-chaussée, aux fenêtres paraissaient des bonnets de soldats et brillaient des baïonnettes. Bolotov comprit que cette fois il n'y aurait point de quartier. " Nous ne nous rendrons pas ! " se répéta-t-il en serrant les dents, et il regarda la compagnie en attente, troublée et silencieuse. Chez tous, même Pronka, les visages étaient mornes et sévères. Seul, Serge était comme toujours. A sa démarche mesurée, sa voix calme, on pouvait penser qu'il avait tout prévu d'avance, qu'il ne pouvait arriver rien de terrible et que, sans aucun doute, les troupes seraient battues. " Un vrai Kuroki ! " pensa Bolotov avec admiration. Il ne regrettait plus que ce ne fût pas lui, membre du comité, révolutionnaire très connu, aimé de tout le parti, qui commandât sur la barricade mais cet adolescent déserteur, l'inconnu Serge, auquel obéissait la compagnie dévouée, à commencer par Pronka jusqu'à l'impénétrable Roman Alexéievitch.

Les servants se démenaient autour des pièces. Un artificier, engagé volontaire, éclairé des rayons obliques du matin, agitait la main en donnant des ordres. Il se tenait à droite, un peu en arrière des canons, près des portes barricadées du débit. A côté de lui brillaient au soleil

les boutons dorés d'un manteau d'officier. Un lieutenant de haute taille, élégant, examinait la bande des révolutionnaires à travers ses jumelles. Constantin, ajustant rapidement son mauser, tira. Un coup sec, isolé, traversa le silence du matin. Bolotov vit nettement la balle s'écraser sur le mur sans toucher l'artificier, faisant tomber des morceaux de brique rouge. Il vit aussi le lieutenant abaisser avec calme ses jumelles et aller examiner avec curiosité les débris, C'était étrange de voir ces hommes tranquillement occupés à leur besogne. On ne pouvait croire que cet élégant officier, ce volontaire au bon visage eussent le désir de tuer, et peut-être le tueraient, lui, Bolotov, et que leur tâche ne consistât qu'à tirer le canon sur des gens presque sans armes. " Tireront-ils ? " Bolotov visa : " Oui, sans doute, ils tueront ". Sans le remarquer il pressa la gâchette, mais au choc violent qu'il ressentit à l'épaule, au son qui s'éloignait, il comprit qu'il avait tiré. L'artificier et l'officier étaient côte à côte comme auparavant.

— Ne discute pas avec Dieu, fit d'un ton moqueur Vania. Serge Vassiliévitch, qu'est-ce que nous attendons ?

Serge hocha silencieusement la tête.

Dans l'air glacial éclatèrent des coups inégaux, des sons différents, grêles. Pronka tirait le dernier, à part des autres. Il tirait les yeux fermés, et l'air effaré comme s'il devait plonger dans l'eau froide. Bolotov sourit tant était méconnaissable son visage rond aux pommettes saillantes, toujours insouciant, maintenant transfiguré par la peur. Cette fois l'artificier tomba ; mais la fumée n'était pas encore dissipée sur la barricade, qu'un nuage blanc, en vague, se soulevait du canon et restait immobile dans l'air glacé. Le premier shrapnell avertisseur siffla au-dessus de la tête de Bolotov. Ne comprenant pas la menace de ce son, qu'il n'avait encore jamais entendu, Pronka, et après lui Vassili Grigoritch, comme au commandement, tombèrent sur la neige.

— Qu'est-ce que vous saluez ? Est-ce que ce sont vos connaissances ? dit rudement Constantin.

Ensuite il arriva quelque chose que Bolotov n'aurait jamais pu croire, s'il n'en avait été témoin. Ni un de ces chocs cruels avec les troupes, ni une de ces attaques de cavalerie, que la bande repoussait journelle-

ment, ne rappelaient même de loin ces minutes longues et lentes qui couraient rapidement. Bolotov était habitué à voir après les premières salves les troupes abandonner leurs morts et reculer en désordre vers leurs casernes. Il avait vu cela la veille encore. Sans doute il se rendait compte que le feu des revolvers était un jouet, que la bande était impuissante à lutter et que l'artillerie balayerait la barricade ; toutefois, au fond de son âme, il pensait que les *Semionovtzy* reculeraient. Il ne pouvait croire que tous les efforts, tous les sacrifices, toutes les nuits sans sommeil fussent inutiles, que la révolte était écrasée, que Moscou était, de nouveau, aux mains de l'armée. Il ne pouvait croire que le parti ne viendrait pas à leur secours, que Pétersbourg, effectivement, les avait trahis. Et ce qui était clair la veille déjà, maintenant, dans ce matin d'hiver, devant la gueule hurlante des canons, lui paraissait une injustice et un formidable mensonge. " Ils reculeront... reculeront... " se répétait-il avec conviction, en sentant la colère s'éveiller et, de nouveau, renaître l'espoir irréalisable.

Un quart d'heure déjà s'était écoulé et c'étaient encore les mêmes déclics des fusils, les mêmes sifflements des obus, les mêmes éclatements des shrapnels. Le second coup frappa à moins de dix pas. Son explosion souleva la glace ; le toit d'un wagon renversé fut arraché, et les feuilles de tôle, jetées en travers de la barricade, furent tordues. Au troisième coup, un des révolutionnaires, qui se tenait en sentinelle, l'ouvrier Leizer, un juif aux cheveux noirs bouclés, que Bolotov avait remarqué chez Slezkine, poussa un Oh ! jeta son revolver, se prit la poitrine à deux mains, s'éloigna lentement de ses compagnons, puis s'arrêta, comme s'il réfléchissait à quelque chose et il ne tomba pas mais se coucha, le visage dans la neige. De sa bouche sortait un sang rouge, épais. Bientôt toute la rue, la barricade, la compagnie, les étangs de Presnia, le débit, les canons, tout était enveloppé d'une fumée d'un blanc sale.

Bolotov, entendant le bruit ininterrompu des balles, voyant devant lui le rideau de fumée âcre, tirait déjà sans viser, stupidement, et ne sentait même pas la fatigue. Il lui passa en tête qu'il serait tué, et, aussitôt, une indifférence morne et pénible l'envahit. Il ne pensait plus à la révo-

lution. C'était sans importance que Pétersbourg se révoltât ou non. C'était sans importance que Moscou fût prise par les troupes ou non. Une seule chose était importante : il savait qu'il était obligé de tirer, de ne pas quitter la barricade, de défendre jusqu'au bout, jusqu'à la dernière minute, le drapeau du parti. Mais il n'osait pas regarder autour de lui. Les chutes sourdes des corps, les gémissements étouffés et sanglotants, lui révélaient qu'il y avait beaucoup de blessés et de tués dans la compagnie, et il avait peur, s'il regardait, de ne pouvoir supporter ce spectacle et de s'enfuir sans se retourner. Son mauser s'échauffait et l'acier lui brûlait la main. Mais il ne sentait pas le mal, et, sans pitié, tirait ses dernières cartouches. Soudain. au déclic court et fréquent des fusils, à l'éclatement sonore des coups de canons, s'ajouta un son nouveau, également court et fréquent, mais plus net et plus rapide.

— Mes aïeux ! La mitrailleuse ! " s'écria d'une voix désespérée Pronka, et, rejetant loin de lui son revolver, il tomba de tout son long dans la neige. Bolotov le regardait timidement de côté. Il était allongé, le visage enfoui dans la neige, son bonnet sur ses sourcils. En dessous de son bonnet saillait sa nuque forte, rasée. Bolotov se dit que Pronka avait été tué net. Mais Pronka remua et le tirant par sa ceinture :

— Couchez-vous... dit-il, en un murmure étranglé.

— Tu es blessé ? demanda Bolotov.

Pronka souleva sa tête ébouriffée et la remua. Ses lèvres tremblaient. A sa droite Vania, les sourcils froncés, couvert de fumée, appuyé contre la barricade, tirait. Il se détourna aux paroles de Bolotov et, ayant examiné attentivement Pronka, le poussa d'un coup de pied dans le côté.

— Il n'est pas blessé... Ah, fils de chien ! Mais lève-toi, lève-toi donc, crapule !

Pronka, prudemment, se leva, se mit à genoux et, de son doigt sale, calleux, sans mot dire indiqua à Bolotov, un tas noir, mouillé, informe, qui gisait à côté de lui. Bolotov se pencha. Il vit des morceaux de vêtements, des jambes ensanglantées, des souliers noirs, à lacets, et, sur la neige fondue, une flaque grise. Au bonnet d'astrakan et au lorgnon d'écaille brisé il comprit que c'était Vassili Grigoritch. Il n'en fut ni effrayé ni même étonné. Maintenant il lui semblait que cela devait être

ainsi, qu'il n'y avait rien de terrible dans le fait qu'un membre de la compagnie était tué.

Vania s'était remis à tirer. Bolotov, contournant Pronka, s'approcha de lui. A travers les nuages de fumée qui se dispersaient, il aperçut la rue qu'il connaissait et, sur l'emplacement connu, près du débit de la maison Tchijov, les mêmes canons, et à côté, le même officier élégant. Bolotov visa rapidement l'officier, mais quelqu'un, par derrière, le frappa sur l'épaule.

— Bolotov, vous n'entendez pas? La retraite... criait à son oreille Serge.

Entre l'école et la barricade détruite, il y avait de quinze à vingt sagènes. Sur cet espace la neige était labourée profondément par les shrapnels et sillonnée par les balles des soldats. Il fallait traverser cet espace. Pronka, toujours sur les genoux, se protégeant par un débris de rempart, regarda alentour, puis le premier, le corps courbé, la tête jusqu'aux pieds, en zigzaguant, il courut vers le perron; mais il était loin de l'atteindre quand, agitant faiblement le bras, il tomba sur le dos dans la neige. La bande qui, sans mot dire, suivait sa course, hésitait. Après Pronka, ce fut Constantin qui se décida à courir et atteignit heureusement la porte, derrière laquelle il disparut; puis Vania y arriva en rampant. Bolotov et Serge continuaient à tirer. Se comprenant sans paroles ils avaient résolu de ne pas partir avant que toute la bande ne fût réunie dans l'école. Quand le dernier révolutionnaire eut franchi le perron, Bolotov, sentant tous les yeux fixés sur lui, se redressa et, lentement, exprès, se mit en route. Son cœur battait. Ces quinze sagènes lui paraissaient plus longues que quinze verstes ; mais pas une fois il n'eut l'envie de fuir, comme si, en effet il ne tenait point à la vie.

Beaucoup plus tard, quand il se rappelait cette minute, il ne pouvait s'expliquer si c'était du courage, le mépris tranquille du danger, ou cette indifférence naïve, quand la mort n'est pas terrible uniquement parce qu'inévitable. En haut du perron il se retourna. La fumée épaisse, maintenant bleuâtre, voilait encore la rue. Sur les débris de la barricade détruite flottait au bout d'un bâton un lambeau d'étoffe rouge. Près de là se démenait un homme long, voûté. Bolotov reconnut Roman

Alexéievitch. Ayant saisi le drapeau, Roman Alexéievitch, gauchement, comme un vieillard, sauta en bas. Mais aussitôt, comme Pronka, il leva étrangement le bras et tomba de tout son long sur la neige. Le lambeau d'étoffe rouge restait couché sur la neige blanche.

Soudain, de la bande morne, ramassée en tas, diminuée des deux tiers, se détacha Constantin. Agitant les épaules, comme s'il était sous la pluie, et enjambant les corps couchés sur la route, il courut vers Roman Alexéievitch. Bolotov le vit se pencher sur le drapeau et le lever haut, au-dessus de sa tête. " Il n'arrivera pas ", pensa avec indifférence Bolotov. Mais Constantin, serrant l'étoffe rouge contre sa poitrine, déjà gravissait le perron.

Un vent froid soufflait et la fumée commençait à se dissiper. A l'autre extrémité de la rue les capotes grises des soldats se traînaient entre les maisons et, lentement, comme une chaîne ininterrompue, s'avançaient vers la barricade abandonnée. Dépassant la barricade, avant d'arriver à l'école, subitement ils s'arrêtèrent. Bolotov leva son mauser et visa.

— Ne tirez pas!

Serge lui retint la main. Bolotov vit alors Vania, le visage enthousiaste et colère, de l'effroi dans ses yeux de Kalmouk, le corps projeté très en avant, hors de la fenêtre, soulever au-dessus de sa tête une boîte qui brillait au soleil, et la lancer avec force sur la troupe. Aussitôt couvrant le tonnerre des canons, un bruit assourdissant éclata. Une colonne étroite et haute de fumée jaunâtre s'éleva du sol. Quand cette fumée disparut, sur le sol gisaient épars des fusils, des capotes, des bonnets, des corps humains déchiquetés, méconnaissables. Sur les pierres émiettées coulaient des taches rouge sombre. Trois dizaines de soldats fuyaient en désordre dans la rue. Les révolutionnaires se taisaient. Les coups de revolver étaient encore plus fréquents.

Bolotov n'aurait pu dire la durée de cette fusillade: il avait perdu la notion du temps. Toujours la même pensée aiguë, toujours le même désir obstiné, étrangers à sa volonté et à sa raison, le possédaient tout entier. Il ne se demandait pas s'il fallait fuir ou non, si loin de lui était l'idée du salut, jusqu'à tel point était clair pour lui qu'il mourrait ici,

dans cette école, sous ce drapeau rouge déchiqueté. Comme dans un brouillard il se rappelait ensuite qu'il avait tiré tant qu'il avait eu des cartouches, que les balles, sans interruption, frappaient avec bruit les tables, les murs, les portes; qu'il y avait une odeur de poudre et qu'il était difficile de respirer. Il se rappelait aussi que, caché dans l'embrasure d'une fenêtre, il avait visé encore une fois l'officier d'artillerie; que derrière son dos, quelque chose avait fait: Hou! avait tremblé et d'un coup, l'avait jeté à terre. Quand il se releva la chambre était remplie d'ondes d'un blanc bleuâtre, et il comprit qu'un shrapnell avait éclaté. Il se rappelait encore l'embrasement de l'école, la difficulté qu'on avait à respirer et les vigoureuses langues jaunes qui couraient sur les murs. Enfin il se rappelait comment Serge l'avait saisi par le bras, et comment ensemble avec Constantin et Vania, blancs comme la neige et des rigoles rouges sur les joues, ils avaient couru, enjambant les marches de l'escalier en feu, plein de fumée âcre. En bas, la cour de l'école, déserte et paisible, était inondée de soleil. Mais Bolotov ne pouvait se rappeler comment ils avaient escaladé le mur de pierre et avaient gagné les rues lointaines, ni comment le soir ils se trouvèrent hors de Moscou, dans le bois de Sokolniki.

XVIII

Michel passa l'été à la campagne. A la fin d'août, quand les jeunes bouleaux, touchés par les premiers froids du matin, se mirent à jaunir, et que les champs de sarrazin devinrent rouges, il commença ses préparatifs pour aller à Pétersbourg, à l'Université.

Depuis deux semaines, une petite pluie fine d'automne tombait sans répit. Quand elle cessait et qu'à travers les nuages se montrait le soleil chaud, l'air s'imprégnait tout à coup d'une fraîcheur transparente et humide, et sur les champs nus s'argentaient les cheveux fins des toiles d'araignées. La forêt avait changé d'aspect depuis longtemps. Sur les

talus et entre les arbres, se fanaient les feuilles mortes pourries et parfumées. Les oiseaux s'étaient tu. Parfois le vent se soulevait, ployant les branches nues et détachant les feuilles jaunies. Dans le verger et le potager, au rouge des pommes se mêlaient le vert clair des choux et le jaune des concombres. Ça sentait le houblon, le fenouil et la menthe. Les chemins étaient noyés dans un jus noir, profond, et les chevaux patients, en soufflant, tiraient avec effort le lourd tarentass du grand-père. C'était l'automne prévu mais qui, déjà entamé, disait son adieu.

Michel s'était ennuyé tout l'été. Il s'imaginait que son devoir l'appelait à Pétersbourg, que sa présence était nécessaire à André, qu'il arriverait trop tard pour se battre sur les barricades, et que chaque jour passé ici, dans ce trou lointain, était perdu pour lui sans rémission. Il éprouvait le sentiment triste de l'oisiveté forcée. Chaque jour son impatience grandissait. Il évitait maintenant les interrogatoires ennuyeux de sa mère, les conversations avec sa sœur, les discussions agaçantes et inutiles avec son père. Mais ce fut seulement dans les premiers jours de septembre que Nicolas Stépanovitch donna son consentement à son départ pour Pétersbourg.

Ce jour-là, Michel se leva à l'aube, et aussitôt courut à l'écurie rappeler à Tikhone qu'il était temps d'atteler. La nuit il avait plu: des morceaux de nuages déchirés couraient sur le ciel; les bouleaux demi-nus penchaient sans force leurs branches mouillées. Michel, en pataugeant dans la boue liquide, et sautant à travers les flaques, passa dans la cour des écuries. Tikhone n'était pas là; ça sentait fort le fumier de cheval, la sciure et la paille. Au bruit de ses pas légers, Goloubka tourna sa tête sculpturale et jeta de côté son œil noir brillant, intelligent. Dans le box voisin, Zolotoï, sentant Michel, se mit à piaffer. Michel embrassa Goloubka et, d'un coup, toute sa joie disparut: il devint triste; le départ prochain ne lui paraissait plus désirable. Goloubka, en frappant du sabot, se tenait contre la cloison de bois et, le cou incliné, agitait ses jambes élégantes. Michel le quitta et courut au seuil de l'écurie. Sur la terre mouillée, noire, traînaient un tas de paille et un fer à cheval rouillé, jeté là par quelqu'un. Michel, par habitude, le prit comme porte-bonheur. De l'autre côté de la cour se trouvaient les dépendances, cou-

vertes de tuiles rouges ; derrière on voyait les sapins verts. Michel, pensif, en agitant une branche arrachée, retourna à la maison. Maintenant il lui semblait qu'il n'y avait pas de raison de partir.

A la maison, dans le vestibule sombre et humide, Nicolas Stépanovitch fumait une cigarette en causant avec le gérant Alexis Antonovitch, un homme âgé que Michel connaissait de l'enfance. Alexis Antonovitch, la tête chauve penchée de côté, son énorme ventre projeté en avant, ses mains grasses derrière son dos, écoutait son maître avec un sourire à peine perceptible, et, de temps en temps, jetait comme incidemment une observation brève.

— Le bois de Kourbatovo n'a en tout que vingt-cinq *déciatines,* disait Nicolas Stépanovitch en se fâchant. Alors qu'est-ce que je gagne si je le donne à quatre cents ? Juge toi-même. Dis-lui que ce n'est pas un prix.

— Mais c'est du tremble, votre Excellence, objecta Alexis Antonovitch, et levant les yeux au plafond il soupira.

— Eh quoi ! du tremble ?... Les Mojarov ont vendu le leur à quatre cent cinquante la *déciatine.* Pourquoi devons-nous perdre ?

— Parfaitement, soupira de nouveau Alexis Antonovitch.

— Eh bien, tu vois. Alors dis-lui que le général ne consent pas.

— Dire, on peut ; pourquoi ne pas dire. Seulement...

— Ah ! Micha ! fit Nicolas Stépanovitch se tournant vers son fils. Passe dans la salle de billard, il y a une lettre d'Alexandre.

Michel fronça les sourcils. Les lettres de son frère provoquaient des querelles violentes et indignes. Il lui sembla que, dans la maison, tout devenait soudain morne, froid, et que cette conversation sur le bois, le prix, les Mojarov, était inopportune et mesquine. Le désir de partir le saisit de nouveau. Il traversa la haute salle à colonnes, se jeta sur le divan et, sans faire attention à sa mère et à sa sœur, sombre, il attendit son père. Une minute après Nicolas Stépanovitch entra. Il s'assit dans son fauteuil préféré, un fauteuil moelleux à dossier sculpté, et, tirant la lettre, d'une voix solennelle, se mit à la lire. La lettre était datée de Kioto, et Sacha, avec l'exactitude d'un soldat, sans commentaires, citait le discours du général japonais aux prisonniers russes.

" Réunis ici, lisait Nicolas Stépanovitch, vous devez vous traiter mutuellement en amis et être très réservés dans votre conduite, car une conduite exemplaire rehausse la dignité du soldat. Vous devez vous rappeler que l'observation de cette règle par les prisonniers est un service rendu à la patrie. Et maintenant vous devez attendre la conclusion de la paix. "

Nicolas Stépanovitch baissa la tête et tout tremblant:

— Comment!... Comment!... Comment!... Un Japonais!... répétait-il, tout rouge et suffocant. Un Japonais ose faire la leçon aux officiers de la flotte russe... Il ose... Oh! Seigneur Dieu!

Michel n'était point touché du discours du général japonais. C'était désagréable et ennuyeux que le père s'agitât ainsi. " Pourquoi cette solennité, cette colère? Sacha est prisonnier, eh bien?... Sans doute ce n'est pas agréable la captivité... Les Japonais ne respectent pas les prisonniers... Mais les prisonniers sont eux-mêmes coupables. Ils devaient savoir où on les menait, pourquoi, et pour qui ils allaient se battre... Et enfin, pourquoi les Japonais n'ont-ils pas le droit de faire des admonestations? Est-ce que notre flotte n'a pas prouvé à Port-Arthur et à Tsousima qu'elle ne valait rien? Est-ce que les Japonais ne sont pas plus intelligents, plus instruits, plus civilisés que nous? Est-ce qu'au Japon il se passe des choses semblables à ce que nous voyons chaque jour en Russie? Et pourquoi papa ne s'apitoie-t-il pas sur ceux qui périssent pour la révolution? " Ainsi raisonnait Michel en écoutant avec irritation son père; et il se répétait qu'il était resté trop longtemps à la campagne, mais qu'il part aujourd'hui et qu'à Pétersbourg, à tout prix, il trouvera André.

— Mon Dieu! quelle humiliation! sanglota tout à coup Nicolas Stépanovitch.

C'en était trop pour Michel.

— Humiliation? En quoi l'humiliation? Est-ce que nos officiers ne l'ont pas méritée? dit-il.

Tatiana Mikhaïlovna regarda Michel avec reproche. Ces discussions l'avaient attristée tout l'été; le désaccord familial, loin de diminuer, n'avait fait que croître. Tatiana Mikhaïlovna ne se demandait pas qui

avait tort ou raison ; elle plaignait son mari et avait peur pour son fils. Pressentant que ce jour, le dernier, serait également assombri par les discussions, elle dit timidement :

— Micha, ne jugez pas et vous ne serez pas jugé.

Mais Nicolas Stépanovitch se leva de son fauteuil.

— Non, non, non... C'est impossible ! Je n'en puis plus... Toi, petite mère, ne te mêle pas de cela ; quant à toi, mon ami, tu as encore du lait à la bouche... En quoi l'humiliation ? Alors tu ne peux pas comprendre ?... Prends garde, Michel...

Natacha s'approcha de son père et l'embrassa, serrant sa tête contre sa joue non rasée.

— Voilà, avec l'aide de Dieu, bientôt Sacha reviendra ! dit-elle avec tendresse.

— Oui, Sacha viendra, viendra, murmura en se calmant Nicolas Stépanovitch. Honte ! Honte !

L'heure du départ était venue. Un vent violent soufflait dans le jardin, secouant avec bruit les cimes des tilleuls et balayant les feuilles mortes recroquevillées. Des nuages couleur de plomb, effrangés au bord, couvraient le ciel. Il faisait froid. Avant le départ, selon la coutume, tous s'assirent, et Michel, pour la dernière fois, vit la pointe de dentelle de sa mère et son visage en larmes, les yeux bleus de Natacha, la rougeur sénile de son père, les portraits noircis appendus aux murs, le divan turc moelleux recouvert d'étoffe à damiers. Quand, pour la dernière fois, il entendit la voix grommelante mais affectueuse de Nicolas Stépanovitch, qui le suppliait de ne pas " se lier avec les chevelus et de bien travailler afin de pouvoir servir honnêtement la patrie ", quand il surprit les regards furtifs, pleins d'angoisse contenue de sa sœur, de nouveau il regretta de partir. Il regretta de se séparer de ce qui, longtemps, lui avait paru ennuyeux : de sa mère, de son père, de Natacha, du jardin, des bois, de la rivière, de l'écurie et de toute cette vie simple de la campagne. Il eut pitié de son vieux père attristé, de sa mère soumise, résignée. Pour une seconde il pensa que ce qu'il faisait n'était pas bien, que personne ne l'attendait à Pétersbourg. Mais cette pensée s'éteignit aussitôt. " Si je suis socialiste et révolutionnaire — se dit-il,

convaincu d'être, en effet, l'un et l'autre, — je n'ai pas le droit d'avoir pitié. Mon devoir est de donner ma vie hardiment et sans regrets. "

Il se leva et s'approcha de sa mère. Tatiana Mikhaïlovna prit dans ses mains tremblantes sa tête bouclée, et longtemps regarda ses yeux d'enfant. Ensuite, détachant ses mains, elle fit un rapide signe de croix. Nicolas Stépanovitch se détourna et, des sanglots dans la voix, dit :

— Eh bien, Michel! Que Dieu soit avec toi. Au revoir. Ce n'est pas pour toujours que nous nous séparons...

Le vent s'était calmé. La troïka agitait ses clochettes près du perron. Tikhone en *armiak* brun était assis droit sur le siège. La femme de chambre Dacha, sa jupe d'indienne retroussée, en contournant soigneusement les flaques pour ne pas se mouiller les pieds, s'approcha de la voiture et attacha le tablier. Michel agita son mouchoir. L'attelage s'ébranla.

Voici que défilent les mares, les bornes kilométriques, les bois, les champs noirs labourés. On a tourné la route d'Orel et l'on entre maintenant dans le bois de Mojarov. Sur les feuilles de noisetiers, encore vertes, brillent de larges gouttes froides. Le hameau des Bolotov a disparu. Et aussitôt Michel, avec la légèreté d'esprit de la jeunesse, oublie ceux qu'il a laissés là-bas. Avec un soupir de soulagement, insouciant, il commence à penser qu'il est étudiant, indépendant, qu'il va à Pétersbourg, où il verra bientôt André, et que beaucoup de choses belles et imprévues l'attendent.

Et quand la troïka s'arrêta à la station Mitlevo, il ne regrettait déjà rien ni personne.

XIX

Au commencement de décembre, seulement, Michel découvrit enfin le lieu de ralliement du parti. Durant les journées enfiévrées de la grève,

dans l'ivresse joyeuse et brève de la liberté, il courait les meetings, applaudissait frénétiquement les orateurs, chantait : " Lève-toi peuple ouvrier ! ", criait hourrah ! et réclamait la Constituante. Il avait appris les mots des livres et maintenant parlait couramment de " programme minimum " et de " programme maximum ", de " la république du travail ", de " la socialisation de la terre ". Cependant, au fond de son âme, il ne croyait pas que cette agitation fébrile était la révolution. Seuls André et le mystérieux comité étaient, à ses yeux, les " vrais révolutionnaires ", c'est-à-dire ces élus qui, par leur volonté, organiseraient un monde clair et juste. Mais comment les trouver, il ne le savait pas ; et quand enfin un ami de hasard, un élève de l'École polytechnique, barbu et chevelu, lui promit de lui indiquer le lieu de ralliement, il lui en sut infiniment gré, comme s'il se fût agi pour lui du désir sacré de toute sa vie. Le polytechnicien tint parole. Michel depuis une semaine se préparait à cet événement solennel. " Et si, tout d'un coup, ils allaient dire que je ne suis pas bon ? S'ils disent que je suis trop jeune ? " se demandait-il terrifié. Mais cette supposition lui paraissait si offensante, si imméritée, si cruelle, qu'il n'y pouvait croire et, se calmant, il se reprenait à rêver de cette minute ineffable, quand il verrait André et le comité. " J'entrerai et je dirai tout net : Camarades, je suis prêt à mourir pour la révolution... Rien de plus. Ils m'examineront et me demanderont mon nom et mon âge. Alors je dirai que l'âge ne signifie rien, puisque, de toute façon, je suis résolu à mourir... Ou bien j'entrerai et dirai : Prenez-moi dans la compagnie de combat. Ou mieux, je puis leur dire : Je suis jeune, mais ma jeunesse ne m'empêchera pas de mourir pour la terre et la liberté ! Et je ne dirai pas qu'André est mon frère... André sera en ce moment dans la pièce voisine. On lui annoncera un jeune étudiant. Il voudra faire sa connaissance, viendra pour lui serrer la main et... me verra. "

Au jour fixé, Michel, comme un écolier, s'habilla avec soin. Avec une brosse humide il lissa ses cheveux bruns, qui couvraient son front. D'abord il avait pensé endosser l'uniforme d'étudiant à boutons dorés. Ensuite il eut peur que dans cet accoutrement on le prît non pour un révolutionnaire mais pour un " fils à maman ". Après une longue hési-

tation, il mit une blouse bleue, brodée par Natacha, et, par-dessus, le veston d'étudiant. Il avait remarqué, aux cours, que beaucoup de ses condisciples avaient le cou nu, et maintenant, en se regardant dans la glace, il trouvait ce costume élégant, simple et démocratique. Le rendez-vous était pour le soir, mais dès six heures, il était sur la Newsky et, lentement, comme à la procession, il se dirigea vers le quartier de Peski, où se tenait la réunion.

A la timide sonnette de Michel, une fille d'un certain âge, à lunettes, la poitrine plate, ouvrit rapidement la porte et, sans lui rien demander, l'invita à entrer. Dans une petite chambre, rappelant la salle d'attente d'un médecin, se trouvaient quelques personnes. Michel s'assit dans un coin et, timidement, en dessous, se mit à examiner ses camarades de parti. Devant la table ronde, couverte d'un tapis de peluche, était assis un monsieur maigre, morne, le visage couleur citron, les cheveux longs, raides. En bâillant, il feuilletait une revue illustrée. Deux autres personnes : un garçon trapu, jeune — un ouvrier, à en juger à sa blouse et ses bottes — et un vieillard tout ridé, au visage fatigué, se morfondaient sur le divan de velours très râpé. Le vieillard, la tête appuyée sur ses mains, somnolait pacifiquement. Le silence régnait dans la chambre ; on n'entendait que le bruit sec des pages feuilletées. Michel avait envie de fumer mais n'osait allumer une cigarette. Au bout de vingt minutes, la porte, fermée par un rideau, s'ouvrit et sur le seuil parut un camarade rasé, élégamment habillé, avec un col très haut. Derrière lui sortit, en mettant ses gants, un élégant étudiant en uniforme. Michel regretta de ne pas avoir mis le sien.

— Alors je compte sur vous, dit le camarade rasé en tendant la main à l'étudiant, et, jetant un regard rapide dans la chambre, de cette voix traînante d'un docteur en consultation, il demanda avec indifférence :

— Camarades, à qui le tour ?

Le monsieur morne se leva et, en se boutonnant, passa dans la pièce voisine. Le jeune garçon alluma une cigarette et jeta l'allumette sur le parquet. Ses mains calleuses, son bonnet usé, ses cheveux en désordre inspiraient à Michel un respect craintif. Il aurait bien voulu lier conver-

sation avec lui, mais l'ouvrier semblait ignorer sa présence. " Ce vieillard, pensait Michel en écoutant le ronflement bienheureux, est probablement un célèbre révolutionnaire, un terroriste, peut-être un ancien détenu de Schlusselbourg... Si on leur disait, à tous deux, pourquoi je suis venu, sans doute seraient-ils étonnés et voudraient-ils faire plus ample connaissance avec moi... "

Loin, dans le fond de l'appartement, quelqu'un jouait du piano avec fougue. Ces sons bruyants paraissaient à Michel offensants et déplacés ici, comme les conversations à haute voix dans une église. Le vieux se remua mécontent et grommela quelque chose entre ses dents. Le jeune garçon s'étira, bâilla et cracha par terre.

— Qu'ils nous laissent partir plus vite. Qu'ont-ils à traîner comme ça?...

Quand enfin, après plusieurs heures d'attente, on invita Michel à entrer, il vit, devant une grande table à écrire, le même camarade au col haut, le Dr Berg. Une lampe à abat-jour éclairait parcimonieusement le tapis vert de la table. Sur le tapis moelleux, qui étouffait les pas, allait et venait Véra Andréievna.

Michel, en voyant ce cabinet ministériel imposant, le visage froid du Dr Berg, et la maigre Véra Andréievna, en robe modeste presque monacale, se sentit confus. Il oublia les phrases préparées avec tant d'amour et ne sut par où commencer. Volontiers, il aurait rebroussé chemin; mais il était déjà tard. Le Dr Berg, qui était mécontent du départ de Bolotov pour Moscou, qui avait mal dormi après la séance de nuit chez Valabouiev, et qu'avait agacé également une longue réception, regarda Michel paresseusement et, la mine sombre, lui demanda :

— Que désirez-vous, camarade?

Michel n'était pas encore remis. Troublé, les yeux effarés, il regardait le Dr Berg. Maintenant il lui semblait d'une audace impardonnable, presque un crime, d'avoir osé déranger des hommes plongés dans les soucis d'État et les responsabilités de la révolution. Le Dr Berg, en jouant avec un porte-mine d'argent, répéta :

— Que désirez-vous, camarade?

Michel sentant que, cette fois, on ne pouvait plus se taire, rougit

et, comme en pressant goutte à goutte les mots, balbutia sans regarder le Dr Berg :

— Je... Je... A proprement dire, je... je voudrais travailler...

— Bon. Et alors?

— Je... je voudrais...

— Eh bien?

— Je voudrais... dans un poste de combat...

Véra Andréievna cessa de marcher. Le Dr Berg, qui continuait à jouer avec son porte-mine et se tenait comme s'il s'agissait d'une chose ordinaire, journalière, banale jusqu'à l'ennui, demanda sèchement :

— Pourquoi précisément un poste de combat?

On frappa à la porte. Un camarade à la mine sombre, aux cheveux droits comme ceux d'un diacre, que Michel avait vu dans la salle d'attente, entra. Sans rien dire, il appela de la main le Dr Berg. Celui-ci, avec dépit, haussa les épaules.

— Je viens tout de suite. Excusez, camarade...

Michel resta en tête-à-tête avec Véra Andréievna. Il sentait qu'elle l'observait. Toute cette histoire lui paraissait non criminelle ou audacieuse, mais ridicule. Il ne comprenait pas comment il avait pu oser se croire digne de servir la révolution, comment il n'avait pas vu qu'il était ridicule de penser qu'on accepterait dans la compagnie de combat un gamin de dix-huit ans. En outre, il se sentait gêné. Il avait honte de sa blouse brodée et craignait que Véra Andréievna ne la trouvât inconvenante.

— Vous êtes étudiant? demanda Véra Andréievna, après un silence.

— Oui, balbutia Michel.

— Quel âge avez-vous?

" Fauché! " pensa Michel, qui répondit d'une voix à peine perceptible :

— Dix-huit ans passés.

Véra Andréievna regardait Michel avec pitié. Son visage frais, rose, était si enfantin, ses yeux bleus si purs, toute sa personne était si pleine

de force juvénile, qu'elle en était émue. Avec une tendresse inaccoutumée, quasi maternelle, elle s'assit sur une chaise, près de lui et, doucement, lui dit :

— Écoutez... Pourquoi voulez-vous travailler précisément dans un poste de combat ? Est-ce qu'il n'y a pas d'autre travail ? Vous pouvez être utile partout, puisque partout règnent l'oppression et la violence, soupira-t-elle ; puisqu'il y a partout la misère. Instruisez les ouvriers ; allez parmi les paysans, travaillez, et une affaire de combat ne vous échappera pas...

Michel, touché, était prêt à pleurer d'émotion. Il regarda avec reconnaissance le visage émacié de Véra Andréievna.

— Moi... à proprement dire... moi... comme décidera le comité...

Le Dr Berg rentra rapidement dans le cabinet.

— Diable sait quoi ! A Moscou, il y a des barricades... Quelqu'un doit y aller, s'adressa-t-il, irrité, à Véra Andréievna, comme si elle eût été coupable de l'insurrection de Moscou. Et soudain, il se rappela Michel.

— Oui, oui... Bien... Nous prendrons des renseignements... On n'a pas le temps aujourd'hui... Revenez samedi...

D'un signe de tête il fit comprendre que l'audience était terminée. Michel se leva : " Les barricades à Moscou !... c'est la révolution ! " Ce fut dans son esprit comme un éclair. " Il dit que quelqu'un doit partir... Mon Dieu !... Mon Dieu !... Si c'était moi... Et pourquoi pas moi ? " Et d'un air confus, coupable, craignant le plus au monde un refus, d'une voix suppliante il dit :

— Excusez... Je voudrais...

— Quoi ?

— Je... peut-être puis-je... aller à Moscou ?

Le Dr Berg le regarda attentivement et réfléchit.

— Vous ? Hum ! Votre nom ?

— Michel Bolotov.

— Bolotov ? Seriez-vous le frère d'André Nicolaievitch ?

— Oui, oui, sans doute... Je suis son frère ; répondit hâtivement Michel.

Berg et Véra Andréievna échangèrent un regard.

— Quand pouvez-vous partir?

— Partir?... Comment, quand? Tout de suite, immédiatement.

Véra Andréievna soupira et dit évasivement :

— Mais pourquoi précisément lui? André Nicolaievitch sera-t-il content? On trouvera quelqu'un d'autre...

— Non, non, je vous en prie... André sera très content... Non, je vous en prie, j'irai... l'interrompit Michel en balbutiant.

Quand, une heure plus tard, après avoir reçu le mot d'ordre du parti et une mission " conspiratrice " pour son frère, Michel sortit dans la rue, il faisait déjà nuit. Sur la Newsky, pleine de monde, brillante, les feux bleus des phares électriques éclairaient d'une façon aveuglante. Le ciel était noir comme de l'encre et sans étoiles. " A Moscou, les barricades! — se répétait enthousiaste Michel — A Moscou, André!... Et je vais à Moscou avec une mission du comité... Oui, une mission du comité! C'est magnifique!... La voilà la grande révolution! "

Il regarda l'heure et courut à la gare Nicolas.

XX

Sur le conseil du D[r] Berg, Michel, " par conspiration ", descendit à la station Likhoslav et prit le train de Viazma. Après cinq longues heures d'attente dans cette gare, la nuit il partit pour Moscou. Le matin, de très bonne heure, le train stoppa soudain à Golitzyno.

— Messieurs, le train ne va pas plus loin. Veuillez descendre! prévint le conducteur, tout couvert de neige, circulant d'une voiture à l'autre.

— Comment? Pourquoi? l'interpella Michel, glacé à la pensée qu'il ne serait pas aujourd'hui à Moscou.

— Comme ça... Il ne marche pas, répondit le conducteur, en prenant la poignée de la portière.

— Non. Je vous en supplie, au nom du ciel... je vous jure qu'il m'est nécessaire... supplia Michel.

Le conducteur jeta autour de lui un regard furtif.

— Le comité des grèves ne permet pas...

Les voyageurs, peu nombreux, à moitié endormis, sortirent du wagon sombre en maugréant et proférant des injures. A Golitzyno tout était calme comme d'habitude ; on n'eût pas dit qu'il y avait des barricades à Moscou. Au buffet, la vaisselle résonnait bruyamment. Derrière la vitre, le télégraphiste, penché sur son appareil, frappait en mesure. Le chef de gare, jeune, marchait sur le quai, en tortillant sa moustache.

— Monsieur le chef ! Monsieur le chef ! l'interpella Michel. Comment puis-je aller à Moscou ?

Le chef de gare fit un geste impatient de la main.

— Le sais-je moi !... Foutez-moi la paix ! Est-ce ma faute ? On a un télégramme... Toute la ligne fait grève...

" Que faire ! " pensait désespéré Michel, en se poussant dans le buffet, non chauffé, et avalant un thé sans goût qui lui brûlait le gosier. " Il me faut aller à Moscou... Je ne puis pas retourner.. Ce serait honteux... Les camarades, André se battent à Moscou, et moi je dois rester dans ce maudit Golitzyno. Non ; c'est impossible. Il faut que je parte ! Mais comment partir ?... Je ne puis pas aller à pied ? Si on pouvait louer des chevaux ? "

— Monsieur le chef ! cria-t-il, après avoir payé en hâte, et courant de nouveau au froid.

— Que me voulez-vous ? Je vous ai déjà dit...

— Monsieur le chef... c'est absolument impossible... Au nom du ciel, aidez-moi.. Ne pourrait-on pas louer des chevaux ? Je paierai...

Le chef de gare étonné écarta les bras... Il avait pitié :

— Des chevaux ? jusqu'à Moscou ? Je ne sais pas... Attendez... Sur la voie de garage il y a une locomotive... elle va à Moscou... Demandez, peut-être qu'on vous prendra... mais j'en doute...

Michel, en enjambant les rails et laissant ses traces dans la neige, courut jusqu'à la voie de garage. Un lourde locomotive de train rapide, à dix roues, avec son tender, sans wagons, était sous pression. Deux hommes noirs de charbon travaillaient sur la plate-forme. " Mon Dieu ! Ils ne voudront pas me prendre ! " pensa Michel avec crainte.

— Qu'est-ce qu'il te faut? demanda d'un ton bourru le chauffeur, noir comme un nègre, quand Michel, tout essoufflé, s'arrêta près de la locomotive.

— Messieurs... cette locomotive va à Moscou?

— Si tu sais trop de choses tu seras bientôt vieux...

— Comment? On m'a dit... reprit timidement Michel, d'une voix pleine de larmes. son visage rouge et ému levé vers la locomotive. Et il ajouta rapidement : J'ai absolument besoin d'être à Moscou... absolument... Tout mon espoir est en vous...

— Et quelle affaire as-tu là-bas, à Moscou?

Michel se troubla. Il n'osait pas confier à un étranger que, membre du parti, il est chargé d'une mission révolutionnaire ; et il était difficile d'inventer un prétexte innocent. Le chauffeur, sans mot dire, le regardait fixement, hostilement, attendant sa réponse. " Ah qu'importe ! Périr, c'est la même chose ! " Et, secouant sa tête bouclée, d'une voix entrecoupée il dit :

— A Moscou, la révolte...

— Et tu as là-bas une commère?

— Au nom du Christ, prenez-moi...

— Te prendre ? Tu es trop naïf. Allons, va-t'en, pendant que t'es encore intact...

La locomotive siffla. Michel comprit que, tout de suite, elle allait s'ébranler, et, sentant s'échapper son unique espoir, ayant peur même de penser retourner à la gare, il s'accrocha fortement à la rampe de la locomotive.

— Au nom du Christ !... Je... Je suis... de la compagnie de combat...

Le mécanicien, un homme âgé, aux moustaches grises, se pencha et regarda avec curiosité Michel, de la tête aux pieds.

— Tu es de la compagnie de combat ?

— Oui, oui... de la compagnie...

— Toi? Et tu as un revolver?...

— Un revolver? demanda Michel confus.

— Eh bien, oui, un revolver...

— Non, je n'ai pas de revolver.

Le mécanicien eut un sourire moqueur.

— Ah! toi, révolutionnaire de malheur... Eh bien, Dieu soit avec toi, grimpe, dit-il tout à coup doucement, et il tendit la main à Michel.

Michel, n'en croyant pas ses oreilles, tout heureux, grimpa sur la machine et s'assit sur un tas de charbon. Il ne doutait déjà plus que la locomotive appartînt au comité et que le mécanicien, son aide, le chef de gare et le conducteur ne fussent des hommes admirables, des révolutionnaires, peut-être même des terroristes. " Ils verront que je ne suis pas pire que les autres... Ils verront que moi aussi je suis un membre dévoué du parti... " pensa-t-il, attendant en tremblant le sifflet.

Le chauffeur mit la main sur le levier brillant, à poignée polie.

— Eh bien, Egor Kouzmitch, faut-il partir?

— Eh quoi... faut-il semer les choux...

Un second sifflement aigu et lentement, majestueusement, la locomotive s'ébranla. Et voilà que passent Golitzyno, le képi rouge du chef de gare, le quai, le buffet, et le télégraphiste penché sur son appareil. Devant, entre les talus de neige blanche jusqu'au bleu, serpentent les rails étroits. L'odeur de fumée chaude ; le vent glacial souffle sur les joues.., Michel avait froid, mais il s'efforçait de n'en rien laisser paraître, craignant d'indisposer le mécanicien. " Comme André sera étonné quand je lui raconterai mon voyage, et qu'il sera content de la grève des chemins de fer!... Comme c'est beau!... Et comme il est bon ce brave Egor Kouzmitch!... " pensait-il en battant des bras pour se réchauffer.

— Tu as froid? lui sourit le chauffeur.

— Non... Rien... répondit courageusement Micha en claquant des dents.

— Assieds-toi plus près de la chaudière; nous autres nous n'avons pas froid.

Michel se rapprocha de la chaudière. Il sentit la chaleur. Un quart d'heure après, sous le fracas des roues de fer et les sifflets incessants de la locomotive, Michel racontait tous les secrets du parti qu'il connaissait et pourquoi il allait à Moscou où il retrouverait son frère et le comité.

— Ce n'est rien que je n'aie pas de revolver, expliquait-il d'un air sérieux. Je serai tout de même sur la barricade, parce que je l'ai résolu; et ce

que j'ai décidé je le ferai... Selon moi, il faut d'abord réfléchir : peut-on faire cela ou non?... La révolution, ce n'est pas une plaisanterie... Si tu ne peux pas, ne t'en charge pas... Je pense même que ce n'est pas honnête...

Egor Kouzmitch, sans détacher ses yeux des rails qui couraient, et, regardant de temps en temps l'aiguille du manomètre, écoutait attentivement Michel. Mais on ne pouvait comprendre s'il l'approuvait ou non. Michel aurait bien voulu demander pourquoi la locomotive allait seule, sans wagons, à Moscou; dans le fond de son âme il ne doutait pas qu'Egor Kouzmitch, lui aussi, eût hâte d'être sur les barricades. La locomotive, en pleine vitesse, passa devant Fili, siffla désespérément une dernière fois et s'arrêta dans les champs, à cinq cents mètres de Moscou.

— Allons, porte-toi bien, mon garçon, dit Egor Kouzmitch en frappant Michel sur l'épaule, et prends garde, ne te mets pas dans le nœud avant le père... Nous voici arrivés. Descends...

Michel, regrettant de se séparer de ses compagnons et, au fond de son âme, ayant peur de la solitude, sauta juste dans le remblai. Il tomba sur les mains, et, sale, mouillé, noir de charbon, couvert de neige, il passa devant le cimetière Vogankovskoié et gagna la chaussée déserte de Zvingorodsk. Il fut désappointé de ne pas trouver de barricades sur la chaussée. Il faisait très froid; les passants étaient rares, mais les boutiques n'étaient pas fermées, et il n'y avait point de patrouilles.

D'après les instructions du Dr Berg, Michel devait se rendre petite rue Gagarinskaia, mais il ignorait où elle se trouvait. N'osant interroger personne, longtemps il erra dans Moscou, étonné et indigné de ne voir nulle part des révolutionnaires et des drapeaux rouges. La nuit tombait déjà quand, par hasard, il trouva la maison indiquée. Il sonna et attendit longtemps; derrière la porte tout était silencieux. Il sonna une seconde fois : même silence. Enfin, à son troisième coup de sonnette désespéré, parut une soubrette maniérée en bonnet et tablier blancs.

— Sont partis... Tous partis... Inutile de sonner, dit-elle.

Michel pensa défaillir.

— Qui est-ce qui est parti? Où sont-ils? Comment faire. C'est le lieu de ralliement du parti... Comment retrouverai-je André... Ce n'est pas

possible... — Il regarda timidement la femme de chambre. — Ce n'est pas possible... J'ai absolument besoin...

— En voilà des nouvelles... Ce n'est pas assez que d'avoir besoin... On vous dit que tous sont partis... Il y a en beaucoup comme vous qui rôdent maintenant!

Avec bruit elle referma la porte. Michel, lentement, tristement, s'éloigna du perron. " Que puis-je faire maintenant? " se demanda-t-il avec désespoir. Les bouleaux givrés des boulevards, comme les arbres des contes de fées, étincelaient au soleil. Michel, accablé par l'insuccès, cherchait au moins des débris de barricades, des traces de l'insurrection. " Le chemin de fer en grève... L'insurrection à Moscou "... se répétait-il, prêt à pleurer parce qu'il n'avait pu remplir sa mission, n'avait pas trouvé André, et qu'on ne se battait pas à Moscou. Mais au coin de la rue Tverskaia, il entendit à sa droite, du côté de Sretenka, comme un déclic lointain. Il n'en crut pas ses oreilles et retint son souffle pour écouter. Et de nouveau, cette fois très nettement, dans la direction du vent, même non loin de lui, éclata une courte salve. " Oh! oh! nos péchés!... " fit en ôtant son bonnet et se signant un marchand qui passait.

Un détachement de cosaques arrivait à une allure rapide. " Dieu soit loué! voilà les barricades! " décida Michel sans hésitation et, heureux, s'élança en courant vers la Sretenka.

A Petrovka et Dmitrovka, il n'y avait personne; les magasins étaient fermés. Michel courait au milieu de la rue, sur la neige, ayant peur d'être en retard, de ne plus trouver de barricades, et d'arriver trop tard pour les défendre. En courant il traversa le large boulevard, prit par la ruelle Golovinski et s'arrêta comme pétrifié. Au bout de la ruelle, à vingt pas de lui, un petit groupe d'hommes en pelisses courtes, accrochés derrière une barricade de neige, tiraient sur la rue Sretenka. Oubliant qu'il n'avait point d'armes, qu'il était étranger aux révolutionnaires, voyant seulement que devant lui est le drapeau rouge, il se jeta en avant, dans la rue.

Soudain, la compagnie, comme sur un ordre, cessa de tirer. Michel aperçut des gens qui couraient en foule compacte. Étonné, apeuré, ne comprenant pas cette fuite, il regardait. Une pensée terrible l'assaillit:

" Mon Dieu ! Ils se retirent... ils reculent. " Et ne sachant pas pourquoi ils reculaient, ne sachant lui-même ce qu'il allait faire, ne sachant qu'une chose : que les troupes allaient prendre la barricade, d'une voix sonore il cria : " En avant ! Pour la terre et la liberté ! " Et, sans cesser de crier, il courut à la rencontre de la bande. Sans se retourner, sans savoir si on le suivait, d'un bond il fut sur la barricade. Du côté de Sretenka quelques coups éclatèrent. Un des fuyards se retourna et sur la barricade, détruite, il vit, gisant sur le dos, tête nue, les bras pendants, un jeune étudiant au visage rose. La tête était légèrement soulevée et les yeux bleus ouverts, avec étonnement, fixaient le ciel. L'insurgé, sans même chercher à savoir quel était cet étranger tué sur la barricade, tourna rapidement à l'angle de la rue et rejoignit sa compagnie.

DEUXIÈME PARTIE

I

L'insurrection de Moscou était écrasée; le conseil des délégués ouvriers arrêté; les mutineries militaires étaient noyées dans le sang. Le gouvernement avait vaincu. Mais la foi en la révolution était encore si forte, la méfiance envers le gouvernement si profonde, le pressentiment des événements futurs si aigu, que ni les membres du parti, ni les ministres, ni les révolutionnaires, ni les ouvriers, ni les soldats, ni ceux qui avaient pris part à la lutte terrible et impitoyable, ne doutaient point que demain ne surgît la fameuse neuvième vague — la révolte armée de tout le peuple russe.

La mort de Plehve, le dimanche sanglant, l'explosion du 4 février, la révolte du cuirassé *Potemkine*, la grève d'octobre, les barricades de Moscou, tout cela semblait être l'aube majestueuse, le prélude solennel du jour victorieux qui, fatalement, allait arriver. Le gouvernement élaborait en secret des mesures, concentrait des troupes, payait des espions, remplissait les prisons, dressait des potences; de leur côté, les révolutionnaires imprimaient ouvertement des brochures, préparaient des bombes, distribuaient des armes, " organisaient " l'armée paysanne et réclamaient la Constituante. Et personne ne remarquait que la révolution était déjà écrasée.

En automne, le comité avait rédigé et imprimé un appel et envoyé des agents dans toute la Russie. Ces agents — les révolutionnaires

militants — expliquaient dans les réunions l'importance d'un congrès général du parti, qui serait appelé à décider du sort de la révolution, et ils invitaient les camarades à choisir des délégués. Dans le parti, uni par le comité et par des liens sanglants, il n'y avait pas cette unité intérieure, qui donne sa force à une société secrète. Trois " directions " luttaient entre elles, et cette lutte était la source de discussions irritées. Certains, qui avaient étudié la question agraire et ouvrière et les rapports économiques de la Russie, exigeaient la socialisation de la terre. D'autres, s'appuyant sur les mêmes traités savants, exigeaient la socialisation des usines et des fabriques. Les autres n'exigeaient ni l'un ni l'autre, se contentant du rachat obligatoire des terres. Et ces discours paraissaient d'une importance décisive aux " modérés ", à ceux de " la droite ", à ceux de " la gauche ", au comité, au parti, à Arsène Ivanovitch, au Dr Berg et à Véra Andréievna. Ils ne voyaient pas que la révolution était vaincue, et qu'il ne leur était point destiné de prendre le pouvoir. Ils ne voyaient pas, que si même ils eussent été au pouvoir l'organisation de la Russie aurait dépendu non seulement de leur volonté consciente mais encore de mille raisons inconnues, imprévues et inéluctables.

Ce congrès que convoquait le parti, au prix de dangers et d'efforts incalculables, devait résoudre la question éternelle, en Russie, de la terre. C'était comme si des hommes, naviguant pendant la tempête, abandonnaient le gouvernail, carguaient les voiles, éteignaient les feux et, oubliant la situation dangereuse de leur vaisseau fragile, se mettaient à discuter violemment vers quel port il faudra se diriger quand le vent s'apaisera et que les vagues deviendront moins fortes. Mais aucun des camarades ne comprenait l'inutilité de la discussion, et tous, avec espoir, attendaient impatiemment cet événement historique : la réunion du congrès.

Le congrès était convoqué " par conspiration " dans un hôtel du parti, à la campagne, près de Pétersbourg. Le bureau était installé dans une modeste chambre au papier rose, sale, qui gardait dans les coins une odeur âcre. Dans ce " bureau ", Zalkind et ses deux aides, des jeunes gens aux visages sévères, contrôlaient attentivement les mandats

des camarades qui arrivaient. Là, on faisait également les " itinéraires " pour le départ inaperçu au pays natal. Dans la cour, dans les bois, malgré le froid, la garde, armée de mausers, nuit et jour épiait la police.

Quand Bolotov harassé, transi, vêtu de la pelisse déchirée dans laquelle il s'était battu à Moscou, entra dans le vestibule froid, malgré lui il s'arrêta et, de surprise, ferma les yeux. Quatre misérables lampes à pétrole pendues au plafond enfumé éclairaient une grande pièce pleine de gens. C'était une suspension de séance. Des dizaines de voix parlant à la fois emplissaient d'un bourdonnement l'air étouffant. A gauche, dans un coin, un monsieur phtisique, chauve, la barbiche frisée, discutait chaleureusement avec le Dr Berg. C'était l'agitateur bien connu dans le parti : Guénadi Guénadiévitch. A droite, devant le piano enroué, au couvercle brisé, un jeune homme blond, la tête rejetée en arrière, frappait avec sentiment les touches cassées, en levant très haut les mains :

> Nous mettrons nous-mêmes les cartouches
> Et accrocherons les baïonnettes aux fusils...

hurlait faux, le chœur. Bolotov remarqua une jeune fille pâle, mince, aux cheveux noirs tressés. Les yeux sombres, enthousiastes, fixés droit devant elle, elle ne chantait pas mais, de toute sa poitrine, criait les mots vieillis qui n'avaient pas encore perdu pour elle leur force vive :

> Nous nous tracerons hardiment la route
> Dans le royaume de la liberté!

Et le pianiste blond plaqua énergiquement un dernier accord, puis se leva.

Une sonnette tinta dans la chambre voisine : la séance reprenait. Aussitôt quelques dizaines d'hommes, délégués par quelques centaines de révolutionnaires comme eux, recommencèrent à résoudre des questions qui ne leur étaient pas accessibles et étaient sûrement insolubles. Ils oubliaient que le sacrifice, le don de sa vie, le dévouement à la révolution ne donnent pas encore le droit de diriger les destinées de la

Russie; de même que ne le donnent pas davantage les mitrailleuses, les messes et la fidélité à l'autocratie. Ils oubliaient que leurs résolutions, non soutenues par le peuple, resteraient inévitablement lettre morte, comme les résolutions des ministres non soutenues par les baïonnettes. Mais, le principal, ils oubliaient que ce n'était pas eux qui étaient appelés à guider la révolution, dont ils étaient non les maîtres, mais les serviteurs soumis et faibles. Cependant, accourus de centaines, de milliers de verstes, ils étaient naïvement convaincus que, de la majorité des voix données au congrès du parti, de la défaite de la gauche ou de la victoire de la droite, dépendrait le sort de la Russie. Et aucun d'eux ne se rendait compte qu'ils étaient pour cela aussi impuissants que le sont les paroles pour changer la vie.

A l'ordre du jour était la question de l'insurrection. Il était facile à chacun de voir l'inutilité de cette question, et que ni le congrès, ni le parti, ni le comité ne pouvaient provoquer la révolution et, encore moins, lui assigner un terme; car chacun, dans son " travail " de fourmi, pouvait se rendre compte que le peuple ne voulait pas ou n'osait pas se révolter. Cependant, tous se mirent à discuter avec chaleur et, aussitôt, se formèrent deux opinions. Les camarades croyaient sincèrement qu'en argumentant, s'agitant, gesticulant et votant, ils étaient d'une grande utilité pour le parti et pour la Russie.

Guénadi Guénadiévitch parla le premier. Se dressant de toute sa petite taille, et devenant d'un coup plus svelte et plus grand, il commença son discours du ton ferme d'un homme qui connaît la valeur de ses paroles bien réfléchies.

— Camarades, ici, à cette réunion, nous sommes appelés à résoudre une question d'une importance capitale. Nous sommes obligés de nous demander quel sort serait réservé à la révolte armée si pareille révolte se produisait? Je pense que nous avons des chances de succès et des raisons de pessimisme... Examinons la situation concrète de la bataille prête à éclater. La machine gouvernementale est complètement disloquée. La bourgeoisie, d'une part, n'est pas encore organisée, d'autre part elle est déjà désorganisée. Dans les larges couches de la population règne le mécontentement. Chez les paysans malheureux c'est le

désespoir et la famine. D'un côté la force de résistance faiblit, de l'autre on est prêt à l'action décisive et la force offensive est immense...

Guénadi Guénadiévitch fit une pause et, en scandant chaque mot, reprit :

— Camarades, on ne peut négliger le côté négatif de l'affaire. L'organisation du mouvement est la condition principale de l'entière réussite des problèmes posés par lui. Les paysans attendent l'explosion agraire et nous, la minorité consciente, nous avons le droit, nous sommes obligés d'appliquer notre travail créateur au terrain préparé par le mouvement élémentaire. Nous sommes obligés de nous attacher à une préparation pratique comme à l'organisation de la révolte armée de tout le peuple. C'est en cela, précisément, qu'est le problème urgent et de la plus haute importance...

Un délégué des régions de la Volga, jeune homme d'une vingtaine d'années, élève du séminaire, aux joues rouges et au visage rond, qui se trouvait à côté de Bolotov, applaudit vigoureusement ces dernières paroles.

— Bravo! Parfaitement! Tout de suite!

Guénadi Guénadiévitch toussota et, encouragé par les applaudissements, déjà sûr du succès brillant dont il était coutumier, il clama en agitant les bras :

— Notre premier but pratique est l'acquisition des sciences militaires par le plus grand nombre de nos camarades... Notre deuxième but pratique est la formation des cadres militaires. La tâche de ces cadres, à leur tour, sera celle-ci : 1° enseigner...

Guénadi Guénadiévitch parlait avec conviction et ce qu'il disait était bien accueilli des congressistes. Bolotov croyait que Guénadi Guénadiévitch lui-même, Véra Andréievna, le Dr Berg, le séminariste aux joues rouges et tous ceux qui écoutaient les paroles graves de la révolte étaient prêts, à tout moment, à défendre les barricades les armes à la main et à mourir sur elles. Et cependant ce discours était ennuyeux. Cela rappelait les *Hochkriegsrath* autrichiens, et les savants raisonnements de Pfull : " *Die erste Kolonne marschiert...* " " Est-ce que

Moscou a été écrasée parce que nous ne savions pas combattre? Est-ce qu'on nous a vaincus parce que je ne suis pas militaire? Est-ce que Pronka a été tué parce qu'il ignorait la tactique et la stratégie? Est-ce qu'il faut enseigner à Constantin des sciences spéciales? Est-ce qu'il s'agit de fabriquer ici, dans cet hôtel, le meilleur remède pour la révolution du peuple, de composer un guide pour le combat sur les barricades? Nous nous sommes battus quelques centaines... Pourquoi Moscou tout entière ne s'est-elle pas révoltée? Est-ce parce qu'il n'y avait pas de cadres? "

— ... 4° Ces cadres doivent prendre l'initiative de la révolte et choisir dans leur sein un état-major révolutionnaire. Alors d'un côté...

" *Die zwiete Kolonne marschiert* " pensait tristement Bolotov; et il sourit. Discrètement il sortit dans le couloir poussiéreux et étroit, couvert d'un passage de laine, où allait et venait le membre du bureau Zalkind, un vieillard ridé au visage pustuleux mais très animé et joyeux.

— Eh bien! Qu'en dites-vous? Voilà un congrès!...

Bolotov, sans répondre, le regarda de haut en bas.

— Quoi? Que signifie? Est-ce que ce n'est pas bien? Et Guénadi Guénadiévitch? Celui-là est un orateur: Danton!...

Zalkind entrebâilla la porte et y colla une oreille avide.

— Bravo! Bravo! Très bien! approuva-t-il en se tournant vers Bolotov.

Celui-ci, d'un pas lourd, gagna la rue. La neige mate était argentée; les sapins laissaient pendre leurs branches chargées de neige. Près du perron somnolait un camarade fatigué, et sur le ciel clair et froid brillait indifférente la Grande Ourse.

II

A ce congrès du parti, André Bolotov éprouvait le même trouble que celui d'un membre d'une famille très unie qui sait que ses frères se sont égarés dans une nuit sombre. Les barricades de Moscou avaient

laissé en lui une impression large, profonde, indélébile. C'était comme si là-bas, dans l'école incendiée, parmi les cadavres étendus sur la neige, il avait perdu une partie de son moi, de sa vie double. Le sentiment jaloux de propriétaire qui le possédait à l'étranger, l'exigence puissante d'un homme qui a le droit de décider, l'économie d'un maître parcimonieux, tout cela avait disparu sans retour. Maintenant il lui était même étrange de se rappeler qu'il y avait un temps naïf quand le parti avec ses congrès, ses barricades, ses comités, ses exécutions et sa terreur lui semblait un domaine florissant. Il lui était étrange de penser qu'il se considérait comme le membre le plus fidèle, le plus utile, le plus dévoué parmi les innombrables affiliés du parti. Il lui était étrange de s'avouer qu'il jugeait, prenait des décisions et prononçait des arrêts. Il lui était étrange de croire que lui, comptant ses forces comme un avare, au nom de " la cause " ménageait soigneusement sa vie. Mais le plus étrange était ce qu'il voyait au congrès. Il voyait que les délégués, jeunes et vieux, " militants " et " ouvriers obscurs ", " modérés " et " extrémistes ", faisaient exactement ce que lui-même avait fait toute sa vie et qui lui paraissait à présent erroné et inutile. Il voyait qu'ils prenaient des décisions, jugeaient et grâciaient au nom du parti, et conservaient leurs forces, tâchant, au nom du peuple, à diriger la révolution. Il ne pouvait reconnaître la valeur de leur travail. Il avait comme la sensation que des mitrailleuses, des bombes et du sang lui couvraient les yeux de fumée.

De même que tous, il n'avait pas compris que le gouvernement était victorieux. De même que tous, il attendait pour demain l'embrasement de l'incendie panrusse et l'ultime et glorieux combat, Mais, en partageant ces rêves roses, il ne se célait pas la dure vérité. Les barricades de Moscou lui avaient appris ce qu'il pressentait vaguement et que maintenant seulement il comprenait et sentait de toute son âme. Elles lui avaient appris ce que signifient le meurtre et la mort. Quand il était entré dans le parti, il avait réfléchi à la question de la violence. Le livre lui avait donné la réponse, et cette réponse, qui écartait tous les doutes, le satisfaisait comme elle satisfaisait Volodia, le D[r] Berg, Arsène Ivanovitch et Véra Andréievna. Il ne cherchait pas à définir la

terreur. Les journaux parlaient de la terreur, les proclamations y appelaient, le programme, adopté par le congrès du parti, la confirmait. En qualité de membre du parti révolutionnaire, il ne pouvait pas reviser la question depuis longtemps résolue et peut-être ne s'en reconnaissait-il pas le droit. C'est pourquoi le sens de la terreur, caché et terrible, le sens de la violence autorisée par les hommes, lui échappait. Mais maintenant il avait pitié de soi-même, pitié de ceux qui, ne comprenant pas le meurtre, appellent " aux combats sanglants ". Les barricades lui avaient appris, en outre, qu'on ne peut pas diriger la révolution, que ceux qui pensent la diriger, en réalité ne dirigent rien du tout et ne font qu'exécuter, docilement et timidement, les ordres inviolables du peuple. A donner des ordres " conspirateurs ", à voir le dévouement des camarades soumis, incontestablement prêts à mourir, peu à peu il s'était habitué à la pensée que c'était précisément lui, André Bolotov, — et en sa personne le comité, et par le comité tout le parti — qui dirigeait la révolution russe. Il se croyait le constructeur du clair avenir, celui dont le peuple insurgé écouterait la voix, le suivant sur la route tracée par lui. Et maintenant il était triste à la pensée que son erreur était si profonde.

Physiquement changé, amaigri, moins soigné de sa personne, abandonnant faux-cols et veston, il avait aussi changé moralement. Tandis qu'au congrès solennel il entendait les discours passionnés de Guénadi Guénadiévitch, les froids raisonnements du Dr Berg, les plaintes larmoyantes de Véra Andréievna, il savait déjà, avec certitude, que toutes ces palabres ne mèneraient à rien. Et il se rappelait Volodia, mais ses paroles, maintenant, ne lui semblaient pas dignes d'attention. " Évidemment Volodia ne comprend pas la mort et n'en sent pas la lourde responsabilité, et si Arsène Ivanovitch, le Dr Berg et Véra Andréievna se bornent aux paroles belliqueuses, Volodia qui méprise les conversations " intellectuelles " ne recule pas devant le sang. " Ainsi pensait Bolotov et il souffrait pour ses camarades mais, en même temps, il éprouvait un sentiment joyeux, un sentiment de paix claire, morale, comme s'il avait enfin trouvé la clé pour la solution d'un problème éternel et insoluble.

Bolotov couchait dans l'hôtel où se tenait le congrès. Il occupait une petite chambre, séparée de la pièce voisine par une simple cloison, qui sentait l'huile à brûler et quelque chose d'âcre, de renfermé, d'indéfinissable. Par un jour, au bas de la porte, entrait un rayon jaune pâle. De la pièce voisine arrivait une lente conversation que, malgré lui, Bolotov écoutait. Une voix monotone, ennuyée, disait sans se presser :

— Oui, voilà... Le moment des élections à la Douma approche... Oui... qu'en penses-tu, Sanka, laissera-t-on choisir librement ou non ?

— Diable !... répondit d'un ton de colère l'interpellé Sanka... On fera élire des portiers...

— Quoi ?... Des portiers ?...

— Pourquoi pas ?

Derrière la cloison un lit grinça. Quelqu'un soupira et se remua sur le lit. Une minute après la même voix lente reprit :

— Il s'agit... Oui... Et moi, je pense... que les paysans choisiront des hommes de gauche...

— De gauche ?... Non mon ami... Flûte...

— Et moi, je pense... quand même...

— Pourquoi le penses-tu ?

— Comme ça...

— Comme ça... En voilà un sage... Eh bien, si on choisit à gauche, on dissoudra la Douma.

— On dissoudra... Oui... Vaut mieux qu'on fusille... Tant c'est pire tant c'est mieux... Oui...

De nouveau quelqu'un soupira.

« De quoi parlent-ils ? » Bolotov paresseusement ouvrit les yeux. « Qu'on fusille... Tant c'est pire tant c'est mieux... Quoi mieux ? Mieux si l'on pend les députés, alors les paysans comprendront... Les paysans comprendront... mais moi, j'ai déjà compris... Oui... »

Dans le couloir sonore, en causant et frappant du talon, passaient deux camarades. Bolotov entendit des voix hautes dans le silence de la nuit :

— Arsène Ivanovitch sait... Je te dis,.. Écoute-moi... Il dit : l'insurrection...

— Quand ?

— Mais au printemps, sans doute.

— Au printemps ?

— Et toi, qu'en penses-tu ?

— Chez nous, mon cher, on n'attend que cela... Voilà ce que je te dirai... Chez nous... Oui... Que le comité ordonne ėt alors...

— Mais, est-ce que le comité ordonnera ?

— Arsène Ivanovitch l'a dit. Comment pourrait-il faire autrement ? Mais écoute... chez nous...

“ L'insurrection au printemps... que le comité l'ordonne... Ils attendent le papier du comité !... ” Bolotov, malgré lui, sourit. “ Et si la révolte éclate ?... Les cadres révolutionnaires militaires ! L'état-major ! *Die erste Kolonne marschiert...* Si la révolte éclate, si c'est une révolution nationale, alors on n'aura pas besoin de nous, probablement. Nous appelons à verser le sang... Et nous, nous... Et moi ? ” La lumière du couloir s'était éteinte. Soulevé sur son lit dur, la couverture sale rejetée, Bolotov, longtemps, avec des yeux troublés, regarda dans le noir. Soudain, les pensées audacieuses qui mûrissaient en lui, par un pressentiment, et dont en secret il avait peur, se mirent à parler dans son âme avec une force irrésistible. Il lui devenait clair qu'il n'était point appelé à diriger le parti, qu'il n'avait point le droit de ménager sa vie et que, non seulement il était obligé de périr mais qu'il n'avait ni le pouvoir ni la force de vivre. Il lui devenait clair que le sang répandu sur les barricades, le sang de Skedelsky, de Pronka, de Roman Alexéievitch, de Slezkine, de l'officier de dragons, le sang de ces soldats anonymes que Vania avait fait sauter avec sa bombe vengeresse, exigeait un sacrifice non parcimonieux mais enthousiaste, total. Aussitôt que cela lui fut devenu clair, Bolotov se sentit allégé comme si un fardeau trop lourd était tombé de ses épaules, comme s'il avait acquis la liberté sainte. “ Qu'ils attendent l'insurrection, qu'il escomptent la dissolution de la Douma, moi, je sais ce qu'il faut faire, pensa-t-il tout heureux. Je ne puis et n'ai pas le droit de vivre. Que soit la terreur, que soit le meurtre, que soit le crime, que soit le sang, s'il y a la vérité sur terre, si dans la vie tout n'est pas folie et mensonge, alors la vision de la vérité,

l'ombre de la justice est dans ma mort librement consentie ". Et se tournant vers la mince cloison, pénétrée de l'odeur de colle, il s'endormit d'un sommeil calme et joyeux.

III

A l'extrémité reculée du couloir, dans une chambre sale aux rideaux de mousseline, où se trouvait un lit de deux personnes, se tenait la séance " plénière " du comité à laquelle Arcade Rosenstern manquait seul. Par hasard il était en retard au congrès. Les derniers mois il " travaillait " sur la Volga, et ne faisait à Pétersbourg que de rares apparitions. Arsène Ivanovitch et le D[r] Berg se plaignaient hautement de son absence trop longue. Rosenstern, favori du parti, donnait du poids à leurs décisions et de l'importance à leurs paroles.

Après avoir examiné quelques affaires urgentes : achat d'armes, rapport au congrès international, " expropriations ", édition d'un nouveau journal et meurtre du gouverneur de Moscou, à une heure du matin les camarades abordèrent l'examen de la dernière question à l'ordre du jour : l'incident entre l'organisation militaire et l'union militaire. Cet " incident " préoccupait les gros bonnets du parti et faisait le sujet de conversations sans fin. L'affaire consistait en ce que l'organisation militaire avait publié un appel sans l'avis de l'union, alors que le droit de diriger les " feuilles militaires " appartenait, statutairement, à l'union seule. L'importance de principe de cette affaire résidait précisément dans son côté juridique : l'organisation militaire avait-elle le droit d'imprimer des tracts sans autorisation, sans censure ?

Quand Bolotov frappa à la porte, fermée à clé, le représentant de l'organisation militaire, un jeune et bel étudiant timide, à la moustache frisée, s'évertuait à démontrer à Arsène Ivanovitch la légitimité de ses actes.

— Mais, permettez, Arsène Ivanovitch. Mais qu'est-ce donc ?... Permettez-moi de vous expliquer... Pourquoi n'avons-nous pas le droit

d'éditer des proclamations? Le bureau d'organisation a le droit... N'importe quel comité de district a le droit, et nous, non... Permettez-moi de vous expliquer... Est-ce qu'il y a dans notre appel quelque chose de contraire à l'esprit du parti? Soyez bon de regarder vous-même. Non, c'est très mal si les camarades chicanent sur les petites choses.....

— Hé, mon nourricier, quand on aime la groseille il faut aimer l'acidité, remarqua avec importance Arsène Ivanovitch. C'est comme ça... Eh bien, qu'y a-t-il donc dans les statuts?

— Mais, quoi, les statuts?... Non... que font ici les statuts? Je vous dis, en conscience...

— Excusez, Arsène Ivanovitch, intervint froidement le Dr Berg, en arrangeant sa cravate jaune vert et sans regarder l'étudiant. Si vous invoquez les statuts, il est de mon devoir d'indiquer que ce paragraphe peut être interprété de deux façons. D'après le sens exact des remarques du paragraphe 7...

" Mon Dieu! Est-ce que tout cela est si important! " pensait Bolotov, en regardant distraitement la chambre étroite, enfumée, pleine de camarades. Dans le coin, près de la fenêtre, il remarqua avec plaisir son ami Alexis Grouzdlev, venu du Midi. Membre du comité, il " travaillait " à la campagne, comme un obscur ouvrier du parti, ne négligeant aucune besogne, même la plus humble. Grand, les cheveux clairs, épais, un visage russe, franc, il évitait soigneusement les discussions violentes. Bolotov savait cela et l'aimait. Bolotov n'écoutait pas les interprétations du § 7... Ayant remarqué cela, Arsène Ivanovitch sourit aimablement et s'adressant à l'étudiant dit :

— Eh bien, Monsieur, nous examinerons cette affaire... Oui... Oui... nous l'examinerons... on ne peut pas comme ça... d'un coup... Et après nous vous convoquerons... Il faut, mon nourricier, de l'intelligence, ici... Nous avons de la besogne par-dessus la tête... On ne peut tout faire...

Depuis que Bolotov s'était battu sur les barricades le respect de ses camarades pour lui avait encore grandi. Même le Dr Berg, qui s'était élevé ouvertement contre son départ pour Moscou, maintenant ne cachait pas sa joie. Le courage de Bolotov, sa témérité et cette circonstance extraordinaire qu'il avait frôlé la mort comme un simple membre

du parti, donnaient à ses camarades le droit légitime de se persuader et de persuader aux autres que si le comité n'avait pas dirigé l'insurrection de Moscou, du moins y avait-il pris part. Même, comme il arrive toujours, les membres du comité non seulement ne doutaient pas d'avoir autorisé le départ de Bolotov pour Moscou, mais ils étaient convaincus de l'avoir mandaté à cet effet, au nom du parti, et si Bolotov leur avait rappelé qu'il était parti sans leur autorisation et même malgré leur désir, ils en eussent été sincèrement étonnés et ne l'eussent point cru.

— Eh bien, eh bien, mon nourricier, racontez-nous ce qui s'est passé là-bas, commença Arsène Ivanovitch en embrassant Bolotov sur ses joues non rasées. Nous vous avons attendu longtemps et, il n'y a pas à se le dissimuler, nous étions inquiets. Que fait notre André Nicolaievitch ? disions-nous ; et il n'y avait où demander et par qui savoir.

Bolotov serrait des mains, souriait, embrassait des barbes et des moustaches mais il ne pouvait oublier pour un moment ce qu'il avait résolu si audacieusement la nuit précédente. Dans cette chambre étouffante, après des discussions et des discours stériles, au milieu des camarades plongés dans leurs affaires, il était malaisé et difficile de parler de sa décision. A prononcer les paroles non exprimées il en eût diminué le sens solennel.

— Et voilà, nous cherchons et ne pouvons trouver comment faire avec messieurs les militaires... De vrais polissons... disait maintenant Arsène Ivanovitch en tenant Bolotov par les épaules.

Bolotov se retira près de la fenêtre. Derrière les doubles vitres gelées il regardait la nuit douce et sombre. Il semblait à Bolotov que ses pensées orgueilleuses étaient étrangères à Arsène Ivanovitch, et à tous ses camarades non éprouvés par la mort. Il lui semblait qu'aucun d'eux ne saurait comprendre et que ses paroles seraient comme une offense, comme une tromperie. Tout d'un coup il comprenait que le meurtre de Slezkine, la défaite de la compagnie, le combat désespéré pour la possession de l'école — ces journées de vérité cruelle, inoubliable n'étaient, pour tous ceux qui n'avaient pas pris part à l'insurrection, qu'un récit intéressant sur les barricades, le court récit d'un témoin occasionnel. Il comprenait que les paroles ardentes lui manquaient pour raconter sa vie

bouleversée, pour faire sentir aux autres ce que lui-même sentait si fortement. Il voulait se taire, mais la vieille habitude de ne rien cacher au comité l'emporta sur son doute. Tous attendaient qu'il parlât. Un peu pâle, il commença d'une voix haute :

— Arsène Ivanovitch...

— J'écoute. mon nourricier, j'écoute...

— Arsène Ivanovitch... Je voudrais déclarer...

Arsène Ivanovitch se tourna de tout son corps vers lui et hocha approbativement la tête.

— Je voudrais déclarer... que je... J'ai décidé d'entrer dans la compagnie de combat...

Le Dr Berg leva ses sourcils étroits et, étonné, le regarda. Véra Andréievna plissa son front ; Zalkind clignota de ses paupières rouges. Il se fit un silence gêné qu'Arsène Ivanovitch rompit le premier.

— Eh bien... c'est une bonne chose... La terreur est nécessaire... et, dans la terreur, les hommes comme vous sont nécessaires... Je ne puis ne pas vous encourager... c'est-à-dire, ne pas encourager votre désir... Seulement... seulement, nourricier, qui de nous ne désire pas cela, n'en rêve pas ?... — La voix d'Arsène Ivanovitch soudain chevrota et sa longue barbe blanche trembla. Mais voilà, nous n'allons pas... nous n'allons pas... Et pourquoi ? Parce que si l'on met trop de sel, on cessera de manger... Parce que nous avons endossé la responsabilité... que nous nous sommes chargés d'un lourd fardeau... — Arsène Ivanovitch soupira — Hé, mon cher André Nicolaievitch, votre désir est splendide... Mais seulement... seulement, écoutez un vieillard. ce n'est pas le moment... Il faut attendre, mon cher... Oui, attendre...

Il était tard ; les bougies achevaient de se consumer en répandant une odeur âcre ; dans les coins s'épaississait l'ombre où plongeaient les silhouettes des camarades. La fumée du tabac, chaude, bleuâtre, emplissait la chambre. Bolotov ressentit du dépit. " Est-ce que le comité a le droit de m'interdire... Est-ce qu'il a le droit de dire : tu ne tueras point ? Est-ce qu'il a le droit de dire : meurs ! " Lentement il se leva, et grand, pâle, maigre, les yeux bleus brillants, il s'approcha de la table toute tachée de bougie.

— Moi, Arsène Ivanovitch, j'ai déjà résolu cette question...

— Non, non, permettez... que dites-vous là ? s'agita Guénadi Guénadiévitch. — Comment, résolu ? Ici, mon cher, sont en jeu les intérêts les plus hauts du parti ; ici vous n'avez pas le droit de décider seul. Cette question doit être discutée... Comment est-ce possible, comme ça ?...

— Excusez-moi...

— Non, je n'excuse pas, mon cher, et il ne peut être de conversation sur ce sujet. Permettez... Les intérêts les plus hauts du parti sont en jeu, *Caveant consules*, et je vous le dis d'avance, je ne consens pas... Nous avons besoin de vous dans le comité... Que serait-ce donc ? Aujourd'hui, c'est vous qui partez ; demain ce sera Arsène Ivanovitch ; après demain, moi... Tout le monde désire travailler dans la terreur. Qui donc restera... Non, voyons, est-ce possible ainsi ?...

— Moi, je proposerais de mettre cette question aux voix, dit sèchement le Dr Berg, en frottant ses mains fines. J'espère que vous vous soumettrez à la majorité ? s'adressa-t-il à Bolotov.

Celui-ci ne répondit pas. " Est-ce qu'en effet on votera ? Votera quoi ? Si je dois vivre ou mourir ? " Cette idée lui parut si drôle et si stupide qu'il ne se fâcha même pas. Déjà le Dr Berg comptait les voix. Bolotov n'en croyait pas ses yeux : " Alors, c'est bien vrai, le comité a le droit de permettre ou d'interdire ? Alors, la mort et le meurtre sont décidés à la majorité des voix ? " Écartant le bras du Dr Berg, il regarda fixement et avec colère Arsène Ivanovitch :

— Excusez-moi ; je ferai ce que j'ai résolu.

— Des blagues, mon ami, des blagues..., rit Arsène Ivanovitch. Est-ce que vous désobéirez au comité ?

— La violation de la discipline entraîne... commença avec importance le Dr Berg. Mais Bolotov ne l'écoutait plus. Sans mot dire, à grands pas, il sortit de la chambre. Dans le couloir presque obscur Grouzdlev, tout confus, le rejoignit. Bolotov, rapidement, se retourna.

— Et vous aussi, Grouzdlev, vous avez voté ?...

— Sans doute. Eh quoi !

— Rien.

Et bien que Grouzdlev, qui s'était tu toute la soirée, ne fût pour rien

dans le vote, Bolotov, pris d'une colère soudaine, qui ne raisonne pas, déversant toute l'angoisse de ses journées sombres, se mit à lui reprocher son hypocrisie.

— Oui, vous... Mais comprenez-vous ce que vous dites? Comprenez-vous ce que vous avez fait? Oui, ou non, le comprenez-vous? Pourquoi les camarades meurent-ils, et pourquoi vous, Grouzdlev, vivez-vous? Qui a besoin de votre vie? Et moi? Pourquoi est-ce que je vis? N'avons-nous pas de honte; pas de conscience? Comment n'avez-vous pas honte?

Grouzdlev, timidement, haussa les épaules. Son visage doux, franc, offensé, s'empourpra. Il sourit :

— Mais qu'avez-vous donc? Tout cela, c'est comme ça... Oui...

— Quoi, oui?

— Mais " la cause " n'est pas toute dans la terreur... Est-ce donc si difficile de périr? — Il rougit encore davantage. Vous me croyez? Oui? Eh bien, alors vous savez qu'il y a un autre travail... qui est peut-être encore plus difficile : la propagande parmi les paysans, les ouvriers, les soldats, les masses... Est-ce que ce n'est pas nécessaire... Est-ce que le révolutionnaire est seulement celui qui sort une bombe à la main? Qui se bat sur la barricade? Est-ce que moi je ne sers pas la révolution? Est-ce que mon travail n'est pas utile?

— Ah! Grouzdlev, je ne parle pas de cela!...

— De quoi donc parlez-vous?... Écoutez, Bolotov, je vous dirai... Eh bien, Arsène Ivanovitch est un vieillard; il ne faut pas se fâcher contre lui... Eh bien, le Dr Berg... Eh! le Dr Berg... Moi, vous me connaissez... Je ne puis vous comprendre... La terreur n'est qu'un moyen, un des quelques bons moyens... Gloire et honneur à celui qui marche dans cette voie! Mais ce n'est pas la mienne, je ne la suivrai pas... Consciemment je ne la suivrai pas... Parce qu'il ne s'agit pas de mourir ou non ; il s'agit d'être le plus utile possible... Nous sommes si peu nombreux... Il y a si peu d'hommes qui savent ce qu'ils veulent, qui le savent bien, pour lesquels la révolution n'est pas simplement une émeute mais un bouleversement profond des idées... Et voilà, vous vous en allez... Écoutez... venez avec moi chez les paysans, à la cam-

pagne. Là, c'est un travail vivant, les mots seuls ne suffisent pas...

Grouzdlev se tut et, avec un espoir timide, regarda Bolotov dans les yeux. Bolotov sourit :

— Vous ne me comprenez pas... Ce que vous faites est très utile, toute ma vie je l'ai fait... seulement...

— Quoi, seulement ?

Bolotov ne répondit pas. Il fit un geste de la main et s'en alla dans sa chambre. Au comité, longtemps encore il fut question de lui.

IV

A Tver, Volodia n'avait pas eu de chance. Pour rallumer l'insurrection qui s'éteignait et arrêter le régiment Sémionovsky, il avait résolu de faire sauter la voie ferrée. Mais il n'avait pu trouver de dynamite et, lui-même ne sachant pourquoi, il était retourné à Moscou. Sa compagnie était écrasée, la dernière barricade détruite. Sur la place Koudrino, près des bûchers, fumaient des poteaux à demi-consumés, des palissades arrachées, des tonneaux, des planches, des encadrements de fenêtres, misérables vestiges de l'insurrection vaincue. Presnia était occupé par les troupes. A Grouziny on entendait la canonnade et, près du couvent de la Passion, le portier montrait aux marchands les traces des balles. Comprenant que la bataille était perdue, Volodia, le même soir, partit pour Pétersbourg.

L'insuccès de Moscou le mettait hors de soi. Il en voyait la raison dans la timidité. Il s'indignait parce que Zalkind s'était montré avare d'argent, qu'Arsène Ivanovitch n'avait pas donné de cartouches et que le Dr Berg n'avait pas " organisé " des compagnies. Il accusait le comité de honteuse inaction et le parti de négligence. Il croyait sincèrement que les ouvriers auraient pu s'emparer de Pétersbourg et que les camarades avaient eu peur. Il pensait que si l'on avait eu seulement cinq kilogrammes de dynamite, Moscou tombait aux mains de Serge. Il

pensait que si à la place d'Arsène Ivanovitch, du D[r] Berg, de Véra Andréievna, il y avait eu d'autres personnes, voyant mieux et plus courageuses, le sort de la Russie eût été changé. Il ne comprenait pas, il ne pouvait comprendre, que le succès de l'insurrection ne dépendait point de leur volonté consciente, et que chaque membre du parti avait raison. Pronka avait raison en mourant sur la barricade; Vania avait raison en jetant la bombe; Berg avait raison en défendant le comité; Bolotov avait raison en défendant Moscou. Chacun faisait précisément ce qu'il pouvait et devait faire, dans la mesure de ses forces. Et si les forces étaient insuffisantes, si l'insurrection était écrasée, ce n'était ni Bolotov, ni Berg, ni Arsène Ivanovitch — des individus isolés — qui en étaient coupables. Mais Volodia ne voyait pas cela. Révolté de la douloureuse défaite, convaincu que la faute en était au comité, irrité du sacrifice inutile, il se repentait amèrement de sa confiance. Il ne se rendit pas au congrès. Les congrès du parti, les conférences et les conseils lui paraissaient de simples divertissements d'intellectuels oisifs. Depuis longtemps il avait résolu toutes les questions. Il pensait qu'il n'y a déjà plus à parler, à décider, qu'il n'y a point à hésiter, qu'il faut se venger et non " remuer la langue ". Il pensait encore que dans la révolution il n'y a pas de commandement, que la terreur n'est pas un crime et qu'un homme a le droit sur la vie d'un autre, comme lui a le pouvoir sur sa bande. Et, comme Bolotov, il sentait péniblement sa solitude. " Poltrons!... Misérables poltrons!... " maugréait-il avec colère, entre ses dents, en suivant la Perspective Ismailovsky. Un vent frais soufflait de la mer; une poussière mouillée tombait; la neige humide fondait; dans un brouillard de pluie plongeait la colonne de la Victoire. Il était trois heures et déjà les feux électriques s'allumaient. Volodia, sa tête bouclée, noire, cachée dans son col relevé, marchait rapidement sur le trottoir glissant.

Dans la cinquième rue, dans l'appartement de " conspiration " qu'il avait installé, habitait Olga, sa camarade et son amie, et plus il approchait de la cinquième rue, plus ses pensées devenaient calmes. Maintenant il pensait à Olga, à ses yeux malicieux, à sa voix que tout de suite, dans dix minutes, il allait entendre, à sa main chérie qu'il serrerait. Il

était venu à Pétersbourg pour Serge, pour Vania, pour Constantin, mais pourquoi n'était-il pas allé de la gare droit au lieu de ralliement du parti, il n'aurait pu l'expliquer, et si on lui eût dit que c'était l'amour qui le tenait, il aurait ri.

Il arriva à la maison sombre de cinq étages et, ayant traversé la cour malpropre, il monta l'escalier. Olga, grande, les cheveux plats, en robe noire, simple, lui ouvrit la porte et bien que ne s'étant pas vus depuis un mois, pendant lequel elle l'attendait, tremblant et pleurant pour sa vie, ils se rencontrèrent comme s'ils s'étaient séparés la veille. Volodia, énorme, les épaules larges, sans dire bonjour ni ôter son pardessus, s'assit sur le divan.

— Olga!

— Quoi?

— Olga!

— Quoi, mon cher?

— Que faut-il faire maintenant?

Elle réfléchit. Lui, impatient, haussa les épaules.

— Que penses-tu, Olga?

— Ce que je pense?... Oui?...

— Ah, mon Dieu! ne traîne pas comme ça...

Le visage rond d'Olga devint soudain froid et laid.

— Volodia, voici ce que je te dirai... Tu demandes ce qu'il faut faire? Je ne sais pas... Mais, écoute... Il y a des hommes,... c'est l'immense majorité, qui ne peuvent rien, n'osent rien, ne comprennent rien... l'insuccès les met au désespoir... Des enfants faibles...

— Eh bien?

— Eh bien... Il y en a d'autres... — Soudain elle se pencha vers lui et d'un mouvement félin enlaça son cou. — Écoute, Volodia... dis, si un homme est décidé à tout, s'il a tout supporté, tout compris, tout vécu, s'il a regardé jusqu'au fond l'abîme noir, la terrible obscurité... Et si cela ne lui a pas paru trop effrayant... s'il a regardé et la tête ne lui a pas tourné... Dis, qu'en penses-tu... Est-ce qu'il est comme tous les autres? Est-il un enfant faible? ou a-t-il le pouvoir sur les hommes? Le pouvoir sur leur vie et leur mort?...

Volodia, étonné, ne comprenant pas ce qu'elle voulait dire, la regardait. Elle se serra contre lui, ses yeux gris, malicieux, proches des siens. Il soupira.

— Il ne faut pas avoir peur, mon chéri... A un homme pareil, tout est permis. Tu entends : tout. Pour lui il n'y a pas de péchés, pas d'interdictions, pas de crimes. Il faut seulement oser. Les hommes disent : le mensonge, et en ont peur. Les hommes disent : le sang, et en ont peur... Les hommes ont peur des mots... Que l'abîme soit très profond... mais est-ce qu'il n'y a pas aussi l'abîme, en haut? Heureux celui qui connaît l'un et l'autre. Voilà ce que je pense. Nous nous sommes décidés à une chose grande, terrible, effroyable... Nous nous sommes résolus à la révolution, à la terreur, au meurtre, à la mort. Celui qui veut absorber absorbera... Il absorbera aussi le mensonge, le sang et la souffrance. Et celui qui ne peut pas... celui-là, sans doute, périra... Et ce sera bien fait pour lui! termina-t-elle cruellement, avec mépris.

Volodia l'écoutait à peine. Parce qu'elle était ici, à côté de lui, parce que ses tresses étaient détachées, parce que, sous l'abat-jour la lampe éclairait et qu'il faisait doux dans la chambre, il se sentait non plus le grand, le fort, le célèbre Volodia, mais un petit garçon qu'on réchauffe. Devinant ce sentiment secret, Olga lui murmura à l'oreille :

— Mon chéri, comme tu es fatigué.

A peine eut-elle dit cela que Volodia, pour la première fois depuis de longs mois, sentit combien profondément il était fatigué : fatigué par sa vie errante, par sa lutte cruelle et impitoyable. Il ferma les yeux et, baissant sa tête ébouriffée, oubliant le parti, la compagnie, la révolution, oubliant même Olga, avidement, comme un ivrogne, il s'abreuvait du repos mérité et court. Il n'y avait plus de vie, de sang, de mort, de barricades, de terreur, de gendarmes, de comité, il y avait seulement la béatitude infinie du repos.

Olga, sans se détacher, le regardait en souriant. Avec ses cheveux en désordre, ses joues pâles tachées, sa longue barbe inculte, il lui paraissait encore plus beau. Mais bientôt, Volodia, comme endormi, secouant sa chevelure, répéta sa question :

— Alors que faire maintenant ?

— Que faire ? — Olga, mécontente, leva les sourcils. — Ce n'est pas à moi de décider, Volodia; c'est à toi...

Volodia, sans répondre, tournait entre ses doigts une cigarette éteinte.

— Écoute, Olga, commença-t-il enfin; tout ça, des blagues... Je ne connais rien à la philosophie... mais je sais que je ne puis pas me réconcilier... Non je ne puis pas... Je les hais,.. comprends-tu je les hais... Il y a deux routes : l'une avec le parti, le Dr Berg, la route des congrès, des statuts, des programmes, des commissions et toutes les chancelleries, que le diable emporte ! J'ai suivi cette route... A quoi a-t-elle mené ? L'insurrection est écrasée; la terreur n'est plus... Peut-être le parti grandit-il, mais la révolution périt... Il y a une autre route, Olga... Ecoute-moi... A la guerre comme à la guerre... Comprends-tu. J'ai décidé — que je sois seul aujourd'hui, demain nous serons nombreux... Je ne veux pas de mains blanches, de conseils raisonnables, je ne veux pas de leurs menaces sur le papier. Je ne sais pas pardonner et ne pardonnerai pas...

Il repoussa la main d'Olga et se leva. Déjà il ne sentait plus la fatigue. Il était empoigné par cette résolution tendue comme une corde, qui avait surgi en lui chez Slezkine et qui l'avait fait accourir à Tver, chercher de la dynamite. Il lui semblait qu'il n'y avait ni supplices, ni sacrifices, ni épreuves capables de l'arrêter. De plus, il lui semblait que telle était la volonté suprême du peuple, et que ce n'était pas lui, le révolutionnaire Glébov, qui prononçait ces paroles enthousiastes, mais que le peuple parlait par sa bouche, le peuple miséreux, humilié, le terrible peuple russe.

— Et l'argent ?

— Quel argent ?... Le comité donnera l'argent.

Olga hocha pensivement la tête :

— Le comité ne donnera pas d'argent.

— Il ne donnera pas ? Alors qu'il aille au diable ! — Volodia frappa du poing sur la table. — Je trouverai l'argent, moi.

— Mais où, Volodia ?

— Où ? S'il n'y a pas d'argent on tuera. Je trouverai des millions. J'ouvrirai les coffres des banques. Je prendrai l'argent les armes à la main, tu entends ? Tu me crois ? Je m'en moque du comité de Berg ! Oh ! ils s'en souviendront ! Les nids des gentilshommes flamberont. Oui...

Barbu, bouclé, noir, les yeux étincelants, Volodia se dressait devant elle de toute sa taille. Maintenant, avec un orgueil enthousiaste, elle le regardait droit dans les yeux. Elle était sûre qu'il tiendrait parole ; sûre que c'était sa volonté inébranlable et aussi sa volonté à elle. A bas les Bolotov, les Berg, les Zalkind, les vieillards ! A bas le parti bourgeois et raisonneur ! Tout est permis, tout. Au nom du peuple, pas d'hésitation. Il n'y a pas de crimes. Et lui, Volodia, son héros, est le chef royal. Il montrera au peuple le chemin de la liberté, il sauvera la Russie expirante ! Et heureuse, une rougeur brillante sur les joues, sans mot dire, elle se penchait vers lui.

V

Volodia se mit en quête du comité et lui communiqua sa décision. Les prières, les supplications, les larmes mêmes d'Arsène Ivanovitch ne l'ébranlèrent point. Volodia se rendit dans le Midi, de là sur la Volga, et, en deux mois, il se trouva à la tête d'une compagnie enrôlée par lui. Serge et Vania ne l'avaient pas suivi : ils avaient refusé nettement de quitter le parti. Bolotov aussi n'avait pas répondu à l'appel de Volodia. En revanche, Epstein, étudiant connu de tout Pétersbourg, chassé de l'université lors des désordres, s'était joint à lui.

Rouvim Epstein se tenait pour un savant. Passionnément et, comme il lui semblait, scientifiquement, il critiquait le programme approuvé par le congrès général du parti, aux fautes et erreurs duquel il attribuait la déviation du sens de la révolution. Il prônait que la république démocratique était une demi-mesure surannée et que le parti devait aspirer non au pouvoir mais à l'organisation libre des communes anarchistes. Il

prouvait qu'au nom de ce but supérieur les moyens les plus violents sont légitimes. Il conseillait de piller les boutiques, d'incendier les propriétés, d' " exproprier " au profit du peuple les biens des personnes privées. Il affirmait que l'ennemi le plus dangereux de la révolution était non le gouvernement mais la bourgeoisie et qu'il ne fallait point épargner le bourgeois méprisable. Avec ses lunettes bleu foncé et ses joues verdâtres, on le voyait dans toutes les réunions, dans tous les meetings et congrès. Il parlait beaucoup, discutait avec chaleur et, invariablement, terminait ses discours par l'appel véhément aux armes.

Quand il apprit que le célèbre Volodia rompait avec le comité, tout joyeux il courut chez lui et longtemps, fougueusement, l'exhorta d'élargir le cadre de la compagnie et de créer un parti de combat, un parti véritablement révolutionnaire. Il exposait en détail le programme, vérifié scientifiquement, et le plan indéfectible, qu'il avait élaborés. Volodia, en baîllant, regardait ses bras faibles, sa poitrine rachitique ; il écoutait avec indifférence sa voix assurée et attendait patiemment la fin de son long discours. " Le merle n'est pas gros mais il siffle très fort " se disait-il à part soi. Mais comme Epstein exposait des idées banales et pouvait remuer la langue, c'est-à-dire, à l'occasion, défendre " la plate-forme " de la compagnie, Volodia l'accepta.

Epstein était heureux. Il pensait que Volodia partageait les opinions extrêmes et que dans l'histoire ancienne et profane de la révolution, dévoyée, allait s'ouvrir une page glorieuse : l'apparition d'un nouveau parti, indiscutablement victorieux, construit d'après sa théorie à lui, Epstein.

Volodia croyait en son étoile. Il sentait en soi une source abondante de forces non dépensées, de courage, de haine, d'admiration, de foi. Il ne doutait pas que la voie choisie par lui fût la seule raisonnable et inévitable. Mais après deux mois de travail pour créer une compagnie solide, tandis qu'il se préparait aux premiers pas — une expropriation importante et difficile — il pensait parfois avec crainte à ce qu'il adviendrait si cette première affaire ne réussissait pas. Alors qu'il était membre du parti il n'avait pas ce souci. Il savait qu'après lui marcheraient des centaines de camarades, qui termineraient ce que lui-même n'aurait pu

accomplir, et qu'avec ces camarades, fût-ce même le D[r] Berg, le grain semé ne périrait pas et le champ serait couvert d'épis.

Mais maintenant, en regardant les membres de sa compagnie de combat : Epstein, Constantin, le lycéen Mitia, le forgeron Prokhor, le garçon de bureau Elizar, tous ces hommes qu'il avait entraînés par son courage, il se disait avec tristesse que si, demain, il était pendu, personne ne pourrait prendre sa place au gouvernail. Il chassait obstinément cette pensée. Il se répétait que l'insuccès était impossible. Il écoutait les paroles enflammées d'Olga, mais, malgré cela, il ne pouvait étouffer l'angoisse de son cœur.

On parlait à Odessa d'un révolutionnaire isolé, un matelot déserteur connu sous le nom de Moukha. Après une courte hésitation, Volodia résolut d'avoir une entrevue avec lui. Il espérait fortement trouver enfin un compagnon digne. Il lui fixa rendez-vous à Moscou. Ayant rassemblé à Tver la bande dispersée dans toute la Russie, il donna l'ordre d'attendre son retour et, sans prendre conseil d'Olga, partit pour Moscou, déjà pacifiée.

A Sokolniki ça sentait le printemps. La neige blanche, gonflée, commençait à murmurer et, en plusieurs endroits, se montrait la terre mouillée, gluante, noire. Dans l'air encore froid mais déjà printanier les moineaux pépiaient. Moukha, un garçon d'une trentaine d'années, élancé, l'air brave, comme fondu d'un seul bloc d'acier, une boucle de plomb à l'oreille, marchait sans hâte en se balançant sur ses fortes jambes. Volodia, énorme, marchait près de lui ; il paraissait encore plus gauche, et, l'air attentif, de côté examinait Moukha, qui racontait sa vie. Celui-ci parlait facilement, sans gêne, évidemment avec une indifférence feinte. Volodia était pour lui un brave ataman, un chasseur :

— D'abord j'ai vécu tranquille... J'avais une petite maison, une femme... Seulement, bientôt j'ai remarqué que ma femme, excusez-moi... chuchotait avec M. l'Inspecteur de police ; et impossible de comprendre si c'est affaire entre eux de politique ou d'amour. Eh bien, je n'ai pas voulu attendre longtemps. A quoi bon traîner ? C'était l'automne ; la nuit était noire ; on ne voyait rien... J'ai décroché mon fusil à double canon et je suis allé dans la rue. La rue était obscure ; il y avait de la

lumière aux fenêtres. Ma femme était assise et cousait à la machine, la lampe posée sur une table, à côté d'elle. On la voyait toute. Eh bien, j'ai épaulé mon fusil et tiré... une... deux... Voilà! La balle a frappé juste là, — il indiqua du doigt le haut de la tempe.

— Tu l'as tuée?

— Parfaitement, tuée.

Volodia fronça les sourcils.

— Et pourquoi es-tu allé dans le bataillon disciplinaire? demanda-t-il sévèrement une minute après.

— Dans le bataillon disciplinaire?

— Oui.

— Dans un moment d'emportement j'ai frappé un officier, dit négligemment Moukha, qui cracha et alluma une cigarette. Dans l'air bleu monta un filet mince de fumée.

— Eh bien?

— Quoi?

— Mais parle.

— Que dire, Vladimir Ivanovitch?... Eh bien, si vous voulez savoir, alors sachez que dans le bataillon disciplinaire le chef m'a fait fouetter... Oui...

— On t'a fouetté?

— Parfaitement; deux fois.

— Pourquoi?

— Pour le tabac, parce que je fumais des cigarettes interdites.

— Et toi?

— Moi? Quoi, moi? — Moukha sourit en montrant ses dents blanches comme du lait. Son visage aigu au nez aquilin paraissait encore plus aigu. Dans ses petits yeux étroits passaient des lueurs rapides. — C'est à supposer que je leur ai revalu cela... Je pense que jusqu'aujourd'hui ils ne l'ont pas oublié...

— Tu as tué?

— Parfaitement. J'ai tué sa seigneurie, M. le chef de bataillon... — Moukha jeta sa cigarette. — Et alors j'ai commencé à vivre "illégalement". Avec le comité je n'ai pas pu m'arranger: — "Tu es un bandit" disent-

ils. Oui, messieurs les nobles membres du comité, messieurs les étudiants s'expriment ainsi. — " Parfaitement, un bandit ". — " Nous n'avons pas besoin de gens pareils ", disent-ils. Je réponds : — " Comme il vous plaira... A moi aussi, de tels que vous ne conviennent pas. " Je m'en suis allé. — Il sourit de nouveau. — Permettez, encore une cigarette...

Pendant qu'il l'allumait, Volodia le regardait avec curiosité : son bonnet de mouton sur les sourcils, sa veste de fourrure, les mouvements aisés, arrondis, de ses bras courts.

— Tu bois ? demanda Volodia.

— Parfaitement, je bois, répondit Moukha, en levant les yeux.

Volodia se tut.

— Eh bien ?

— Mais quoi, on ne peut pas raconter tout... Je m'en suis allé ; j'ai vécu à Odessa... Là j'entends dire que le propriétaire du débit de tabac, Michel Efimovitch Jijine, est un mouchard. " Ah, crapule ? pensé-je, attends un peu ! " Je choisis le moment, savez-vous, après le dîner, quand le patron dort... J'arrive dans la boutique. La patronne paraît : — " Donnez-moi, lui dis-je, des cigarettes à la Colombe, dix pour cinq kopeks. " — " Nous n'en avons pas ", me dit-elle. — " Comment, il n'y en a pas ? C'est impossible. Tantôt j'en ai acheté. Cherchez bien. " Elle se met à chercher. — " Non, dit-elle, il n'y en a pas. " — " Dans ce cas éveillez le patron ". Elle passe derrière la cloison pour l'éveiller et moi je ferme à clé la porte. Le patron paraît. — " Vous voulez des colombes ? " dit-il. — " Oui, dis-je, des colombes. " Il tourne le dos et cherche sur les rayons. Moi je prends mon revolver, un modèle de l'État, et une, deux... pan !

— Tué ?

— Parfaitement, tué.

— Et après ?

— Après ? Après j'ai encore tué des fileurs...

— Des fileurs ?

— Précisément... ceux qui appartiennent à l'Okhrana.

— Et tu en as tué beaucoup ?

— Pour dire vrai, une huitaine, peut-être davantage.

— Rien que des fileurs ?

Moukha cligna les yeux et tourna la tête.

— Oh ! Il y avait de tout...

— Mais, parle !

— Eh, quoi ! Vladimir Ivanovitch, je ne fais pas ma confession. Pourquoi rappeler les vieilles histoires ? Est-ce que ce n'est pas tout égal ? Nous sommes tous oints de la même huile... Un gendarme, un marchand, un propriétaire... C'est la même engeance, quoi ! Voilà comment je comprends... Et vous ? fit Moukha en fixant effrontément Volodia.

Celui-ci ne répondit pas. Moukha enfonça négligemment les mains dans ses poches et, après avoir attendu la réponse, il reprit comme se parlant à lui-même :

— Il y a aussi le débit...

— Est-ce que tu étais seul ?

— Non. Pas seul. J'avais des copains. Mais, quoi, ça ne vaut pas la peine d'en parler... Ce ne sont pas des affaires... c'était comme ça, par ennui... Quand on joue avec la boue on se salit les mains...

— Et l'argent, où l'as-tu dépensé ?

— L'argent ? Pensez-vous donc qu'il y en avait beaucoup ? Et faut-il vivre ou non ? Qu'en pensez-vous ? — demanda-t-il en ricanant. — J'ai donné aussi pour le parti...

Volodia était sûr que Moukha mentait et que jamais il n'avait sacrifié un sou pour le parti ; mais, de nouveau, il se tut. Moukha le regarda à la dérobée.

— Asseyons-nous un moment, Vladimir Ivanovitch.

Ils s'assirent sur un tronc humide et froid, encore gelé. Moukha, nonchalamment, roula une cigarette. " C'est un vrai brigand — pensait Volodia. — Bah ! Ai-je le choix ?... Un brigand, soit, au moins il ne trahira pas... "

Des branches nues des gouttes tombaient avec bruit ; le ciel printanier était bleu. Moukha leva la tête et longtemps, pensivement, les yeux mi-clos, regarda les nuages transparents. Soudain il poussa un profond soupir.

— Il fait bon, Vladimir Ivanovitch !

— Quoi, bon ?

— Le printemps...

Quand, une heure après, ils se dirent adieu près de la Porte triomphale, rougie par le soleil couchant, Moukha, retenant dans sa main celle de Volodia et, comme en plaisantant, la serrant très fort, lui dit :

— Vladimir Ivanovitch !

— Quoi ?

— Permettez-moi... avec vous...

— Avec moi !... Volodia hésita, sans même se rendre compte pourquoi.

— Parfaitement... Je voudrais entrer chez vous... J'en ai assez de rouler dans le monde... Soyez généreux... Acceptez...

Moukha, sans desserrer la main, fixait sur Volodia un regard hardi, presque provocant, comme s'il eût été sûr que celui-ci était heureux de sa proposition, et ne pouvait ou n'osait la rejeter. " Tu es ataman, mais tu es un brigand comme moi ", disaient les yeux moqueurs. Volodia le comprit. Le rouge de la colère lui monta aux joues. Il voulut arracher sa main, mais aussitôt réfléchit : " Au diable, je m'en fous, à la guerre comme à la guerre. Il a raison... "

Et Volodia, calmé, ordonna à Moukha de se rendre immédiatement à Tver.

VI

A la fin de février, la compagnie de combat se trouvait renforcée. Volodia décida de tenter un coup. Deux " entreprises " s'offraient à son choix. Il avait été informé par un des siens, Mitia, un élève chassé du lycée, fils d'un garçon de recettes d'une banque, que le samedi 2 avril, 500.000 roubles du trésor seraient transportés de la banque à la gare de Varsovie. Mitia avait donné des détails précis : le nombre des cosaques convoyeurs et l'itinéraire que suivrait la voiture. Volodia était troublé par le plan audacieux. Il ne doutait point qu'une seule bombe, bien lancée, suffît pour s'emparer de l'argent, mais il fallait jeter cette bombe

au milieu de la chaussée, en plein jour, à Pétersbourg. Il était donc presque impossible de s'en tirer sans pertes.

L'autre entreprise était beaucoup plus simple, mais la somme n'était pas forte ; vingt mille roubles en tout, appartenant à des négociants de Moscou, les Voronine. C'était très facile d' " exproprier " cet argent dans leur bureau, à Moscou, près de l'étang de Khapilov. Cette affaire mesquine avait été apportée à Volodia par un employé de bureau, Elizar, autrefois copiste dans la fabrique Voronine. Les " sous " de Khapilov séduisaient Volodia : dans la rue déserte du faubourg de Moscou, la bande pouvait se retirer sans perdre un seul homme. L'ennui était qu'il fallait commencer — Volodia le comprenait — par un véritable pillage de bandits.

Depuis que Volodia était devenu chef d'une compagnie et se sentait le maître tout-puissant, un changement s'était fait en lui. Comme autrefois il croyait qu'au nom du peuple tout est permis ; comme autrefois il était de l'avis d'Epstein qu'il faut piller les boutiques et incendier les propriétés, mais un instinct profond et caché, le sentiment vague de sa responsabilité, le retenait aux tentatives folles. Il était devenu prudent, pesait chaque parole, contrôlait des dizaines de fois chaque plan et, parfois, regardant la face d'épervier de Moukha, tout au fond de son âme, il avait peur.

Volodia avait changé également en ce qui concernait le comité du parti. Il comprenait maintenant que la sénilité d'Arsène Ivanovitch, le calcul froid du D[r] Berg, l'incapacité de Véra Andréievna étaient de petites choses et qu'en dépit de ces mesquineries les membres du comité avaient un mérite inappréciable : ils portaient la responsabilité devant le parti. Auparavant, quand il se battait sur les barricades, ou tuait le colonel Slezkine, ou projetait de faire sauter le régiment Sémionovsky, Volodia se considérait naïvement comme un soldat, et la responsabilité pour le sang versé il ne la prenait pas sur soi mais la rejetait sur tout le parti, sur toute la révolution. Après qu'il eut rompu avec le comité, il remarqua avec étonnement que lui incombait un nouveau souci : la conscience du devoir envers sa compagnie docile. Et lui qui n'avait jamais connu l'hésitation, hésitait maintenant, péniblement, et ne savait que résoudre.

Olga le tira de cette difficulté. Elle affirma que ce n'était pas une faute mais un honneur enviable de sacrifier des vies humaines dans une brillante affaire d'un demi-million, et qu'après avoir pillé le bureau des Voronine, le lendemain, malgré lui, il entreprendrait une grande " expropriation ". Ces paroles décidèrent Volodia. Il manda à Pétersbourg les membres de sa bande. Prokhor et Elizar achetèrent des chevaux et des voitures, et Volodia prépara l'attentat. Deux jours avant, il donna rendez-vous, chez Olga, à Epstein et à son camarade et aide, qu'il appelait en plaisantant son chef d'État-Major : Hermann Frézé, étudiant de l'École des Ponts-et-Chaussées.

Frézé, fils d'un propriétaire balte, était sur le point de terminer ses études quand, soudain, à la désolation de ses parents, il disparut de Pétersbourg. Il s'était rendu chez Volodia et l'avait prié de l'admettre dans sa compagnie de combat. Il était allé non au Comité, ni chez Bolotov, ni chez Arsène Ivanovitch, mais précisément chez Vladimir Glébov, car il avait raisonné froidement qu'il ne vaut de risquer sa vie que pour quelque chose de grand et de véritablement utile à la révolution. Comme Epstein, il croyait aveuglément en la terreur et qu'on peut, avec des bombes, faire peur aux " bourgeois ". Il connaissait par cœur Bakounine, mais n'aimait pas exprimer ses opinions. Lui-même n'aurait su dire par quel chemin, non frayé, il était arrivé à l'anarchisme, et comment lui, un homme indépendant, aisé, s'était mis à haïr la bourgeoisie. Et en effet, il la haïssait, et en effet, il était prêt à mourir pour son credo. C'était un Allemand taciturne, élégamment vêtu, au visage pâle, long et étroit, avec le menton bien dessiné, comme sculpté. A en juger par son uniforme d'étudiant des Ponts-et-Chaussées, les bagues d'or de ses doigts, la raie de ses cheveux, personne n'eût soupçonné en lui un terroriste convaincu.

Frézé, toujours exact, était arrivé avec Epstein quand Volodia n'était pas encore rentré. Après avoir ôté son pardessus et ses gants, sans paraître faire attention à Olga, il déploya un plan de Pétersbourg. Olga, les joues sur les poings, la poitrine appuyée contre la table, pendant quelques minutes, sans mot dire, regarda Frézé. Depuis longtemps déjà, dès le premier jour, entre elle et les membres de la compagnie s'étaient établis des rapports particuliers, mi-amicaux mi-amoureux, compliqués et

tendres. A Epstein, à Mitia, à Constantin, à Prokhor, à Elizar, même à Moukha, il était agréable de trouver parmi eux, dans la " Compagnie de fer ", une jeune femme au corps robuste, qui fût leur camarade et leur amie. En sa présence, même silencieuse, on se sentait plus gai, plus léger, et il ne semblait pas possible qu'on pût pendre. Et maintenant Frézé, en sentant son regard malicieux et, lui semblait-il, important, ressentait cette joie saine, émouvante.

— Petit Frézé, cela ne vous fait pas peur? demanda Olga en souriant, sans cesser d'examiner son visage maigre.

Frézé leva les yeux et plissa son front blanc qui commençait à devenir chauve. Il voulait répondre en toute sincérité et précision, comme il répondait non seulement à Olga mais à quiconque l'interrogeait.

— Peur de quoi, Olga Vassilievna? dit-il avec un léger accent, et, sans hâte, se versa du thé. Si vous me demandez si j'ai peur pour ma vie, je vous répondrai : non, pas du tout. Mais si vous me demandez si je crains pour le succès de notre entreprise, je suis forcé de vous répondre : oui, j'ai peur.

Olga soupira.

— Ah! Frézé! Frézé!... Toujours avec les *si*... Tout est pesé... Tout à l'allemande... Et moi, je suis Russe et ne crains rien. — Ses yeux riaient. — Vous savez ; — elle baissa la voix — j'ai fait parler les cartes, aujourd'hui. Eh bien, tout ira à merveille. Vous ne croyez pas? Non?...

— Je ne crois pas aux cartes, répondit très sérieusement Frézé. Et, bien que ce que disait Olga n'avait aucun sens, ce dont se rendaient parfaitement compte Frézé, Epstein et Olga elle-même, à tous trois ses paroles étaient agréables, tant ils voulaient croire au succès.

— Vous ne croyez pas, et moi, je crois, traînait Olga d'une voix chantante. Voilà, Frézé, je voulais vous demander quelque chose — son visage devint froid et laid comme quand elle parlait à Volodia : — Selon vous, peut-on entrer au service de l'Okhrana. Oui ou non?

Frézé, de nouveau, plissa son front, et, surpris, la regarda de ses yeux myopes, proéminents. S'étant convaincu qu'elle ne plaisantait pas il répéta lentement, comme pour se contrôler :

— Entrer au service de l'Okhrana?

— Eh bien, oui ! Qu'est-ce qui vous effraye ?

— Je ne comprends pas... c'est-à-dire... Entrer à l'Okhrana, comment ?

— Ah, mon Dieu ! Mais comme ça... tout simplement... Voilà, Epstein dit que pour être utile à la terreur on le peut...

Epstein, les sourcils froncés, fâché contre Olga, parce qu'elle ne causait pas avec lui, intervint d'une voix haute et irritée :

— On demandait à un Juif : Que fais-tu de ton argent ? Il répondit : " J'en fais trois parts ; j'enfouis l'une dans le sol ; j'enferme l'autre dans mon coffre, et je mets la troisième en circulation. " Eh bien, nous ne mettons en circulation qu'un tiers. Pourquoi peut-on nous tromper et nous, non ? Pourquoi, nous, têtes de moutons, devons-nous permettre qu'on nous tonde ? Je vous le demande : au nom de la terreur tout est-il permis ? Etes-vous d'accord sur ce point ? Peut-être admettez-vous aussi que tout ce qui est utile pour la révolution est bien et que tout ce qui peut lui nuire est mal ? Ou peut-être non ?... Pour moi la question est seulement en ceci : être utile ou non. Est-ce utile d'enfouir l'argent dans la terre ? Il n'y a même pas de quoi parler. Il est clair que si, par exemple, moi ou vous étions au service de l'Okhrana, nous saurions tout ce qui se fait là-bas. Eh bien, alors ? Est-ce clair ? Hein ? termina-t-il du ton d'un maître à un élève stupide et indolent auquel il faut rabâcher les choses les plus simples.

Frézé, long, sévère, dans son uniforme d'ingénieur, était assis droit, immobile et, étonné, n'en croyant pas ses oreilles, regardait tantôt Epstein, tantôt Olga. Le visage rond d'Olga était calme ; elle souriait pensivement.

— Au nom de la révolution ? se ressaisit enfin Frézé. Je n'ai jamais pensé à cela ; mais il me semble que vous avez tort... Si l'on entre au service de l'Okhrana....

— De nouveau *si* ! interrompit en plaisantant Olga. — Et selon moi, on peut... Seulement pas chacun... Non, pas chacun... Vous, par exemple, vous ne pourriez pas... Mais il y a des gens qui peuvent, termina-t-elle en souriant et évitant le regard de Frézé.

— Qui peuvent quoi ?

Sur le seuil se tenait Volodia, énorme, noir, en pelisse, les botte

goudronnées. Frézé eut un soupir de soulagement : Volodia le sauvait d'un danger.

— Je disais, reprit Epstein un peu confus, que, dans l'utilité de la terreur, on peut entrer au service de l'Okhrana...

Volodia fronça les sourcils.

— Quoi ?

— Je dis que, comme Klétotchnikov....

— Ah ! des blagues... Volodia fit un geste de la main, et, se tournant vers Frézé, demanda :

— Avez-vous vu Elizar ?

— Oui.

— Et les bombes ?

— Prêtes.

— Et les mausers ?

— Tout le monde a le sien.

Volodia approuva de la tête. Maintenant il était sûr de la victoire. D'où était parue cette certitude joyeuse, il ne l'eût pu dire ; mais en ces dernières journées angoissantes avait grandi le sentiment joyeux de l'impossibilité de la défaite. Jamais encore, ni sur les barricades, à Moscou, ni pendant le travail dans le parti, ni après sa brouille avec le comité, jamais il ne s'était senti autant de force ; c'était comme si tous les muscles de son énorme corps fussent devenus plus durs, plus pleins, plus élastiques. Il savait cependant qu'il n'y avait rien de changé ; que les mêmes Constantin, Moukha, Mitia, Prokhor, Epstein sortiraient demain, les armes à la main ; qu'il restait aussi difficile, presque impossible, d'enlever de l'argent dans les rues de Pétersbourg ; qu'aussi facilement la bande et lui-même pouvaient périr sans utilité. Mais bien que sachant tout cela, il n'éprouvait nulle crainte. Il sourit avec reconnaissance à Frézé : " Il a tout prévu, tout contrôlé ; il n'a rien oublié. C'est de l'or ce garçon-là ", pensa-t-il. Frézé, sa tête tendue penchée sur le plan, de nouveau, sans faire attention à Olga, prenait des mesures à l'aide d'un compas.

— La largeur de la rue Grande Podiatcheskaia est de quarante pas ; celle de la Perspective Ismaïlovsky, quatre-vingt dix. Le plus court du canal de Krukov à la rue Podiatcheskaia c'est par la rue Sadovaia. Alors

Prokhor, avec sa voiture, doit se trouver rue Sadovaia; Elizar, rue Nikolskaia... Vous m'écoutez, Vladimir Ivanovitch?... Le premier lanceur de bombes, Constantin, attendra la voiture du Trésor sur la Perspective d'Ekaterinhof; le second, Mitia, sera à dix pas de lui. N'est-ce pas, Vladimir Ivanovitch?

Tous écoutaient attentivement; et c'était tellement silencieux et paisible, la pendule battait si régulièrement, Frézé parlait avec tant d'assurance, comme d'une chose si ordinaire, que ni d'après le large dos immobile de Volodia, ni d'après les lunettes sombres d'Epstein, ni d'après le visage rond d'Olga, ni d'après l'éclat du compas manié rapidement, on ne pouvait penser que Volodia, Frézé Epstein et Olga tueraient demain, et que, peut-être, eux-mêmes périraient tous. Mais aucun d'eux ne pensait à la mort. Il leur semblait que tout était décidé, permis, et que la seule question était de savoir qui resterait vainqueur. Et, au nom de la victoire désirée, chacun d'eux, sans hésitation, était prêt à donnner sa vie.

VII

Le 2 avril, Volodia sortit un peu après six heures du matin. Prokhor devait l'attendre à sept heures sur le quai de la Fontanka. Le jour se levait; les bateaux sifflaient plaintivement sur la Néva; les premiers tramways faisaient retentir leurs sonneries; les trottoirs étaient vides, les magasins fermés. Volodia suivait l'élégante Newsky, encore déserte, et il lui semblait qu'il n'y aurait pas d'attentat. Il lui semblait qu'on ne transporterait pas l'argent, que Constantin laisserait passer la voiture de la Trésorerie, que la bombe de Mitia n'éclaterait pas et que le plan minutieusement étudié n'était qu'un projet d'enfants. Ce sentiment angoissant, nouveau, était si fort, il croyait si peu que c'était précisément aujourd'hui, ici, qu'allait se passer cette chose solennelle et terrible, qu'il avait si audacieusement voulue, qu'il marchait lentement, presque paresseusement, comme s'il eût fait une promenade matinale.

Il arriva à la Fontanka sans remarquer comment il avait tourné du côté de la rivière. Là, au brillant de l'eau, il comprit que la journée serait ensoleillée, printanière. Il faisait doux. Volodia déboutonna sa lourde pelisse et, avec indifférence, paresseusement, se mit à chercher des yeux la voiture. Quand enfin il l'aperçut, il eut peine à croire que cet énorme cocher, à la ceinture très serrée, était ce même Prokhor qu'il avait connu dans l'Oural et avait amené à Pétersbourg. " Pourquoi est-il ici ? C'est inutile, il n'y aura rien" pensa-t-il superstitieusement.

Prokhor, en sa lévite bleue, le dos tourné du côté de Volodia, nettoyait avec une petite brosse le tablier de sa voiture. Son trotteur, un pur sang gris pommelé, s'ébrouait et, craintivement, dressait les oreilles. Volodia connaissait ce cheval ; il l'avait choisi avec Prokhor au marché aux chevaux : ce n'était qu'avec un trotteur de prix qu'on pouvait espérer emporter l'argent.

— Cocher !

— Voilà, monsieur, un beau cheval...

Volodia s'approcha de Prokhor et le regarda bien en face. Il vit les yeux clairs du paysan et son sourire timide, et quand il aperçut ce sourire et, à son trouble caché, comprit que Prokhor craignait et attendait, il se sentit calme et léger, comme cela lui arrivait chez Olga. Il comprit que ses doutes étaient superflus ; que Frézé n'avait pas travaillé inutilement ; que Prokhor ne s'était pas en vain travesti en cocher ; que ce n'était pas en vain, non plus, que les bombes avaient été chargées et les mausers distribués, et que, maintenant, toute hésitation était intempestive. Il respira profondément, de toute sa poitrine.

— Olga viendra tout de suite... sois attentif.

Prokhor ne répondit rien. Volodia regarda l'heure à sa montre. Il était sept heures un quart. Ayant calculé son temps, il tourna sur le canal Krukov. Maintenant, après sa rencontre avec Prokhor, une décision froide, obstinée, le possédait joyeusement. Il connaissait ce sentiment. Il savait et croyait qu'en de pareils moments personne ne lui fait peur et que le succès est certain. Craignant d'être en retard, il accéléra le pas et arriva rue Podiatcheskaia. Près du débit ouvert, sur le trottoir, à côté d'un réverbère, il remarqua un des lanceurs de bombes : Constantin.

Constantin, taché de son, roux, en manteau noir d'officier, se tenait immobile, comme de garde au poste indiqué. Volodia, s'avança rapidement. Mais, à peine avait-il fait cinq pas que, derrière lui, frappèrent avec netteté les sabots des chevaux et une voiture passa à grande allure, beaucoup avant l'heure indiquée. Volodia se la rappelait bien : des chevaux bai sombre ; le cocher avec une large barbe en éventail ; à côté de lui un garçon de recettes, maigre, au visage d'icone ; à droite et à gauche, contre les roues mêmes, se soulevant d'un même mouvement sur les étriers, galopaient les cosaques ; ils étaient six.

Volodia s'arrêta. Maintenant il ne voyait plus Constantin, que lui cachait la voiture ; mais il savait qu'il était là, à côté, dans la rue, près de la porte du débit, et qu'il tenait entre ses mains une bombe. Et, non par la conscience, ni la pensée, ni le sentiment, mais par un flair aigu, par tout son être tendu, Volodia comprit que tout de suite, dans quelques secondes, ici, rue Podiatcheskaia, allait s'accomplir ce à quoi il n'osait croire encore. Pendant une seconde, pendant un moment terriblement long, il eut peur. Il souhaitait que l'attentat n'eût pas lieu, que Constantin épargnât la voiture, qu'aujourd'hui fût comme hier.

Mais voilà qu'au milieu du calme de la rue, au milieu du bruit pacifique des sabots, puissamment, violant le silence du matin, un son plein retentit, énorme, étourdissant. Quelque chose de sonore éclata lourdement, beaucoup plus lourdement que le canon ou que le roulement proche du tonnerre, et, en grandissant et s'élargissant, comme une tache immense enveloppée d'une odeur âcre de fumée, une haute colonne jaune, noire à la base, s'élança jusqu'aux toits. Cette colonne était si puissante, si soudaine, si grande, le bruit était si épouvantable, la fumée si chaude, le pavé tremblait si fortement, les vitres éclataient si plaintivement, que le souffle manqua à Volodia. Mais, se maîtrisant, en courant il se précipita vers Constantin. En même temps, il aperçut de l'autre côté, sur le trottoir vide, Epstein qui courait, non dans la direction de la voiture, mais du côté opposé, sans chapeau, sans lunettes, en long paletot déchiré. Il était pâle et agitait les bras.

Ayant peur que la voiture ne partît, que la garde ne défendît l'argent les armes à la main, et toujours ne croyant pas encore que

c'était commencé, Volodia, blanc comme un linge, s'arrêta sur le lieu de l'explosion. Deux chevaux ensanglantés, embarrassés dans leurs traits, se débattaient sur le pavé ; un tout jeune cheval, presque un poulain, la croupe à demi arrachée, des morceaux de chair brûlés, la gueule vers la pierre et tremblant de tout son corps meurtri, respirait lourdement ; un autre allongeait son long cou, tâchant de se soulever, de se dresser sur ses genoux, et retombait ; de son ventre le sang coulait en abondance. La voiture était intacte. Il n'y avait plus de cocher. A gauche, à dix pas, était couché un cosaque tué, en manteau gris et pantalon bleu rapiécé. Son visage bruni, fort, avec une petite barbe noire, était calme, comme s'il avait été surpris à l'improviste, sans avoir pu comprendre ce qui arrivait. A droite gisaient pêle-mêle des morceaux de manteaux, des éclats de vitres, un brancard arraché, une selle endommagée et encore quelque chose de grand et de mouillé. Volodia, sans regarder, ouvrit la porte de la voiture. Dans le coin, parmi les sacs de toile bien tassés, était assis, serré contre les coussins, un garçon de recettes, de vingt-cinq ans, pâle, la moustache brune. Il regarda Volodia avec des yeux horrifiés, ne comprenant rien. " Voilà l'argent " passa comme un éclair dans la tête de Volodia. Il saisit un des sacs et le jeta à terre. Au même moment, près de sa joue, éclata un coup sec. Volodia se retourna effrayé. Moukha, à la face vorace d'oiseau de proie, les lèvres minces serrées, venait de tuer à bout portant le jeune garçon de recettes. La voiture s'emplit de fumée. " Pourquoi a-t-il fait cela ? " pensa Volodia. Le garçon n'avait pas bougé ; seulement sa tête en bonnet d'astrakan se pencha sur sa poitrine.

Volodia et Moukha, rapidement, sans mot dire, en poussant et accrochant gauchement le garçon de recettes, jetaient les sacs. Il y en avait dix. Quand ils eurent jeté le dernier sac, Volodia regarda alentour. Il n'y avait pas d'agents ; le trotteur gris pommelé de Prokhor filait au grand trot rue Podiatcheskaia, et, dépassant la voiture, on apercevait un chapeau de femme. Volodia comprit que c'était Olga et qu'elle emportait l'argent. " Grâce à Dieu ! Grâce à Dieu ! " pensa-t-il. Dans la direction de la Fontanka, des hommes couraient. A leur démarche, Volodia reconnut Frézé et Mitia. Moukha, le visage déformé, méchant, le prit par l'épaule :

— Il faut filer, Vladimir, Ivanovitch !

Volodia, passivement, se tourna vers lui ; mais alors il remarqua ce qu'il n'avait pas encore vu : à trois pas du trottoir couvert de poussière, presque à la porte du débit, Constantin à demi couché, la nuque appuyée au réverbère. Son visage rond, taché de son, toujours rouge, maintenant était bleuâtre ; ses yeux étaient vitreux ; son bonnet avait roulé par terre. Volodia comprit que Constantin avait été blessé par sa propre bombe.

— Allons-nous-en, répéta Moukha.

Volodia le repoussa vigoureusement et, à grands pas résolus, s'approcha de Constantin. Il se pencha sur lui et vit la poitrine nue blanche, ensanglantée et le regard vague de ses yeux morts. " Tué ! " pensa Volodia. Mais Constantin, lentement, dans un grand effort, remua les cils et soupira profondément. Volodia se pencha encore davantage. Et soudain, ici, après l'attentat couronné de succès, parmi les corps déchiquetés et les chevaux blessés, près de Constantin expirant, soudain, pour la première fois de sa vie, il sentit sa gorge se contracter maladivement et ses yeux se mouiller de larmes. Il allait s'éloigner quand, derrière son dos, éclata une voix perçante : " Tenez-le ! Arrêtez-le ! " En même temps des mains fortes saisirent Volodia. Il comprit que sa vie était en danger. Aussitôt, cette décision cruelle, qui ne connaît pas d'obstacles, s'empara de lui. Il savait, il avait la certitude qu'on ne pouvait pas, qu'on n'avait pas le droit, qu'on n'oserait pas l'arrêter, lui, Vladimir Glébov. Avec de larges mouvements rappelant ceux de l'ours, en jouant des épaules et tendant les muscles élastiques de ses bras, il se dégagea, sachant qu'il fallait se défendre, que de sa force dépendait le salut, dont, au fond de son âme, il ne doutait pas. Ne voyant plus ni Constantin, ni les cosaques, ni les chevaux qui râlaient sur le pavé, ne voyant que de jeunes garçons inconnus en pelisses courtes, en reculant vers le mur, il tira son revolver. Il ne doutait pas qu'il était seul, que Moukha n'était plus là et que l'aide ne viendrait de nulle part. Mais cette certitude ne l'effrayait point. Sans savoir pourquoi, l'un des hommes qui le traquaient l'intéressait particulièrement : c'était un gros épicier au visage effrayé, mou, la moustache taillée à l'ordonnance.

Mordillant sa lèvre inférieure, barbu, énorme, la tête baissée, il semblait un taureau en fureur. Volodia, presque sans viser, tira sur lui. L'épicier oscilla en avant puis en arrière et, comme une masse, tomba sur le sol. Mais déjà les agents de police accouraient, faisant retentir leurs sifflets. Une minute après un cercle d'acier entourait Volodia. Comment put-il sortir de ce cercle, lui-même après n'aurait su le dire. Il se rappelait seulement qu'il avait couru comme jamais de sa vie, et que les poursuiveurs l'allaient rejoindre. Il savait que rue Nikolskaia devait se trouver Elizar avec son trotteur, et, secrètement, sans oser se l'avouer, il espérait qu'il n'était pas encore parti. A sa rencontre, rue Sadovaia, un portier en casquette et tablier blanc, sorti d'une porte cochère ouverte, courait en écartant les bras. Volodia ne perdit pas la tête. Sans regarder le portier, traversant la chaussée, il tira deux fois de suite ; le portier tomba. Alors, comme en un rêve, Volodia aperçut le visage inquiet d'Elizar et son grand cheval noir. Il vit Elizar abaisser son browning et entendit le crépitement d'un coup. Ensuite les ressorts sautèrent ; à la file passèrent les réverbères et les maisons. C'est seulement sur la Newsky, quand le trotteur, blanc d'écume, fouetté par Elizar, ralentit sa course folle, que Volodia comprit qu'Elizar lui avait sauvé la vie.

VIII

Sans attendre la clôture du congrès, Bolotov, faisant, par " conspiration ", un détour par Gatchina, partit pour Pétersbourg, où, par un télégramme conventionnel, il avait fixé un rendez-vous à Arcade Rosenstern, chez l'avocat Ikonnikov, qui demeurait rue Serguievskaia. Il attendait avec impatience cette rencontre. Il lui semblait que Rosenstern, qui autrefois avait " travaillé " dans la terreur, le comprendrait, l'approuverait et l'encouragerait de ses conseils.

L'avocat Ikonnikov, gros, chauve, le visage rasé, fané, les joues aux veines bleues, accueillit Bolotov comme une vieille connaissance.

— Très heureux... Tout à fait heureux... La santé est bonne ? Arcade Borisovitch n'est pas encore arrivé. J'espère, mon cher, que vous dînez chez moi, — disait-il de sa voix rauque en secouant les mains de Bolotov. — Le bruit court, continua-t-il en baissant la voix, que sur les barricades vous fîtes des prodiges... Vous auriez mérité la croix de Saint-Georges... Eh, là ! Il se fâche déjà. Oh ! quel caractère ? Eh bien c'est fini, c'est fini, mon ange ! Pardonnez, mon cher, ma curiosité ; qu'est-ce que le congrès a décidé ?... Pas encore terminé ? Nous vivons, savez-vous, comme des taupes : au tribunal, à la cour d'appel et chez Mme Doudou, à Krestovski... C'est toute notre vie. Ah ! ah ! ah !... Un cigare ?

Bolotov fumait et écoutait avec plaisir. Après les journées tourmentées des barricades, après le bruit du congrès, après la boue et l'air suffocant des wagons, il était agréable de se sentir dans une chambre propre, de voir un homme proprement vêtu, qui fumait des cigares, buvait du vin et qui était loin du parti. Ikonnikov était buveur et joueur, mais il avait des relations et donnait beaucoup d'argent pour la terreur. Il était pour Bolotov un sujet d'étonnement : cet homme qui n'était plus jeune, alcoolique, atteint de toutes les maladies, vivait sous la menace perpétuelle de la déportation et, malgré cela, jamais ne refusait son aide. Sans répondre à la question indiscrète, Bolotov sourit et dit nonchalamment :

— Comment n'avez-vous pas peur ?

— Et qui vous dit que je n'ai pas peur ? rit Ikonnikov, en rajustant son pince-nez d'or. J'ai peur, mon cher. Je suis froussard. Et comment ne pas l'être ? Si l'on me pince on ne regardera pas si je suis un membre respecté du barreau et, bel et bien, on m'enverra en Sibérie. J'ai peur de tout le monde : du concierge, du portier, de l'agent de police et même de vous. Ah ! ah ! ah ! Que faire ?....

— Alors pourquoi nous recevez-vous ?

— Pourquoi ? Quelle plaisanterie... Et que voulez-vous que je fasse ? Rester assis près du poêle ? Veiller à ma sécurité ? Plaider au tribunal pour un sixième vol ? Faire protester des billets à ordre ou prononcer dans un banquet un discours qui ferait honneur à un " Cadet " ? Nous

prononçons, mon cher, nous prononçons... Chez nous la langue est sans os... Oui... Nous discutons, nous faisons la révolution... au cercle... Vous vous rappelez, chez Gleb-Ouspensky, un marchand dit : " Nous mentons du matin au soir ; tout notre travail est en cela... Toute la vie nous tournons autour de diable sait quoi... Alors, voilà, nous mentons... " Eh ! mon cher, je m'en moque et rien de plus. Qu'on m'arrête... — Il se tut et, de nouveau, assujettit son pince-nez. — Nous serons tous là-bas, sans doute... Ah, voilà son Excellence Arcade Borisovitch !...

Rosenstern était un homme de trente-deux ans, de taille moyenne ; il avait une barbe épaisse, raide, et des yeux noirs très jeunes. Vêtu de neuf, avec un goût douteux de commis voyageur, il portait un long veston gris clair et un pantalon de couleur. Son aspect était celui du juif ordinaire ; seulement, à son cou solide et court, à ses épaules larges et rondes, on sentait l'obstination et la force. Il tendit la main à Bolotov et, s'adressant à Ikonnikov, d'un ton plaisant, avec un accent affecté, il lui dit :

— Cher maître, laissez-nous... Vous comprenez, rendez-vous d'amis après une longue séparation. Rien de particulier. Non.

Mais dès qu'Ikonnikov fut sorti, il cessa de sourire, et, allant à la porte la ferma à clé.

— Voici, Bolotov, commença-t-il ; j'ai entendu dire que vous ne vous arrangez pas avec le comité. Est-ce vrai ?

— Oui, c'est vrai, répondit Bolotov, confus.

— Peut-on savoir pourquoi ?

— Je veux travailler dans la terreur...

— Hum !... Dans la terreur... Rosenstern tortillait sa barbe en le regardant attentivement. — Et pourquoi précisément dans la terreur ?

Bolotov se leva. L'émotion, la même émotion pénible qu'il avait éprouvée au comité, le saisit. Il comprit qu'il ne saurait pas trouver les mots justes pour raconter ce qui l'avait troublé durant toute une année. Rosenstern était assis tranquillement dans le fauteuil, les jambes croisées, la tête inclinée de côté, et le regardait d'un œil fixe, pénétrant.

— Vous demandez ?... prononça enfin Bolotov en s'agitant et rougissant. Bon... mais vous êtes-vous demandé si l'on peut être membre du comité et ne pas travailler dans la terreur ? Avez-vous réfléchi à cela, oui ou non ? Dites ? Le comité dispose de la vie des autres. Il envoie à la mort. Il signe des arrêts de mort. De quel droit ? Est-ce l'âge qui le donne à Arsène Ivanovitch ? L'esprit au Dr Berg ? Les années de prison à Véra Andréievna ? Son travail à Grouzdiev ? Pourquoi David, Vania, Serge ou un ouvrier de l'usine Poutilov vont-ils avec une bombe à la main et meurent-ils, alors que moi, les bras croisés sur la poitrine, les bénis ? C'est le devoir des prêtres de bénir. Nous autres nous ne sommes pas des prêtres... Dites, comment puis-je être du comité si je ne sacrifie pas ma vie, si je n'ai pas versé mon sang ou si j'ai peur de le verser ? Dites, comment puis-je regarder tranquillement les autres aller à la mort ? Eh bien, dites, où est mon droit ?

Il se tut ; les doigts tremblants il alluma une cigarette. Maintenant il était sûr que Rosenstern ne le comprendrait pas davantage que le Dr Berg et Véra Andréievna.

— Voilà, on a tué mon frère, un enfant, sur les barricades, reprit-il une minute après d'une voix entrecoupée. Le parti construit l'avenir, l'avenir juste et glorieux du royaume de Dieu sur terre, n'est-ce pas ? Chacun de nous le bâtit. En cela est le sens et la justification des victimes innombrables... Tandis que dans notre travail il y a un mensonge — un commandement ; des chefs et des sujets ; des soldats et des généraux. Les uns ordonnent et les autres meurent. Un avocat, Ikonnikov, même lui, cherche la vérité, et nous ? termina-t-il avec indignation, étonné lui-même de la sévérité de ses paroles.

Rosenstern l'avait écouté en silence. Quand Bolotov se tut, il dit d'une voix posée :

— Eh bien, comment, selon vous, cela doit-il être ?

— Comment cela doit être ? Je ne sais pas. Je ne puis pas décider pour tout le parti. Je puis décider uniquement pour moi. Je ne veux pas faire et ne ferai pas ce qui, selon moi, est mal, et je n'enverrai pas les hommes à la mort...

— Je ne ferai pas ce qui, selon moi, est mal... répéta lentement

Rosenstern, comme s'il pesait cette grave parole. — Bon... Et tuer, est-ce bien ou mal ? demanda-t-il tout d'un coup, et sourit. De ce sourire son visage devint encore plus ferme et plus dur. Devant Bolotov était un autre homme, non plus l'employé mais le propriétaire lui-même, qui connaît ses droits.

— Tuer ? Tuer c'est mal aussi.

— Ah, vraiment ! sourit Rosenstern. Cependant vous avez résolu de participer à la terreur, c'est-à-dire de tuer... Vous voyez, la question n'est pas tellement simple. C'est très facile de dire : ceci est mal, il ne faut pas le faire. Parfois, c'est mal, et cependant il faut le faire. Non seulement il le faut, mais c'est bien. Tuer, c'est mal, n'est-ce pas ? Mais faire la terreur, c'est bien... Pouvez-vous objecter à cela ? Sans doute, non. Alors quoi ? Moi, vous le savez, j'ai travaillé autrefois dans la terreur. Je l'ai quittée et suis entré dans le comité... Alors, selon vous, j'ai agi mal ?...

— Vous, c'est autre chose... Vous avez été dans la terreur, vous avez le droit...

— Moi, autre chose ? Pourquoi ? Pourquoi pensez-vous que je sois prêt à mourir, sur l'heure ? Et si je ne suis pas prêt ? Supposons que je ne sois pas prêt, alors, j'agis mal ? Écoutez-moi un moment... Que faisons-nous ? Nous faisons la révolution, la grande révolution nationale russe... Eh bien, alors, quelqu'un doit écrire les livres, les imprimer, faire la propagande, l'agitation, organiser les masses ? Le faut-il, oui ou non ? Hein ?

— Sans doute, il le faut.

— Bon... Et le parti ? Faut-il le diriger ou non ?

— Le parti ?

— Oui, je dis le parti, je ne dis pas la révolution...

— Ah ! mon Dieu... il le faut.

— Peut-être est-ce non seulement nécessaire, mais même bien ? Vous dites : on ne peut pas diriger le parti si l'on ne peut tuer soi-même, ou si l'on n'a pas déjà tué... Mais vous reconnaissez aussi qu'il est nécessaire de diriger le parti. Qui donc le dirigera ? Les terroristes ? Mais la vie d'un terroriste c'est une semaine, et tout le monde n'est pas digne

de faire partie du comité... Mais, écoutez, je parle très sérieusement. Je sais ; j'ai travaillé moi-même dans la terreur... C'est difficile, personne ne sait combien c'est difficile de donner sa vie... Et encore plus difficile de tuer... Mais croyez-moi, le plus difficile de tout, et de beaucoup... — Rosenstern fit une pause et regarda Bolotov dans les yeux — c'est de disposer du sort des autres... Pour cela il faut avoir une force énorme, bien plus grande que pour la terreur. Il faut avoir le courage d'endosser la responsabilité pour le sang des camarades... Oui... Il faut voir les hommes aller à la mort et soi-même n'y pas aller... Vous dites, envoyer. Non. Qui peut envoyer ; qui ose envoyer un autre ? Est-ce que le terroriste va parce que vous l'envoyez, parce que le comité l'envoie ? Non. Il marche librement, en pleine conscience, parce qu'il ne peut pas faire autrement, parce qu'au nom du peuple, il doit aller... Demandez-vous maintenant pourquoi vous allez à la terreur ? Ce n'est pas par faiblesse ?... Peut-être parce que les forces vous manquent ?

Rosenstern, à peine souriant, regarda encore une fois Bolotov dans les yeux. Mais maintenant Bolotov ne se troublait plus. Il savait où était le point faible.

— Laissons la question du meurtre. Nous deux ne la résoudrons pas. Tuer, c'est un péché, mais dans le meurtre il n'y a pas de mensonge. Je tue et on me tuera... c'est clair et net... Tandis qu'ici, dans le parti, il y a un mensonge, une tromperie. Si tu es maître d'école, enseigne l'alphabet à l'école, mais n'exhorte pas à tirer l'épée du fourreau. Si tu n'as jamais vu la mort, ne bénis pas un autre pour le combat... Je ne parle pas de vous, ni d'Arsène Ivanovitch, ni du D[r] Berg, je parle de moi. Celui-là seul fait la révolution, sait la vérité, crée l'avenir, qui est prêt à perdre son âme pour son prochain. Entendez-vous, son âme... Tout ce que vous dites est peut-être très juste, très sage, mais ma conscience n'y peut souscrire. Comprenez-vous, la conscience... Il faut donner tout, savoir donner tout. Ce n'est que dans la mort que le sacrifice est précieux.

— Et nous donnons tout, dit doucement Rosenstern.

— Vous, mais pas moi.... Jusqu'ici je n'ai pas sacrifié ma vie...

Rosenstern, avec dépit, haussa les épaules.

— Savez-vous, Bolotov, votre point de vue est faux. Oui, faux, c'est

le point de vue de ceux qui sont vaincus... je dirai que c'est le point de vue romantique...

— Romantique? Soit... Écoutez, Arcade Borisovitch; en somme, qu'est-ce que vous dites? Vous dites qu'au nom du parti tout est permis....

Rosenstern se leva et fit quelques pas dans la chambre:

— Oui, si vous voulez... cependant, pas tout....

— Pas tout? Et qu'est-ce qui n'est pas permis? Les "expropriations" particulières?

— Oui, cela aussi, les expropriations particulières.

— Mais vous dites que ce n'est pas permis, non parce qu'il est mal de tuer des hommes, mais parce que les expropriations rabaissent la dignité du parti, parce que la discipline est violée, parce que l'argent est corrupteur, parce que, en un mot, " exproprier " ne peut que nuire à la révolution. C'est bien cela, n'est-ce pas?

Rosenstern s'arrêta court. Il pencha la tête; ce faisant son cou se tendait et ses larges épaules se soulevaient. Il était mécontent des objections obstinées de Bolotov et de ses paroles qu'il jugeait indignes d'un membre du parti. Les yeux fixés sur le tapis, avec une irritation non dissimulée, il dit:

— Pas tout à fait cela. Sans doute....

Il fut interrompu par la voix rauque d'Ikonnikov, qui disait derrière la porte:

— A table, messieurs les conspirateurs! Le dîner est servi...

Quand le soir Bolotov sortit sur le Quai du Palais, l'horloge de la forteresse achevait de jouer l'hymne. Il faisait froid et sombre.

IX.

Une semaine après son entretien avec Arcade Rosenstern, Bolotov apprit par Arsène Ivanovitch le lieu de ralliement des terroristes. Il se

rendit à Moscou, et dans la petite ruelle indiquée, sur la rive gauche de la Moscova, près de l'église de Paraskiva, il trouva le membre fameux de la compagnie de combat du parti, Hippolyte. Sur cet Hippolyte circulaient des légendes. On disait que, fils d'un sénateur, élève d'une école aristocratique de Droit, il avait donné au comité toute sa fortune, — plusieurs millions — et que seul Volodia l'égalait quant au sang-froid.

Élégant, mince, frêle comme une jeune fille, Hippolyte fit allusion, non sans réticences, à la préparation du meurtre du procureur militaire. Sans souffler mot de la compagnie, il demanda à Bolotov s'il ne pouvait pas, comme cocher, se charger de " surveiller ", à Pétersbourg? Bolotov était offensé de cette " conspiration " exagérée. Néanmoins il acquiesça à cette proposition. Hippolyte lui fixa rendez-vous dans un mois, à l'angle des rues Gorokovaia et Sadovaia. Par le premier train qui partait, Bolotov quitta Moscou.

Quand, le matin, en pelisse courte et hautes bottes, il sortit de la gare Nicolas, et qu'il vit la Perspective Newsky pleine de monde, ensoleillée, seulement alors il comprit ce à quoi il s'était engagé. Pendant qu'il se disputait au comité, discutait avec Grouzdiev, objectait à Rosenstern, tant qu'il " causait " de la terreur, il ne pouvait s'imaginer au juste ce qui l'attendait. Il se croyait sincèrement, de toute son âme, prêt à sacrifier sa vie, et tout le reste lui semblait mesquin et indigne d'attention. L'obsession de la mort inévitable était si forte, le possédait si jalousement, emplissait tellement sa pensée qu'il oubliait " l'affaire ", le travail quotidien nécessaire.

Mais ici, sur la Newsky pleine de bruit et de gens, de gens gais, rassasiés, indifférents à la terreur, il sentit de quel fardeau il s'était chargé et que personne ne lui viendrait en aide. Pour un moment il eut peur. A Moscou il s'était déjà habitué aux privations ; mais là-bas, sur les barricades, il savait qu'il n'était pas seul; qu'à côté de lui, se trouvaient Serge, Pronka, Roman Alexéievitch ; que, derrière eux, était la bande révolutionnaire, et derrière la bande tout Moscou éveillé par la révolte. Non seulement il le savait, mais il le voyait : il voyait comment tirait Pronka ; comment reculaient les dragons ; comment, avec bruit,

les boutiquiers fermaient leurs volets ; comment, avec la neige, on construisait des barricades ; comment, le peuple, troublé, s'assemblait dans les rues. Peut-être le sentiment fraternel, la conscience que " la mort en compagnie est agréable ", le soutenaient-ils et lui donnaient-ils la force et le courage de défendre sans peur, jusqu'aux dernières cartouches, le drapeau du parti ? Ici, à Pétersbourg, perdu dans la foule, arraché à son travail habituel, ni monsieur, ni paysan, ni membre du comité, ni cocher, il ne sentait pas le lien qui soutient et même y croyait à peine. Autour il n'y avait personne : ni camarades, ni amis, ni connaissances, et il ne devait compter que sur soi. Il se disait bien que cela n'était pas, qu'il était membre de la compagnie de combat, elle-même fraction du parti, et que chaque camarade, chaque soldat de la révolution était de cœur avec lui et souffrait de ses malheurs. Mais ces aphorismes du parti ne le satisfaisaient point, comme si était réelle la transformation trompeuse, comme s'il n'était plus le révolutionnaire André Bolotov, mais, conformément à son passeport, le paysan Alexis Maximov Iurkov, venu dans la capitale pour y chercher du travail.

Pendant quelques instants il resta là, sur la Newsky, réfléchissant et ne sachant où aller. Enfin, d'un pas indécis, il traversa la place et prit la rue Gontcharnaia. Au coin de la rue un vieux cocher, à demi-aveugle, les yeux larmoyants, somnolait. Bolotov s'approcha de son cheval et l'attira légèrement par le toupet. Le cheval tressaillit. Le vieux, sans se mouvoir, marmonna :

— Hé ! ne le touche pas, pays !

— Grand-père ! dit Bolotov ; et il ôta son chapeau.

— Quoi ?

— Écoute, grand-père !

— Hein ?

— Voilà quoi, grand-père... Je suis arrivé... c'est-à-dire... à Pétersbourg...

Il s'arrêta, ne sachant comment continuer. Le vieux le regarda et, pensivement, mordilla ses lèvres.

— Je suis arrivé à Pétersbourg...

— Et pourquoi es-tu venu ? Hein ?

— Mais, précisément pour ça... Nous sommes cocher...

— Quoi ? J'entends mal... Parle plus haut... Hein ?

— Nous sommes cocher, dis-je...

— Cocher ?

— Oui.

— C'est ça... Bon...

— De sorte que nous sommes cocher... continua Bolotov hésitant. Oui... Mais je ne sais pas... Il n'y a personne de mon pays à Pétersbourg. Ceux qui étaient là sont partis Dieu sait où... Comment les trouver... Et je ne sais pas que faire ?... Aie pitié, grand-père... rends service...

Le cocher, de nouveau, mâchonna ses lèvres.

— C'est ça... Et toi-même, d'où viens-tu ?

— De Moscou... A Moscou, au restaurant Iakovlev, j'étais garçon... Bolotov sentant qu'il lui fallait expliquer par quel heureux hasard lui, un garçon sans le sou, voulait devenir patron, s'arrêta un moment et, regardant de côté, dit prudemment :

— Mon père est mort... au village... Il m'a laissé une petite maison et différentes choses... Alors j'ai vendu tout et je me suis dit : Allons à Pétersbourg.

Il prononça ces paroles et, malgré son habitude de conspiration, il rougit. Le vieux croyait si naïvement chacune de ses paroles, avec une telle confiance il était prêt, de tout son cœur, à héberger, conseiller, secourir, que Bolotov avait honte de son mensonge. Mais le cocher ne remarqua pas sa gêne.

— Ton père est mort ?... C'est un malheur... Écoute, pays. Faut que je rentre à mon dépôt... Il bâilla et clignota de ses yeux larmoyants. — Si tu veux, monte dans ma voiture. Au dépôt, Pavline Pétrovitch t'expliquera... Il te renseignera... N'en doute pas... Pavline Pétrovitch boit, mais c'est un tel homme !.. T'es de Moscou ?

— Non, de Kalouga.

— Kalouga ? Eh bien... Allons. Pourquoi ne pas rendre service à un brave homme... On peut toujours rendre service... Oh ! oh ! ma vieille !...

Il claqua des lèvres, tira les guides et, lentement, ils prirent le chemin

de retour par la Newsky. Le vieux soupirait, geignait et paraissait avoir oublié Bolotov. Ils allèrent longtemps et s'arrêtèrent derrière la gare Baltique, dans une ruelle perdue, presque déserte. Dans la cour pleine d'eau, de poussière, de paille piétinée, une bande de pigeons bien nourris volait avec un bruit d'ailes ; on sentait une odeur aigre de fumier de cheval et de cuir. A droite s'alignaient tristement les écuries et les boxes non fermées ; on entendait un bruit de sabots et les ébrouements réguliers. A gauche se trouvait un bâtiment non peint, moitié en pierre. Debout sur le seuil une femme en cheveux proférait des injures grossières. Dans un coin, près d'un hangar, un paysan aux cheveux embroussaillés, noirs comme le goudron, assis sur la pointe des pieds, lavait sa voiture. Sans faire attention à la femme, l'œil sombre, il passait soigneusement le torchon sur les roues.

— Ivrogne ! Diable ! T'as encore vendu l'arc pour boire ! Crève donc, maudit païen !...

— Quoi l'arc ?... Allons, tais-toi !... Quels messieurs j'ai promenés... Tu ne comprendras pas cela, imbécile !... Bonjour Porfiritch ! dit-il, se tournant vers le vieux et jetant son torchon dans le seau.

— Voilà, Pavline Pétrovitch, je vous ai amené un pays... Il veut auss être cocher...

Le vieux, en geignant, descendit de son siège et, de ses mains tremblantes, se mit à dételer son cheval fatigué. La femme cessa d'injurier. De l'écurie arrivait toujours un bruit de sabots. Pavline Pétrovitch, avec curiosité, regarda en dessous Bolotov.

— Cocher ? Bon... Alors allons *Au rendez-vous des amis,* décida-t-il sévèrement, sans regarder la femme, et il se leva. — Eh bien, allons, pays, veux-tu ?

Bolotov sourit et le suivit.

Malgré l'heure matinale, le débit à l'enseigne *Au rendez-vous des amis* était plein de monde. Il était sale et bruyant : un orchestrion jouait. Pavline Pétrovitch, en se frappant du poing la poitrine, disait avec conviction :

— Fais pas attention à elle... C'est une brave femme... Eh bien, j'ai bu, quoi ? Est-ce qu'on ne peut plus boire ?... Un pauvre homme est comme

une mouche : où il y a la haie, là est sa cour, où il y a une fente c'est un lit... Et ton affaire nous l'arrangerons, sois tranquille... Si je le dis, moi, Pavline Pétrovitch Strielov, alors c'est sûr, c'est comme écrit... Nous achèterons un cheval, une voiture, un traîneau, tu seras un cocher de première classe... Demain on ira au marché aux chevaux... Oui, tout de suite nous irons... n'est-ce pas ? Oh ! j'ai eu une jument, quelle jument !... Et quels messieurs j'ai promenés !... — " Cocher ! aux Iles !... Combien ? " — " Ce que vous voudrez "... Et vingt-cinq roubles dans la poche ! Tu ne le crois pas ? Je te le jure ! Buvons, Aliocha ! Hein ! Que Domma Vassilievna crie si elle veut ! Quoi, ne suis-je pas un homme ?... On ne peut plus boire ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

Avec dégoût, Bolotov buvait l'eau-de-vie et écoutait le bavardage d'ivrogne de Strielov. Mais il était heureux d'avoir si rapidement trouvé un asile et que, dès demain, il irait au marché acheter un cheval et commencerait la vie batailleuse de cocher. Mais le sentiment de sa culpabilité ne le quittait pas. Il avait beau dire qu'il était forcé de tromper, de mentir, qu'un seul mot de vérité le perdrait inutilement, néanmoins il ne pouvait se calmer. Pavline Pétrovitch, rouge, en sueur, se tenant à peine sur ses jambes, les lèvres mouillées, voulait l'embrasser.

— Embrasse-moi, mon ami Alexis... Embrasse-moi... Eh, Alexis ! je vois quel homme tu es... Et toi, compte sur moi... Nous arrangerons tout... Eh bien, buvons, Alexis ! Hein ?

Il laissa tomber sa tête sur son bras et s'endormit aussitôt. Bolotov regarda autour de lui. A travers la fumée il était difficile de distinguer quelque chose. Il lui semblait si étrange de se voir, lui, le révolutionnaire André Bolotov, assis dans ce débit puant, conversant avec cet ivrogne, qui maintenant ronflait, et de penser que la nuit venue il irait non pas à l'hôtel mais dans la cour des cochers. Et quand le soir il se coucha sur une planche dure pleine d'insectes et entendit le vieux Porfiritch prier en se prosternant dans le coin, devant la veilleuse, et, derrière la cloison, éructer Strielov ; quand il vit, couché près de lui, un paysan endormi, qu'il ne connaissait pas, de nouveau il sentit qu'il était abandonné à ses propres forces. Mais il n'avait pas peur. Il lui était même

agréable que personne ne pût l'aider. Et quand, enfin, il s'endormit, il vit en rêve le débit *Au rendez-vous des amis,* les écuries penchées et la bande de pigeons au vol bruyant.

X

Deux mois s'écoulèrent. Bolotov s'était habitué à sa vie de cocher. Il ne faisait plus attention ni à l'ivrognerie, ni à la saleté, ni à la grossièreté et ne se plaignait pas du travail fatigant. Il était content d'être comme tout le monde, d'avoir les mains abîmées, de n'avoir pas peur du travail, de ne pas vivre dans l'oisiveté et l'opulence, mais de partager avec le peuple sa peine éternelle. Il se levait à quatre heures du matin, et, en baîllant et se recroquevillant de froid, dans l'obscurité il allait à l'écurie. Le vieux trotteur noir, encore beau et fort, que lui avait choisi Strielov au marché aux chevaux, Bouillane, hennissait gaîment au bruit de ses pas et, en piaffant, secouait son cou. Bolotov lui donnait à manger, caressait son dos lisse puis, en courant sur la neige gelée, retournait à la maison. Dans le pavillon où il logeait, l'air était suffocant. Les cochers, couchés côte-à-côte, ronflaient ; une veilleuse vacillante fumait. Bolotov s'allongeait tout habillé sur les planches, entre Porfiritch et le jeune ouvrier Sienka, et restait là jusqu'au jour. Il sortait de bonne heure, allait *Au rendez-vous des amis* où, en silence, lentement, gravement, il buvait le thé chaud. Dans la cour il était maintenant tout à fait comme chez lui. Cocher aisé, puisque patron, ponctuel et ne buvant pas, Domma Vassilievna le donnait en exemple aux " assassins " et aux " ivrognes ". Sienka, de loin, lui ôtait son bonnet ; Porfiritch lui parlait des choses religieuses, et Pavline Pétrovitch, à l'insu de sa femme, lui empruntait un billet de trois roubles ; enfin le portier lui-même, le gros, gras Souprytkine, lui tendait cordialement sa main velue et le questionnait sur les gains et les " affaires ".

Comme il avait été convenu, Bolotov s'était rencontré avec Hippolyte

à l'angle des rues Gorokovaia et Sadovaia. Négligeant enfin la " conspiration ", Hippolyte lui apprit qu'ils étaient dans la compagnie quatre cochers : Bolotov, Ivan, Serge, et un tanneur de Vilna, Abram. Hippolyte lui communiqua aussi l'itinéraire de son Excellence, Monsieur le Procureur, qui, chaque semaine se rendait à la gare de Tsarskoié-Selo, où un train spécial l'amenait à cette ville. Mais Bolotov eut beau surveiller la rue Fontanka et la Perspective Zagorodny, pas une seule fois il n'aperçut le procureur. Un jour, cependant, il lui sembla reconnaître, sur la plate-forme d'un tramway, le visage long et sec, étudié sur la photographie. Mais Hippolyte décida que Bolotov s'était trompé : son Excellence sortait toujours en voiture fermée.

Bolotov ne pouvait s'habituer à la surveillance. Il n'avait pas peur d'être arrêté. Par n'importe quel temps, pluie, gelée, brouillard, il stationnait avec sa voiture dans les endroits indiqués par Hippolyte et surveillait la gare de Tsarskoié-Sélo. C'était là son occupation. Le " travail " de combat et de terreur auquel il aspirait si passionnément, qu'il appréciait si haut, n'était donc ainsi que le service ordinaire d'un mouchard. Souvent, assis longtemps sur son siège, il se reprochait de vivre ainsi; mais chaque fois il se disait que c'était nécessaire, qu'on ne peut obtenir le succès, accomplir un " acte historique " que par un travail souterrain. Alors, étouffant sa conscience, sentant que c'est indigne et honteux de " filer ", sachant qu'il est encore plus indigne et honteux d'abandonner sa compagnie, il se rappelait avec angoisse sa famille : Michel aux joues rouges, tué ; Sacha en uniforme de marin ; son père, Nicolas Stépanovitch, et surtout sa mère... " Que dirait-elle ? — pensait-il, alors que, sous la pluie, il examinait attentivement la rue. — Comprendrait-elle ? " A de pareils moments, il désirait ardemment voir le bon visage de sa mère, ses yeux bleus aimants, son fichu de soie ; il désirait l'embrasser bien fort et lui dire à l'oreille, pour que nul ne l'entende, la confession de sa vie. Mais il savait que c'étaient là des rêves et, tête baissée, retenant son cheval fatigué d'être trop longtemps à la même place, au grand trot il retournait dans sa cour, saluait plaisamment Sienka et allait avec Striélov dans le débit écouter la " machine ".

A la fin de mars, quand le portier eut brisé la glace de la cour et

que, parmi la paille pourrie, parurent les flaques du printemps et que l'odeur du fumier devint encore plus forte, Bolotov eut un rendez-vous avec Serge. Ils se voyaient rarement, en cachette, et toujours au su d'Hippolyte.

Il était sept heures passées, mais le soleil vespéral brillait encore au-dessus du fleuve. Bolotov traversa rapidement le quartier Ismaïlovsky, tourna la Fontanka et, non loin de l'église Notre-Dame, s'arrêta près d'un débit de cochers. Ayant rangé son Bouillane, auquel il ôta le mors, il entra dans la grande salle, où, dans le bruit et le brouhaha, il eut peine à trouver Serge. Blond, grand, les cheveux coupés en fer à cheval, vêtu d'un *armiak* bleu taché de graisse, Serge ne ressemblait plus à ce combattant qui ignorait la peur, auquel Bolotov obéissait sur les barricades. Maintenant, il avait l'air d'un villageois, presque un gamin, venu du fond de sa province à Pétersbourg.

— L'avez-vous vu? demanda Bolotov à mi-voix, en s'asseyant devant la table couverte d'une nappe trouée. Moi je ne l'ai pas vu une seule fois.

— Moi aussi, j'ai pas vu...

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Je ne sais pas...

— Peut-être ne savons-nous pas surveiller...

Serge haussa les épaules. Bolotov se pencha vers lui, et, presque chuchotant, lui dit:

— Écoutez... Rappelez-vous ce que nous avons dit une nuit, à Moscou... Vous vous rappelez?... Oui? Voilà, maintenant, de nouveau, nous nous occupons de la terreur... du moins nous voulons tuer... Moi je vis pour le meurtre, exclusivement pour le meurtre... J'attends, je guette s'il ne passera point, si je ne le verrai pas!... Pourquoi? Avec cette pensée nous nous levons et avec elle nous nous couchons... Dans la cour des cochers j'ai un ami, un cocher, Striélov, un ivrogne, un coquin, il bat sa femme, mais peut-être vit-il plus proprement que nous... Que faisons-nous? Nous mentons... Vous dites: un révolutionnaire ment toujours, ce mensonge est sacré... Mais quand même c'est le mensonge... Et surtout avez-vous remarqué comme il est difficile de mentir

avec un Striélov?... C'est un ivrogne, une canaille, soit, mais son cœur est ouvert, et il croit chaque fable... Et encore quoi? Nous "surveillons"... Ce sont les mouchards qui surveillent... Nous disons: c'est honteux d'espionner, les "fileurs" sont des crapules?... Vous direz de nouveau: les "fileurs" se vendent, tandis que nous autres nous agissons par conviction révolutionnaire... Sans doute, par conviction... mais quand même... quand même... nous "surveillons"... Ce n'est pas grave que cela me soit pénible... ce qui est grave voici: Nous luttons pour la liberté, pour la justice, pour la vérité... et nous mentons, mentons, à chaque pas... Quand je suis entré dans le parti, je croyais avoir tout résolu... Presque tous pensent ainsi... La violence? Au nom du peuple elle est permise. Le mensonge? Au nom de la révolution, il est permis. La tromperie? Au nom du parti elle est permise... Et maintenant, je vois que tout cela n'est pas si simple... Quoi... Oui, en effet, la fin justifie les moyens, et tout est permis?... Je pensais ainsi, tous parlent ainsi... Vous connaissez Rosenstern?... Eh bien, lui aussi parle ainsi... Mais c'est faux. Peut-être est-on obligé de mentir, de tromper, de tuer, mais il ne faut pas dire que c'est permis, juste et bon. Il ne faut pas penser qu'en mentant on fait un sacrifice, que par le meurtre on sauve son âme. Non, il faut avoir le courage de dire: c'est mal, c'est cruel, mais inévitable... Les *Narodovoltzy*[1] nous ont légué une légende: Jéliabov, Pérovskaia, Mikhaïlov, des héros... Sans doute, des héros... Mais pourquoi les *Narodovoltzy* nous ont-ils caché que la terreur est non seulement le sacrifice mais encore le mensonge, le sang, la honte?... J'ai parlé un jour de cela avec Hippolyte; il ne veut même pas écouter...

Bolotov, ému, se tut. Serge alluma une cigarette et dit:

— Avec Hippolyte? Eh bien, si même Hippolyte pensait cela il ne le dirait jamais.

— Il ne le dirait pas? C'est bien quand la conscience est tranquille. C'est bien quand on a décidé fermement que la terreur est nécessaire;

1. Nom sous lequel on désignait les membres de la société révolutionnaire *Narodnaia Volia* (La volonté du peuple).

alors le meurtre est permis, le meurtre est nécessaire... Eh bien, et si cela me répugne de mentir? Si " surveiller " me donne la nausée? Vous me demanderez pourquoi, alors, je travaille dans la terreur?... Ah, mon Dieu! Voici précisément; je ne puis ne pas travailler dans la terreur... Je ne puis m'en laver les mains. Je n'ai pas le droit de dire: Toi, fais-le... Pour qui a tué une fois il n'y a pas de salut: il doit donner sa vie...

Serge réfléchit:

— Pourquoi le doit-il?

— Ah! Serge, vous le demandez! Voyons, qu'en pensez-vous? Quoi, faut-il aller jusqu'au bout?... Est-ce que vous n'êtes pas honteux de surveiller? N'est-ce pas vous qui disiez : " Il ne faut pas savoir. " Pourquoi vous taisez-vous?

Serge, hésitant, craignant que Bolotov ne le comprît pas, répondit posément, doucement:

— Même maintenant je dirai: " Il ne faut pas savoir... " Oui, je pense comme vous... Oui, nous mentons, nous tuons, nous mouchardons... Oui, c'est un péché... Mais vous, vous tâchez d'expliquer pourquoi nous faisons cela... Oui, c'est un péché... mais vous tâchez d'expliquer pourquoi l'on peut tuer... pourquoi, non seulement on le peut mais on le doit. Et moi je dis: " Il ne faut pas savoir ". Au nom de l'amour il faut sacrifier sa vie, même davantage... Mais ce n'est pas une justification... Eh bien, où est la justification?... Sans doute pas dans le programme... Je vous dirai quelque chose qui vous paraîtra étrange, mais, ne vous fâchez pas... Voici ce que je pense: Je pense que ce n'est pas vous qui pouvez décider, que personne ne peut décider... Comment décider ce qu'on doit et ne doit pas? Comment dire " tue "? Comment tuera-t-on? Et comment peut-on dire: non, il ne faut pas lutter; il ne faut pas verser de sang! Pourquoi ne faut-il pas? Au nom de quoi? Et n'est-ce pas peut-être un péché plus grand? Je pense que celui qui croit ne prend pas l'épée, et que celui qui prend l'épée ne croit pas, ne peut croire profondément, et il lutte par faiblesse...

— Et vous, vous croyez? l'interrompit vivement Bolotov.

— Moi? Mais moi aussi je prends l'épée...

— Mon Dieu! Mais que fait ici la foi? La foi en Dieu, sans doute?

— Oui, la foi en Dieu.

— En Dieu chrétien?

— Oui, en Dieu chrétien.

— En Christ?

— Oui, en Christ.

Bolotov, étonné, regarda Serge. Les paroles sur Dieu, sur Christ, paraissaient si vieilles, si dénuées de sens, rappelaient tant de sermons hypocrites, qu'il était disposé à croire que Serge plaisantait. Mais Serge ne souriait pas. A côté d'eux, devant la table mouillée, salie, un cocher ivre, la joue appuyée sur son bras, hurlait une chanson à boire. Ça sentait la bière et l'alcool.

— Eh bien, même si c'est ainsi, dit Bolotov, Christ ne justifie pas le meurtre. Ce n'est pas l'évangile qui bénit la terreur. Pourquoi, de nouveau, vous taisez-vous?

Serge, fatigué, leva les yeux.

— Le Christ a dit : Tu ne tueras point... mais les hommes tuent quand même... Le Christ a dit : Aimez-vous les uns les autres, et, est-ce que dans le monde il y a l'amour? Le Christ a dit : Je suis venu non pour juger mais pour sauver, et qui de nous est sauvé? Vous pouvez penser autrement mais moi je dis : " Il ne faut pas savoir "... Vous demandez si j'ai la foi? Rappelez-vous Saint-Luc : " L'un des malfaiteurs qui étaient crucifiés, l'outrageait aussi, en disant : Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même, et nous aussi. Mais l'autre, le reprenant, lui dit : Ne crains-tu point Dieu, puisque tu es condamné au même supplice? Et pour nous? nous le sommes avec justice, car nous souffrons ce que nos crimes méritent ; mais celui-ci n'a fait aucun mal, Puis il disait à Jésus : Seigneur ! souviens-toi de moi quand tu seras entré dans ton règne ". Vous n'avez pas compris? Non?

Le jour baissait. Dans le débit on alluma. Serge, pensif, se taisait. Bolotov paya et, lentement, alla reprendre son cheval. Dans la cour, un coq d'Inde, redressant ses plumes, étalait sa queue en éventail ; une vieille femme lavait du linge dans l'auge ; un va-nu-pieds, Pavloukha, en

jurant, pansait un cheval. " Christ... l'évangile... Tu ne tueras point... " se répétait Bolotov en remontant sur son siège et roulant son *armiak*. " Quel brouillard... Cependant, Serge a raison : on ne doit pas ; mais c'est nécessaire, nécessaire.., Mais où est la justification, je l'ignore et tous l'ignorent... " Il prit les guides et partit dans la direction de Fontanka. Quelque part grinçait un accordéon ; la nuit blanche de Pétersbourg venait.

XI

Au commencement d'avril, deux semaines avant l'ouverture de la Douma d'Empire, Hippolyte fixa rendez-vous à Bolotov, à l'Imatra. Bolotov partit pour Viborg, la nuit, de façon à pouvoir être de retour dans la même journée. A la gare de Viborg, au buffet des troisièmes, il rencontra, par hasard, Vania, et, avec lui, un homme d'une trentaine d'années, grand, large d'épaules. Bolotov devina que c'était Abram.

Vania, aux cheveux noirs, aux pommettes saillantes, en pardessus jauni, acheté chez le fripier, sourit de ses yeux étroits comme des fentes et fit un signe de tête. Quand le train roula et que, dans l'obscurité matinale parurent les forêts argentées par la neige, il regarda avec circonspection les voyageurs et prononça à voix basse :

— Où va l'aiguille va le fil... Vous allez chez Hippolyte, André Nicolaievitch ?

— Oui, chez Hippolyte... Eh quoi ?

— Rien... Il y en a des affaires !... Son Excellence, M. le Procureur, ne veut pas absolument qu'on le voie. Il s'est caché dans son appartement et n'en bouge plus : le chat sait de quelle viande il a mangé...

— Attendez... Il ne s'échappera pas... Ha ! Ha ! prononça tranquillement Abram et bâilla.

— Ces jours-ci, Serge l'a enfin aperçu. Il menait sa voiture vide, rue Liteïny ; tout à coup, il regarde : une voiture fermée... et, à l'intérieur,

notre seigneur en personne... Et, savez-vous, André Nicolaievitch, Hippolyte nous grondera...

— Pourquoi ?

— Parce que nous voyageons dans le même wagon... Nous agissons contrairement à la " conspiration ". Ah ! cette " conspiration " je ne puis m'y habituer. Toute la journée, mentir, mentir... On n'a pas de repos... L'autre jour, un cocher de notre cour me demande : " Jeune homme, d'où es-tu ? " Et j'avoue que j'en ai par-dessus la tête de ces questions. Chacun veut savoir : qui, d'où, pourquoi ? Alors, je lui réponds : — " De Port-Arthur. J'étais l'aide de camp de Stoessel ! " Il me regarde : — " Du général Stoessel ? " — " T'en ouvres une gueule, eh bien, oui, du général Stoessel ". Il se met à tortiller sa barbe et dit : — " Eh bien, mon cher, tu n'es qu'un polisson ! " — " Et toi, un imbécile ! " que je lui réponds.

Vania rit et alluma une cigarette. " Alors lui aussi souffre du mensonge ", pensa Bolotov, et il regarda Vania d'un œil scrutateur. Il voulait lui demander ce qu'il pensait de la " surveillance ", mais Abram tira de sa poche un journal.

— Avez-vous lu, camarades ? Une expropriation rue Podiatcheskaia...

La veille encore, *Au rendez-vous des amis,* Bolotov avait eu la nouvelle de cette " brillante affaire ". Quand Striélov, tout sens dessus dessous, à moitié ivre, raconta, en se frappant du poing la poitrine, qu'on avait volé " un million et tué cinq cents hommes ", Bolotov éprouva un sentiment amer fait d'envie, d'indignation et de colère. Le même sentiment complexe le saisissait maintenant. Il enviait le succès de Volodia, il était révolté du meurtre " criminel " et s'en voulait de sa colère. Ayant lu jusqu'au bout, il froissa le journal et se tourna vers la portière. Vania lui toucha doucement l'épaule.

— André Nicolaievitch !

— Quoi ?

— Eh bien, qu'en dites-vous ?

— Ce que j'en dis ?... C'est du brigandage de grand chemin.

— Tout à fait... du brigandage... Je le pense aussi... Ça fera du tort au parti...

— Du tort ? demanda sombrement Abram. Qu'est-ce que cela veut dire, du tort ? Est-ce qu'avec cet argent on achètera des bonbons ? C'est étrange ! Si nous nous gênons, qu'arrivera-t-il, hein ?... Du brigandage !... Mais, est-ce qu'on ne nous rançonne pas ?... Les mères pleurent ; les filles font le trottoir... Et les pogroms ? Vous oubliez les pogroms ? Pas moi... Pourquoi dites-vous brigandage ? Sommes-nous les juges ? Comment n'avez-vous pas honte de juger ? Est-ce qu'on peut marcher sans argent ? Hein? dites un peu...

Bolotov ne répondit pas. Vania aussi rougit et se tut.

— Et rappelez-vous, Vania, vous disiez : " C'est un grand péché ! "

— Vous parlez des cosaques ?

— Oui, des cosaques.

— C'est vrai, c'est un péché... Hé, André Nicolaievitch, est-ce que nous ne prenons pas beaucoup de péchés sur notre âme ? On n'en peut même plus faire le compte ! Mais quoi ? Ce n'est pas pour nous... c'est pour le parti... Pour la terre et la liberté... Pour nous, personnellement, il ne faut rien...

" Et voilà comment parle Vania aussi ! pensa Bolotov. — Me trompè-je ? Mes doutes ne sont-ils que pensées oisives d'intellectuel ? Est-ce qu'au nom du peuple tout est permis ? Hippolyte, Rosenstern, Vania sont-ils dans le vrai, alors que la vérité ne se trouve ni dans les paroles de Serge ni dans les commandements de l'Évangile ? "

A l'Orient, solennellement paraissait l'aube. La sphère rouge vif dorait les sommets des arbres et des rayons roses brillaient sur la neige. Bolotov abaissa la glace de la portière. L'haleine humide et saine de la forêt arriva jusqu'à eux. La locomotive poussa un sifflement aigu ; les maisonnettes finnoises défilèrent, puis le quai, le sémaphore... " Imatra ! " cria le conducteur.

S'enfonçant dans la neige, Vania, Bolotov et Abram, par un sentier étroit se dirigèrent vers la cataracte. Encore de loin on entendait le sourd grondement rappelant le bruit de la marée. Bolotov, en glissant sur les pierres mouillées et s'accrochant aux branches des sapins, prudemment descendit jusqu'au torrent. Cramponné aux rocs, avec angoisse, il regardait en bas. L'eau était d'un jaune fumé trouble et si rapide

qu'elle semblait de métal fondu. Inondé par l'écume glaciale, oubliant sa " surveillance ", l'écurie de Striélov, le dépôt des cochers, Bolotov écouta longtemps le fracas étourdissant, le discours de révolte sans paroles de l'Imatra. Même pour un instant il perdit toute conscience : il n'y avait plus ni Imatra, ni sapins, ni gouttes de diamant ; il n'y avait ni troubles, ni malheurs, ni souffrances ; il n'y avait même plus ni lui, ni ses compagnons, ni Hippolyte ; il y avait un tout, puissant ; une seule vie éternelle, indestructible, bénie... " Et nous tuons ! Pourquoi ? " pensa-t-il enfin avec tristesse.

Près du Petit Imatra, à l'endroit où le torrent bouillonnant se calme et devient plus égal, Bolotov aperçut Hippolyte, Serge et une jeune fille inconnue, en toque d'astrakan. La jeune fille était assise près de l'eau même, le dos tourné au sentier, et elle ne les entendit pas approcher. Ce ne fut que quand Abram l'appela que, mécontente, elle se détourna. Bolotov était étonné. Il ne savait rien de la présence d'une femme dans la compagnie, et il en voulait à Hippolyte de le lui avoir caché. Après les premières paroles de rencontre tous se turent. Vania leva ses yeux étroits et rusés :

— Eh bien, Hippolyte Alexéievitch, parlons affaires...

— Oui, répondit pensivement Hippolyte... Il est nécessaire de résoudre une question importante... Anna, vous écoutez ? Le comité a posé comme condition que le procureur soit tué, en tout cas, avant l'ouverture de la Douma. Le comité a-t-il raison ou tort, nous n'en sommes pas juges... Nous sommes obligés de nous soumettre à sa décision. Ainsi, nous avons deux semaines devant nous. Notre travail n'a pas donné de résultats... J'avais eu également l'intention de commettre le meurtre dans la rue... Mais c'est impossible.. Qui peut garantir qu'il n'y aura pas erreur? En outre, il faut compter aussi avec la dernière expropriation... La police est sur le qui-vive,et maintenant il est plus difficile de travailler... C'est pourquoi je me demande si nous ne pourrions pas, en changeant notre plan, tuer le procureur dès maintenant et nous conformer ainsi à l'ordre du comité.

Plus Hippolyte parlait plus sa voix devenait saccadée et raide. A son visage pâle aux traits fins, à ses yeux rouges, très enfoncés, on voyait

qu'il n'avait pas dormi de la nuit et que ses paroles précises, bien pesées, étaient le résultat de longues réflexions. Bolotov écoutait, et il lui sembla qu'il commençait à comprendre Hippolyte, sa " conspiration " exagérée, sa haine des conversations, sa sévérité et son isolement glacial. " Sans doute il n'y a pour lui ni amour, ni joie, ni doute ; il est tout pour la cause, pour la terreur ; il est amoureux, oui, amoureux de la terreur" , pensa Bolotov, et il eut honte d'avoir pu se fâcher contre lui. Rompant le silence, Serge dit doucement :

— Il me semble qu'il y a une possibilité...

— Laquelle ?

— Le procureur vient chaque vendredi à Tsarskoié-Sélo... Il me semble qu'on pourrait le tuer à la gare...

— A la gare ! l'interrompit Hippolyte.

— Oui. A la gare de Tsarskoié-Sélo.

— Et la garde ?

— Quoi ? L'Okhrana ? L'Okhrana est partout...

— Écoutez, Serge.... Nous avons établi la surveillance... Nous avons travaillé trois mois... Est-ce pour risquer ? Et risquer quoi ? Non pas nous, mais la terreur... Je suis presque sûr que, si même il nous était possible d'accéder à la gare, l'Okhrana ne laisserait pas jeter la bombe. Alors, l'affaire serait ratée... ratée par notre faute... comprenez-vous : par notre faute.

— Si on a peur mieux vaut rester chez soi, dit avec humeur Abram.

Loin, dans la forêt, craqua une branche pourrie. Quelque part un écureuil bondit sur un arbre. Presque au-dessus d'eux, dans le ciel pâle, bleu, sans nuages, le soleil brillait d'un éclat merveilleux, et bien que Serge et Hippolyte parlassent de meurtre et de mort, Bolotov ne ressentait aucune crainte.

— Celui qui a peur du loup ne doit pas aller dans la forêt, répéta après Abram, Vania — Il faut en finir, Hippolyte Alexéievitch.

Hippolyte, frêle, mince, le visage pâle, les cheveux dorés, regardait attentivement Serge comme pour deviner par lui si l'attentat réussirait ou non.

— Oui, sans doute, dit-il sourdement. Mais comment ?

— Ayez confiance en moi, Hippolyte, dit Serge à voix basse.

— Vous irez ?

— Oui, moi.

— Seul ?

— Oui, seul.

— Non, je ne puis pas admettre cela !

— Eh ! Hippolyte Alexéievitch, fit Vania révolté ; il y a la cuiller et il n'y a pas de quoi manger... Nous passerons toute notre vie comme ça, à attendre le beau temps près de la mer... Je suis prêt à aller à la gare. Si l'on ne peut faire autrement alors il faut se casser la tête... Oui.

Abram l'écoutait, l'air approbateur. Quand Vania termina, il dit sombrement :

— Le comité décide... Eh bien, c'est son affaire... Ha ! Et moi, voici ce que je vous dirai : mettez-moi dans la gueule d'un canon et tirez. J'endosse mon pardessus et je suis prêt... Mais, nous ne sommes pas ici pour bavarder... Camarade Hippolyte, qu'arrivera-t-il ? Avant la Douma nous ne réussirons pas et, après, le comité nous licenciera. Alors il faut marcher. Qu'on le veuille ou non, il le faut ! Si Serge ne marche pas, moi j'irai, quoi ! Nous devons en finir !

Après une longue hésitation, Hippolyte donna enfin son consentement. Il fut décidé que Serge irait à la gare de Tsarskoié-Sélo. Bolotov écouta cette décision sans y croire. Il était si habitué de penser que c'était lui, André Bolotov, qui tuerait le procureur ; il était si bien préparé à la mort ; il y pensait si tranquillement que les paroles des camarades ne l'émurent même pas. C'est seulement plus tard, le soir, en retournant à la gare, qu'il comprit que ce n'était pas lui, mais ce jeune homme blond, grand, fort, au visage calme, qui marchait à son côté, qui, certainement, dans une semaine, périrait.

Le soleil s'abaissait derrière la forêt. L'Imatra rugissait et, sur les sentiers, en murmurant fondait la neige. Bolotov regarda du côté Serge. " Nous avons combattu ensemble sur les barricades... et maintenant il mourra... Seigneur rappelle-moi quand tu voudras dans ton royaume..." Et, obéissant à un sentiment ardent, il s'arrêta soudain et, fortement, avec amour, il enlaça Serge et l'embrassa sur la bouche.

XII

Les bruits concernant Hippolyte n'étaient pas mensongers. En effet, il était fils d'un conseiller à la Cour, avait fait ses études dans l'aristocratique École de Droit, et avait donné pour la terreur tout ce que lui avait laissé son père. Élancé, maigre, les mains fines, toujours vêtu avec élégance, il gardait les marques d'une bonne éducation : des manières mondaines et l'usage du français, qui révoltaient Arsène Ivanovitch. Il avait adhéré au parti, alors qu'adolescent il quittait les bancs de l'école, et il avait insisté pour être admis dans la compagnie de combat. A ce moment on projetait le meurtre du gouverneur-général de Pétersbourg et, comme il n'y avait pas beaucoup de terroristes dans le parti, il avait été admis sans difficulté et même sans enquête vexatoire. Au cours de deux années de " travail " presque tous les membres de la compagnie de combat avaient été pendus. Ces morts avaient contribué à l'isolement d'Hippolyte et à son irritabilité. Leur souvenir le poussait à " travailler " avec une ardeur redoublée, sans se fier aux promesses faciles et aux paroles oisives. C'est pourquoi, bien que Bolotov eût été membre du comité, il le traita avec la même méfiance que Serge et Vania. Il fallut des mois pour que sans réserve, de toute son âme, il eût confiance en lui.

Hippolyte ne connaissait pas les doutes qui torturaient Bolotov. En rentrant dans le parti, il avait décidé sans retour que son devoir était de mourir et de tuer, et jamais plus il ne se posa la question tentatrice. La perte des camarades, les bombes, les potences, le sang l'avaient rendu insensible à toutes les angoisses du cœur. Le " travail " du combat avait forgé en lui un terroriste " de fer ". L'excitation avait fait place au calme, l'élan au courage, l'amour de la discussion à l'indifférence pour l'opinion d'autrui. Mais il continuait de croire au parti, aussi aveuglément que durant les deux années précédentes. Il croyait que seul son programme

était raisonnable et juste, que tous ses membres étaient honnêtes, courageux et prêts au sacrifice. Il avait pour le comité un amour pieux : il ne distinguait pas entre le D[r] Berg, Arsène Ivanovitch, Rosenstern, Alexis Grouzdiev. Pour lui, ils personnifiaient la volonté du parti, son âme, son cerveau. Cependant, les derniers temps, son dévouement commençait à chanceler. Il ne pouvait s'adapter à la " directive " du comité touchant la limitation de la terreur. Cela lui semblait une atteinte aux droits imprescriptibles de la compagnie de combat, au bon sens et à la dignité de la révolution. Cependant, reconnaissant la soumission absolue comme un devoir envers le parti, le cœur serré, il acceptait cette directive. Le comité savait son mécontentement et appréciait hautement son obéissance de soldat.

Ni Arsène Ivanovitch, ni le D[r] Berg, ni Véra Andréievna ne se demandaient jamais quelle vie menait Hippolyte. Ils étaient si habitués à sa modestie, à sa patience, à sa soumission, à sa fermeté, à son acceptation de la mort qu'il ne leur venait jamais en tête de réfléchir aux conditions épouvantables dans lesquelles " travaillait " cet homme frêle, pudique comme une jeune fille et modeste. Ils oubliaient qu'un mois ne se passait pas sans qu'il n'eût à déplorer la perte de camarades, d'amis, et que chaque nouveau membre de la compagnie était à ses yeux une victime sacrifiée à laquelle il devrait survivre. Ils oubliaient que, de jour en jour, de minute en minute, ses pensées étaient empoisonnées de meurtre et de sang et qu'un attentat, même réussi, était pour lui la source d'une souffrance atroce. Sa vie en marge ne leur semblait pas plus pénible que la leur. Ils croyaient sincèrement qu'eux, les chefs, avaient le droit de lui donner des conseils, des indications, de le guider, le blâmer ou l'encourager. Et Hippolyte leur reconnaissait ce droit suprême. Personne ne voyait la cruauté de ces rapports de chef à subordonné.

D'Imatra, Hippolyte partit fatigué et bouleversé. Pour la première fois il renonçait à son principe : " Se hâter lentement et ne pas risquer". Ce n'était pas par la raison mais par le flair, par l'expérience d'un long travail qu'il pressentait ce que ne pouvaient s'expliquer ni Serge, ni Bolotov, ni aucun des camarades qui discutaient avec lui : que le procureur ne serait pas tué ; que l'attentat serait infructueux. Cependant, s'il y avait consenti, ce n'était pas parce qu'Abram ou Vania l'en pressaient,

mais exclusivement parce que Rosenstern lui avait dit que toute la Russie, tout le parti, tout le peuple avaient besoin de ce meurtre et qu'il devait être commis avant l'ouverture de la Douma. Il avait cédé, mais au fond de son âme, il redoutait la faute. Il lui semblait que de ses propres mains il tuait Serge, ce Serge qu'il tenait pour le plus fort, le plus hardi de tous les camarades. Son sang-froid habituel l'abandonnait. Assis dans le wagon qui, d'Imatra, le ramenait à Pétersbourg, il décida — ce qu'il n'avait encore jamais fait — de trouver immédiatement le siège du comité et de tâcher de convaincre Rosenstern de la nécessité d'ajourner le meurtre du procureur.

De la gare de Finlande, sans passer à l'hôtel Belvédère qu'il habitait, il prit un fiacre et se rendit au lieu de ralliement du comité. C'était chez Valabouiev, dans un hôtel isolé, Perspective Kamenno Ostrovsky. En montant l'escalier de marbre, couvert d'un tapis violet, Hippolyte s'arrêta pensif. Sa visite inattendue lui semblait d'une audace révoltante. Le comité avait ordonné de tuer le procureur militaire ; sa tâche, à lui, Hippolyte, consistait uniquement à exécuter cet ordre sans raisonner, et non à prouver, dissuader, prier. Mais, se rappelant que Serge périrait, sans plus hésiter il ouvrit la porte de chêne. Dans la même pièce, ornée de tableaux de maîtres et d'une Vénus de Milo en plâtre, où Volodia s'était querellé avec le Dr Berg, Arsène Ivanovitch et Rosenstern étaient assis dans des fauteuils de cuir. Valabouiev n'était pas là. Arsène Ivanovitch, de sa voix basse, sèche, cassée, discourait sur les élections à la Douma.

— Eh ! mon cher, c'est peut-être une faute que la résolution du parti de la boycotter ? Boycotter, c'est bien ; mais regardez quels seront les élus : les travaillistes et les cadets... Et pourtant je les ai prévenus au congrès... Ils ne m'ont pas écouté... Ah ! Hippolyte ! Quelles nouvelles ? Hein ?

Contenant son émotion, Hippolyte raconta brièvement l'entretien d'Imatra. Rosenstern, en tortillant sa barbiche, écoutait, l'air concentré et sombre. Arsène Ivanovitch hochait sa tête blanche.

— Ça va mal, mon nourricier, ça va mal... En voilà des affaires ! Quel malheur !... Vous ne vous offensez pas, mon cher, hein ? Et pourquoi la " surveillance " n'a-t-elle pas donné de résultats ?

Hippolyte devint confus. Ses joues pâles pâlirent encore davantage. Dans la question d'Arsène Ivanovitch il percevait un reproche qu'il crut juste et mérité. Il avait pris la responsabilité pour la compagnie de combat et celle-ci, au moment décisif, quand toute la Russie espérait en elle, avouait, par sa bouche, son impuissance impardonnable. Dans les yeux jeunes, brillants et tristes de Rosenstern, il lisait le même reproche.

— Je ne sais pas, Arsène Ivanovitch... Je ne sais pas... Je ne m'explique pas... Est-ce qu'on ne pourrait pas remettre à un mois... peut-être alors nous arrangerions-nous... Du moins, je ne perds pas espoir...

— Nenni... nenni... réfuta Arsène Ivanovitch, en agitant la main. C'est absolument impossible... On ne peut même pas penser à cela.

— Mais à la gare, l'attentat ne sera pas couronné de succès...

— Pourquoi pas ? Pourquoi ? Hein ?

— L'Okhrana, Arsène Ivanovitch, dit timidement Hippolyte, sentant d'avance qu'Arsène Ivanovitch répondrait comme l'avaient fait Serge et Vania et qu'il n'aurait rien à objecter.

— Eh bien, quoi, l'Okhrana ? L'Okhrana, mon cher, est partout... Comprenez donc... — Arsène Ivanovitch se leva de son fauteuil en ahanant, et prit Hippolyte sous le bras — ... Nécessité politique... Comprenez-vous ? A présent, aujourd'hui, il le faut... Mais une fois la Douma ouverte, fini... Oui... S'il y a la moindre chance il faut la tenter... Vous me connaissez... Je suis toujours pour l'extrême prudence... Celui qui se garde, Dieu le garde... Mais aujourd'hui je vous dis : Osez ! D'ailleurs... — Il s'arrêta et, sans lâcher le bras d'Hippolyte, hocha pensivement la tête.

— D'ailleurs, quoi ? intervint sèchement Rosenstern. Écoutez, Hippolyte... Comprenez ceci : Nous ne pouvons ni autoriser, ni défendre... Ce n'est pas en notre pouvoir. Comprenez seulement, qu'après l'ouverture de la Douma. la terreur sera politiquement nuisible. Oui, nuisible... Et ce n'est pas seulement mon opinion... C'est l'opinion du congrès, du parti, de toute la Russie... Et vous vous adressez au comité ! Que puis-je dire. Il faut tuer le procureur tout de suite... Est-ce possible ? ce n'est pas à moi de décider... c'est à vous.

— Je dis que c'est impossible, prononça Hippolyte d'une voix à peine perceptible.

— C'est encore à voir... Si impossible avec un seul lanceur de bombes, on pourrait avec deux... On arrêtera l'un, l'autre lancera la bombe... Bien entendu, je donne cela comme exemple... Je pense ainsi... Mais, sans doute, je ne puis décider.

Hippolyte cacha son visage dans ses mains. Il sentit que ses paroles ne comptaient pas, car Arsène Ivanovitch et Rosenstern et le comité et le parti, coûte que coûte, jugeaient nécessaire la réussite de l'attentat. Il comprit que l'attentat aurait lieu, qu'il ne pouvait ne point avoir lieu, que telle était la volonté de Serge, de Vania, de Bolotov, du comité et de tous les innombrables camarades inconnus, et qu'il ne pouvait aller à l'encontre de cette volonté. Déjà gagné, avec une prière soumise il s'adressa à Arsène Ivanovitch :

— Arsène Ivanovitch ?

— Quoi, mon nourricier?

— Alors, on ne peut ajourner?

— Nenni... Que Dieu vous garde.

Valabouiev, gras, les cheveux coupés court, la nuque rouge, habillé à la mode, entra et annonça avec déférence que le Dr Berg et Véra Andréievna étaient arrivés.

Hippolyte prit congé hâtivement et sortit. Arsène Ivanovitch sourit et, se penchant vers Rosenstern, lui dit :

— Ce n'est rien... s'arrangera... Tout de même, un brave garçon... Le cheval a quatre pieds, néanmoins il trébuche...

XIII

Cette inquiétude jalouse de propriétaire qui possédait Arsène Ivanovitch, le Dr Berg, Véra Andréievna, Volodia, Arcade Rosenstern et tous les camarades qui tâchaient à guider la révolution demeurait incom-

préhensible et étrangère à Serge. Il était entré dans le parti non parce qu'il croyait au programme approuvé par le congrès, ni pour " conduire " le peuple, mais parce que la vie quotidienne ordinaire, avec sa cruauté, son hypocrisie et son mensonge, l'offensait et le révoltait, et qu'il lui semblait que seulement dans le parti socialiste, dans la lutte désintéressée et le sacrifice étaient cachés la vérité éternelle, les commandements inviolables du Christ. Lui-même se considérait comme un soldat, un de ces soldats anonymes qui n'ont pas le droit de douter et qui ont le devoir de mourir sans murmurer. Il croyait fermement en la révolution ; il croyait que Dieu ne l'abandonnerait pas, et, religieusement, il osait la violence la plus terrible, permise par les hommes...

A la mi-avril, sans marchandage, il vendit à moitié prix sa voiture, son cheval, ôta son *armiak* et revêtit le costume européen. En chapeau mou et pardessus à la mode, bien peigné, bien lavé, les moustaches en croc, il était méconnaissable et n'avait plus rien d'un paysan. Il se rendit à Moscou, changea son passeport de cocher, et, de cocher patron, se transforma en gentilhomme propriétaire. Bolotov, l'ayant rencontré par hasard, n'en crut pas ses yeux.

Le samedi, quelques jours avant l'ouverture de la Douma, on attendait, le matin, le départ habituel du procureur militaire. Le vendredi soir, Serge s'était rencontré dans le passage avec Hippolyte. Avant cette rencontre décisive il lui semblait certain que le procureur serait tué. Mais quand, au coin de la rue Karavannaia, il resta seul, il ressentit de l'angoisse. Il voulait rejoindre Hippolyte, lui serrer la main encore une fois, écouter sa voix émue, entendre de lui que la Russie bénit la terreur. Mais Hippolyte avait disparu dans la foule. Serge tressaillit, et d'un pas fatigué il prit la Newsky, ne sachant lui-même où il allait. Il déboucha sur le quai de la Néva et, penchant sa tête blonde, regarda l'eau couleur de plomb. Le fleuve coulait avec un bruit sonore ; un bateau soufflait près du ponton. Au loin, à l'Orient, pâlissait la nuit. On pressentait une matinée d'avril. Serge secoua les épaules.

— Cocher!

— Voilà, Monsieur... s'il vous plaît?...

— Aux Iles!

— A Chrestovski, s'il vous plaît?

— Oui, à Chrestovski, dit Serge sans réfléchir, et lui-même étonné: " Pourquoi à Chrestovski? Pourquoi? "

Aux îles, ça sentait la fraîcheur, l'herbe, l'odeur humide de la mer. A travers les branches nues, dans les ténèbres d'avant l'aube, brillaient froidement des feux verts, jaunes, rouges. Le cocher s'arrêta près de ces feux. Serge entra dans une grande salle claire, pleine de monde. Les sons perçants de l'orchestre, le bruit des conversations, des cris et des rires l'étourdirent pour un moment. Sur la scène, une femme, pas jeune, en jupe rose, les bras et le cou nus, lestement levait en mesure ses jambes nues et, d'un soprano aigu, chantait un motif très gai. Des fonctionnaires et des marchands bien nourris, des officiers aux éperons sonores, riaient et applaudissaient frénétiquement.

Quand Serge vit cette femme demi-nue, au visage fardé, ces garçons obséquieux, cette foule débauchée, insouciante, enivrée de plaisir, il ressentit encore plus vivement sa solitude. Il voulut s'en aller, mais il se rappela sa chambre d'hôtel, le lit dur, la couverture de coton, et les heures ennuyeuses sans sommeil. Il fronça les sourcils et s'assit à une table, près de la porte. Un trouble angoissant, qu'il ne pouvait s'expliquer, grandissait en lui. " Hippolyte?... Mais si même il a raison, si c'est un insuccès, j'aurai rempli mon devoir... Ma conscience est tranquille... Mourir? Est-ce que j'ai peur? " se demanda-t-il, et avec joie, émotion, il se répondit : " Non, je n'ai pas peur... ce n'est pas cela. Alors d'où vient mon doute? " D'un œil las il regarda la scène. Maintenant, sur les planches éclairées de feux de bengale, un homme moustachu, en blouse brodée, sifflotait et dansait le *trépak*. Il agitait en rond ses bras, frappait du pied et tournoyait en tapant de son talon ferré. La salle croulait d'applaudissements. Une basse ivre, éructante, sans arrêt criait bravo : " Oui, oui, je tuerai! " pensa Serge presque à haute voix. " Oui, je tuerai! " Et aussitôt, avec une clarté extraordinaire, pressentant le sort inexorable, il comprit qu'il devait tuer, que cela ne dépendait pas de sa volonté, qu'il n'était pas en son pouvoir de décider, que quelqu'un d'autre l'avait fait pour lui. C'était ce sentiment d'oppression que lui, Vania et Bolotov avaient éprouvé pour la première fois chez

Slezkine; et maintenant, dans le restaurant de nuit de Pétersbourg, parmi les rires des filles et le brouhaha, ce sentiment l'empoignait de nouveau. " Il le faut ainsi... Il le faut ", répétait-il avec angoisse, sans même remarquer la scène. " Mon Dieu, est-ce possible ? Et pourquoi précisément moi ? Mais je ne veux pas tuer !... " Il était assis devant la table, penché, et remuait son thé avec une cuiller d'argent. De loin on pouvait croire qu'il regardait attentivement la scène. Il se rappelait Slezkine, les barricades glacées, l'officier de dragons tué, et le sourire moqueur de Vania... Il se rappelait Bolotov, ses doutes, et la réponse vague qu'il lui avait faite : " On n'a pas le droit de savoir... " " Dieu, conseille-moi... Demain je dois tuer... Le dois-je vraiment ? Y suis-je obligé ou peut-être n'est-ce que mon propre désir ? " Fatigué, il ferma les yeux et, tout d'un coup, aux sons de la musique et du bruit des voix, il se représenta nettement, clairement, ce qui, il le savait, s'accomplirait demain. Il voyait le visage ridé d'un vieillard déjà sans vie, un filet de sang sur ses joues rasées, le corps ensanglanté, et lui-même auprès du cadavre déchiqueté. Dans sa mémoire se gravait le texte évangélique : " Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi... Que ta volonté soit faite... " " Mais c'est un sacrilège ! se ressaisit-il. Est-ce que je n'ai pas tué sur les barricades ?... Oui, j'ai tué... Et demain je tuerai aussi... " Il ne pouvait penser plus loin. Il lui semblait qu'il n'aurait pas la force de tuer, qu'il n'oserait pas, que le meurtre est un péché impardonnable et qu'il perdra son âme immortelle. Lui, qui toujours courageux et ferme croyait indubitablement en l'équité de sa vie, il se sentait un petit enfant qui, en effet, n'a pas le droit de savoir et il se disait que la mort n'est pas la rédemption. " En vérité, en vérité, je vous le dis, murmura-t-il les paroles divines... si le grain de froment tombe dans la terre et ne meurt pas, alors il restera seul ; mais s'il meurt il produira beaucoup de grain... Celui qui aime son âme la fera périr, et celui qui hait son âme dans ce monde la conservera pour la vie éternelle... "

— Vous vous ennuyez, jeune homme ?

Devant lui, le poing sur la hanche, se tenait debout une femme fardée, en robe bleue décolletée. Avec un sourire provocant, mi-tendre mi-méprisant, elle le regardait droit dans les yeux. Serge fronça les

sourcils et, hâtivement, sortit du restaurant. Le lendemain, samedi, il s'éveilla à sept heures. L'inquiétude de la veille s'était dissipée. Le matin, à la lumière du jour, le meurtre ne lui apparaissait plus comme un péché mortel et il lui semblait qu'un péché plus grand serait de ne pas tuer, de se taire, de s'accommoder du mensonge démasqué. Sans émotion, d'un pas ferme et assuré, aussi calme qu'en se rendant à la caserne du régiment, il chercha Hippolyte dans le jardin Alexandrovsky. Hippolyte lui remit la bombe et, lui jetant un regard rapide, lui dit :

— Vous n'avez pas dormi, Serge?

Serge sourit :

— Non. J'ai dormi.

— Moi, je n'ai pu fermer l'œil... Savez-vous, Serge?...

— Quoi?

— Ne vaudrait-il pas mieux renoncer?...

— Renoncer?

— Oui... Remettre l'attentat?

— Pourquoi?

— J'ai peur... Je ne suis pas habitué à travailler ainsi...

Serge réfléchit :

— Et le comité?

— Quoi, le comité? fit Hippolyte avec chaleur. Ce n'est pas le comité qui est responsable, mais moi. Entendez-vous, j'ai peur...

— De quoi avez-vous peur?

— J'ai peur pour vous, Serge... Et pour notre compagnie, ajouta-t-il sourdement.

Serge hésita une seconde, puis, secouant résolument la tête, d'une façon tranchante qui n'admettait pas d'objection, dit :

— Notre affaire est de ne pas raisonner...

— Ne pas raisonner?

— Oui... Notre affaire est d'exécuter...

— Vous pensez ainsi?

— Oui, je pense ainsi...

Hippolyte baissa les yeux.

— Eh bien, adieu, Serge...

— Adieu...

Serge voulut le retenir et l'embrasser, mais Hippolyte était déjà loin. " Et pourtant je ne le reverrai plus, jamais... " Il soupira et, à grands pas, se rendit à la gare.

La journée était sombre. Des nuages épais s'amassaient et, de temps en temps, comme furtivement, tombait une pluie fine et triste. Ce n'était pas commode à porter une lourde bombe et Serge avait peur de la laisser tomber. A l'angle des rues Gorokovaia et Fontanka il aperçut Bolotov avec sa voiture. Il remarqua les yeux bleus qu'il connaissait, maintenant si proches et si chers pour lui, et le cheval noir aux sabots clairs. Sans s'arrêter, il toucha légèrement son feutre mou.

Près de la gare, sur la Perspective Zagorodny, un commissaire de police, très imposant, les mains derrière le dos, se promenait avec importance. A côté de lui se tenait un agent de service. S'appliquant à ne pas les regarder, Serge, sans se retourner, traversa la chaussée et gagna le perron. A peine était-il sur le quai, bien balayé, qu'un énorme officier de gendarmerie, à aiguillettes, prit l'attitude militaire, et, d'une porte latérale, gardée par une sentinelle, parut un vieillard voûté, maigre, en manteau de général. Il marchait d'un pas rapide en traînant légèrement la jambe gauche. Vingt pas seulement le séparaient de Serge et entre eux se tenaient deux agents de la sûreté et un gendarme, la main à la visière. Mais, craignant que le vieillard ne lui échappât, Serge, en courant, s'approcha de lui. Il n'avait pas parcouru la moitié du chemin que le vieillard, s'arrêtant soudain, saisit la portière du wagon et, tournant son visage ridé, regarda Serge droit en face. Comme en un rêve Serge, dont les yeux étaient obscurcis, aperçut le regard effrayé du vieillard, et il comprit qu'on ne le laisserait pas approcher. Sachant déjà que l'attentat était manqué, mais espérant en un miracle, rapidement il leva les bras et, de toutes ses forces, jusqu'à en avoir mal à l'épaule, il lança la lourde bombe sphérique. Il n'entendit pas l'explosion.

Quand la fumée se fut dissipée, sur le quai, près du réverbère, à côté du gendarme tué, Serge gisait immobile, les bras en avant ; sur sa poitrine et son visage le sang coulait à flots. Le vieillard en manteau de général était près du wagon ; sa lèvre inférieure tremblait.

XIV

A la fin d'avril eut lieu l'ouverture de la Douma d'Empire. Le comité, après de longs conciliabules, décida de renoncer provisoirement à la terreur. Le Dr Berg insistait sur le licenciement complet de la compagnie ; il prouvait que le « travail parlementaire » n'était pas compatible, dans le parti, avec le « travail de combat ». Mais ses paroles n'eurent pas de succès. La majorité décida de « maintenir sous les armes les membres de la compagnie », ce qui signifiait que tous les terroristes, de Pétersbourg, de Moscou, de la province, étaient forcés de risquer inutilement leur vie.

Tout le printemps et l'été, qui était chaud, Bolotov ne descendit pas de son siège. La mort de Serge l'avait exaspéré. Comme autrefois il ne ressentait que du dégoût pour le « travail » policier et était honteux du métier double qu'il faisait. En outre, maintenant il se surprenait à écouter des pensées cachées, vengeresses. Souvent la nuit, sur sa planche, quand autour de lui ronflaient les cochers, et que les veilleuses brillaient à peine dans l'obscurité de la chambre, il ne pouvait s'endormir avant l'aube et pensait au procureur. En regardant avec des prunelles élargies le plafond bas, enfumé, mangé de rouille, il se rappelait ce jour pénible où, pour la dernière fois, il avait vu Serge, et, insidieusement, un nouveau sentiment s'éveillait en lui : le désir de tuer. Il avait peur de ces pensées dépravantes. Avec indignation il se reprochait sa colère de sauvage qui veut venger, mais il ne pouvait se dominer. Il était devenu sombre, ne causait plus avec Porfiritch dans la cour, n'écoutait plus les confidences d'ivrogne de Striélov et, quand il apercevait Soupryikine, s'éloignait hâtivement. La cour creusée par les roues, les femmes en cheveux, les poux, l'odeur de fumier, le bruit des sabots dans les boxes, le peinaient. Il avait peur qu'il n'y eût pas de fin à ces journées inactives et que le procureur restât vivant. Dans la rue,

ce sentiment de colère l'émotionnait avec plus d'acuité encore. Quand il passait par la Fontanka et la rue Sadovaia, ou devant l'église de Notre-Dame, s'il entrait dans le débit des cochers, il se rappelait ses brèves rencontres avec Serge, ses paroles pénétrées d'amour, alors étrangères et maintenant inoubliables, et,. bien que la terreur fût provisoirement suspendue, lui, sans demander conseil à personne, à ses risques et périls, continuait sa « surveillance ». Des heures entières il stationnait près des palais d'État — ministère de la Guerre, conseil d'Empire, palais de Tauride, l'État-major — et, avec zèle, il observait si ne se montrait pas le vieillard voûté, boiteux, en manteau de général. Il estimait que le devoir suprême envers le parti était, par un labeur pénible, d'atteindre la victoire. Cette foi l'inspirait et justifiait le meurtre projeté. Après la mort de Serge, Bolotov avait compris de quoi vivait Hippolyte. Il avait compris que c'était la haine, la colère irritée qui possédaient cet homme fatigué d'une lutte inégale, isolé et sans forces. Hippolyte était convaincu qu'il n'était pas seul, qu'Arsène Ivanovitch, le Dr Berg, Véra Andréievna, le comité, le parti, la Russie, les millions d'hommes du peuple russe attendaient les meurtres promis ; que s'il est en tête de la compagnie de combat c'est par hasard et que chaque membre du parti, chaque paysan affamé, chaque étudiant miséreux le remplacerait et donnerait sa vie avec joie. Il ne comprenait pas qu'il était une exception, que la Russie se taisait, que la révolution était écrasée et que ses bombes n'étaient que des feux follets. Mais si même il eût compris que le gouvernement avait vaincu, que le parti, non soutenu par le peuple, était sans force pour lutter, il n'eût pu abandonner le travail. Il pensait que la mort seule couronne l'œuvre sanglante et il attendait la mort comme sa récompense et sa délivrance.

Il trouvait la compassion et le soutien en son ami le tanneur Abram. Abram, un homme bonasse, au large visage enfantin, de taille énorme, avait laissé sa famille à Vilna. Ce n'étaient ni les leadingarticles ni les discours des orateurs qui l'avaient convaincu de la nécessité de la terreur « systématique ». Par l'expérience, les pogroms, les maisons incendiées, les enfants assassinés, il avait appris la cruauté de la vie « bien organisée » et ne doutait plus de la légitimité du « feu et du fer ».

Cependant sur un point ils n'étaient pas d'accord : Abram parlait avec un sourire négligent, en se raillant, des « messieurs » et des « étudiants », et n'aimait pas le comité. Aux exhortations ardentes qu'il a tort, que le comité ne fait pas de différence entre le soldat et le général, le propriétaire et l'ouvrier, il répondait obstinément et avec méfiance : « Je sais ! Ha !... n'essayez pas de me tromper... C'est la même exploitation... ». Il était entré dans la bande de Volodia mais, par un concours heureux de circonstances, Hippolyte l'avait trouvé et Abram s'était attaché à lui, « exploiteur et étudiant », corps et âme. Bolotov aimait ses yeux juifs riants, la pureté naïve de son âme.

Anna, une fille de trente ans, aux joues creuses, pâles, les yeux gris, saillants, brillants, préparait les bombes et gardait chez elle la dynamite. Ancienne infirmière de village, elle apportait de la campagne l'amour profond, vivant, sincère pour le peuple. Cet amour, non puisé dans les livres et les programmes, l'avait amenée à la terreur. Elle ne connaissait ni haine ni colère et, comme Serge, était peinée du meurtre ; mais elle pensait, qu'en exterminant les fonctionnaires et les princes, elle apportait un concours inestimable, qu'elle hâtait le jour de la révolution, ce jour quand « il n'y aura ni riches ni pauvres, ni maîtres ni esclaves, ni potentats ni sujets ». Elle s'habillait n'importe comment, fumait de grosses cigarettes et parlait avec l'accent de Nijni-Novgorod. Bolotov s'était attaché à elle. Il aimait sa modestie, son mépris de la mort, ses récits enthousiastes sur la campagne et les paysans, sa simplicité, sa sincérité, sa voix rude presque masculine. Elle respectait le comité et croyait qu'au parti était réservé de vaincre le monde.

Le procureur militaire habitait, Perspective Liteïny, un hôtel sombre, à l'aspect de caserne. A la fin d'avril on avait appris enfin, par les « observations », qu'il sortait chaque jour et que, tous les jeudis, il se rendait au ministère de la Guerre. Bolotov étudia non seulement son visage, ses moustaches, ses cheveux, ses décorations, ses épaulettes, mais aussi son cocher, ses chevaux, sa voiture, ses lanternes, ses guides, ses portières. Il reconnaissait le procureur à cinquante pas et prédisait sans erreur s'il sortirait ou non : les jours de sortie, des agents surveillaient le perron et le portier à longue barbe, la porte-cochère.

C'était le commencement de l'automne ; les journées étaient claires, mi-transparentes. Dans le parc de Pétrovsk les feuilles dorées des bouleaux tombaient ; les oiseaux ne chantaient plus et, le soir, au delà de la Néva, la mer s'empourprait des rayons de feu. Les nuits étaient froides, les étoiles argentées et, le matin, il y avait de la gelée blanche.

Dans les premiers jours de septembre, un lundi, Bolotov ayant rencontré le procureur, sur la Perspective Newsky, rentra à son dépôt le soir, dételа son cheval en sueur et le plaça dans sa box. Cela fait, sans ranger sa voiture, il mit une casquette de drap et, en contournant les flaques puantes, sortit dehors. Sur un banc, près de la porte, étaient assis Striélov, noir comme le goudron, et le gros portier Souprytkine.

— L'inspecteur de police t'a demandé, dit Souprytkine sans regarder Bolotov, en lui tendant sa main grasse ; et il bâilla.

Bolotov leva les sourcils.

— L'inspecteur de police ?

— Oui, Krisanf Valérianovitch...

— Que veut-il ?

— Ce qu'il veut ! fit Striélov en clignant les yeux. Ne le sais-tu pas ? Quel enfant !... Pour ses gosses... du lait...

Souprytkine soupira :

— Il a dit que tu passes au commissariat.

— Au commissariat ? Pourquoi ?

— Pourquoi ? Pour quelque affaire... Les autorités ordonnent... une amende ou autre chose... nous l'ignorons.

Bolotov, pour la première fois, regarda avec curiosité Souprytkine, son gros cou de taureau, ses yeux boursouflés, sa barbe rousse, ses bottes brillantes comme un miroir, son visage stupide et gras. « Nous luttons, nous donnons notre vie... et voilà celui-ci... ce Souprytkine... Des Souprytkine et des Striélov viendront et nous vaincront... Ils vaincront par leur magnifique sottise, leurs ventres gras, leur stupide contentement, leurs bottes, leurs accordéons et leur confiance en soi », pensa-t-il, agité et cachant l'émotion traîtresse. Striélov toussota et dit prudemment :

— L'autre jour on a amené *Au Rendez-vous des amis* un gramophone... c'est juste le moment....

— Quoi, juste le moment ?

— Je dis que c'est juste le moment d'aller *Au Rendez-vous des amis...*

Souprytkine le regarda sévèremment.

— Toi, aller au débit, tu ne connais que ça... Alors, tu iras au commissariat ? s'adressa-t-il à Bolotov, sans tourner sa tête graissée et se signant sur la bouche.

— J'irai.

« Pourquoi l'inspecteur de police ? Une amende ?... Mais pour cela on ne m'appellerait pas au commissariat... Les passeports ? Mais ils sont en règle... Es-ce qu'on me surveillerait ? » pensait Bolotov tout en suivant la Perspective Zabalkenski. « On me surveillerait, maintenant que tout est prêt, quand la Douma est dissoute et que le comité a autorisé ; quand je connais la voiture ?... Non, ce n'est pas possible... ». Il était si connu au cabaret et dans la cour ; dans la rue il marchandait si bien, jusqu'à extinction de voix, avec les clients ; il donnait si bien, sans rougir, les pots-de-vin aux agents ; il attelait, nettoyait, lavait, portait l'avoine si habilement ; il était si entraîné à cette vie de cocher, qu'il lui semblait incroyable qu'on pût le suspecter. Mais quand, tournant sur la Fontanka, il vit le débit où, parfois, il s'était rencontré avec Serge, il éprouva de l'inquiétude. « Et si l'on me surveille ? L'attentat ne réussira pas ; le procureur ne sera pas tué, et Serge aura péri en vain. Et je serai, moi, le coupable... ». Il se retourna. Il n'y avait personne derrière lui ; le quai était désert ; loin sur le pont se tenait un agent de police, seul. « Il faut prévenir Hippolyte. Il décidera... Est-ce que la compagnie périra ? ». Il ne pensait plus à lui. Ce n'est qu'en approchant du restaurant *Au Cerf*, lieu ordinaire de rendez-vous, qu'il comprit que lui aussi mourrait. « Je périrai inutilement, sans tuer... Oui, je mourrai... Non. Ce n'est pas possible... ».

Le même jour, Hippolyte conseilla à Bolotov de ne pas retourner à son dépôt, d'abandonner sa voiture, et, en attendant, d'aller à Moscou. En partant, Bolotov était persuadé qu'il tuerait le procureur.

XV

Craignant que la compagnie ne fût surveillée, et, en tout cas, ayant prévenu le comité, Hippolyte décida de hâter l'attentat, presque prêt.

Le jeudi, 10 septembre, Vania, muni d'une bombe, devait attendre à la Fontanka; Abram près du pont Tziepnoï et Bolotov rue Liteïny. Le procureur se rendait au ministère de la Guerre par l'une de ces voies. On avait l'espoir, non exprimé, que cette fois il serait tué.

Bolotov arriva à Pétersbourg par le premier train et, malgré l'heure matinale, pour ne pas errer dans les rues de Pétersbourg, il alla dans un débit. Maintenant, quelques heures avant le meurtre, il retrouvait cette froide indifférence qui le possédait à Moscou, sur les barricades. Sur la vitre couverte de buée la pluie frappait avec persévérance; des parapluies et des galoches passaient; un cocher, recroquevillé sur son siège, somnolait. De l'autre côté de la rue, près des portes fermées d'un débit, une foule se pressait. Bolotov remarqua surtout un vagabond, dépenaillé, sale, le visage maladif, verdâtre, avec des yeux qui coulaient; il était sans paletot, couvert seulement d'un caraco de femme, et pieds nus. Ses doigts gelés serrés contre sa poitrine, son corps faible ployé, il sautillait rapidement, tremblant de froid. Quand Bolotov vit cet homme, ce ciel pleurant, l'agent en manteau, le débit d'État, les murs mouillés des maisons, toute cette vie banale de la capitale, le meurtre lui parut inutile. Quoi, il se préparait à tuer, il tuerait sans doute et sûrement serait pendu, et toujours la pluie ennuyeuse continuera à tomber, l'agent sera là à se mouiller et toujours continueront à sautiller et trembler de fièvre les ivrognes et les affamés. " Je mourrai? " se demanda-t-il en retenant son souffle. " Oui, sans doute, je mourrai... Pour eux? Oui, pour eux... et pour tous... Et pour tout! " se répondit-il avec une joie orgueilleuse. Mais aussitôt il comprit, sans erreur possible, qu'il avait droit à la vie; que ni le procureur, ni Serge, ni le parti, ni la compagnie de combat, ni même la Russie ne

pouvaient l'obliger de mourir, n'avaient le droit d'exiger sa mort violente. Des yeux il parcourut le débit. Cette ambiance de cabaret, odieuse et hospitalière, — la vaisselle, les garçons, le patron, les clients, les tables sales — lui parut intime et charmante ; et son désir était de ne pas s'en aller. Mais neuf heures arrivèrent. Bolotov frappa sur la table avec une pièce de monnaie, enfonça sa casquette sur son front et, sans entrain, sortit dans la rue. Le vagabond affamé toujours sautillait sous la pluie et, d'un œil triste et avide, regardait les portes inaccessibles. Bolotov tourna sur la Fontanka, passa devant le cirque et entra dans le jardin d'été. Dans le jardin il faisait froid ; la pluie ne cessait de tomber ; les pieds enfonçaient dans le sable mouillé ; les déesses et les nymphes nues, pas encore enveloppées de paille, se dressaient mélancoliquement parmi les massifs. Les nuages glissaient tristement.

Dans une allée isolée, près de la grille forgée, Bolotov trouva Hippolyte et Anna. Tous deux étaient mouillés, pâles. Anna tenait un carton carré noir sur lequel était gravé, en lettres dorées, le mot " Musique ". Sans rien dire, Bolotov prit la bombe et l'enveloppa soigneusement dans un mouchoir d'indienne.

— Plus de prudence, dit Anna à haute voix.

Bolotov serra fortement le nœud. Il entendait les battements forts et saccadés de son cœur et le mécanisme régulier de la fusée. " Je mourrai ? " De nouveau se posait la question, mais cette fois il n'en comprit pas l'importance. Maintenant il lui semblait qu'il ne pourrait se résoudre à mourir et que tout ce qui se passait n'était qu'un rêve. Il n'y pouvait croire. C'était insensé et terrible que tout de suite, dans dix minutes, il quitterait ce jardin, ces gens proches et déjà lointains, qu'il rencontrerait une voiture, jetterait la bombe et, sûrement, serait tué. Il se rappelait clairement la cour, les écuries penchées, Souprytkine, Striélov, le débit *Au rendez-vous des amis*, son Bouillane aux sabots blancs, à l'ébrouement régulier. Et cette vie de travail dur, misérable, et le froid, la faim, la saleté, les mots orduriers, l'ivrognerie, " la surveillance " et Serge et le comité, tout cela lui semblait maintenant le bonheur serein, inaccessible.

— Et Vania ? demanda Bolotov timidement.

— Vania ? Vania est déjà sur place et Abram aussi... Si le procureur ne passe pas, venez à midi.

Bolotov, tête penchée, sortit du jardin. Prudemment, craignant de faire un faux pas et ne comprenant pas où il allait, il se dirigea vers Liteïny. La bombe faisait son tic-tac régulier... Tic-tac... Tic-tac... Et il savait qu'il suffisait d'un choc pour que le tube éclate et que la mélinite explose. " Eh bien, quoi ? Tant mieux... Moi, en tout cas, je ne l'entendrai pas... " sourit-il tristement, et il serra plus fortement la bombe. Craintivement, en secouant les épaules, il monta sur le pont Sémionovsky. Sur la Fontanka, près du pont même, à côté d'un réservoir de poissons, se tenait Vania, en hautes bottes et pardessus, un lourd paquet à la main. Ses yeux étroits, intelligents, brillaient. Vania lui chuchota affectueusement et gravement :

— L'homme marche et Dieu le mène... Bonjour André Nicolaievitch...

Bolotov ne répondit pas aussitôt. Le rouge lui monta aux joues : il avait honte de penser à soi, de s'attendrir sur son sort, de marchander son courage le jour où l'on en avait besoin. " Suis-je un poltron ? " se demanda-t-il en pâlissant, avec haine. " Et Serge ? Et le parti, et la compagnie de combat ? " Alors, avec un soulagement joyeux, la conscience heureuse d'être voué à la mort et de n'en pas avoir peur, se tournant vers Vania il lui dit :

— Pour la terre et la liberté !

Il était neuf heures ; la pluie avait cessé ; à travers les nuages opaques, comme une tache jaune, montait le soleil. Bolotov tourna sur la Perspective Liteïny et s'arrêta près d'un débit de tabac. Sa tête était à peine un peu obscurcie et, comme auparavant, son cœur battait fort. Il regardait sans voir la devanture remplie de marchandises diverses et lut un nom de cigarettes : " Petite gosse, prix, un rouble ". " Que signifie gosse ? Petite gosse ? Et pourquoi un rouble ? "

Ressentant de la fatigue dans les épaules, comme si quelqu'un l'eût tiré par le cou, Bolotov, indifférent, sans but, se retourna vers la maison du procureur : l'agent faisait son service près du perron ; le portier gardait l'entrée de la porte cochère et des agents de la sûreté arpentaient la rue. Bolotov ne croyait pas, ne pouvait pas croire que tout à l'heure, à

deux pas de lui, paraîtrait le procureur. " Et s'il ne sortait pas ? " pensa-t-il, avec un espoir secret. Il n'osait pas s'assurer que quelque part, au fond de son âme, gîtait ce désir obscur : " Pourvu qu'il ne sorte pas ! " Il le chassait de sa pensée ; avec ce qui lui restait de force il tâchait de l'étouffer, mais son désir que le procureur ne sortît pas, que l'attentat n'eût pas lieu, qu'un hasard, un incident imprévu l'empêchassent, s'implantait en lui de plus en plus obstinément. " Alors, je suis un poltron ? " se dit-il de nouveau avec dégoût en rougissant. Et soudain il se dressa, tout son être tendu : sur la Liteïny, dans la direction de la rue Bassénaia, à droite, à quarante pas, arrivait au grand trot (droit à sa rencontre), une voiture fermée. Bolotov d'un coup, sans examen, reconnut le procureur. Il reconnut le cocher trapu aux moustaches rousses, en chapeau rond à plume de paon ; les chevaux noirs bien appariés, les harnais brillants, les rais rouges des roues. Et au même moment, les pensées qui l'émotionnaient — la pitié pour soi-même, la soif de la vie, la crainte de l'attentat — disparurent comme par enchantement. Serge se dressa dans son souvenir. Bolotov percevait le mouvement régulier de la fusée et se réjouissait de ce bruit. Il fit deux grands pas et s'arrêta net. Il se trouvait sur le trottoir d'asphalte, maigre, grand, les yeux bleus, en *poddiovka* bleue déboutonnée ; il tenait la lourde bombe et d'un regard ardent suivait la voiture qui approchait. Il voyait la tête confiante des chevaux de race, les moustaches rousses du cocher ; il entendait nettement le bruit des sabots, et, quand quelques mètres seulement le séparèrent de la voiture, il quitta le trottoir en courant et leva la bombe au-dessus de sa tête. A travers la portière il aperçut le vieillard maigre en uniforme de général. Il était assis dans le coin et, les cils blancs baissés, somnolait. Mais, soudain, il tressaillit, tendit les mains en avant et avança sa poitrine creuse chamarrée de décorations. Bolotov distingua le visage vieux, jaune, ridé, les yeux orgueilleux non point effrayés, mais étonnés. Il n'y avait pas à hésiter. Bolotov, tenant la bombe enveloppée du mouchoir, ferma les yeux comme s'il allait se jeter dans l'eau froide, et la lança dans la portière. Au même moment les vitres éclatèrent et il ressentit un coup terrible dans la tête. Secouant les épaules et aspirant l'odeur de fumée chaude, une seconde il resta

immobile, ne croyant pas que tout était déjà terminé. Quand il revint à lui, il remarqua que du sang coulait sur ses épaules et, qu'à la place des chevaux et de la voiture, il n'y avait plus qu'un tas mou, ensanglanté. Plus à droite, près du trottoir, sur le pavé, presque à ses pieds. gisait le gros cocher, nu du cou à la ceinture. Bolotov remarqua son corps blanc, rosé, quelques poils sur la poitrine et son immense ventre gonflé. Un œil tuméfié, violet, était fermé ; l'autre, vitreux, rond, comme vivant, le regardait fixement. De la gorge de Bolotov sortit un sanglot. Quelqu'un, derrière lui, le saisit par les mains : " Tu ne t'échapperas pas, non !... Tu ne t'échapperas pas !... " criait une voix apeurée. Bolotov n'essaya même pas de se dégager. Encore une fois il regarda à ses pieds : le même œil rond étonné le fixait obstinément. Bolotov ne put jamais se rappeler ce qui se passa après : quelqu'un lui donna un coup de poing sur le visage, et il perdit connaissance.

XVI

Rue Podiatcheskaia, la compagnie de Volodia avait " exproprié " non pas cinq cent mille roubles comme l'avait dit Mitia, mais seulement deux cent mille. Avec cet argent, Volodia élargit " l'organisation " et commença la réalisation de son rêve sacré : la terreur " systématique ". Au mois de mai le gouverneur de Tver était tué et un agent de l'Okhrana mortellement blessé ; en juillet, une bombe fut lancée sur le ministre de la Justice ; en août, la compagnie incendia deux propriétés appartenant à des gentilshommes ; en septembre, elle pilla le bureau de Khapilov, et, dans une rue de Kiev, fusilla le chef de la gendarmerie. Le nom de Volodia était célèbre dans toute la Russie. Même Arsène Ivanovitch, en hochant sa barbe blanche, disait au comité : " Celui qui se promène et pêche à la ligne n'aura jamais rien... Mais Volodia il en fait, lui, des affaires ! " Sans doute Arsène Ivanovitch n'approuvait pas " les expropriations privées ", mais il ne pouvait s'empêcher de regretter

qu'un révolutionnaire " de fer ", comme Volodia, eût quitté le parti, pour rien, par caprice.

La compagnie de Volodia avait grandi en nombre et sa composition s'était modifiée. Mitia avait été pendu à Tver, Prokhor tué à Kiev, Elizar arrêté à Moscou ; Epstein était allé à Paris faire paraître un journal. Sauf Olga, des vieux lutteurs, bien trempés, il ne restait que Frézé et Moukha. En revanche, il y avait une quarantaine de membres nouveaux : des étudiants, des ouvriers, des artisans juifs. La compagnie comptait maintenant beaucoup d'hommes, mais tous ne prenaient pas part aux attentats. Beaucoup s'ennuyaient à attendre le travail. Parmi ces hommes oisifs, inoccupés, l'ennui, les conversations vides engendraient des discordes, des " bavardages intellectuels " que Volodia haïssait. Mais il était impuissant contre cela. Il répondait d'un geste de mépris aux conseils innombrables, aux dizaines de plans " sûrs ", aux centaines de propositions les plus " spirituelles ", se souciant seulement que ces bavardages ne nuisent pas à la " conspiration ", que les camarades ne s'assemblent pas et ne correspondent pas avec leurs parents. Mais cela ne réussissait pas toujours. Peu à peu, l'oisiveté et l'ennui engendrèrent une ivrognerie épouvantable : un des membres de la compagnie, un déserteur du nom de Svistkov, vendit son fusil pour boire.

Volodia n'accepta pas de justification humiliante et le chassa. Mais l'ivrognerie ne disparut point. On se cachait seulement de Volodia et de Frézé.

Durant cet été, Volodia avait vieilli de cinq ans. Ses yeux bruns, vifs, avaient perdu leur éclat, et, sous sa barbe, aux commissures des lèvres, des rides se montraient. Il croyait toujours en soi, en la justice immaculée de la terreur, mais il ne doutait pas que, lui pendu, sa compagnie se disperserait et périrait. Il ne répondait pas aux appels d'Epstein qui écrivait, de Paris, qu' " aux forts tout est permis " ; il écoutait distraitement les raisonnements d'Olga sur " les abîmes d'en haut et d'en bas " et longtemps, en tête-à-tête, s'entretenait avec Frézé. Il sentait obscurément que cette vague de sang — la facilité du meurtre — qui s'était soulevée après la première " expropriation " menaçait d'engloutir la terreur, la compagnie, et lui avec elle. Parfois, la nuit, il

restait dans un fauteuil des heures entières, sans sommeil, et si quelqu'un lui eût demandé à quoi il pensait, alors, il n'eût su que répondre. Olga l'observait avec étonnement. Il lui paraissait que le " travail " marchait bien et que Volodia avait tort, car il faut pardonner les petits péchés comme l'ivrognerie, les bavardages et les querelles. Seul Frézé comprenait la douleur de Volodia. Toujours ponctuel, taciturne, il suivait jalousement chaque pas de la compagnie. Le travail quotidien, méthodique, ennuyeux, pesait de tout son fardeau sur lui. Non seulement c'était lui qui s'occupait de l'argent, des lieux de rencontre, des passeports, des armes, de la " conspiration " et des bombes, mais encore il connaissait par cœur tous les membres de la compagnie, et, les connaissant, il s'attristait avec Volodia. Moukha, surtout, l'inquiétait. Après " l'expropriation " de Khapilovo, Moukha avait brusquement changé. Obéissant et dévoué, il était devenu paresseux et insolent.

En octobre, la compagnie préparait un attentat contre le gouverneur de Moscou. Une semaine avant le jour fixé, Moukha exprima le désir de causer en tête-à-tête avec Volodia. Celui-ci lui fixa rendez-vous à Sokolniki, sur le même chemin où, six mois auparavant, il l'avait vu pour la première fois. C'était une journée pluvieuse et sombre. Les sapins rabougris étaient mouillés ; les bouleaux perdaient leurs dernières feuilles jaunies ; ça sentait l'herbe humide et la mousse. Moukha, les mains derrière le dos, se dandinant sur ses fortes jambes, marchait à côté de Volodia et, avec une irritation mal dissimulée, disait :

— Jugez vous-même, Vladimir Ivanovitch... Ce n'est pas la première fois que nous travaillons ensemble... N'avais-je pas d'ardeur ? Veuillez vous rappeler : la rue Podiatcheskaia, par exemple..., Ou à Kiev, quand on a tué Prokhor... Je puis le dire... sans épargner ma vie...

— Eh bien ?

— Alors, Vladimir Ivanovitch, que vois-je ? Au lieu de reconnaissance, la méfiance... Voici, par exemple, Hermann Carlovitch Frézé... il lui faut tout savoir... Dans tout, excusez, il fourre son long nez : " Combien as-tu dépensé hier ? Où étais-tu ? Où vas tu ? Où est ton passeport ? Montre ton mauser ? " imitait Moukha, avec indignation, et

il cracha. — A quoi cela ressemble-t-il ? Comme si, Dieu pardonne, j'étais sur un vaisseau... Je ne suis pas un serf... Permettez-moi de vous dire, Vladimir Ivanovitch...

— Tu es mécontent ? demanda sévèrement Volodia.

— Je ne sais comment dire... se confondit Moukha, et il se mit à rouler une cigarette. Les allumettes étaient humides ; il frotta longtemps avant d'allumer.

— Réponds quand on t'interroge...

— Parfaitement... Je suis mécontent...

— Frézé ?

— Non. Quoi, Frézé ? Dieu soit avec lui, avec M. Frézé...

— Mais de quoi ? Parle.

— Mais de tout, Vladimir Ivanovitch.

— Parle plus clairement. De quoi ?

— Mais, excusez... comment puis-je être content ? Tout d'abord, il n'y a pas de confiance...

Volodia s'arrêta et, de haut en bas, à la dérobée, regarda Moukha. Celui-ci, d'une façon provocante, leva hardiment son visage rapace.

— Moukha, prends garde !

— Comme vous voudrez, Vladimir Ivanovitch.

— Parle ! Que te faut-il ?

— Mais quoi... Que dire ?

— Je te dis de parler nettement.

— Comme il vous plaira... Mais, notre affaire est petite... — Moukha haussa les épaules — Si vous l'exigez, je vous dirai toute la vérité... Excusez... A Podiatcheskhaia il y avait deux cent mille... A Khapilovo vingt-cinq mille. Alors, en tout, deux cent vingt-cinq mille.. Pour la correspondance, les armes, les bombes, les chevaux, et par ci, par là, vous avez dépensé quarante mille ; n'est-ce pas ? J'ai compté...

Volodia devint rouge. Il commençait à comprendre où Moukha voulait en venir. Celui-ci, la tête baissée, la main droite en avant, du bout du pied, frappait la terre mouillée. Volodia le regarda de nouveau.

— Tu as compté ?

— Parfaitement ; j'ai compté, Vladimir Ivanovitch. Permettez-moi de vous demander si je n'étais pas avec les autres ?...

— Quoi ?

— Est-ce que je n'ai pas travaillé avec les autres... c'est-à-dire... tout simplement... excusez... pillé... Étais-je à Podiatcheskaia ou non ?

— Eh bien ?

— Eh bien, comme vous voudrez, vous avez une petite dette...

Avant qu'il ait eu le temps d'achever, Volodia, cramoisi, les lèvres serrées, ne sachant plus où il était ni ce qu'il voulait faire, sentant que la tête lui tourne et qu'il va tomber, d'un large geste de la main saisit Moukha au collet et se mit à le secouer comme un pommier. Le visage de Moukha devint bleu et ses yeux étroits s'enflammèrent. Étouffant de colère et secouant Moukha de toutes ses forces Volodia répéta :

— Comment ! Comment ! Comment !... Comment oses-tu... ?

Moukha, le visage déformé par la colère, enfonça ses pieds dans le sol et, très fortement, serra le poignet de Volodia.

— Laissez, Vladimir Ivanovitch...

Mais l'eût-il voulu, Volodia ne pouvait plus le lâcher. Hors de soi, oubliant Moukha, la compagnie de combat, la terreur, il vengeait sur lui tous ses doutes, toutes ses tristesses, toute la tromperie de ces jours... Moukha répéta, cette fois très tranquillement :

— Laissez, Vladimir Ivanovitch.

Et quand enfin, en chancelant, Volodia s'éloigna de lui, Moukha, rajustant son veston froissé et regardant de côté les bouleaux, dit, avec un mauvais sourire :

— Comme il vous plaira, Vladimir Ivanovitch...

— Sans doute, comme il me plaira ! cria Volodia, toujours cramoisi. Et qu'on ne sente plus ton souffle ! Tu entends...

— Parfaitement, j'entends... Seulement, quoi ? L'homme mouillé ne craint pas la pluie, et l'homme nu les voleurs... Prenez garde que rien ne rate...

— Que diable encore rater ?

— Eh quoi ? Ce n'est pas difficile de m'offenser... Ce n'est pas difficile, Vladimir Ivanovitch ; seulement qui paiera pour les offenses ? Nous sommes de petites gens, sans doute...

— Assez causé... Qu'est-ce que tu nous chantes?

— Rien... Soyez heureux... Adieu...

Moukha leva sa casquette et, comme si rien ne s'était passé, de la même démarche de bravade, sans se hâter, il s'éloigna sur le sentier. Volodia fatigué s'assit sur un banc. Un moment il le suivit du regard. Les sommets des sapins bruissaient et la pluie commençait à tomber. " Il trahira! " passa dans l'esprit de Volodia. " Je suis sûr qu'il trahira... " Il s'élança en courant, rejoignit Moukha et, le saisissant fortement par l'épaule :

— Prends garde, Moukha, je te tuerai!...

— Quoi?

— Il n'y a pas de quoi... Je te tuerai...

— Comme il vous plaira...

— Tais-toi!... Tu sais qu'avec moi on ne plaisante pas!...

— Je ne plaisante pas, Vladimir Ivanovitch, répondit Moukha en scandant froidement ses mots et clignant les yeux... Quoi, quelle plaisanterie...

Et, levant de nouveau sa casquette, il tourna rapidement dans une allée latérale et disparut dans le bois.

XVII

Volodia habitait rue Stretenka, dans la maison meublée " Rome ". Le dimanche, 20 octobre, il alla place Troubnaia et, par la rue Tverskaia, se hâta à un rendez-vous d'affaires avec Frézé. Mais au lieu de tourner sur le boulevard il prit la Perspective Niglinny, la rue Petrovka et s'arrêta près du magasin d'estampes Datsiaro. Ces derniers jours il avait remarqué quelque chose d'étrange, de troublant, à quoi il tâchait de ne pas penser. Il lui semblait qu'un œil perspicace le surveillait, frôlant effrontément ses épaules, sa barbe, ses mains, qu'un être rusé lui tendait un piège. Vendredi, dans la pâtisserie Philippov, il avait

aperçu un monsieur de haute taille, roux, qui, sans enlever son pardessus, mangeait hâtivement quelque chose, debout, près du buffet, et, en catimini, observait alentour. Ce monsieur portait un pardessus anglais, à carreaux. Le soir, rue Tverskaia, Volodia l'avait rencontré de nouveau, et le samedi, il l'avait remarqué rue Sophika, près de la devanture d'un magasin de chaussures. A côté de ce monsieur se tenait un garçon en *poddiovka* et casquette, au visage bouffi d'alcoolique. Volodia, arrêté devant Datsiaro, les cherchait tous deux ; il se sentait guetté par eux. Ils n'étaient pas rue Pétrovka, mais au pont des Maréchaux, près du passage Djamgaiov, se montrèrent la barbe rousse et la casquette noire en arrière.

L'attentat était fixé pour le lendemain. Volodia ne l'oubliait pas une seconde. Les petits soucis, les affaires, le mécontentement de sa compagnie, la conscience de son désaccord avec elle, même l'entrevue pénible avec Moukha, n'avaient pas affaibli la préoccupation du meurtre projeté. Ici, au pont des Maréchaux, comprenant déjà qu'on épie chacun de ses pas, il ne pensait ni aux mouchards ni à la prison, il ne pensait qu'au gouverneur. Il ne croyait pas qu'on pût l'arrêter. Il était habitué à la sécurité. Il était habitué à ce que son désir fût la loi, et il ne doutait pas que le gouverneur serait tué.

Lentement il s'éloigna de la devanture. C'était une journée ensoleillée, claire et froide. Le bruit des roues et des conversations des gens emplissait la rue ; à l'église de la Nativité, proche, on sonnait la messe des fêtes. Dans la petite rue Fourkassovski Volodia entendit derrière lui des pas précipités. Il se retourna. Retenant son épée trop bruyante, avec de grands gestes de la main, un gros et imposant commissaire de police, en gants blancs, le rejoignit. Le commissaire le regarda avec animosité et crainte. De l'autre côté, près de la porte d'un restaurant, sans quitter Volodia des yeux, se tenaient le monsieur roux de la pâtisserie Philippov et, près de lui, quatre gaillards que Volodia devina être des fileurs. C'est seulement maintenant, en apercevant le visage sévère du commissaire, que Volodia comprit qu'on allait l'arrêter. Mais de même qu'à la rue Podiatcheskaia il ne croyait point la mort proche, de même rue Loubianka, la veille de l'attentat décidé, il ne croyait pas que des

inconnus eussent le droit de l'arrêter, de l'emmener en prison, de le pendre. Il se sentait si bien portant, si fort, le soleil brillait si clair, il y avait tant de bruit dans la rue, que l'idée de la mort lui paraissait stupide, incompréhensible, cruelle et lâche.

Mais le monsieur roux fit un signe de tête. Volodia se ressaisit. Prenant son browning armé et, sachant déjà ce qu'il fallait précisément faire, il baissa sa tête chevelue, cacha sa main droite dans sa poche et se retourna, l'air menaçant et sombre, vers le gros commissaire.

Celui-ci, craintivement, s'arrêta à deux pas de Volodia... Les yeux baissés, presque d'un ton flagorneur il s'adressa à lui.

— Monsieur Glébov... M. le Préfet de police vous demande...

Volodia le regarda, les sourcils froncés. Le commissaire était pâle et son menton tremblait. Aussitôt, sans réfléchir, sans hésiter, Volodia leva d'une main sûre son revolver, tira deux fois à bout portant, et, se retournant, se mit à courir rue Loubianka. Il entendait des cris perçants, le bruit des pas des gens effrayés et, ne comprenant pas ce qu'il faisait, sentant qu'il allait être pris, mais toujours ne croyant pas au danger, il se précipita dans la première cour qui se trouvait sur son chemin.

Dans la porte cochère il n'y avait personne. Volodia traversa une longue cour non bâtie où l'herbe poussait. Dans un angle, près d'un mur blanchi, on avait déposé du bois. L'ayant atteint il se retourna. A dix pas, accourait vers lui un policier, rouge, au visage aviné, en sueur; il tenait à la main un revolver. Volodia, par un mouvement imperceptible, pressa la gâchette du sien et, agile comme un jeune homme, bondissant sur le tas de bois, il sauta de l'autre côté, sur la terre, et se serra de tout son corps contre le mur.

Derrière le bois c'était noir et humide, avec une odeur de moisissures et de goudron. Un faible rayon de soleil éclairait parcimonieusement, par taches, les épaules et les mains de Volodia. Celui-ci, dans sa course, avait perdu son chapeau et ses cheveux noirs, emmêlés, tombaient sur son front. Rouge de la course rapide, et ne se rendant pas compte encore de ce qui se passait, il demeurait convaincu qu'on ne pouvait pas, qu'on n'oserait pas l'arrêter. Et bien que derrière lui, tout droit, s'élevât le mur de pierre et que la cour s'emplît de gens, bien qu'il n'y eût où

fuir, cette assurance ne le quittait pas. Accroupi sur la terre il sortit hâtivement ses cartouches et les compta. Il en avait plus de cinquante. Il chargea son browning déjà chaud, écarta le bois humide et, à travers l'espace étroit, vit la cour. Près de la porte des agents se démenaient; le mouchard roux agitait les bras, et un élégant capitaine de gendarmerie, affairé, donnait des ordres. Volodia allongea son bras dans le trou, et quoique le capitaine fût au moins à trente-cinq pas, il tira. Une fumée épaisse, bleue, couvrit le bois. Volodia vit les agents reculer en se bousculant. Sur l'herbe maigre un grand corps restait couché. " Oh! vous en aurez votre compte! " sourit Volodia, et il écarta davantage le bois.

Mais dès que, de nouveau, il toucha le bois froid, dès que ses mains sentirent les moisissures gluantes, une sensation maladive, aiguë s'empara de lui. Cette sensation était si forte que, malgré lui, il baissa son browning et se serra contre le mur. Debout, ses longues jambes écartées, stupidement, sans penser, il regarda le bois entassé. Alors il comprit qu'il ne sortirait pas d'ici, de ce tas de bois, de ce mur blanchi. Il comprit que c'était la fin, la mort inévitable et sans gloire. Un léger frisson parcourut son corps et, subitement, le froid envahit sa poitrine. Mais il n'avait ni peur, ni regrets. Olga, la compagnie, l'expropriation, Moukha, Frézé, la terreur, tout cela lui paraissait un rêve trompeur. Au contraire, tout ce qu'il voyait maintenant : ce commissaire effrayé, ce ciel haut, ce browning brûlant, cette souricière de pierre, tout cela lui semblait la chose inévitable, chaque jour attendue. C'était comme si tout le passé n'existait pas, comme si la vie commençait aujourd'hui, ici, à Loubianka, dans cette cour envahie par l'herbe; comme si Vladimir Glébov, Volodia, était né uniquement pour se cacher comme une bête derrière du bois, et mourir le revolver à la main.

Sachant ses heures comptées, ne croyant déjà plus au salut, il ne pensait qu'à vendre sa vie le plus chèrement possible. " C'est égal, répétait-il à haute voix, — mais ne s'entendant pas parler — c'est égal, ils le paieront cher. " De la porte, en zig-zag, accouraient des agents. Volodia choisit un jeune garçon à la face abrutie de soldat. Pour ménager ses cartouches il visa au front, entre les yeux, et ne tira que

quand il fut à quinze pas de lui. Alors il remarqua avec étonnement que ses doigts tremblaient.

Les agents firent volte-face. Volodia, rouge, les cheveux collés au front, grimaçant à cause du soleil, regarda par le trou. Tout proche, presque au mur, était couché le fileur qui le surveillait. Il était en *pod-diovka* grise, allongé sur le dos, les pieds vers le bois. Volodia détailla ses bottes sales aux semelles usées ; le visage rond, couvert de boutons, gonflé d'alcool, était comme vivant ; les moustaches remuaient imperceptiblement. Plus loin, à une quarantaine de pas, à droite, près de la porte, gisait le capitaine de gendarmerie, tout recroquevillé ; le soleil brillait sur les boutons de son uniforme. Le troisième qui venait de tomber, un agent, était blessé mortellement. Il était assis sur l'herbe, ses genoux maigres repliés, sa main droite soutenant sa poitrine ; de sa bouche coulait un filet de sang écarlate.

Dans la porte cochère tout était redevenu tranquille. Volodia, sans aucun espoir, regarda de nouveau le mur élevé. Il était uni, sans la moindre anfractuosité et mesurait deux sagènes de hauteur. Toujours aussi crispé il s'assit sur la terre, derrière le bois. En tirant le bois il s'était enfoncé une écharde dans le doigt et souffrait. Il restait assis sans remuer, ne pensant à rien, sentant l'impossibilité de fuir et ne tâchant même pas de se sauver. Par terre se trouvaient des copeaux mouillés. Il en ramassa un, long, aigu, avec au bord du goudron séché et, sans savoir pourquoi, l'agita en l'air. Il se rappelait sa jeunesse, une cour aussi vaste, le ciel aussi bleu, du bois pareil et lui, un garçon gai qui jouait à la paume. “ C'est un beau jeu ” se dit-il avec un sourire. Sur la terre mouillée, lavée par la pluie de la veille, il était désagréable d'être assis. Volodia se leva lentement et, la tête penchée, en arc-boutant son immense corps, il grimpa le long du mur. Pourquoi grimpait-il ? il l'ignorait. Il apercevait un petit sentier de terre glaise, un morceau de ciel lointain et le bois humide couvert de mousse. Il lui semblait être seul, que la police s'était retirée, qu'on ne le trouverait pas. Mais, soudain, les fusils crépitèrent ; les balles sifflèrent plaintivement. “ Je n'y échapperai pas... Bien... Soit... ” pensa Volodia, et, se redressant soudain, déjà ne se cachant plus, découvrant ses épaules fortes et sa poi-

trine, tranquillement, presque avec indifférence, il examina les soldats, par-dessus le bois. A la visière il reconnut des grenadiers. Il visa et se mit à tirer. Il tirait sans arrêt et chaque fois visait soigneusement.

Il n'aurait pu dire s'il tira longtemps. Il sentit brusquement un coup violent sur l'épaule, comme un coup de fouet. D'abord il ne comprit pas qu'il était blessé ; mais sa chemise se mouilla et du sang coula sur son veston. Ce n'était pas douloureux et Volodia, négligeant sa blessure, toujours à découvert continuait son tir désespéré. Soudain les coups cessèrent. Volodia, noir de poudre, le veston déchiré, sortit hâtivement ses cartouches. Il ne lui en restait que cinq. Quand il vit cela, de nouveau, il sentit le froid dans sa poitrine. Il comprit nettement que, dans trois minutes, ce serait la fin. Et soudain, non la colère, non l'irritation, mais une fureur aveugle le saisit. " On me prendra, moi, Vladimir Glébov ! Ceux-ci me prendront ? " pensa-t-il avec indignation, et, se rappelant sa compagnie et l'attentat : " Alors le gouverneur restera vivant ! Alors la compagnie périra ! ". Il devint pourpre. Ses prunelles élargies s'injectèrent de sang. Comme à travers un brouillard il vit les soldats accourir en rangs. Mais, ne les laissant pas arriver jusqu'à lui, il se dressa de toute sa haute taille et noir, sa tête bouclée nue, le visage déformé par la colère, tout ensanglanté, le revolver fumant au poing, il bondit à terre et fonça droit sur eux. Il allait sans espoir de salut, ne comprenant lui-même pourquoi ; obéissant à une force puissante, au dernier sursaut d'un corps qui se défend, d'un corps fort, robuste, qui ne se réconcilie pas avec la mort.

Volodia était si énorme et si terrible, ses yeux brillaient d'une résolution si cruelle, le canon cuivré du browning avait l'air si impitoyable, que les soldats hésitèrent. Mais une jeune recrue, un gringalet aux yeux peureux de lièvre, s'accroupit sur la pointe des pieds et, fermant les yeux, sans viser, tira. Le feu jaune brilla. Volodia fit encore un pas mal assuré ; ses genoux fléchirent. Tâchant de garder l'équilibre, avec force il lança son bras gauche, chancela et, lourdement, d'un coup, tomba sur l'herbe. Les soldats l'entourèrent aussitôt. Le mouchard roux, en pardessus anglais, s'approcha, le regarda avec curiosité et, du pied, le poussa légèrement dans le côté.

XVIII

Frézé apprit le jour même la mort de Volodia. Ayant attendu en vain deux heures rue Tverskaia, il alla le soir au lieu du rendez-vous, fixé au restaurant *Port-Arthur*, Une fumée âcre remplissait la salle ; l'orchestrophone jouait ; des employés buvaient du vin ; des ouvriers s'injuriaient avec des voix avinées. A la table voisine de celle de Frézé. un commerçant, à la mine robuste, essoufflé, essuyait son crâne chauve avec sa serviette et causait avec un jeune homme :

— Oh ! oh ! oh ! nos péchés ! Il y en a, maintenant, de ceux-là... Que Dieu nous en préserve... On ne laisse plus vivre en paix... Ils crient : liberté ! liberté !... Et après... pourquoi ce bruit... on ne peut pas comprendre... Eh bien, voilà... les cosaques l'ont entouré... cependant le général a eu pitié : — " Rends-toi, autrement tu périras sans repentir ", lui dit-il. Eh bien, que penses-tu ?

— Eh bien ?

— Eh bien ?... C'est étonnant ce qu'il y a de désespoir en l'homme... Il a dit au général : — " Tant que Dieu supporte mes péchés, reçois ce cadeau ! ". Et, boum ! il le tue net.

— Le général ?

— Oui... Eh bien... On pense : comment agir maintenant ?... On a réfléchi, réfléchi, enfin on a décidé... On a amené un canon. Et on a commencé à tirer le canon... On l'a transpercé... Mais il était vivace... Il tombe par terre, tout en sang, l'âme le quitte déjà et il continue d'agiter les mains en criant : Vive la liberté !

— Ah ! Seigneur Dieu !... C'est un youpin ?

— Quel youpin !... On dit que c'est un des nôtres... de Moscou... le fils d'un marchand... On dit qu'il se nomme Volodine, ajouta le marchand en baissant la voix et soupirant.

Frézé tressaillit. " De qui parle-t-il ? Ce n'est pas possible !... c'est

faux... " pensa-t-il en pâlissant. Il aurait voulu se mêler à la conversation, demander des détails au marchand, mais " par conspiration " il ne dit rien, appela le garçon, paya et sortit. Une pluie froide tombait. Il faisait froid et noir. Les lumières tremblotaient, et il ne pouvait croire que Volodia ne vînt pas au rendez-vous. " Des bêtises !... Quelle sotte conversation... ". Frézé fit un geste de la main et, ne sachant où aller, tourna sur le boulevard Nikitzki. " Mon Dieu ! Et le gouverneur ? C'est fixé pour demain dix heures... " se rappela-t-il, et, aussitôt, il s'arrêta. A sa rencontre courait un gamin déguenillé, en bonnet rapiécé, criant les journaux du soir.

— Monsieur ! Achetez... Très intéressant... La mort du brigand Glébov !...

Frézé déplia sous un réverbère la feuille encore humide et, tout tremblant d'émotion, parcourut rapidement le journal. Long, droit, en pardessus noir court, la feuille blanche à la main, il resta quelques minutes immobile. Il se tenait pour un homme calme et résolu. C'était lui qui chargeait les bombes pour la compagnie ; c'était lui qui gardait intacts les sacs de la rue Podiatcheskaia ; c'était lui qui avait tiré sur l'agent de l'Okhrana ; c'était lui qui avait préparé l'attentat de Kiev ; c'était lui qui était le bras droit de Volodia. Il était fier de son sang-froid, de sa force ; mais ici, le soir, sous la pluie, près du réverbère il sentit son courage l'abandonner. Il ne pouvait croire que Volodia était tué, que la compagnie avait perdu son chef. Il ne pouvait croire que la terreur était vaincue, que lui, Hermann Frézé restait seul, sans aide, sans conseil. Et le dos voûté, soudain rapetissé, en se traînant sur ses jambes comme un vieillard, d'une allure indécise, il alla à l'Arbate. Là, il faisait clair. " Hé ! Hé ! Prends garde ! " entendit-il crier haut. Une voiture, attelée d'un trotteur, l'éclaboussa. Frézé essuya soigneusement la boue collante avec la manche de son pardessus, et ce mouvement simple, tout à coup, le rappela à lui. " Comment n'ai-je pas honte !... Si Volodia est tué, alors l'attentat n'aura pas lieu... S'il est tué, c'est qu'on surveille la compagnie, alors on me surveille aussi, donc je suis obligé de prévenir... je suis obligé de sauver... ". D'un pas rapide, il tourna vivement rue Tverskaia. Olga habitait à l'hôtel " La Cour des Princes " situé dans cette rue.

En montant l'escalier, devant le majestueux portier et le chasseur empressé, il sentit sur lui des regards indiscrets. Il lui sembla que dans le vestibule brillamment éclairé, près des portes vitrées, des mouchards montaient la garde et que, dans la rue, il y avait trop d'agents. " Est-ce qu'Olga serait arrêtée ? " se demanda-t-il en déboutonnant son pardessus et, plongeant la main dans sa poche, il tâta son revolver. " Peu importe... je suis obligé de prévenir ". Il frappa.

— Entrez.

Ayant reconnu la voix d'Olga, Frézé eut un soupir de soulagement. Sans ôter son pardessus, il s'assit près de la table. Il voulait parler, mais Olga le prévint. Du fait qu'il négligeait " la conspiration " et venait chez elle, à l'hôtel, et à son silence gêné, Olga comprit qu'il était arrivé quelque chose de terrible. Serrant fortement ses doigts blancs sur sa poitrine, elle se leva lentement de sa chaise et prononça d'une voix faible, suppliante :

— Volodia ?

Frézé lui tendit le journal.

— Je dois vous informer, Olga Vassilievna, d'une très triste nouvelle...

Elle regarda apeurée son visage allemand, étroit, comme taillé dans la pierre. Frézé vit ses lèvres trembler et ses joues rouges tressaillir. Ayant lu la nouvelle, elle laissa tomber le journal et, les doigts toujours serrés contre sa poitrine, chancelante, elle se cramponna à la porte et tomba sans force sur une chaise. Quelque part, loin, à l'autre extrémité du couloir, quelqu'un jouait au piano un air entraînant.

Frézé se leva et fit quelques pas dans la chambre.

— Voici, Olga Vassilievna... On vous surveille... J'ai remarqué dans la rue des mouchards... Il est nécessaire de trouver le moyen de vous en aller... Vous entendez, Olga Vassilievna... Écoutez-moi... Si vous ne voyez pas le danger, mon devoir est de vous l'indiquer... Oui, indiquer... Il faut penser à la compagnie... Vous avez chez vous sept kilogrammes de dynamite et des bombes... Si on vous arrête on les saisira... Permettez que je les emporte...

Olga ne comprenait pas ce qu'il lui disait. Elle entendait une voix

égale, ferme, mesurée. Il lui semblait qu'une mouche entrée dans la chambre bourdonne, bourdonne sans cesse. Par un effort, elle ouvrit à demi les yeux. Frézé marchait dans la chambre, frêle, long, mince, droit comme un jonc, en pardessus noir court.

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez... De quoi?

— J'ai dit: permettez-moi d'emporter la dynamite,.. Vous en êtes responsable... Je la mettrai en lieu sûr... Et vous-même, ayez l'obligeance de partir immédiatement, immédiatement...

Maintenant, pour Olga, ce n'était pas Frézé qui marchait, c'était un balancier mince, aigu, qui oscillait: il fait un mouvement à droite et ensuite, sans hâte, mécaniquement, descend à gauche; à droite, à gauche...

— Je ne partirai pas...

— Comment pouvez-vous parlez ainsi. Vous n'avez pas le droit de parler ainsi. La cause avant tout. Si l'on vous surveille, on vous arrêtera. On vous arrêtera cette nuit, peut-être dans une heure... Sachant cela vous êtes obligée d'agir comme je vous le dis, c'est-à-dire de donner la dynamite et de partir...

Elle sentait la tête lui tourner.

— Je ne partirai pas...

— Je pense, Olga Vassilievna...

— Vous avez entendu: je ne partirai pas...

— Olga Vassilievna...

Rassemblant ses dernières forces elle le regardait déjà avec haine:

— Écoutez, Frézé... Je vous remercie de vos soins... Mais, savez-vous... savez-vous... mon ami: Je vous supplie de me laisser seule...

Frézé haussa les épaules et plissa son front blanc dégarni aux tempes. Ces paroles lui semblaient révoltantes. La compagnie était en danger, le complot n'avait pas réussi, et elle pensait à soi, à Volodia, à sa douleur sentimentale. Il regarda fixement son visage rond de femme du peuple, soudain assombri.

— Je comprends, Olga Vassilievna... Si vous pensez que je ne comprends pas... vous vous trompez. Mais je vous prie instamment de partir d'ici le plus vite possible; sinon sûrement on vous arrêtera...

La mouche bourdonnait d'une façon encore plus agaçante qu'auparavant et le balancier d'acier, impitoyablement, oscillait toujours.

Olga, ne se possédant plus, sentant que ses larmes allaient jaillir, qu'elle n'avait plus la force ni d'écouter ni de parler, que rien ne la touchait plus et ne pouvait la toucher, cria à Frézé, de la même voix faible, aigre, qu'elle avait pour s'enquérir de Volodia :

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! et elle cacha son visage dans ses mains. Frézé, éperdu, était devant elle, ne sachant que faire, comment la forcer de partir. Il ne pensait pas à lui ; il comprenait que lui aussi était surveillé et qu'on pouvait aussi l'arrêter, mais depuis longtemps il s'était fait à l'idée qu'il serait pendu et n'en éprouvait point de crainte. " Mon devoir est de sauver Olga, pensait-il. Oui, mon devoir : mon devoir de membre de la compagnie de combat. "

— Olga Vassilievna...

— Vous êtes encore là ?

— *Um gottes Willen...* dit Frézé, employant, dans son trouble, la langue allemande. Olga Vassilievna...

Quand, sombre, fâché contre Olga et contre lui-même, il descendit l'escalier, de nouveau il remarqua les mouchards. Près du perron, dans la rue, se trouvaient l'inspecteur de police et, à côté de lui, un officier de cosaques, en tenue de campagne. Un brigadier regarda Frézé d'un œil méfiant. La pluie tombait. Le long du trottoir mouillé brillaient les feux des réverbères. La place Rouge était vide ; l'église Saint-Basile plongeait dans les ténèbres. Frézé, lentement, passa au Kremlin et s'arrêta devant le monument d'Alexandre II. La main sur la chaîne de fer, et la joue appuyée contre la pierre froide, longtemps, sans remuer, il regarda Moscou endormie, plongée dans l'obscurité. Au-dessus de lui se dressait majestueusement la statue du tzar. Quelque part, au loin, s'entendait un bruit de roues. Il faisait doux et la pluie tombait sans répit. Minuit sonna à la tour Taïnitzkaia. Frézé tressaillit et, le dos voûté, se traînant à peine sur ses jambes, retourna rue Tverskaïa. Près du perron de l'hôtel " La Cour des Princes " il n'y avait plus personne.

XIX

Quand la porte se referma derrière Frézé, Olga, prise soudain d'une irrésistible envie de rire contre quoi elle n'avait pas la force de lutter, éclata d'un rire sonore, aigu, sanglotant. Ses joues tremblaient; sa tête frappait le dossier de la chaise; ses dents claquaient. " Et j'ai pu, j'ai pu le croire... J'ai pu croire que Volodia est tué! Que Volodia est tué! " répétait-elle à haute voix, à travers son rire. L'idée que Volodia avait été fusillé, qu'il n'était déjà plus vivant, que son cadavre se trouvait dans un commissariat, lui paraissait si stupide, si inepte, si invraisemblable, si pitoyable et ridicule, qu'elle voulait rappeler le malheureux Frézé et le rassurer. Elle savait que Volodia, tôt ou tard, serait pendu. Souvent elle essayait de se représenter sa mort. Plusieurs fois elle s'était consolée en pensant qu'elle mourrait avec lui. Mais maintenant que Volodia était tué, maintenant qu'était arrivé ce à quoi elle se préparait chaque jour, son calme la trahissait, et, enlaçant avec ses bras le dossier de la chaise, tressaillant de toute sa poitrine, étouffant de rire et croyant en secret que Volodia l'entendrait, elle clamait le nom aimé.

Son rire était si pitoyable et si cruel qu'elle-même avait peur. " Qui rit? De quoi?" chuchota-t-elle, et étouffant ses sanglots, sentant ses dents claquer malgré ses efforts, elle se pencha de tout son corps vers le parquet. Sur le tapis poussiéreux blanchissait le journal. Elle le déplia prudemment. La manchette portait, en gros caractères: " La mort du brigand Glébov. " Maintenant, presque tout à fait remise, attentivement, les yeux secs, elle lut tout l'article. Il n'y avait pas, ne pouvait être de doute: Volodia avait été fusillé aujourd'hui dimanche, 20 octobre, rue Loubianka, dans la cour du marchand de bois Pyjov. Elle posa le journal sur la table, lissa la page froissée et se leva. Derrière le paravent jaune s'apercevait le lit, et, sous le lit, la valise renfermant la dynamite. Olga se rappela comment Volodia lui avait apporté les premières bombes.

Elle se rappela son visage barbu, souriant, ses grands bras forts, sa *poddiovka* et la chaîne d'argent de sa montre. Elle se rappela sa voix lente et impérieuse, chantante à la façon moscovite. Elle se rappela la bague de fiançailles dont elle lui avait fait cadeau. Elle se rappela ses pas fermes et décidés et, aussitôt, ses joues s'empourprèrent... Elle sentait la honte, une honte amère et pénible. Elle se voyait près de Volodia dans leur logement quand, fatigué, plein de doutes, il était revenu de Moscou, après les barricades. Elle entendait les paroles privées de sens qu'elle lui disait et qu'il écoutait avec indulgence: " Il faut être fort... Au fort tout est permis... Il ne faut pas avoir peur... L'abîme d'en haut et d'en bas... " C'est moi qui lui disais cela! J'osais lui parler de courage et de force, de l'abîme! Elle était debout au milieu de la chambre, les bras ballants, des larmes dans ses yeux rougis fixés sur la valise. C'était une valise de cuir noir, recouverte d'une housse de toile trouée. " A qui maintenant les bombes sont-elles nécessaires? " demanda-t-elle à haute voix, avec désespoir, et, cachant son visage dans ses mains, elle se jeta sur le lit. A l'extrémité lointaine du couloir on jouait du piano. Un ténor doucereux chantait faux une romance française.

" Si tu m'aimais... Si l'ombre de ma vie... ". Elle se répétait, sans reconnaître sa voix, ces paroles qui l'irritaient. Tout à coup, elle se sentit froid aux jambes et son corps fatigué devint comme meurtri. Elle cacha sa tête sous l'oreiller. Il lui semblait que sa vie était faite de deux moitiés inégales et qu'à l'avenir il n'y aurait rien. " C'est un rêve... Non, c'est un rêve... Je m'éveillerai "... se répétait-elle en mordant jusqu'au sang ses lèvres. Il lui semblait que la porte grinçait et que quelqu'un marchait sur le tapis. " Est-ce Volodia?... Oui, sans doute, c'est Volodia. Il viendra... Comment pourrait-il ne pas venir? ". Elle se souleva sur son lit. Dans la chambre il n'y avait personne. Le bec de gaz bleu brillait froidement; ça sentait fort la dynamite, la pharmacie. Et malgré qu'elle vît que personne n'était là et qu'elle sût que la porte était fermée à clé, que Volodia mort était au commissariat, elle tendit ses bras minces et, la tête dressée chuchota rapidement et passionnément: " Tu es venu? Oui? Dis, tu es venu? Pourquoi ne dis-tu rien? Non, ne me tourmente pas... Dis... Tu sais comme je t'aime... Tu

crois à mon amour ?... Tu crois en moi ?... Tu m'aimes ?... Regarde, je suis seule... J'ai peur... Volodia, Volodia, Volodia ! ".

Dans le couloir, le ténor se tut. Elle fut prise d'angoisse. Le silence était absolu... Soudain, elle se rappela son enfance. C'est l'Annonciation : les cloches sonnent, la neige fond, les ruisselets murmurent au soleil. Elle, fillette, en petite pelisse de velours, revient de la messe avec son père, un bon vieux voûté. Elle se tient tout contre le manteau du vieux militaire qui sent le tabac. Elle est très gaie ; le ciel est clair ; le père rit de sa bouche édentée, et elle éclate d'un rire insouciant... " Non c'est un rêve... c'est un rêve... Si tu m'aimais... Si l'ombre de ma vie... " De nouveau elle se sent mal. Elle voudrait crier, crier bien haut, longtemps, de tous ses poumons, pour que tous l'entendent, pour que Volodia l'entende. Elle se rappela comment, enfant, elle priait : les voûtes sombres de l'église, les cierges fondus, l'odeur d'encens, les chœurs des chérubins... " Prier... Mon Dieu, si je pouvais prier... Seigneur, apprends-moi ! ". Elle plongea profondément dans l'oreiller. " C'est tout égal, tout égal... ". Soudain, comme poussée par quelque chose, elle ouvrit les yeux et s'assit au bord du lit. Maintenant seulement elle comprenait ce que signifiait la mort de Volodia. Elle comprenait que personne ne lui viendrait en aide, que la vie était finie, et que c'était irréparable. " Alors, il ne faut pas vivre... " chuchota-t-elle. Ses cheveux se dénouèrent. Paresseusement, machinalement, elle se mit à les tresser. Alors elle se leva et, à pas chancelants, ne croyant pas elle-même en sa décision, espérant encore un miracle de Dieu, elle s'approcha de l'armoire à glace. Parmi le linge, en tâtonnant, elle trouva un browning. L'ayant pris elle l'examina longuement. C'était un petit revolver de poche acheté par Frézé. " Si vous doutez qu'il soit bon... " se rappela-t-elle ses paroles lentes. Elle sourit et, timidement, poussa le cran de sûreté. Le ressort claqua faiblement. Au même moment Olga comprit qu'elle désirait passionnément vivre, que la mort était haïssable, non désirable, qu'il y avait encore beaucoup de jours devant elle et que sa douleur inconsolable passerait.

Sentant de nouveau froid aux jambes et de la difficulté à respirer, rapidement elle posa le revolver sur la table comme si elle avait peur

qu'il partît seul. Par habitude elle regarda la glace. Elle aperçut son visage rouge en pleurs, sa coiffure défaite, sa robe noire simple. " Me voilà, et il n'y a pas Volodia ", prononça-t-elle à haute voix. Et, sans raison, ne comprenant pas son geste, de nouveau elle tendit la main. " Oui, il ne faut pas, il ne faut pas vivre ". Ses doigts sentirent l'acier froid. " Volodia, Volodia, Volodia ! ". Elle appuya le revolver contre sa poitrine mais l'éloigna aussitôt.

On frappait à la porte. Les coups était forts et décidés. " Est-ce Frézé ? Oh, mon Dieu ! Pourquoi, pourquoi vient-il encore ? ". Le browning à la main, mécontente, elle s'approcha de la porte et demanda, avec dépit :

— Qui est là ?

— Un télégramme, répondit la voix du garçon.

— Un télégramme ? Vous me le donnerez demain.

— Non. Je vous prie d'ouvrir.

Derrière la porte on entendit un bruit d'éperons, et quelqu'un dit avec humeur :

— Mais pourquoi l'écouter ?... Enfonce la porte... Mademoiselle, ouvrez...

Olga comprit que ce n'était pas Frézé ; mais elle ne se rendait pas compte encore qui frappait et pourquoi ? Elle avait oublié qu'on pouvait l'arrêter, qu'on l'arrêterait sûrement, et que l'arrestation c'était la potence, la mort. Et comme une enfant, mésestimant le danger, se détournant du sort inéluctable, ayant peur de s'avouer qu'il n'y avait pas de salut, elle répétait obstinément :

— Demain...

De nouveau les éperons cliquetèrent. Une autre voix, impérieuse, prononça :

— Madame, au nom de la loi ! C'est la police. Ouvrez...

A ce mot : la police, Olga comprit enfin qu'elle était perdue irrémissiblement. " Si la police... alors, c'est la fin ", pensa-t-elle tardivement. Elle eut pitié de soi, une pitié douloureuse, indicible, aiguë... Elle regrettait les jours libres vécus avec Volodia, quand il faisait l'œuvre grande et simple — la terreur rouge. Et, comme si cela datait de la

veille, clairement elle se rappela la rue Podiatcheskaia inondée de soleil ; le trotteur gris pommelé de Prokhor, les sacs de toile pleins d'argent, les yeux graves de Frézé, les chevaux ensanglantés et l'énorme Volodia aux mouvements rudes, au visage sévère.

On enfonçait la porte. Sous une épaule puissante le cadre de bois craquait. Quelqu'un proférait des injures grossières. Olga s'éloigna rapidement de la porte vers la fenêtre. Les rideaux de mousseline jaunes étaient là, la lampe bleue brûlait, sur la table verte était étalé le journal : “ La mort du brigand Glébov ”. Olga se serra dans un coin, entre la table et l'armoire à glace. Elle ne pensait déjà plus à Volodia et n'avait plus pitié d'elle. Grande, en robe noire, le visage fatigué, la nuque appuyée au mur, les yeux grands ouverts, sans ciller, elle regardait la porte. Soudain elle cligna les yeux et, fronçant ses sourcils noirs, retenant son souffle, elle leva le petit revolver et appuya le canon sur sa poitrine. “ C'est tout égal... tout égal... tout égal... ”, murmuraient une dernière fois ses lèvres pâlissantes. Sans perdre une seconde, elle pressa fortement la gâchette. La fumée grise monta dans la chambre.

Quand, en traînant son sabre, le colonel de gendarmerie pénétra dans la chambre, suivi des mouchards, Olga, comme vivante était couchée sur le dos, la tête tournée vers la fenêtre. Ses yeux étaient fermés, ses cheveux épars ; on ne voyait pas de sang ; sur le tapis traînait le browning fumant.

XX

A Bolotovo, on apprit la mort de Michel à Noël seulement, par les journaux de la capitale, arrivés avec du retard.

Nicolas Stépanovitch s'enferma dans son cabinet de travail, ne mangea pas, ne dormit pas et resta trois jours sans sortir. Le cocher Tikhone alla quérir le docteur, au chef-lieu de district, mais Nicolas Stépanovitch e fâcha, tempêta contre Tikhone et Natacha et donna l'ordre de

ne pas laisser approcher, " même sur le seuil ", cet " imbécile " de docteur.

Natacha, retenant ses sanglots, courait sur la pointe des pieds du cabinet de son père à la chambre de sa mère. Tatiana Mikhailovna passait les nuits à pleurer. Toute blanche, vieillie en quelques heures jusqu'à la décrépitude, en camisole blanche, ses cheveux serrés en une mince-tresse, elle restait à genoux sans se relever et priait devant les icones éclairées par les veilleuses.

Dans la maison la vie s'était complètement désorganisée et arrêtée. Loukeria et Dacha, ne sachant que faire, baîllaient et s'ennuyaient à l'office ; l'intendant, Alexis Antonovitch, chauve, gros, barbu, venait, ôtait son chapeau, s'enquérait à voix basse de la santé, soupirait avec compassion, se signait et, doucement, en tâchant que ses bottes ne crient pas, retournait dans son bureau. Mélanie Pétrovna, la femme de charge au nez pointu, aux yeux de souris, courait, avec un bruit de jupon amidonné, de l'office à la cuisine, de la salle à manger à la chambre à coucher, et poussait des oh !, s'agitait, chuchotait et suppliait Natacha d' " avoir pitié de sa beauté " et d'aller se coucher.

Le quatrième jour vint le prêtre : le père Vassili, pas jeune, une bonne figure, des cheveux roux épais, une grande croix sur son habit. Le diacre ivrogne, Agathon, l'accompagnait. Dans le salon à colonnes, aux deux rangs de fenêtres superposées, montaient les ondes bleues, parfumées, de l'encens, et les cierges minces brûlaient avec une flamme jaune. Tatiana Mikhailovna sanglotait et se frappait le front sur le sol. Nicolas Stépanovitch, vieilli mais droit, en tunique de général avec épaulettes, l'air très sévère, sans se signer regardait tristement l'encensoir et la barbiche maigre du diacre.

Ensuite la vie reprit son train ordinaire, et les journées se traînèrent sombres et tristes. D'André, comme toujours, il n'y avait pas de lettres.

Au mois de mai, quand le muguet s'épanouit, que les violettes bleuissent dans la forêt et que dans les champs paraît l'avoine vert clair, Alexandre revint de captivité. Sa présence ranima la maison morte sans faire oublier la douleur de la famille. Souvent, en examinant de son œil maternel son visage fort, bruni, son menton ferme, sa moustache noire coupée court, ses yeux bleus un peu moqueurs, ses épaules larges,

ses mains étroites aux doigts longs, presque féminins, Tatiana Mikhailovna oubliait que c'était Alexandre et croyait voir devant soi son Michel de dix-huit ans, son garçon aux joues rouges, aux yeux bleus, toujours gai et heureux. Alors elle se levait rapidement du divan et, d'un pas inégal, en évitant de regarder Natacha, elle allait dans sa chambre à coucher, à demi-obscure, qui sentait la pharmacie, et, frappant son front contre le sol, comme les vieilles femmes elle murmurait des prières et ensuite ne pouvait s'endormir de toute la longue nuit.

Nicolas Stépanovitch, en s'agitant et s'excitant, questionnait son fils sur Rojestvensky, sur l'escadre japonaise, sur la bataille de Tsousima. Il tempêtait contre les chefs, agonisait les révolutionnaires, rappelait le passé victorieux : la guerre contre les Turcs, Skobelev, Cheïnovo et, avec orgueil, lui montrait sa croix de Saint-Georges. Alexandre écoutait gravement et en silence, sans objecter ni approuver, comme s'il craignait de contredire son père. Extérieurement il était comme toujours impénétrable et calme, tendre, peu loquace et simple. Tatiana Mikhailovna et Nicolas Stépanovitch ne remarquaient pas de changement en lui, ce quelque chose de nouveau et d'insaisissable qui, il avait peur de se l'avouer, l'avait empoigné après la bataille de Tsousima. Souvent, par la fenêtre, Natacha le voyait, les mains derrière le dos, en veston blanc et casquette noire, qui marchait dans le jardin et semblait penser à quelque chose d'important et de grave qu'il tâchait en vain de résoudre.

Parfois Nicolas Stépanovitch ne pouvait se contenir et, rongé de soucis pour André, commençait à parler longuement des " traîtres ", des " chevelus ", des " enfants irrespectueux ", des " hommes nouveaux " qui " n'aiment pas la patrie, n'obéissent pas aux autorités, ne prient pas Dieu ", et enfin de la nécessité de " mettre fin à la révolution ". Personne n'objectait : Tatiana Mikhailovna hochait avec tristesse sa tête blanche ; Natacha, troublée, du regard suppliait son père en colère, et Alexandre gardait un silence si énigmatique et se montrait si peu disposé à soutenir la conversation, qu'une fois, Nicolas Stépanovitch, le regardant sévèrement lui dit :

— Pourquoi ne dis-tu rien, Alexandre ? Ne serais-tu pas d'accord avec moi ?

— D'accord, en quoi, père ?

Nicolas Stépanovitch se leva ; grand, gros, ses joues rasées couvertes d'une rougeur sénile, il râla d'une voix irritée :

— Je parle de ceux... de messieurs les révolutionnaires... des révoltes... du *Potemkine*, de l'*Otchakov*, du *Souvenir d'Azov*, de la révolte... Où ? A Moscou !... Pense donc, à Moscou !.. sanglota-t-il tout à coup comme un enfant... De lâches assassinats... Oui, des assassinats... De la Russie qui périt...

— Je ne connais pas ces affaires là, père, dit Alexandre en se détournant vers la fenêtre.

— Tu ne connais pas ?... Ne connais pas !... Et ce qui s'est passé au Japon ?... Sous les yeux des soldats japonais, on lisait des tracts ; on faisait une propagande sans conscience, éhontée... Toi-même m'as parlé de cela... Est-ce que tu ne m'en as pas parlé ? Non ?

— Oui, tout cela fut...

— Eh bien, tu vois, tu vois... Et tu réponds : je ne connais pas... Quoi ! Est-ce que tu n'es pas un officier de la flotte russe ? N'es-tu pas un défenseur de la patrie ? Ou peut-être cela t'est-il égal que la Russie périsse, que Michel.... — Nicolas Stépanovitch sanglota de nouveau — que Michel... Et comment penses-tu ?.. Qui est coupable ?...

Natacha, effrayée, agita les mains. Tatiana Mikhailovna se leva du divan et, voûtée, sortit lentement. Alexandre réfléchit une seconde puis dit, pour être conciliant :

— Tout cela est en effet terrible, père...

— Eh bien... Qu'ai-je dit d'autre... se calma le vieillard, en jetant autour de lui un regard éperdu... — Je dis que c'est en effet terrible... terrible..! Mais à qui la faute ? A qui ?

Le congé d'Alexandre prenait fin en septembre. Les journées étaient claires et silencieuses ; les champs fauchés étaient voilés de toiles d'araignées veloutées et, dans le bois de lilas jaunis, les chiens courants aboyaient et poussaient des cris perçants au son du cor. Alexandre passait des journées entières à la chasse et le soir tous se réunissaient dans le billard. Le vent sifflait derrière les fenêtres, dans les bouleaux. Natacha s'occupait du samovar et dans la salle tout était calme, clair et un peu triste. Le père

Vassili, de belle prestance, en lévite brune, venait et, assis dans un fauteuil profond, buvait le thé avec du cognac et poussait des soupirs. Tatiana Mikhailovna cousait; le père et le fils jouaient au billard.

Un soir, un dimanche, Nicolas Stépanovitch jouait avec Alexandre. En veste déboutonnée, tachée de craie, les joues rouges, lourd, il s'inclina plus bas vers la table et, de sa main ridée mais toujours sûre il visa et frappa. La boule résonna et tomba dans la poche.

— Hein! Que dis-tu de cela? Il se tourna avec un sourire satisfait vers son fils en mettant de la craie sur sa quille.

— Vous jouez admirablement, Excellence, dit le Père Vassili d'une voix traînante, en maniant sa croix. Les jeunes gens ne peuvent pas se comparer à vous.

Alexandre salua. Il jouait avec tant d'application et si mal qu'il sembla à Natacha qu'il faisait exprès de perdre, et, de la tête, elle lui fit un signe de gratitude. Mais, rencontrant le regard de son frère qui ne souriait pas, rougissante et gênée elle baissa les yeux. Le Père Vassili toussota respectueusement et, à voix basse, reprit avec Tatiana Mikhailovna la conversation commencée.

— Vous ne le croiriez pas, Madame, que le paysan est tout à fait gâté, ne vaut plus rien.... ne connaît plus personne... Il ne vient plus à l'église, ne respecte plus son père spirituel, devient grossier et impertinent... L'autre jour, je revenais de Courbatovo... A peine tourné-je sur la grand'route, je regarde et vois le berger Ivan...

— Lequel? demanda Nicolas Stépanovitch, sans quitter des yeux la table verte éclairée par la lampe... Le boiteux?

— Oui, lui, votre Excellence, le boiteux... Et que pensez-vous? Hein? — Le Père Vassili s'arrêta, leva ses sourcils froncés d'indignation et frappa des mains: — Je n'ose pas même vous le répéter... Il est au milieu du chemin et fait, sauf votre respect... des saletés... Je lui fais une observation.. je commence à le chapitrer... " Tu ne vois donc pas, lui dis-je, que ton père spirituel passe... " A cela il éclate de rire et répond une chose... une chose que je ne puis pas répéter...

Tatiana Mikhailovna ne leva pas la tête. Nicolas Stépanovitch donna un vigoureux coup de quille.

— Et qu'a-t-il dit, la crapule?

— Il a dit, votre Excellence... — cria presque le Père Vassili, rouge de colère... — Il a dit: " Fous le camp, toi, la longue crinière, pendant que t'es encore intact! " Voilà ce qu'il a dit... Hein? Que dites-vous de cela?

— Pendre! cria de sa basse enrouée Nicolas Stépanovitch tout rouge.

Alexandre baissa les yeux et alluma une cigarette. Pour un moment le silence se fit dans la chambre, on n'entendait plus que le chant plaintif du samovar et le bruit des branches frappant contre les fenêtres sombres.

— Quelqu'un vient... dit Natacha en se levant et sortant sur le perron.

Les chiens dans la cour aboyaient sinistrement: le chien de garde Charik jappait par saccades; la chienne Vesta, la favorite de Michel, poussait par moments des cris aigus. On n'entendait pas de bruit de roues, mais dans le silence de la nuit on percevait des voix de paysans s'interpellant pendant que des feux circulaient à travers les arbres. Ensuite la porte cochère grinça; une porte frappa. Natacha revint et tendit un télégramme. La feuille jaune portait ces mots: " André arrêté. Procès jeudi. Hâtez-vous pour le voir. Avocat Ikonnikov. "

Le Père Vassili, en hâte, chercha son chapeau à large bord et, sans dire adieu, sortit en catimini. Les chiens ne cessaient d'aboyer.

XXI

La cellule n° 17 qu'occupait Bolotov était une pièce sombre, voûtée, de construction solide, datant de Pierre le Grand. Une fenêtre étroite, grillée, donnait sur un mur élevé, gris, dont le crépissage, tombé par endroits, laissait voir les briques rouges entre lesquelles verdissait, de ci de là, une mousse rase, tandis qu'au faîte fleurissait une petite campanule d'un violet pâle. Le soleil ne pénétrait pas dans la forteresse. Il y faisait humide, noir et silencieux. Ce silence sépulcral fatigua Bolotov dès le premier jour.

Il dormait profondément quand, après avoir fait jouer la clé dans la serrure grinçante, deux hommes entrèrent dans sa cellule, en frappant du talon. L'un était un vieux gendarme à tête blanche, tremblante, que Bolotov avait déjà vu. C'était lui qui l'avait aidé à se relever et lui avait apporté du thé quand, blessé, frappé, ensanglanté, ne comprenant pas encore où on l'avait emmené, il avait repris connaissance dans le couloir de la forteresse, sur le sol froid et humide. L'autre était un sous-officier du détachement de la forteresse, maigre, long, le cou veineux, le visage obtus et renfrogné. Celui-ci s'approcha de la planche, se pencha sur Bolotov, et, l'enveloppant de l'odeur de tabac et d'eau-de-vie, lui dit grossièrement:

— S'habiller!

D'un coup tout devint désagréable et angoissant. Ce qui était désagréable ce n'était pas que les portes fussent fermées à clé, que les gendarmes fissent la garde, que des étrangers hostiles et armés entrassent chez lui comme chez eux, ni que le procès fût pour aujourd'hui; ce qui était désagréable, c'était que le soldat fût bourru et impertinent et qu'il eût des yeux méchants. " Je suis là pour eux et ils ne comprennent pas... ne veulent pas comprendre... Oui... " soupira profondément Bolotov en endossant sa *poddiovka* déchirée et pensant au tribunal. Il savait qu'il serait condamné; cependant il lui paraissait invraisemblable qu'aujourd'hui, jeudi, des officiers qu'il ne connaissait pas, pussent, après avoir discuté entre eux pour la forme, prononcer un jugement, c'est-à-dire déclarer et écrire sur un papier qu'il faut le tuer, lui, Bolotov. " Ils me pendront... C'est drôle... " sourit Bolotov, et il repassa dans sa mémoire le discours préparé avec tant de soin.

Ici, derrière les grilles de la prison, dans la solitude des nuits silencieuses, toutes les offenses, toutes les discordes étaient oubliées. Arsène Ivanovitch, le Dr Berg, Véra Andréievna, et la compagnie, et le comité, et tout le parti, c'était comme une famille unie, vivant d'une vie commune pour laquelle lui, Bolotov, non seulement était obligé de mourir sans peur, mais dont il devait prouver la force. Ces pensées le soutenaient. Il y puisait le courage, la conscience apaisante du devoir accompli. Et, maintenant, en se préparant à aller devant le tribunal, il se répétait ce qu'il allait dire à ces " ennemis irréconciliables ", ayant déjà " un pied

dans la tombe ". Il se leva de sa planche et, d'un air provocant, regarda les soldats. Le long sous-officier le fixait toujours avec morgue; le vieux gendarme tremblait de la tête.

— Monsieur, vous oubliez votre casquette...

Dans le couloir voûté, noir, sonore, se rangea le peloton des soldats de garde, armés de fusils, baïonnette au canon. Ça sentait la caserne, le mauvais tabac et la sueur. Un officier tout jeune, au ceinturon d'argent, sans regarder Bolotov, agita son sabre et commanda à haute voix: " Marche ! " Mais aussitôt que les soldats se mirent en rang, avec un bruit de fusil, et que leurs pas lourds, sonores, répétés par l'écho, se firent entendre, Bolotov comprit que le discours qu'il voulait faire avant de mourir n'était ni convaincant ni utile pour personne; il sentit que tous ces hommes, à commencer par l'élégant officier jusqu'au garçon balourd qui marchait à sa droite et le regardait de côté avec indifférence, faisaient une besogne habituelle, depuis longtemps ennuyeuse, et que pour eux il n'était pas Bolotov, membre du parti, libérateur de la Russie, ni le meurtrier du procureur haï, mais un de ces objets d'État qu'il faut garder, soigner, conduire au bain, au tribunal et remettre contre reçu. Il savait maintenant que si, demain, il était pendu, non seulement ces soldats, mais aussi Souprytkine, Striélov, Porfiritch et peut-être même Arsène Ivanovitch, le Dr Berg et Véra Andréievna ne se souviendraient plus de lui. Tête baissée, docilement, il allait au tribunal.

Auparavant, quand il était libre, s'il lui arrivait de penser à l'arrestation, au tribunal, cela lui paraissait quelque chose d'immense, de terrible, d'inattendu, à quoi il faut se préparer religieusement, soigneusement; quelque chose qui exige des forces surhumaines. Maintenant il voyait que l'arrestation, la prison, l'attente de la mort sont beaucoup plus simples, plus ordinaires et plus banales qu'on ne le dit ou l'écrit. Le mur du bastion couvert de mousse, le sol pavé, le judas, le dîner à midi, le vieux gendarme au chef branlant, le jeune sous-officier et les soldats qui l'accompagnaient, tout cela était si simple, dégageait un tel ennui de caserne, était si peu solennel et brillant, que le sentiment de la peur n'effleurait même pas Bolotov. C'était seulement un peu angoissant et bizarre d'être conduit dans le couloir poussiéreux, d'entendre le cliquetis

des baïonnettes et d'être comme un objet entre des mains étrangères. Mais ce sentiment même ne l'effrayait pas.

De nouveau une serrure grinça. Bolotov se trouva dans une cour pentagonale pavée, avec des plates-bandes rachitiques soigneusement ratissées. Le ciel bleu brillait; on sentait le soleil, pas encore brûlant; les moineaux pépiaient. Bolotov ressentit soudain la nostalgie de la liberté, comme au printemps on a celle des champs. L'angoisse et la tristesse l'envahirent. Il avait le désir de revoir la Néva, Vania, Hippolyte, la devanture du débit de tabac, la bruyante Perspective Liteïny. Mais ce désir s'éteignit aussi rapidement qu'il était venu. Devant la porte de chêne non peinte, les soldats s'étaient arrêtés et l'officier commandait: — " Fixe! "

La salle où siégeait le tribunal était basse, avec un portrait de l'empereur et une grande table à tapis vert. Bolotov s'assit sur un banc. De chaque côté de lui, avec indifférence prirent place des soldats, et le même garçon au visage rond, l'arme au pied, comme auparavant tint ses yeux fixés sur lui. Dans l'angle, près de la porte, la tête inclinée de côté, un colonel de gendarmerie écrivait rapidement. Le silence était complet. Une mouche bourdonnait; une plume grinçait. " Plus vite! Plus vite! " pensa Bolotov avec irritation et, soudain, il se rappela ce qui s'était passé la veille. Sa mère était entrée, en balançant son corps; un autre colonel de gendarmerie, parfumé, avec prévenance lui avait avancé une chaise. Il revoyait sa mère toute blanche, vieillie, en fichu noir, tendant des mains débiles, la poitrine tremblante, et Natacha, à la respiration haletante, et lui-même éperdu, retenant ses sanglots, ne sachant ce qu'il disait et répétant seulement: " Ne pleure pas! Ne pleure pas! Ne pleure pas... " Mais le colonel, avec un bruit de sabre, s'était incliné et avait dit: " L'entrevue est terminée... Emmenez-le. "

A ce souvenir une colère terrible, contenue, l'empoigna avec une force indicible. " Oh! les lâches! les lâches! " prononça-t-il en suffocant. Le soldat au visage rond le regarda avec étonnement. " Oui, oui, des lâches!... Et Slezkine? Est-ce que sa femme n'a pas sangloté? Ne m'a-t-elle pas baisé les pieds? N'a-t-elle pas crié grâce? Bah! tout égal, qu'on me juge ", conclut-il en faisant un geste de la main.

— André Nicolaievitch...

Bolotov leva les yeux. Ikonnikov, rasé de frais, le visage jaune, fané, en habit, une serviette sous le bras, lui serrait chaleureusement la main.

— Il y a eu des cas... Il ne faut pas vous troubler, mon ami... Le parti vous regarde... Quoi, le parti, toute la Russie ! Et peut-être... que diable, ça arrive... Je ne veux pas vous donner d'espoir ; mais... il y a eu des cas... Je me rappelle, un jour, à Odessa...

Bolotov sourit :

— Allons, cher maître ?... Vous-même avez dit : nous mentons du matin au soir... Hein ?

Ikonnikov ajusta son pince-nez.

— C'est vrai, mon ange, c'est vrai... Il n'y a pas à dire, en effet, la langue n'a pas d'os... Rosenstern vous salue, chuchota-t-il en changeant de ton. L'impression est très grande... colossale... Eh ! mon ami André Nicolaievitch...

En cachette il essuya une larme. Bolotov se tut.

— " La Cour ! Levez-vous ! ".

Par la porte latérale, largement ouverte, les juges entraient l'un après l'autre. En tête marchait, en balançant son ventre sanglé dans l'uniforme, un imposant général aux cheveux blancs, les sourcils épais froncés. Il tâchait de paraître solennel et juge sévère impartial. Mais à ses bons yeux fatigués, aux mouvements mal assurés de ses fortes mains rouges, on le sentait préoccupé de tout autre chose et indifférent à qui l'on juge et pourquoi. A petits pas marchait derrière lui un petit homme rond, en lunettes, à la barbe blonde, aussi en uniforme militaire, avec la croix de Saint-Georges sur la poitrine. Le troisième était maigre, osseux, monté sur de longues jambes ; il avait le visage dur d'un fonctionnaire et Bolotov remarqua qu'il portait un bracelet d'or. A la démarche de ces trois hommes qui se mouvaient sans hâte, Bolotov comprit que, pour eux aussi, il n'était qu'un objet d'État et que le jugement — juste et miséricordieux — n'est qu'une besogne quotidienne, ennuyeuse. Et le discours qu'il avait préparé ne lui paraissait plus seulement inopportun et insignifiant, mais encore humiliant et ridicule. " L'arrêt est signé d'avance ; pourquoi Ikonnikov est-il ici ? " pensa-t-il irrité. " Si l'on pend qu'on pende... A quoi bon dépenser des paroles... ".

Le Président à cheveux blancs toussota et, en regardant distraitement le plafond cintré, dit :

— Vos nom, prénoms et qualité ?

Bolotov ne répondit pas. Le Président ferma les yeux et répéta sa question. Nouveau silence. Alors, l'air ennuyé, il regarda Bolotov et se pencha vers le juge de petite taille. Ikonnikov pâle, agité, mécontent, chuchota d'une voix suppliante :

— Que faites-vous ?... Répondez, répondez...

— Vous ne voulez pas répondre ? demanda sèchement le général d'une basse méprisante.

Bolotov secoua négativement la tête. Le colonel de gendarmerie cligna les yeux et, ayant réparé son aiguillette d'argent, écrivit rapidement quelque chose.

Pendant que le greffier au visage grêlé, à l'aspect minable, portant le nom sonore de Caruso, d'une voix monotone, en avalant les mots, lisait l'acte d'accusation, Bolotov ne regardait pas les juges. La haine emplissait tout son être. Qu'importe qui le juge, pourquoi, quel arrêt sera prononcé et ce que dira l'avocat ? Qu'importe ce que penseront le parti, la Russie, Arsène Ivanovitch, Vania et le comité ? Une seule chose était importante : des gens armés l'avaient amené de force ici, lui, Bolotov, un homme libre, l'avaient amené dans cette salle sombre, où lit un Caruso quelconque, où sont assis des juges, où un gendarme écrit on ne sait quoi, où des fusils brillent. Ce sentiment était si fort qu'il voulait crier d'indignation qu'il ne reconnaît pas les lois ineptes, qu'il se moque de l'arrêt, qu'il n'a pas peur de l'exécution. Il voulait crier que personne : ni présidents, ni juges, ni soldats, ni officiers, ni ministres, n'a le droit de le tuer, lui, un homme libre. Il grinça les dents et, en pâlissant, serra le poing. Le procureur lut quelque chose d'une façon monotone et décousue ; le secrétaire marmotta à son tour. Le président interrogeait, les juges chuchotaient entre eux. Bolotov n'entendait rien. Par toute sa volonté raisonnable il se souciait seulement d'une chose : de ne pas crier, de ne pas prononcer de mots grossiers, de supporter dignement l'épreuve. Et quand le président aux cheveux blancs se leva avec effort de son fauteuil et, d'une voix solennelle, soulignant chaque

mot, lut l'arrêt, Ikonnikov s'agita et les soldats prirent le garde à vous.

Bolotov, sans regarder les juges, d'un pas ferme sortit derrière le jeune officier.

XXII

Quand Bolotov, réintégré dans la cellule n° 17, eut repris le costume bleu des prisonniers, trop grand pour lui, et les chaussons profonds à semelles de bois, et que les gendarmes, le laissant seul, eurent avec bruit refermé derrière eux la porte, lentement il s'approcha de la fenêtre grillée et leva les yeux, tâchant de voir le soleil. Mais on ne le voyait pas. Le mur lézardé noircissait ; on apercevait les taches rouges des briques et la campanule aux étamines transparentes, à cause du vent, sans doute, tremblait. " La campanule... Et chez nous, à la campagne, il y a tant de fleurs ", se rappela Bolotov, et son cœur battit plus fort. Il aurait voulu, ne fût-ce que pour un moment, revoir son père, sa mère, sa sœur et les calmes yeux bleus d'Alexandre. " Sacha... Où est-il ? Maman dit qu'il est à Pétersbourg et m'embrasse ", murmura-t-il, sentant ses larmes prêtes à jaillir. Mais il ne fallait pas de larmes. Par le judas quelqu'un regardait ; quelqu'un d'invisible, avec persévérance et curiosité regardait. " Oh ! les canailles, les crapules, qu'est-ce qu'il leur faut ? Quoi ?... ". Bolotov se mit à marcher d'un coin à l'autre. " A quoi pensais-je ? Oui... Slezkine... mes juges... J'ai tué et on me tuera... Celui qui lèvera l'épée périra par l'épée... Est-ce qu'on me tuera ? Moi ? Aujourd'hui ?... Qu'est-ce que cela veut dire : on me tuera ? On me fera sortir de cette cage et, comme une brebis... comme une brebis... Non... Je ne suis pas le seul... Je ne suis ni le premier ni le dernier... Et Serge et Jéliabov et Pestel et Pougatchev, et Stenka Razine... Pourquoi Stenka Razine ? Qu'ai-je de commun avec Stenka Razine ? : " Priez pour mes péchés... ". Mais personne ne prie... Et moi, sais-je prier ? Non. Je ne sais pas et ne veux pas, ne veux pas... Si la vie est

ainsi faite qu'on peut étrangler un homme sans défense, violenter sa conscience, alors je n'ai qui prier... Je ne veux pas !... ".

Il s'allongea sur sa planche. Au loin, haut, l'horloge de la cathédrale sonna six heures et, quand le dernier son s'éteignit dans le bastion de la forteresse, l'horloge joua solennellement, tristement : " Sois glorieux, notre Seigneur, dans Sion ". Bolotov répéta à mi-voix, en scandant les mots du cantique.

De nouveau le judas infatigable s'anima ; des pas lents s'entendirent. " Déjà !! " Bolotov bondit de sa planche et sentit ses joues s'empourprer fiévreusement et sa bouche s'assécher. " Non... ce n'est pas possible... Il n'est que six heures... Seigneur, est-ce déjà ?... ".

La porte ferrée s'ouvrit avec bruit. Dans le couloir passa l'uniforme bleu des gendarmes. Un monsieur corpulent, très soigné, en redingote noire, entra dans la cellule. Bolotov aperçut un visage blanc, un grand nez, une barbe ondulée, des bagues aux doigts, une chaîne d'or sur le ventre. Le visiteur regarda fixement Bolotov, son vêtement de prisonnier déboutonné, ses chaussons, et ses yeux gris, myopes et doux, eurent un sourire encourageant et franc. Il hocha la tête avec indulgence.

— André Bolotov ? Permettez-moi de me présenter : Bielosielski, adjoint du ministre... Ferme la porte ! cria-t-il d'un ton autoritaire, presque grossier, à la sentinelle. Ils écoutent, les canailles !... Comment vous trouvez-vous ici ? Pas trop humide, trop noir ?

Bolotov n'en croyant pas ses oreilles et se demandant s'il ne devenait pas fou écoutait avec étonnement et ne comprenait pas ces paroles affables. Il ressentait à les entendre quelque chose de désagréable, de pénible, d'étrange et même de répugnant, et il avait le désir que cet étranger gras, probablement bon et plein de la joie de vivre, dît tout ce qu'il fallait dire. " On me graciera ? Oui... " surgit la pensée cachée, et un petit tremblement froid secoua ses genoux.

— Eh bien, j'irai droit au but... Voyez-vous... Je suis venu vous trouver sur l'ordre de sa Haute Excellence, M. le Ministre. En considération des grands mérites de votre père, le très estimé Nicolas Stépanovitch, le ministre, accédant à sa demande, a accepté d'intervenir en votre faveur devant le pouvoir suprême...

Le prince Bielosielski s'arrêta et, l'air important, attendit la réponse de

Bolotov, qu'il semblait encourager du regard. Mais Bolotov tenait les yeux fixés sur le sol, et son visage amaigri, aux lèvres serrées, ne laissait pas deviner ce qu'il pensait de l'hôte non invité. Ses genoux tremblaient toujours, sa tête était pleine de brouillard. Le prince Bielosielski cessa de sourire :

— Oui... devant le pouvoir suprême... Je suis heureux de pouvoir vous annoncer cette nouvelle... Seulement, voyez-vous... — il tira de sa poche un papier — seulement il faut signer... ici. Oh ! une simple formalité... Vous avez une plume et de l'encre ? Hé... Qui est là-bas ? Une plume et de l'encre ! Plus vite !...

De nouveau les joues de Bolotov s'empourprèrent et sa bouche devint sèche : " Ils veulent m'humilier... humilier la compagnie, le parti ", pensa-t-il, et il répondit avec fermeté :

— Je vous remercie. Je ne signerai pas...

Le prince réfléchit un instant :

— Ecoutez, André Nicolaievitch... Je ne me trompe pas, c'est bien André Nicolaievitch ?... Que faites-vous... Vous vous perdez sans rémission... Vous êtes jeune, toute la vie est encore devant vous... Si vous ne pensez pas à vous, pensez à vos parents, quelle douleur pour eux... pensez à votre mère... Mais au souvenir de ses parents Bolotov sentit qu'il n'aurait plus la force de se contenir. Il leva ses yeux obscurcis.

— Je vous prie... Oui, je vous prie... de me laisser tranquille... de... de ne pas me parler de ma mère... Je... je vous prie de vous en aller... Vous entendez : vous en aller... et tout de suite... immédiatement... Sortez ! " cria-t-il hors de lui, d'un ton de plus en plus aigu.

Les éperons claquèrent ; sur la porte parurent deux gendarmes. Le prince Bielosielski eut un haussement d'épaules et sortit. Quand l'écho des pas s'éteignit, Bolotov se recoucha sur sa planche, face au mur, s'enveloppa dans son vêtement et tâcha de ne plus penser. Le crépuscule s'épaississait mais les feux n'étaient pas encore allumés. Le silence était si grand que le battement de ses tempes lui semblait un bruit de pas. Bolotov resta en cet état d'étourdissement sombre, où il n'y a plus ni pensées, ni paroles, ni espoir, mais seulement un mal moral épouvantable, jusqu'à l'appel du soir. Les tambours, étouffés par les murs du bastion, battaient tristement. On entendait les chants lents d'une prière.

Bolotov se souleva et s'assit, les coudes appuyés sur les genoux, la tête penchée bas. Il ne pensait à rien. Il ressentait une fatigue immense et un désir de dormir invincible. Il essaya de se recoucher, mais la lumière trouble s'alluma et, involontairement, il ferma les yeux. Soudain, derrière la grille de la prison, il se rappela ce qui l'avait tourmenté tous ces derniers jours et qu'il avait essayé en vain d'oublier. Il se rappela non son enfance, non son père, sa mère, ses parents, non les barricades, le comité, la compagnie, ni ce jour du congrès quand il avait résolu de mourir et de tuer ; il se rappela la Perspective Liteïny, les pierres ensanglantées, les débris de la voiture, le cocher à demi dévêtu, l'œil vitreux, rond, étonné, comme vivant. Et, en ces heures où il luttait contre la mort, pour la première fois il comprit, non par la raison, mais par la conscience, que ce n'était pas seulement un vieillard odieux qui avait été tué, mais un homme plein de force et innocent, et que cet homme avait été tué non par le comité, ou le parti, ou la Russie, mais précisément par lui et par lui seul. " On coupe la forêt, les copeaux volent ", murmura-t-il entre ses dents. Mais aussitôt il sentit l'inanité de cette consolation facile. Et de même que du sommet des neiges éternelles on voit loin la plaine infinie, les toits de tôle des maisons, les troupeaux joyeux, les bergers, la rivière miroitant au soleil, la forêt, les champs, de même maintenant, devant son exécution, il voyait tout ce qui, toute sa vie, lui était demeuré caché. Il voyait que la mort, même librement élue, n'est pas la rédemption ; que, par son sang, le meurtrier n'est pas absout ; que si l'on peut tuer, s'il le faut, on ne peut pas, il ne faut pas chercher de justification, car malheur à celui qui a tué. Il voyait qu'il ne pouvait ne pas tuer, que ce n'étaient ni les articles sur l'utilité de la terreur, ni la haine, ni l'amour, ni la vengeance, ni la colère qui l'avaient armé, qu'une force supérieure, incompréhensible, des milliers de raisons et des siècles entiers l'avaient poussé au meurtre. Il voyait encore — et c'était le plus précieux — qu'il est plus difficile de tuer que de mourir. Alors il comprit avec joie que la mort est désirable et non terrible. Il n'avait plus ni repentir ni regrets, mais à leur place un sentiment pacifié, calme, clair comme les eaux profondes. " J'ai tué et l'on me tuera... Tous ont raison et tous sont coupables. Il n'y

a pas ceux qui ont raison et ceux qui sont coupables, il y a deux ennemis mortels depuis des milliers d'années, et personne en ce monde ne peut être leur juge... Au moment de mourir, à mon dernier souffle, ici, où personne ne me voit ni ne m'entend, moi, André Bolotov, condamné à la pendaison, je dis avec une foi religieuse : Vive la liberté ! Vive le grand peuple russe ! ".

La nuit vint sans que Bolotov s'en rendît compte. Il ne se coucha pas. Sans repos, hâtivement, s'embarrassant dans les pans de son vêtement, ne pensant à rien, sentant seulement qu'en son âme la peur est absente et s'en réjouissant, il marchait d'un coin à l'autre de sa cellule. Il était tard. L'horloge sonna trois coups. Dans le couloir tout était encore silencieux. " Est-ce que je vivrai encore demain ? Toute une journée... Mon Dieu ! toute une journée ?... " se demanda-t-il avec un espoir timide, et, soudain, il s'arrêta. Loin, à l'extrémité du couloir, il y avait du bruit. Le bruit se rapprochait, augmentait. Plus de doute : des hommes, en grand nombre, marchaient, venaient ici, chez lui, la nuit, et tout de suite allait se passer ce que jamais il n'avait pu s'imaginer, cette chose inexplicable et terrible dont il n'avait pas peur une minute avant, qu'il désirait même. " Eux ? Oui, ce sont eux ", chuchota-t-il, couvert d'une sueur froide ; et soudain, ramassé comme un chat, grand, pâle, maigre, dans sa robe bleue, il bondit vers le mur et, de toutes ses forces, se cramponna à la planche. Il ne remarqua pas comment le colonel était entré dans la cellule, ni la pâleur de son visage, ni la gaucherie de ses mouvements. Il n'entendit pas ce qu'on lui disait, ne vit pas les manteaux gris, le prêtre, les gendarmes, ni un homme aux longs cheveux, aux larges épaules, en blouse rouge.

Quand il se ressaisit, il était déjà dans un coin de la cour pavée, près d'une conduite d'eau. Au-dessus de lui était le ciel infini, noir, étoilé. Il faisait froid. Beaucoup d'hommes étaient là, autour. Effrayés ils s'étaient mis en tas et, tous ensemble, le regardaient droit dans les yeux. Ayant saisi ce regard, Bolotov ôta son bonnet et, sans hésiter, ce dont lui-même était surpris, il monta sur l'échafaud. Le bourreau chevelu, en blouse rouge, jeta le linceul et tira le nœud. L'horloge frappa cinq coups.

TROISIÈME PARTIE

I

L'automne passa, puis l'hiver; de nouveau revint le printemps et toujours le sang continuait de couler à flots et les combats fratricides, acharnés, ne cessaient pas. Comme auparavant le gouvernement jugeait, pendait, fusillait et envoyait des détachements de répression. Comme auparavant les révolutionnaires " préparaient " l'insurrection, imprimaient des proclamations, " organisaient " l'armée des travailleurs et jetaient des bombes sur les ministres. Mais déjà, au fond de son âme, chacun — qu'il fût fonctionnaire, étudiant, membre du parti, soldat ou autre — voyait clairement ce qu'il n'avait pas vu auparavant : que la révolution était épuisée, que le gouvernement fêtait la victoire. Des arrestations innombrables avaient lieu. Sans doute y en avait-il auparavant, mais maintenant elles étaient devenues fréquentes comme la pluie en automne; on eût dit que la police connaissait tout, tous les secrets les plus cachés du parti. En décembre, tout à fait à l'improviste, Hippolyte avait été arrêté dans la rue, à Pétersbourg, et pendu un mois plus tard; l' " Union des Militaires " était anéantie; cinq matelots de l'équipage de la garde étaient arrêtés et fusillés ; un étudiant, arrivé de Moscou, qui n'était connu que du D[r] Berg et de Rosenstern, était arrêté une bombe en main; on avait découvert et confisqué des armes déposées dans un faubourg de Newsky.

Tous ces faits troublaient les camarades. Rosenstern fronçait les

sourcils et se taisait à toutes les questions ; Véra Andréievna maigrissait, jaunissait et se plaignait du manque de " discipline " ; Arsène Ivanovitch soupirait, hochait sa tête blanche et disait en guise de consolation : " Ce n'est rien mes amis, cela arrive... La vaisselle ébréchée dure deux siècles. " Cependant Grouzdiev, Rosenstern, Véra Andréievna, Zalkind et Arsène Ivanovitch parfois étaient hantés de l'idée que quelque part, près d'eux, peut-être même dans le comité, la trahison s'était embusquée ; mais le plus terrible, c'est qu'on ne pouvait la déceler.

Le parti immense dispersé dans toute la Russie, qui, hier encore redoutable, inspirait la confiance et la peur, s'affaiblissait et saignait comme la bête blessée et sans forces traquée par la meute. Cette faiblesse — le pressentiment de la défaite — se sentait non seulement au comité, mais dans chaque ville, dans chaque groupement d'ouvriers ou d'étudiants, dans chaque petite " organisation ", dans chaque détail de la vie courante. Il n'y avait déjà plus " de république de districts ", il n'y avait même plus de réunions nombreuses, ni de grèves... il n'y avait même plus de ces attentats non préparés se produisant à l'improviste. En revanche, partout les gendarmes fouillaient et arrêtaient sans rime ni raison. Le rouet qu'on avait mis des années à installer tournait irrégulièrement, avec des arrêts, et le fil qui unissait tous les camarades se rompait insensiblement. Parfois, de quelque coin perdu, se faisait entendre une voix timide disant que la provocation s'est introduite dans le comité, que quelqu'un a vendu la révolution vaincue. Mais ces bruits étaient anonymes et sans preuves. Le comité ne les ignorait point, mais n'y pouvait donner créance.

Alexandre Bolotov était entré dans le parti au mois de novembre. Encore en été, au retour de captivité, il avait compris qu'il ne devait plus servir, qu'en servant il commettrait un acte injuste, irréparable et impardonnable. Il eût été en peine de dire quand précisément s'était opérée en lui cette transformation profonde et pénible qui avait fait de lui un terroriste. Pendant toute la durée de la campagne, il avait vécu de la pensée de sa patrie, de la Russie, de son humiliation atroce. Il avait vu des milliers de jeunes gens robustes, animés de l'amour pour le

tzar, mourir sans un mot en défendant le drapeau de Saint-André; cependant il constatait que la Russie était ruinée, bafouée, écrasée, que les sacrifices les plus grands avaient été accomplis en vain. Goutte à goutte, comme un poison lent, le pénétrait la conscience qu'il est obligé de combattre pour la patrie, mais de combattre non plus sur l'Océan, non plus sur le pont détruit d'un navire, non près des canons tonnants mais à la maison, dans le parti qui lutte pour " la terre et la liberté ". Ce n'était pas un entraînement factice, livresque, ce n'était pas cet élan irraisonné qui, au moment décisif, gagne les faibles et les aigris, c'était une décision mûrie, acquise au prix du sang : la résolution de mourir pour le peuple, l'impossibilité de vivre sans servir la grande Russie.

Ayant appris l'arrestation de son frère, il était parti, avec sa mère et Natacha, pour Pétersbourg. Là il avait trouvé Rosenstern, qui l'avait accueilli avec joie.

A la fin d'avril, Alexandre fut invité pour la première fois à la séance du comité. Il ne s'en réjouit pas et ne considéra pas comme un grand honneur d'être initié, lui, officier de la veille, novice dans les affaires du parti, aux mystères de la " conspiration " : risquant sa vie pour le parti, il trouvait tout simple et naturel de prendre part aux discussions importantes.

Comme deux années auparavant, dans la maison de Valabouiev, Perspective Kammeno Ostrovsky, les mêmes personnes — délégués et membres du comité insaisissable — étaient réunies. Ils étaient tous là comme s'il n'y avait eu ni révolution, ni potences, ni terreur, ni émeutes, ni prisons. Alexandre les regarda avec respect. N'avait-il pas devant lui l'état-major, cet état-major dirigeant et mystérieux, qui ne connaissait ni décorations, ni chancelleries, ni envie, ni jalousie, ni honteuses intrigues? Il était heureux à la pensée, qu'avec des gens expérimentés et courageux, il servait une cause juste et noble.

Dès que Valabouiev, montrant sa nuque rouge et sortant de la chambre sur la pointe des pieds, eut refermé la lourde porte, le Dr Berg commença sèchement et d'un ton affairé :

— Messieurs, nous nous sommes réunis aujourd'hui pour une affaire très importante, j'ose dire : particulièrement importante. Vous savez que,

ces derniers temps, de nombreuses arrestations ont eu lieu, et dans des circonstances qui donnent à réfléchir. Je ne tire pas de conclusion, je note un fait. Hier, j'ai reçu la lettre que voici...

Il fit une pause et, avançant sa longue main blanche, prit une petite feuille froissée qui se trouvait sur la table. Le grand salon orné de tableaux, recouvert d'un tapis de velours, était plein de monde. Sur le divan, au-dessous d'un portrait de Tolstoï, était assis Rosenstern, les yeux clos, la tête rejetée sur un coussin. Son visage de type juif, aigu, la barbiche frisée, était calme et sévère, comme s'il savait exactement ce qu'allait dire le Dr Berg. Arsène Ivanovitch s'inclinait bas sur la nappe brodée recouvrant la table ; à ses épaules voûtées, à son cou veineux, tendu, on devinait qu'il était profondément attristé. Sur les visages de Zalkind, de Véra Andréievna, d'Alexis Grouzdiev et des autres camarades inconnus d'Alexandre, se lisaient la curiosité et ce trouble fiévreux particulier qui s'empare des hommes devant un malheur inattendu et inévitable. Le Dr Berg essuya ses lunettes et commença la lecture :

— " Camarades ! Parmi vous il y a un agent provocateur. Il a livré le terroriste connu sous le nom d'Hippolyte ; il a indiqué le dépôt d'armes du faubourg de Newsky ; il a dénoncé le séjour à Pétersbourg d'Arcade Rosenstern ; il a indiqué le lieu de ralliement du comité. Prenez garde ! Attendez-vous à des arrestations en masse. Cherchez le provocateur très près. Brûlez cette lettre. Quelqu'un qui vous veut du bien. "

Le Dr Berg s'arrêta et demanda à haute voix :

— Messieurs, quelqu'un désire-t-il prendre la parole ?

Alexandre leva lentement ses yeux froids, bleu clair. Le Dr Berg grand, rasé, droit, cravate verte et col jusqu'aux oreilles, agitait négligemment cette feuille de papier et regardait les camarades d'un œil curieux et, semblait-il, moqueur. On eût pu penser qu'il connaissait le provocateur et se taisait uniquement pour éviter les discussions prématurées. Alexandre était étonné. Il lui était difficile de croire que dans le parti, parmi des hommes aimant de toute leur âme la révolution, dans ce comité irréprochable et éprouvé, pût se trouver un traître. Et, plein d'étonnement, tâchant en vain de déchiffrer l'énigme offensante, il regarda encore une fois le Dr Berg.

Celui-ci roula soigneusement la lettre lue et, la mettant dans sa poche, répéta :

— Camarades ! Qui demande la parole ?

Dans la chambre il faisait clair ; le lustre de cristal étincelait et la lumière électrique trompeuse et blanche éclairait uniformément la Vénus de Milo, les camarades, les tapis, les tableaux et les glaces. Tous se taisaient, craignant de dire un mot imprudent, redoutant des pensées pénibles et humiliantes. Enfin, après une longue hésitation, Arsène Ivanovitch soupira et, sans regarder personne, en lissant de ses doigts tremblants la nappe, prononça à voix basse :

— Oui, oui... mes amis... situation... situation très difficile... Que donc faire ? Hein ?... Et quel est cet homme qui nous veut du bien ?... Oui... Non... qu'est-ce, en effet ?

Il eut un geste découragé de la main et se tut. Le silence régna de nouveau.

— Il faut faire une enquête, trancha fermement le Dr Berg.

— Une enquête ? Sans doute une enquête, intervint Guénadi Guénadievitch, comme éveillé subitement. Il se leva, courut vers le Dr Berg et, oppressé, toussant, il se mit à parler rapidement, à la fois ému et fâché :

— Il faut, mon ami, remettre cette affaire à une commission... Mais avant il faut contrôler... La lettre est anonyme... De qui vient-elle ? J'affirme qu'elle est écrite par une personne qui a quelque attache... comprenez-vous, quelque attache avec la police... Seule une personne pareille — policier, provocateur ou mouchard — peut être au courant des affaires du parti... peut connaître le lieu de ralliement du comité... Mais si c'est un policier qui a écrit cette lettre, ne peut-on admettre l'hypothèse que cette lettre poursuit d'autres intérêts que ceux du parti ?

— C'est-à-dire ? demanda sombrement Rosenstern.

— C'est-à-dire, ne serait-il pas juste de supposer que l'auteur de cette lettre l'a écrite dans un but personnel ?

— Dans quel but ? Précisez.

— Eh bien, cela, mon cher, je ne puis l'expliquer... — Guénadi

Guénadievitch toussota de nouveau — Que voulez-vous, je ne suis pas un policier... je ne connais pas le fond de l'âme d'un mouchard... J'estime seulement qu'on ne peut pas affirmer, en se basant sur ce document, qu'il y a parmi nous un agent provocateur...

Bien que l'argument de Guénadi Guénadievitch ne fût ni convaincant ni clair et ne dissipât nullement le trouble moral, bien qu'en son for intérieur chacun sentît que " l'hypothèse " si bien construite n'était que paroles vides, tous les camarades se sentirent allégés et se mirent d'un coup à parler avec animation. Seul Rosenstern se renfrognait davantage ; quant à Alexandre, contenant sa colère grandissante, il attendait patiemment la décision définitive.

— Je ne puis pas convenir avec le camarade... — déclara très haut le Dr Berg, couvrant le bruit des voix, et d'un geste négligent rajustant sa cravate. — Les affaires sont les affaires... Nous avons reçu une lettre... bien qu'anonyme c'est malgré tout un document... Nous sommes obligés de supposer qu'il y a parmi nous un provocateur... La responsabilité devant le parti est trop grande... — Il se tut, jeta un regard railleur sur toute l'assistance et reprit sèchement : — J'exige que l'affaire soit examinée.

Grouzdiev, qui était assis seul dans un coin reculé, à ces paroles se leva résolument de son fauteuil. Son bon visage russe se marbra de rouge, et sa voix offensée trembla :

— Messieurs, je jure que je ne comprends pas... Comment n'avons-nous pas honte ?... De deux choses l'une : ou nous avons confiance les uns dans les autres... ou... nous sommes capables de soupçonner diable sait qui... Si nous avons confiance, alors il faut brûler cette lettre... Oui, brûler, mettre dans le poêle... Et si quelqu'un peut admettre l'idée que l'un de nous est un provocateur... alors... alors il faut dissoudre le comité. J'ai confiance en tous. Je veux qu'on ait confiance en moi... Autrement c'est la boue et la honte. On ne peut pas travailler dans une boue pareille... Moi je ne puis pas... comme vous voudrez, je ne puis pas...

Il sortit et claqua la porte. Arsène Ivanovitch hocha tristement la tête :

— Oui... tel on fait son lit tel on se couche... que faire, mes amis, que faire ?

Tard dans la nuit, après des discours vides et fatigants, pendant qu'Alexandre, indigné de l'impuissance du comité à se défendre de la provocation, étonné du trouble des camarades, ne sachant comment prévenir le malheur imminent, mettait son pardessus dans l'élégante antichambre, Rosenstern s'approcha de lui. A ses yeux perçants et tristes, à son pas décidé, et principalement, parce que toute la soirée il s'était tu, Alexandre comprit qu'il voulait causer avec lui. Ils sortirent ensemble dans la rue. L'aurore rosissait et derrière la Néva brillait à peine la cathédrale de Saint-Isaac.

II

Sur le trottoir de granit les pas résonnaient bruyamment et les longues ombres bleues tombaient sur le sol uni. Le soleil se levait. Sur la Néva fondait le brouillard mi-transparent. Sur le quai Français il n'y avait personne. Rosenstern prit Alexandre sous le bras et lui demanda à voix basse :

— Eh bien, qu'en dites-vous, Alexandre Nicolaievitch ?

Alexandre réfléchit un moment. Ici, sur le quai de la Néva, sous les rayons brillants du soleil,, il lui semblait avoir eu un rêve stupide et que la séance de cette nuit n'avait pas existé. Il avait honte pour le comité. Mais ce n'était pas ce sentiment nouveau qui le troublait : il était confus de la conscience de son impuissance personnelle, de son impréparation, de sa confiance enfantine. En outre, il ressentait du dégoût à penser à la police et aux gendarmes. Fâché contre lui-même, et remarquant avec mécontentement que Rosenstern l'observait à la dérobée, sans tourner la tête, il répondit sèchement :

— Je ne sais pas qui est le provocateur.

— Vous ne devinez pas ?

— Non, je ne devine pas.

— Et pourtant il assistait à la réunion, dit lentement Rosenstern.

Alexandre, malgré lui, tressaillit de tout son corps.

Pendant le discours du D[r] Berg, ensuite quand Alexis Grouzdiev avait eu un mouvement de révolte, et que Véra Andréievna gardait un silence méprisant, pendant que Guénadi Guénadievitch " analysait ", Alexandre avait éprouvé la sensation pénible qu'ici, dans l'appartement de Valabouiev, à côté de lui, devant la même table, était assis un provocateur, c'est-à-dire un homme qui les avait tous vendus. Mais il n'y croyait point. Il ne croyait pas qu'on pût, pour de l'argent, faire pendre des hommes. Maintenant, en entendant Rosenstern exprimer la pensée cachée, tout d'un coup il comprit qu'il n'y a pas d'erreur et que Véra Andréievna, ou Alexis Grouzdiev, ou le D[r] Berg, ou Zalkind, ou même Rosenstern, est ce Judas que dénonçait la lettre. Sentant un frisson désagréable il s'arrêta et dit sourdement :

— De qui parlez-vous ?

Rosenstern sourit.

— Vous ne devinez pas ?

— Non.

— Bon. Attendez un quart d'heure.

Sans mot dire ils traversèrent le jardin Alexandrovsky et tournèrent sur la Perspective Vozniesenski. Les boutiques étaient fermées ; seul, au coin de la rue des Officiers, un débit était ouvert. Rosenstern poussa la porte vitrée. A sa vue, un homme assis à une table se leva respectueusement. L'homme était petit, maigre, le nez retroussé, les cheveux rares, incolores. Dans sa personne il y avait quelque chose d'humble, de flagorneur, comme si, doutant de soi-même, il avait peur que les autres ne doutassent de lui. On pouvait le prendre pour un valet, un scribe de commissaire de police, un garçon de bureau sans emploi. Il eut un sourire obséquieux et tendit la main.

— Mes respects, Arcade Borisovitch ! Et moi, je n'espérais plus que vous daigneriez venir... — A la dérobée, il examinait Alexandre des pieds à la tête — Et Monsieur, si je ne me trompe, est M. Bolotov.., Alexandre Nicolaievitch ? Mes respects, M. Bolotov...

— D'où me connais-tu ? demanda Alexandre étonné, et fronçant les sourcils avec dégoût.

— Quoi ?... Faites grâce... Ne pas vous connaître serait la même chose que de ne pas connaître ses chefs... Qui ne vous connaît pas ?... Depuis que vous avez quitté le service et êtes entré dans le parti révolutionnaire, depuis ce moment, conformément à l'ordre secret on a établi sur vous une surveillance, une observation, comme qui dirait... transparente...

— Quelle observation ?

— Transparente...

— Transparente ?

— Oui.

— Que signifie cela ?

Alexandre ne comprenait pas à quel interlocuteur il avait affaire et en quel endroit l'avait amené Rosenstern, mais sentant qu'il y avait là quelque chose de honteux, peut-être pire que la discussion de la nuit, il se tourna lentement vers Rosenstern. Celui-ci, en tortillant sa barbiche, tranquillement et d'un œil perçant, regardait fixement le mouchard, comme s'il pesait chacun de ses mots et étudiait chacun de ses gestes.

— Que signifie cela ? répéta Alexandre.

— Cela signifie que nous savons absolument tout... Permettez... une cigarette... merci... N'avez-vous jamais remarqué près de votre demeure un cocher ?

— Il y en a beaucoup là-bas...

— Peut-être avez-vous remarqué aussi son numéro ?

— Non, je n'ai pas remarqué le numéro.

— Ah ! Ah ! Ah !... comment cela ? — Il secoua la tête, d'un air désapprobateur, en faisant claquer ses lèvres. — Je vous jure qu'il est digne d'attention. C'est notre cocher : Léonti, de l'Okhrana, n° 1 351... Et oserai-je vous demander : la domestique qui vous sert est celle de la logeuse ?

— Oui, celle de la logeuse...

— Elle s'appelle Macha, n'est-ce pas ?

— Oui, Macha. Eh bien ?

— Quoi ? Cette Macha aussi n'est pas à vous mais à nous. Elle appartient aussi à l'Okhrana... Oui...

— Écoute, Toutouchkine, ne bavarde pas ainsi. Tout cela, on le sait sans toi... Parle sérieusement. — Rosenstern, impatienté, fronça les sourcils. — As-tu appris ?

— Monsieur m'interroge ? remarqua Toutouchkine prenant un visage sérieux.

Alexandre regarda ses cheveux incolores, son veston sale au revers graisseux, ses moutaches blondasses, en croc, et, de nouveau il fronça les sourcils, avec dégoût.

— Tu mens ! Tout cela des mensonges... Pourquoi alors ne m'a-t-on pas encore arrêté ?

— Je mens ? grommela Toutouchkine offensé. Je n'ai jamais menti... Et ici, tout d'un coup, je mentirais... En voilà ! Si on ne vous a pas encore arrêté, c'est que le colonel n'en a pas donné l'ordre...

— Quel colonel ?

— Le chef... Le colonel von Schen.

— Bon. Assez ! interrompit Rosenstern. Je te demande si tu as appris ?

— Oui, j'ai appris..., répondit Toutouchkine en baissant les yeux.

— Eh bien ?

— Quoi ?

— Eh bien, parle, si tu as appris.

— C'est bon... seulement...

— Quoi ?

Toutouchkine cligna rapidement les yeux et levant son visage sans sourcils, pâle, ravagé, eut un sourire quémandeur.

— Seulement, Arcade Borisovitch, ne m'offensez pas...

— Ai-je lésiné avec toi ?

— Non... Que dites-vous ?... Je vous remercie beaucoup... Je suis très reconnaissant... Mais c'est un cas particulier... on peut dire extraordinaire... Et Dieu garde que le colonel l'apprenne...

— Je sais... Dis... Combien ?

— Prenez aussi en considération que l'appointement est de quarante

roubles... Pour un chef de famille... Et Dieu garde que quelqu'un dénonce et que le colonel apprenne, alors quoi... Je suis un esclave, un ver...

— Combien?

— Et encore, Arcade Borisovitch, veuillez prendre en considération que c'est très difficile à savoir... Croyez-moi... Uniquement par sympathie pour le parti et pour vous personnellement... Quels temps maintenant !... On a peur de soi-même... vous ne le croyez pas... Je vous donne ma parole que c'est la vérité...

— Combien ?

Toutouchkine se tut et, pensivement, l'air soucieux, se mit à tambouriner sur la table. Il tambourina longtemps, comme s'il calculait quelque chose et tâchait de compter juste sans duper ni ruser. Enfin avec un sourire profond il dit :

— Ce que vous voudrez, Arcade Borisovitch. J'ai confiance en vous. Je le jure...

— Non. Dis.

— Eh bien, quoi ? Pour ne pas prendre trop, il faudrait mettre un billet de cent roubles.

Rosenstern sifflota doucement entre ses dents. Toutouchkine leva les bras :

— Arcade Borisovitch !

— Eh bien, je vois que chez toi les prix sont sans marchander...

— Arcade Borisovitch... J'attire votre attention...

— Vingt-cinq...

— Seigneur Dieu ! Vingt-cinq ! C'est moins cher que les champignons... Non, quoi ? Est-ce que je fais cela pour l'argent ? Quoi l'argent... Peuh ! Du métal, rien de plus... Mais ce n'est pas possible, Arcade Borisovitch...

Alexandre était pâle. Ce marchandage misérable d'Arcade Rosenstern avec un ignoble mouchard, dans un débit infect, ce marchandage pour savoir quel était le traître, lui semblait indigne et offensant pour la révolution. Il se pencha en travers de la table vers Rosenstern et, colère, lui dit à voix basse :

— Que le diable l'emporte ! Donnez lui...

— C'est l'argent du parti, mon ami, lui répondit, aussi à voix basse, Rosenstern. Est-ce que nous sommes des Rothschild ? Il ne faut pas gâter ces crapules : on n'en finirait plus... Et, s'adressant à Toutouchkine :

— Eh bien, le dernier prix : cinquante...

— Ajoutez encore dix, Arcade Borisovitch...

— Cinquante, c'est assez... Il n'y a plus à discuter... Si tu ne veux pas, tant pis...

Le débit se vidait. Le garçon, mi-endormi, en baîllant éteignait les lumières. Toutouchkine soupira et, de nouveau, tambourina sur la table.

— Arcade Borisovitch...

— Quoi ?

— Voyons, est-ce un prix ? Parole d'honneur... six enfants... Dois-je les nourrir ?...

— Comme tu voudras.

Toutouchkine se leva et l'air ennuyé, à regret, se mit à chercher son chapeau. L'ayant trouvé, il se coiffa et se dirigea tristement vers la sortie. Mais, soudain, il fit un signe de sa tête pommadée et, revenant sur ses pas, d'un ton saccadé, presque grossier, il dit :

— Donnez l'argent !

Ayant reçu et compté l'argent il le mit dans sa poche et s'assit près de la table.

— Eh bien, maintenant, parle...

— Mais, il n'y a rien à dire...

— Eh bien...

— Mais, tout ce que je vous ai rapporté... C'est lui qui est le collaborateur secret...

— Mais parle donc, canaille ! Qui est agent provocateur ? s'écria Alexandre, se maîtrisant à peine, et fermant les poings sous la table.

— Le provocateur ? Vous voulez savoir son nom, sourit Toutouchkine. Eh bien, c'est le fameux membre du comité, M. le Dr Berg...

Et riant de son petit rire, il salua et sortit rapidement du débit.

III

Comme il approchait de sa demeure, encore de loin Alexandre remarqua avec inquiétude une voiture qui stationnait près du perron. En passant, il regarda le numéro. Sur la plaque rouge ressortait en blanc le numéro 1351. " C'est notre cocher, Léonti, de l'Okhrana "; crut-il entendre encore les paroles du mouchard, et il ressentit du dégoût et de l'angoisse. Macha ouvrit la porte. Elle sourit coquettement :

— Bonjour Alexandre Nicolaievitch.

" Macha de l'Okhrana... Pouah ! Pouah ! " Silencieusement il entra dans sa chambre et, sans ôter son pardessus, s'assit sur le divan. Pendant quelques minutes il resta assis, immobile, tâchant de comprendre ce qui s'était passé cette nuit. Le Dr Berg, chauve, le col jusqu'aux oreilles, son sourire énigmatique; la lettre anonyme à double sens; Arsène Ivanovitch éperdu; le débit malpropre; Toutouchkine; tout cela était si nouveau, si inattendu, si étrange que, n'en croyant pas soi-même, craignant que sa mémoire ne le trahît, il leva la main et, pensivement, la passa sur ses joues enfiévrées. " Le Dr Berg, agent provocateur... Moi on ne me prend pas parce que le colonel von Schen n'en a pas donné l'ordre... Je suis entre les mains des espions de l'Okhrana... à la merci du colonel Schen. Si tel est son bon plaisir il pendra ou fera grâce... " Il eut la sensation presque d'un mal physique; il se leva et s'approcha lentement de la fenêtre. Il marchait comme un militaire : droit, la tête levée, le pas cadencé.

Et voilà qu'il se remémore une nuit d'automne pluvieuse : le cuirassé balancé lourdement; le sifflement du vent; les vagues clapotantes; le ciel pleurant. En avant, dans l'obscurité, se balance le feu de l'*Alexandre*. Tout est banal, gris, ennuyeux. On a envie de dormir. Soudain, coupant le sifflement du vent, le cor d'argent chante d'une

voix sonore. Le feu du signal brille et, aussitôt, comme un incendie s'enflamme le projecteur. Les vagues plombées s'éclairent; les pieds frappent; le télégraphe sonne l'alerte. Lourd, puissant, avec un bruit étourdissant frappe le premier coup. " Une attaque de mines! Une attaque! " De nouveau retentissent des sonneries, des gens courent, et tout le navire est pris dans un cercle tonnant. Alors une voix crie : — " Comment oses-tu tirer? Ne vois-tu pas? C'est un pêcheur!... " Oui, on a tiré sur des pêcheurs... Oui, c'est une honte... Une erreur... Mais ce n'est qu'une erreur... Un ennemi invisible... la mer... la nuit... et... les destinées de la Russie... Et maintenant? N'est-ce pas la destinée de la Russie... N'est-ce pas la honte? Et de nouveau l'ennemi invisible... Quoi... Les Japonais? L'amiral Togo? Non : Toutoutchkine, le Dr Berg — " Est-ce que je fais cela pour l'argent? Quoi, l'argent, du métal... Quarante roubles... Pour un chef de famille... " Et Rosenstern marchande avec lui. Il l'achète! Et M. le Dr Berg : — " Les affaires sont les affaires... " Et on l'écoute; et Arsène Ivanovitch, impuissant, écarte les bras... Et cela se passe dans le parti, dans le comité...

Il eut une grimace de mépris et ouvrit la double fenêtre. L'odeur du printemps fit irruption dans la chambre. En haut, entre les toits des maisons, on voyait le ciel bleu ; en bas, près de la porte, le cocher, patiemment, faisait le guet. " Le cocher n° 1351... Faut-il lutter contre lui? contre le colonel Schen? contre Macha de l'Okhrana? Oui... " Il s'appuya sur le rebord de la fenêtre et seulement alors remarqua qu'il avait oublié d'ôter son pardessus. " Mais s'il faut lutter, comment? "

Il se rappelait maintenant une autre nuit, beaucoup moins glorieuse encore, et qu'il ne pouvait oublier, l'eût-il voulu. Prudemment, en hésitant, se meut le cuirassé, son cuirassé, son vaisseau préféré, sur lequel il a fait toute la campagne, sur lequel, la veille encore, il s'est battu sans repos. Les feux traîtres sont éteints ; sur la mer, les ténèbres; sur le cuirassé, des tas de débris : le grand mât est à moitié renversé ; les passerelles sont effondrées, les tourelles démolies, la cuirasse endommagée. Il ne reste plus qu'un seul canon intact : le dernier recours et espoir. Le pont est transformé en lazaret; sur des matelas, des civières, partout des corps mutilés. Sur le sol, est assis, les pieds sous lui, un

matelot blessé, Malaïka. Son visage aux pommettes saillantes est bleui par l'effort et déformé par la douleur; ses dents sont à découvert ; il tient sa tête dans ses mains et, en se balançant, pousse des cris rauques : " De l'eau... de l'eau... " L'Orient rosit. Au loin, à l'horizon, se montrent de petites fumées : une, deux, trois... vingt-six. A la longue-vue on distingue nettement le *Makaza,* le *Sikisuma,* le *Fudshi,* l'*Asaki...* Vingt-six navires, comme s'il n'y avait pas eu de bataille, comme si n'avait pas péri le malheureux *Oslabia,* comme si le *Souvorov* ne s'était pas défendu comme un lion, comme si n'avait pas sombré le *Borodino...* De la poupe, sourdement, violemment, éclate un seul coup... Le signal est donné... Ensuite un canot à vapeur danse sur les vagues; des hommes étrangers, armés, grimpent comme des singes sur le cuirassé. Le drapeau abhorré, le drapeau japonais flotte... " Honte! Nous ne savions pas, ne pouvions pas vaincre. Nous ne savions pas, ne pouvions pas mourir... Il n'y a pas de justification. Eh bien, maintenant, saurons-nous vaincre? Ou, de nouveau, humblement demanderons-nous grâce, non plus aux Japonais, mais au colonel Schen ?... "

Il s'éloigna de la fenêtre et tomba presque sur le divan. La fatigue, plus forte, le terrassait. Il voulait dormir, dormir profondément, d'un sommeil apaisant, rafraîchissant; oublier Toutoutchkine, Tsousima et le comité, ne pas se souvenir, ne pas penser et, surtout, ne pas prendre de décision.

On frappa à la porte.

— Entrez.

Macha, en tablier blanc, du thé sur un plateau, sourit gentiment.

— Ne voulez-vous pas de thé, Alexandre Nicolaievitch?

Il parut à Alexandre que ce n'était pas Macha qui entrait, mais que des centaines d'yeux l'observaient, que des centaines d'oreilles l'écoutaient, que toute l'Okhrana, tous les colonels, tous les provocateurs, tous les mouchards, tous les traîtres, tous les gendarmes étaient là, derrière son dos et souriaient comme Toutoutchkine. Se détournant avec dégoût, il répondit :

— Je ne veux rien, allez!

Macha, comme offensée, s'éloigna dans un bruit de jupe empesée.

Alexandre se leva et, pensif, fit quelques pas dans la chambre. Maintenant, ce qu'il éprouvait était de l'indifférence, le mépris du danger, comme sur le cuirassé, avant la bataille. D'où provenait ce changement inattendu, il n'aurait su le dire, mais il était clair maintenant qu'aucun Toutoutchkine ne l'impressionnerait plus, qu'il ne sortirait pas du parti. " Si je ne sais pas enjamber la boue, pensa-t-il froidement, alors je ne dois pas travailler dans la terreur... Je suis venu, non parce que la révolution est forte, mais parce que je voulais lutter et croyais mon travail nécessaire. Alors pourquoi douterais-je maintenant? Est-ce que j'ai quitté la marine parce que le *Seniavine* et le *Nicolas* se sont rendus? A cause de Tsousima? Est-ce que croire au parti, au peuple, signifie croire à l'infaillibilité du comité? du Dr Berg? " Et sentant une joie timide, sûr déjà d'avoir raison, il conclut sans hésitation : " Je suis venu pour servir le peuple, le parti, la Russie. Qui peut m'en empêcher? Le Dr Berg? Toutouchkine? Von Schen? Mais s'il faut lutter contre eux, j'accepte la lutte. S'il faut les vaincre, je suis sûr de la victoire... Tant mieux que soit l'ennemi invisible, que soit la lutte... Et si je suis obligé de lutter... alors Rosenstern a raison... Oui, il a raison : ou garder la pureté de la neige ou ne redouter aucune humiliation. Ou faire du sentiment comme Alexis Grouzdiev ou... ou tuer... " Après s'être dit cela, bien que le sentiment de dégoût ne l'eût pas complètement quitté, il devint gai et calme, comme si, en effet, il eût retrouvé le chemin perdu... " Celui vainc qui veut la victoire... qui n'a peur de rien et ose tuer... " Il sentit le besoin de respirer l'air, d'aller vers la mer, vers la taciturne et majestueuse Néva. Il prit son chapeau et sortit. Le cocher était toujours près du perron. Cette fois Alexandre ne le remarqua pas.

IV

Rosenstern mit le comité au courant de sa conversation de la nuit avec Toutoutchkine. Ses paroles soulevèrent l'indignation. Le Dr Berg

provocateur! cela paraissait à Arsène Ivanovitch, à Véra Andréievna, à Zalkind, à Alexis Grouzdiev une ineptie révoltante, une calomnie outrageante. Le Dr Berg travaillait si irréprochablement, " organisait " si magistralement les affaires techniques, depuis si longtemps était " coopté " au comité qu'il était épouvantable d'avouer que lui, le révolutionnaire habile, honnête, éprouvé, servait, contre argent, chez le colonel Schen. Mais il était encore plus difficile d'avouer que la confiance du parti n'était pas justifiée, qu'à sa tête était un provocateur et que, par inexpérience, faiblesse, aveuglément, des dizaines d'hommes avaient été pendus, et la terreur écrasée. C'est pourquoi les camarades s'agitaient et n'osaient croire que Toutoutchkine disait vrai; et, alors qu'ils pensaient défendre le Dr Berg, sa dignité et son honneur, en réalité c'étaient eux-mêmes qu'ils défendaient des pensées troublantes, des remords terribles. Alexis Grouzdiev se démenait et dénonçait les " ignobles potins qui démoralisent le parti ". Véra Andréievna haussait ses épaules maigres et prouvait que " tous les employés de l'Okhrana sont des crapules " et que " les écouter c'est rabaisser le comité ". Guénadi Guénadievitch déplorait la fantaisie des camarades et affirmait d'une façon instante que l'Okhrana, ayant peur du Dr Berg, " intriguait ", tâchant d'introduire la dissension dans le parti. Mais le plus attristé de tous était Arsène Ivanovitch.

— Eh! mes amis, se plaignait-il amèrement pendant la séance, à écouter Arcade Borisovitch, les cheveux se dressent sur la tête... Le Dr Berg provocateur! Il faut raisonner avec prudence, sans emballement, et ne pas perdre sa présence d'esprit... Eh bien, admettons que ce mouchard... comment s'appelle-t-il? Toutouchkine, ne mente pas...; bien qu'il me semble à moi, vieillard, qu'il est de ces pêcheurs qui pêchent dans la poche d'autrui. Cependant, admettons... Maintenant, mes amis, une question : Est-ce que Toutouchkine ne peut pas se tromper, de bonne foi? Qui est-il? Un mouchard ordinaire, une petite vermine, un " fileur... " Alors, quoi? le colonel Schen raconterait ses secrets à un " fileur "?... Il confierait la liste de ses agents à un subalterne? — Eh! Eh! Ne serait-il pas mieux d'admettre tout simplement que Toutouchkine se trompe... Il a entendu un son, mais ne sait d'où il vient... Et voici

ce que je vous dirai encore, mes amis : le D[r] Berg est notre camarade, un travailleur méritant, un soldat honnête. Chaque hésitation, mes amis, le plus petit doute, doivent être interprétés à son profit. Oui, oui, à son profit... Je ne sais pas qui est le provocateur, mais affirmer que c'est précisément Berg, cela ne va pas. Non, cela ne va pas... Je ne me pardonnerais jamais de soupçonner un camarade sur un rapport de police... et à vous aussi, Arcade Borisovitch, je ne le pardonnerais pas...

Les discours des camarades ne convainquaient pas Rosenstern. Sûr d'avoir Alexandre de son côté, il insistait sur la nécessité de mettre en jugement le D[r] Berg. Mais ce ne fut qu'une semaine plus tard, après des discussions, des reproches amers, des accusations indignées, quand, chiffres en mains, Rosenstern put établir la preuve que le D[r] Berg dépensait des dizaines de mille, qu'Arsène Ivanovitch fut ébranlé :

— C'est comme ça? Oui... Alors, après Dieu, l'argent avant tout ! Je n'aurais jamais soupçonné... Mais, on ne peut laisser sans suite... Je ne sais que faire...

Malgré les protestations d'Alexis Grouzdiev, on décida de nommer une commission d'enquête. Alexandre, Rosenstern et Guénadi Guénadiévitch, qui en tenait obstinément pour l'innocence, furent désignés.

Alexandre ne doutait pas que le D[r] Berg fût agent provocateur. Pour lui il était clair que Toutouchkine n'aurait pas osé mentir et qu'il ne saurait être question d' " intrigue policière ". Il ne comprenait pas pourquoi on avait élu une commission d'enquête, pourquoi il fallait interroger et juger un " camarade " soupçonné, mais en réalité, convaincu de provocation. Il lui semblait qu'un jugement entre camarades est une demi-mesure et qu'avec les provocateurs il faut agir comme, en temps de guerre, on agit avec les espions : sans pitié ni délai.

— Si le D[r] Berg était dans l'armée, il serait fusillé en vingt-quatre heures, remarqua-t-il froidement à Rosenstern.

Celui-ci le regarda de côté :

— Vous pensez ?

— Oui, je le pense.

— Vous avez raison... Mais que faire... Tout le parti serait révolté...

On a tué un innocent, dirait-on, et, tout le premier, croyez-moi, Arsène Ivanovitch...

Alexandre avait quitté depuis longtemps son logement — Macha de l'Okhrana et le fiacre n° 1351 — mais il n'avait pas quitté Pétersbourg : son départ inopiné aurait pu inquiéter le Dr Berg. Maintenant il vivait sans passeport, " illégalement ", passant la nuit chez des personnes étrangères : marchands, fonctionnaires, prêtres, " sympathiques " au parti. Cette vie errante le fatiguait. Avec humeur il leva les épaules :

— Si j'ai raison, alors, qu'attendons-nous ?

Ils étaient assis à l'*Apollo*, un cabaret obscur, en sous-sol sur la Newsky. Il y faisait une grande chaleur et beaucoup de bruit. Un orchestre de dames grinçait ; la foule habituelle allait et venait sans cesse. Rosenstern, pensif, se tut. Alexandre répéta sa question :

— Qu'attendons-nous ?

— Ce que nous attendons ? Écoutez, Alexandre Nicolaievitch, nous sommes membres du parti. Selon vous, devons-nous compter, oui ou non, avec l'opinion publique ?

— Avec l'opinion publique ?

— Oui... ou peut-être pensez-vous que l'opinion publique ne compte pas ?... Bon... Je suis convaincu que le Dr Berg est un agent provocateur. Depuis trois mois je l'observe... Mais allez expliquer cela aux camarades... Vous direz : " On a reçu une lettre ". Guénadi Guénadiévitch objectera : " C'est la police qui l'a écrite "... Vous direz : " Toutouchkine nous l'a révélé ". Véra Andréievna s'écriera : " Les Toutouchkine sont des crapules ! ". Vous direz : " Il dépense l'argent du parti ". Grouzdiev vous lancera à la figure : " Est-ce que c'est l'argent du trésor !... ". C'est prodigieux ! Et encore ce sont ceux qui savent quelque chose. Mais ceux qui ignorent, qui ne savent rien ni de la lettre, ni de Toutouchkine, ni de l'argent ? Pour eux le Dr Berg est un membre intangible du comité. On dira : " C'est l'inquisition, le huis-clos ! ". N'est-ce pas vrai ? Est-ce qu'on ne dira pas cela ?

— Qu'on le dise !

— J'en étais sûr... Réfléchissez un moment. Peut-on admettre qu'on dise du comité que c'est une " chambre de tortures ", et qu'on nous

soupçonne, moi, Arsène Ivanovitch, vous ? Eh bien, alors il faut juger le Dr Berg.

— Mais la commission d'enquête n'est pas un tribunal !

— Ah ! mon Dieu ! fit, agacé, Rosenstern, les yeux brillants. Que voulez-vous donc ? Vous voulez le jury ? des avocats ? des procureurs ? des plaidoiries ? Nous sommes le parti. Nous n'avons pas d'institution judiciaire... Nous ne pouvons qu'interroger le Dr Berg et cet interrogatoire nous est nécessaire... Il est nécessaire afin que personne, comprenez-vous, pas un seul homme, ne puisse penser, même en rêve, que nous ne lui avons pas permis de se défendre... Et c'est tout... Mais on ne peut pas prouver que le Dr Berg est agent provocateur : il n'y a pas de preuves directes.....

— Mais si on ne peut le prouver, on ne peut pas juger... Ce que vous proposez n'est qu'une simple formalité. Vous croyez, vous, que Berg est agent provocateur ? Pour vous, il n'est point besoin de preuves, de séances, ni d'interrogatoires... Eh bien, n'est-ce pas suffisant ? Est-ce que l'interrogatoire vous convaincra de la culpabilité du Dr Berg ? Si Berg n'est pas un imbécile il saura vous apitoyer... Ou, mieux encore : pendant que vous discuterez en comité, il prendra la fuite et c'est vous qu'on arrêtera... Et savez-vous, de son point de vue, Berg aura raison.

Rosenstern sourit :

— Il ne s'en ira pas... Vous dites : une simple formalité... Comprenez donc que ce n'est pas une simple formalité, mais la concession bénévole à l'opinion du parti. Prenez aussi en considération qu'on ne peut jamais prouver la provocation, à moins que le provocateur n'avoue... Et comment faire ? Vous pensez sûrement — il fit une longue pause et hardiment regarda Alexandre dans les yeux — que je manque de courage, que j'ai peur de la responsabilité ? Ce n'est pas vrai... Ne voyez-vous pas combien nous sommes peu nombreux nous, les révolutionnaires, les hommes prêts à tout. Mais nous serons davantage. Il le faut. Il faut que nous soyons plus nombreux. Il faut compter avec ceux qui sont là ; il faut compter avec Véra Andréievna... Oui, avec Véra Andréievna. Ce n'est que par le respect qu'il inspire que le parti grandit ; par son bon renom, par l'influence de la masse... Voilà ce que je pense. Et vous ?

Le misérable orchestre grinçait toujours. Les garçons s'agitaient, des voix rauques criaient. Alexandre écoutait les paroles raisonneuses de Rosenstern et en éprouvait du dépit et de l'ennui. " Je suis entré dans le parti pour travailler... Sur mon chemin se trouve un provocateur, et je suis impuissant... J'ai les mains liées... Il faut compter avec Véra Andréievna... ". Il alluma une cigarette et, suivant du regard la volute bleue, il dit rudement :

— Savez-vous ? votre tribunal, c'est une comédie... Je ne puis comprendre le pourquoi de ces hypothèses, de ces discussions, de ces séances permanentes ? Qu'est-ce que cela me fiche le qu'en dira-t-on ! Qui n'est pas révolutionnaire ne doit pas être dans le parti. Qui n'est pas soldat ne doit pas aller à la guerre. Il me semble que c'est clair ?

— Alors que faire ? Dites ?

— Que faire ? Il faut en finir.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire, pas de tribunal.

— Ni interrogatoire ?

— Ni interrogatoire.

— Mais c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Mais parce que le comité ne le permettra pas...

Tous deux se turent. Maintenant il semblait à Alexandre que Rosenstern n'oserait pas tuer, que, dans le fond de son âme, il n'avait pas perdu l'espoir que peut-être Toutouchkine avait menti et que le Dr Berg n'appartenait pas à l'Okhrana. Il lui semblait que le Dr Berg ne serait pas tué, que l'offense ignoble resterait impunie. Mais, habitué à l'obéissance, il refoula ses pensées.

— Je suis membre du parti, j'obéis à l'arrêt du parti. J'irai à l'interrogatoire. Mais si vous acquérez la conviction que le Dr Berg est un agent provocateur, que ferez-vous ? Dites ?

Rosenstern comprit ce que craignait Alexandre. Il sourit. Ses yeux jeunes, brillants, s'enflammèrent.

— Dans ce cas... selon la loi de la guerre.

— Et que dira Véra Andréievna ?

— Après le jugement elle ne dira pas un mot.

— Vous êtes sûr ?

— Oui.

Ils se séparèrent sur la Newsky.

C'était le soir. Parmi les nuages qui se dispersaient, brillaient en tremblant les premières étoiles. Alexandre respira à pleins poumons. " Oui, il tiendra sa promesse ", pensa-t-il avec soulagement. " Et si non, le Dr Berg sera tout de même tué ! ". Il tourna à un coin de rue et se perdit dans la foule.

V

Le Dr Berg habitait, Petite Perspective, un petit logement sur cour, loué à son nom. L'escalier de service, humide, puait le matou, la cuisine et les langes. " C'est bizarre... s'il loge ici, alors où dépense-t-il l'argent ? " se demanda, étonné, Rosenstern. Il s'arrêta sur le dernier palier. Alexandre, résolument, poussa le bouton de la sonnette.

Le Dr Berg lui-même ouvrit la porte. Surpris, mais nullement effrayé, il regarda fixement les camarades, comme s'il cherchait à deviner le motif de cette visite inattendue. Jamais encore un membre du comité, violant la discipline du parti, négligeant la " conspiration " obligatoire, n'était venu à son domicile. Pâlissant un peu, en frottant ses mains fines, il dit, l'air détaché :

— Très heureux... De quoi s'agit-il camarades ?

— Nous sommes venus au nom du comité...

— Je vous en prie, asseyez-vous... De quoi s'agit-il ?

La chambre dans laquelle le Dr Berg avait introduit ses visiteurs était basse, sombre, pauvre comme une chambre d'étudiant ; un lit contre le mur, le parquet non peint. Au-dessus du lit, un portrait de Marx était appendu au mur. Dans un coin, sur une étagère, il y avait quelques livres. Alexandre avisa un gros volume, plein de notes, portant en titre : *La*

durée de la journée de travail dans les fabriques et les usines. “ Il étudie la question ouvrière ! ” se dit-il, avec un mauvais sourire. Ce décor miséreux, ces livres savants, ce portrait de Marx et le Dr Berg, chauve, vêtu à la dernière mode, cela lui semblait la nargue du comité trompé. Le Dr Berg remarqua son sourire et, nerveusement, arrangea ses lunettes.

— Je vous écoute, dit-il sans regarder Alexandre.

Guénadi Guénadiévitch toussota, et, se tenant la poitrine, avec effort, comme s'il s'excusait d'avance de ses paroles, il marmotta confus et troublé :

— Oh ! ce n'est rien... Vraiment rien... Comment dire ?... Excusez-moi, mon ami... Voyez-vous, cette lettre dénonciatrice... cette lettre que vous avez lue en séance... Alors le comité a résolu d'examiner l'affaire... et il nous a fait le grand honneur... Nous avons l'ordre d'interroger tous les camarades... entre autres, vous... après que... savez-vous... afin qu'il n'y ait pas de discussions... Autrement, dans la “ périphérie ” on dirait : ils savaient et ont laissé sans suite ; ils ont reçu une lettre et l'ont mise au panier... Oh ! cette “ périphérie ” !. Toujours mécontente... Moi, savez-vous, je garde mon opinion... Je suis convaincu que toute cette histoire ne vaut pas un clou. Je suis convaincu que c'est une intrigue, un chantage du colonel Schen. Mais que faire ? — Il soupira — Le comité pense autrement... Ne croyez pas, au nom du ciel... Nous sommes obligés de vous poser quelques questions.....

Tranquille, presque indifférent, le Dr Berg écoutait le discours de Guénadi Guénadiévitch ; la tête penchée il jouait avec la chaîne d'or de sa montre. Quand Guénadi Guénadiévitch cessa de parler, il prit sur la table un crayon et, se rejetant sur le dossier de sa chaise, dit :

— C'est très bien... Dois-je comprendre que le comité me soupçonne de provocation ?

Guénadi Guénadiévitch agita désespérément les bras. Rosenstern leva ses sourcils épais.

— Oui... vous devez précisément comprendre ainsi... Le comité vous soupçonne...

— Très bien. Dans ce cas veuillez me communiquer le résultat de l'enquête...

— Le résultat de l'enquête ?

— Oui.

— Nous ne vous le donnerons pas.

— Dans chaque tribunal, répliqua le Dr Berg en frappant de son crayon sur la table, même dans la gendarmerie, l'accusé a le droit de savoir sur quoi est basée l'accusation. Je suis accusé. Vous ne pouvez m'aliéner mes droits.

— L'enquête ne vous sera pas communiquée.

— Pourquoi ?

— Parce que nous ne sommes ni un tribunal ni la gendarmerie.

Le Dr Berg voulait objecter de nouveau, mais se ravisa. Il fronça les sourcils comme s'il avait mal, posa son crayon et, lentement, se leva de sa chaise. Son visage rasé s'assombrit. Il s'approcha de Rosenstern et, derrière ses lunettes brillantes, le regarda droit dans les yeux :

— Écoutez, Arcade Borisovitch... Je comprends que Grouzdiev, Zalkind, ou d'autres camarades qui ne me connaissent pas aient pu... aient pu exprimer un... soupçon... si horrible... Mais vous, vous me connaissez... Pendant des années nous avons travaillé dans le comité... Vous avez vu ma vie... Vous ne pouvez pas, vous n'avez pas le droit de douter de moi... Comment vous... comment vous, n'avez-vous pas honte... Ce n'est pas un reproche que je vous fais... Je comprends... A votre place j'agirais probablement comme vous... Mais, mais... me soupçonner, moi, moi...

Il se détourna et, d'un mouvement gêné, inhabituel, essuya une larme qui tremblait sur ses cils. Il parlait avec tant de feu et de simplicité, ses paroles vibraient d'une telle offense, ses larmes étaient si sincères, que Rosenstern, malgré lui, était confus. " Et si je me trompe ? Si Toutouchkine a menti ? Si Arsène Ivanovitch a raison ? " Troublé, il regarda Alexandre. Celui-ci, le visage impénétrable et sévère, était assis près de la table, droit comme un militaire, et on voyait qu'il n'ajoutait pas foi aux paroles du Dr Berg et méprisait ce tribunal suspect. Ayant saisi le regard troublé de Rosenstern il sourit et dit d'un ton rude :

— Tout cela n'a rien à voir avec l'affaire.

— N'a rien à voir avec l'affaire ? — Le D[r] Berg, rapidement, comme sur un ressort, se tourna vers lui : — Voici ce que je vous dirai, Monsieur le lieutenant Alexandre Nicolaievitch Bolotov — sa voix s'enfla soudain — je ne sais pas quand vous êtes entré dans le parti et ce que vous avez fait pour lui, peut-être beaucoup, je n'en doute pas ; mais je sais que moi, et n'importe qui en témoignera, je travaille depuis huit ans. Si vous le voulez, je raconterai ma vie et vous raconterez la vôtre... Voulez-vous ? Nous verrons qui de nous a le plus travaillé, qui a plus fait pour la révolution, qui a le plus de droit à la confiance ? J'ai organisé vingt-trois imprimeries ; j'ai ouvert toutes les frontières, de Kœnigsberg à Jassy ; j'ai fondé des dizaines de cercles d'ouvriers... Voilà cinq ans que je suis membre du comité et, sans prendre un instant de repos, du matin au soir, j'ai travaillé comme une fourmi, et si le parti a grandi, j'ai le droit de dire que je suis un de ceux à qui on le doit. Et maintenant vous qui avez fait la campagne de Tsousima, vous qui êtes ignorant des affaires révolutionnaires, vous venez et dites : cela n'a rien à voir avec l'affaire, et vous vous hâtez de m'accuser...

Il frappa fortement du poing sur la table et, dans une agitation extrême, marcha d'un coin à l'autre de la chambre.

— Oui, vous vous hâtez de m'accuser, reprit-il, rouge de colère, une minute après. Mais où sont les preuves ? Où ? Qui vous a donné le droit de juger si vous ne pouvez le prouver ? Qui ? Le parti ? Le comité ? Mais moi aussi je suis membre du comité... Et si vous pouviez prouver ce que vous avancez, vous m'eussiez donné le résultat de l'enquête. Pourquoi vous taisez-vous ? C'est à vous de parler, non à moi. Ce n'est pas vous qu'on juge, c'est moi... J'accuse... Je dis : vous n'êtes pas des camarades, vous n'êtes pas des juges, vous êtes des hypocrites... Vous me calomniez, vous me traînez dans la boue... Honte à vous ! J'exige que vous répondiez.

Rosenstern écoutait, la tête inclinée de côté, sans quitter le D[r] Berg de ses yeux durs, enflammés de colère. Sa confusion avait disparu et maintenant il avait honte de s'être adonné au premier sentiment, comme un enfant faible. " Et les potences ? Et le parti ? Et la terreur ? Non. Toutouchkine ne ment pas. Il n'ose pas mentir ", pensa-t-il et il dit d'un ton ferme :

— Cela aussi n'a rien à voir avec l'affaire.

— Ah! vous pensez? Et vous aussi, Rosenstern? Alors que me reste-t-il à faire? Mon Dieu, où est donc la vérité? prononça le Dr Berg d'une voix morne et faible. Mais aussitôt il reprit possession de lui-même: — Très bien. Dans ce cas communiquez-moi les données de l'enquête.

— On vous a déjà dit qu'on ne vous les montrera pas.

— Dans ce cas je refuse de déposer.

Rosenstern cligna les yeux avec mépris.

— Vous refusez?

— Oui.

— Réfléchissez... Nous ne reviendrons pas...

— C'est tout réfléchi.

— Et vous refusez?

— Oui.

— Vous commettez un crime.

— Oui.

— Vous vous perdez.

— Oui.

— Vous savez ce qui vous attend?

Le Dr Berg hocha la tête avec indifférence. Cela semblait lui être égal d'être acquitté ou condamné, d'être tué ou non. Il semblait que cette humiliation cruelle qu'il venait de subir était si épouvantable et si immense que devant elle disparaissaient et la vie et la révolution et la mort.

Guénadi Guénadiévitch, qui se sentait prêt à éclater en sanglots, s'élança vers le Dr Berg et lui serra fortement la main.

— Est-ce possible? Que faites-vous, mon ami, au nom du ciel!... Vous ne vous soumettez pas au comité... Qu'est-ce que nous leur dirons?... Écoutez-moi... Au nom du ciel, écoutez-moi...

Alexandre et Rosenstern s'étaient levés. Quand ils furent près de la porte et que le Dr Berg comprit que les membres de la Commission s'en allaient, il fit un pas derrière eux. D'un regard fiévreux il regarda autour de lui, comme s'il cherchait une défense et, pendant une seconde, resta debout sans mot dire. Tout d'un coup, avec un mouve-

ment du menton, comme si quelqu'un l'eût frappé, il leva la main droite et s'écria d'une voix de fausset :

— Monsieur Rosenstern ! Vous pouvez ne pas me croire ; vous pouvez me tuer, oui, me tuer... Mais... je vous donne... ma parole d'honneur... je n'ai jamais servi la police...

Il sanglota et se détourna vers la fenêtre. Alexandre voyait avec étonnement que ses épaules, sa nuque et son dos étaient secoués d'un tremblement. Il sanglotait sans bruit, sans larmes, cramponné au bord de la fenêtre et sans faire attention si on le voyait ou non. Tout son long corps étroit, en veston à la mode, tremblait, ses dents claquaient, son menton rasé remuait. Ce n'était plus le membre connu du comité, le Dr Berg, mais un petit garçon sans défense qui sanglotait. Il était si pitoyable, si malheureux, si faible, sa douleur était si pénible, l'arrêt inexorable si terrible, Guénadi Guénadiévitch était si pâle que Rosenstern tout sens dessus dessous sortit hâtivement de la chambre. Dans l'escalier Alexandre l'attendait impatiemment.

VI

Toutouchkine ayant réussi à dérober " le document " — le rapport écrit de la main du Dr Berg — le dernier espoir s'évanouissait. Il était clair que le parti était entre les mains de l'Okhrana, qu'un " espion " travaillait dans le comité. Alexis Grouzdiev, bouleversé, prêt au suicide, sans dire adieu à personne quitta Pétersbourg. Guénadi Guénadiévitch était forcé d'avouer que son " hypothèse " rassurante était sapée à la base. Véra Andréievna pleurait et s'indignait qu'on l'eût " salie ". Arsène Ivanovitch grommelait et conseillait de " faire appel au congrès ". Mais les camarades avaient beau voir que la provocation avait fauché le parti comme la faux coupe l'herbe, et chacun d'eux, en son âme, avait beau reconnaître la honte de cette défaite, aucun ne réfléchissait à sa propre culpabilité involontaire. La trahison du Dr Berg leur semblait

un malheur élémentaire, mais ils ne se sentaient en rien fautifs qu'un assassin à gages, par ruse, se fût introduit dans le comité. Le parti comptait un grand nombre de membres qui tous avaient confiance en le Dr Berg, l'aimaient, travaillaient avec lui : donc il n'y avait pas de coupables. Ni Arsène Ivanovitch, ni Zalkind, ni Véra Andréievna, ni Alexis Grouzdiev, ne pouvaient comprendre que la provocation n'est pas un mal accidentel et que tous en étaient pleinement responsables. La confiance en le comité chancelait : des bruits craintifs que le Dr Berg n'était pas le seul s'élevaient ; le " travail " était arrêté ; les camarades se soupçonnaient mutuellement.

Le parti, épuisé par les arrestations, après avoir perdu ses meilleurs hommes, désenchanté de ses propres forces n'osait déjà plus compter sur la victoire. Comme une armée défaite, comme une armée dirigée par un chef apeuré, il reculait sans combattre. Ceux qui, la veille encore, luttaient courageusement, aujourd'hui, pleins de craintes, mettaient bas les armes. Qui se plaignait du comité, qui de " la violence et de l'arbitraire ", qui de la provocation, les autres, enfin, de " l'indifférence des masses ". Mais chacun pensait avoir accompli loyalement son devoir.

Pendant que Rosenstern " surveillait " le Dr Berg, l'interrogeait, le jugeait, il espérait en secret que celui-ci établirait son innocence. Si longtemps il avait " travaillé " à ses côtés, il était si habitué à le respecter, une amitié si sincère l'attachait à lui, qu'il ne pouvait se faire à l'idée de sa mort violente. Sans doute il avait promis à Alexandre que le provocateur serait tué, mais il sentait qu'il n'aurait pas la force d'accomplir cette promesse. Il se disait bien que le Dr Berg n'était pas un camarade mais un espion de l'Okhrana, que le parti approuvera le meurtre légitime, cependant il ne pouvait pas le tuer. Il comprenait que, malgré tout, il aimait encore le Dr Berg, qu'un sentiment cultivé par le travail de plusieurs années ne se réconcilie pas avec la provocation évidente mais aussi ne se réconcilie pas avec le fratricide. Et, en méprisant sa faiblesse d'âme, au nom du comité il autorisa Alexandre d' " agir à son gré ".

Le même jour Alexandre eut une entrevue avec Abram et Vania. Abram se révolta :

— Ha ! Ha ! Ha ! Voilà ! Ça c'est une vraie fripouille ! s'écria-t-il avec indignation, et son visage rond, enfantin, riant, se déformait par la colère. — Cinq ans dans le comité ! In...tel...li...gen...tzia... Eh bien, c'est bon ! Nous autres, nous ne sommes pas des étudiants, nous sommes des ouvriers. Ha ! Ha ! Soyez tranquille...

Alexandre le regarda avec curiosité.

— Mais c'est un crime...

— Un crime ? Qu'est-ce que cela veut dire ? En voilà !... Selon vous, quoi, faut-il prier Dieu ?

— Mais il n'y a pas de jugement du parti...

— Est-ce ma faute s'il n'y en a pas ? riposta Abram fâché.

Vania haussa les épaules.

— Le loup a tué, on tuera le loup... prononça-t-il froidement, haineusement.

Alexandre sourit.

— Demain ?

— Oui, demain.

— Chez lui ?

— Oui, chez lui.

— Eh bien... que Dieu vous assiste.

Le 6 mai, à dix heures du matin, Abram se rendit à l'appartement du Dr Berg. Le meurtre projeté lui semblait peu difficile et sans danger. Il ne pensait pas qu'on pouvait l'arrêter et qu'il n'y avait guère où se cacher sur la Petite Perspective. " Le serpent à lunettes !... Le bandit !... C'est lui qui a fait arrêter Hippolyte... Voilà, ce sont ses pareils qui font les pogroms... violent les femmes, tuent les enfants, incendient, persécutent les Juifs... Bon... Ha ! " marmonnait-il entre ses dents.

Ayant trouvé la maison indiquée par Alexandre, il monta lentement l'escalier. En bas, sur le palier, une porte calfeutrée était largement ouverte. De la vapeur sortait de là, une vapeur chaude, étouffante : des blanchisseuses lavaient. L'une d'elles, gentille, grassouillette, le visage rougi par la chaleur, se retourna au bruit de ses pas. " Elles travaillent Ha !... Ce ne sont pas des intellectuelles ", pensa Abram, et il monta

les cinq étages. Devant la carte de visite au nom de " Fédor Fédorovitch Berg, docteur en médecine ", il s'arrêta et respira, tout ému. " Un crime... quel sens... c'est ridicule... " Il arrangea son browning et voulut sonner, mais, soudain, il hésita... " Je veux fumer ". Il sortit un paquet de cigarettes et, sans hâte, frotta une allumette. Il fumait avidement, à courtes bouffées, tout en écoutant ce qu'on faisait dans la cour. La maison était silencieuse, sauf chez les blanchisseuses où un contralto profond chantait une chanson triste ; dans la cour un portier balayait. Sa cigarette, consumée sans qu'il l'ait remarqué, lui brûla les doigts. " Et s'il n'est pas chez lui ? ". Il appuya sur la sonnette une main tremblante. " Il apprendra à faire des pogroms !... Il apprendra à faire pendre les hommes !... Que le feu le brûle ! " Il attendit longtemps avec crainte, en tâtant son revolver. Sa bouche était sèche et amère. Chez les blanchisseuses le contralto se tut et quelqu'un rit gaiement. Au second étage des voix hautes discutaient. Abram tressaillit et sonna de nouveau. La serrure grinça. Sur le seuil, derrière la porte entr'ouverte parut le Dr Berg, long, en lunettes et veston brun. Il regarda Abram, en dessous, l'air sombre.

— Que désirez-vous ?

— Vous ne me reconnaissez pas ?..

— Non. Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ?

Abram ne répondit pas. Ayant peur que la porte ne se refermât, il s'avança de tout son corps. Le Dr Berg pâlit et, en reculant, le laissa pénétrer dans l'antichambre. Ils étaient debout dans l'antichambre presque noire, n'osant faire un mouvement, n'osant penser ni respirer, prêts au premier mouvement à se jeter l'un sur l'autre. Abram sentait la respiration entrecoupée du Dr Berg et voyait ses yeux brillants élargis sous ses lunettes. Ni l'un ni l'autre n'auraient pu dire combien de temps ils restèrent ainsi. Enfin le Dr Berg, d'une voix rauque, étouffée, répéta sa question :

— Que désirez-vous ?

Au même moment Abram leva son browning. Mais il n'eut pas le temps de tirer : dès que le canon poli brilla, le Dr Berg, tête baissée, se jeta sur Abram. Il lui saisit la main et comme dans un étau lui enserra le poignet, puis, en ahanant et s'éloignant peu à peu de la porte, il tâcha

de desserrer les doigts qui tenaient le revolver. Abram sentit qu'il ne pourrait pas se délivrer de cette étreinte. Il dégagea sa main gauche et, la glissant imperceptiblement sous son gilet, tira un grand couteau finnois. Dans un écart il se heurta douloureusement au chambranle de la porte et, vigoureusement, frappa avec son couteau. Quelque chose de mou se déchira ; un sang chaud coula sur ses doigts. Aussitôt le Dr Berg lâcha le revolver et, en sautillant, recula d'un pas. Il poussa un soupir, se prit la poitrine et, tâchant de conserver l'équilibre, appuya son épaule contre le mur. Mais son corps chancela et, la tête baissée, comme fauché, il tomba sur le parquet. Son côté gauche était en sang.

Abram se pencha sur lui. Le Dr Berg était couché sur le côté, ses jambes osseuses repliées. On ne voyait pas son visage. Abram le crut encore vivant. La peur le saisit. Hors de lui, les yeux hagards, il s'accroupit sur la pointe des pieds à côté du cadavre et, fébrilement, se mit à le larder de coups de couteau. Il levait et abaissait l'acier ensanglanté, le plongeant dans le cou, dans le dos, dans le côté, frappant sans répit, sans compter, se vengeant de la peur qu'il avait éprouvée. Il n'aurait pu dire combien de coups il porta. Il entendit frapper une porte. Fou de peur, ne sachant plus ce qu'il faisait, craignant qu'on ne sonnât, il jeta son revolver et regarda autour. Si, par hasard, Vania était entré en ce moment il ne l'eût point reconnu. Ce n'était plus le tanneur Abram, bonasse, souriant, qu'il connaissait bien, c'était un tout autre homme, complètement inconnu. Sur son visage sans expression, blafard, de grosses gouttes de sueur ruisselaient ; ses cheveux étaient collés, ses jambes flageolaient, son dos se courbait bizarrement, en bosse. Il écouta. Il n'y avait personne. En évitant la vue du cadavre mutilé il alla dans la chambre à coucher du Dr Berg. Déjà passait l'idée inquiétante : " Il faut se laver, se laver... " Dans le coin, près du lit, il y avait un lavabo. Mais Abram ne le vit pas. Il marchait dans la chambre comme un aveugle, fouillant tous les coins, laissant partout des traces de sang et ne trouvant pas une goutte d'eau. N'osant pas faire le tour de l'appartement il retourna dans l'antichambre. Soudain le désir de s'en aller, le désir animal de fuir, le saisit invinciblement. Il trouva à grand peine sa casquette et l'enfonça sur son front, puis, sans penser au browning et

au couteau, sur la pointe des pieds il sortit sur le palier. Penché au-dessus de la rampe il écoutait chaque son. " Je n'ai besoin de rien au monde... " chantait le contralto. Abram secoua la tête et se mit à descendre. La blanchisserie était ouverte, mais les ouvrières ne firent aucune attention à lui. Il sortit dans la cour. Près d'une fosse, un portier ramassait le crottin. Il avait le dos tourné et ne remarqua pas Abram. Le visage enfoncé dans le col de son pardessus, Abram s'éloigna rapidement vers la porte cochère qu'il franchit, et se trouva dans la rue. Il héla un cocher et lui ordonna d'aller à la Newsky. Ce fut seulement sur le pont Nicolas, en voyant la Néva miroiter au soleil, qu'il comprit qu'il était hors de danger. Il boutonna le tablier de cuir, pour qu'on ne voie pas les traces de sang et, rassuré, joyeux, presque serein, il soupira : " Et tout de même tu es tué... Ha ! Ha !... Tu sauras comment trahir... comment égorger les Juifs... "

VII

Volodia mort, sa bande se dispersa comme une chaîne de fer écrasée par le pilon. La " terreur systématique " se terminait par la défaite. Quelques-uns des compagnons se livrèrent au brigandage, d'autres renoncèrent au " travail " ; seule une petite minorité décida de continuer l'œuvre de Volodia. En tête de ce groupe était Hermann Frézé. Il voyait clairement que la lutte était sans espoir et que le gouvernement devait vaincre, mais cela ne l'arrêtait pas. Il estimait que son devoir — son devoir de terroriste irréconciliable — était de rester jusqu'au bout à son poste de combat. Et, bien qu'il se sentît impuissant et isolé, bien qu'il sût ne pouvoir compter sur les camarades, avec une patience inlassable, hardiment il se mit à construire sa tour de Babel. Au cours de ces derniers mois il avait vieilli, était devenu chauve, avait perdu son air de grand seigneur et ses manières assurées d'étudiant riche. Il parcourut la Volga et le Midi en quête d'anarchistes combattants. Il ne trouva per-

sonne, et, à son grand regret, il se vit forcé d'accepter les services du déserteur Svistkov, chassé par Volodia pour ivrognerie. Guérassime Svistkov, un gars blond, de trois archines de haut, ancien soldat du régiment des grenadiers, ressemblant à Guillaume II, se montra très repentant de son ignoble vice. Il jura de ne plus boire, et il tint parole. Ce Svistkov et un forgeron de Sormovo, un loustic du nom de Nicolas, qu'on appelait Kolka Va-nu-pieds, devinrent les aides fidèles de Frézé. Mais " l'affaire " ne marchait pas ; les attentats ne réussissaient pas. Cependant, moins il y avait d'espoir, plus la compagnie apportait de zèle, de persévérance, de fermeté à son travail. Frézé savait qu'il serait pendu mais il n'avait pas peur de la mort. Sa seule préoccupation était d'exécuter au mieux le testament de Volodia : de créer la terreur puissante, invincible.

A la fin de mai, il retourna de Moscou à Pétersbourg afin d'étudier le moyen de faire sauter le bureau de l'Okhrana. Kolka et Svistkov l'accompagnaient. Descendu à l'hôtel Jar, muni d'un faux passeport, préparé par Kolka, au nom du gentilhomme polonais Dovgello, Frézé se rendit Perspective Zabalkanski. Obéissant à un obscur pressentiment, il tourna sur la Fontanka. Il n'était pas venu à Pétersbourg depuis l' " expropriation " de Volodia et quelque chose l'attirait rue Grande Podiatcheskaia, à cet endroit où Constantina avait jeté la première bombe, où la bande avait " gagné " le premier argent.

La journée était sombre et douce ; une pluie d'été tombait. Frézé marchait sur le trottoir mouillé et revoyait avec tristesse les maisons étudiées autrefois comme des visages chers. Une de ces maisons, celle du marchand Biélakov, carrée, froide, peinte en jaune caserne, avec son balcon de fonte au deuxième étage et sa fruiterie en bas, restait gravée à jamais dans sa mémoire. C'était là, à cinq pas du perron, qu'avaient été jetés les sacs de toile. C'était là, précisément, qu'avait eu lieu la bataille décisive. Et Frézé se rappela un grand sergent de cosaques barbu, monté sur un petit cheval, et son mouvement arrondi pour épauler son fusil et le viser dans la poitrine. Il se rappela comment, à la même seconde, lui-même avait levé au hasard son mauser et avait ressenti un choc dans le bras et l'épaule, et le fusil du sergent tombant à terre

avec fracas, et le cheval effrayé découvrant ses mâchoires, tirant en haut ses guides et se cabrant. Frézé se rappelait encore l'ébrouement du trotteur de Prokhor, un pur sang gris pommelé, et que Prokhor, avec sa face de paysan et ses yeux inquiets, tourné sur son siège, criait quelque chose à Volodia. " Il n'y a plus ni Prokhor, ni Volodia, ni Olga, ni Mitia, ni Elizar... un cimetière... des tombes abandonnées... Et personne ne pleure sur eux ", pensa-t-il avec douleur. Il traversa la rue et entra dans une brasserie qu'il connaissait jusqu'aux moindres détails. C'était là que lui et Moukha avaient attendu Volodia un quart d'heure avant l'attentat. Le même gros patron, qui l'avait salué un an auparavant, le salua maintenant aussi affablement, et le même garçon au nez pointu essuya la table avec sa serviette sale. Frézé s'assit et se plongea dans un journal. Il lui semblait que d'un instant à l'autre la porte allait s'ouvrir et qu'entrerait, en manteau d'officier, le roux et chevelu Constantin et que, comme en cette magnifique matinée d'avril, cachant une bombe sous son manteau, il lui dirait : " Bonjour. Vous êtes déjà là ? Et où est notre Vladimir Ivanovitch ? ". Il lui semblait qu'il allait entendre les sabots des chevaux, et voir dépasser de la voiture un chapeau élégant. " Olga, pensa-t-il, Olga... Pourquoi s'est-elle tuée ?... Et si elle ne s'était pas tuée ?... On l'aurait pendue... Est-ce qu'ils épargnent quelqu'un !... Seigneur, il n'y a personne... Tous sont morts, tous... ". Il froissa le journal et se leva. A travers les nuages brumeux brillait le soleil chaud qui se jouait sur les vitres des réverbères. " Voilà, ici, près de cette lanterne, était couché Constantin mourant ", pensa Frézé. A pas lents, il retourna sur la Fontanka. Près du jardin Youssoupov quelqu'un l'appela :

— Hermann Karlovitch ! C'est vous ?

Devant lui se trouvait Epstein, le dos voûté, la mine blafarde, en lunettes bleues. Il avait un chapeau noir, un pardessus clair et des gants jaune vif. A le voir on pouvait le prendre pour un fils de marchand oisif et sans soucis plutôt que pour un révolutionnaire " expropriateur " et anarchiste. Malgré sa fuite honteuse, son départ pour Paris, son lâchage, Frézé se sentit heureux de le revoir. Il tendit la main à Epstein et lui sourit affectueusement. Frézé souriait seulement des yeux, son

visage allemand étroit, comme taillé dans la pierre, restait immuable.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes rentré de Paris ?

— Vous le demandez ? s'écria Epstein étonné, comme si Frézé devait savoir exactement quand il était arrivé. Droit de la gare. Comment vont les affaires ?

— Quelles affaires ?

— En voilà une question ! Les vôtres, sans doute...

— Les miennes ? Mes affaires sont très mauvaises.

— Que signifie ?...

— On est peu nombreux dans la compagnie de combat...

— Pourquoi cela ?

Frézé soupira :

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas... Et qui le sait ? Dieu, peut-être ?...

Epstein regarda sévèrement Frézé : — Alors les camarades ne savent pas travailler ?

— Peut-être...

— Pas peut-être, mais sûrement... Si Volodia vivait...

— Alors c'était Volodia... objecta Frézé.

— Quoi, Volodia ! se fâcha Epstein. Sommes-nous pires que Volodia ? Avez-vous lu mon article sur " Les pires et les meilleurs " ? Non ? J'ai écrit qu'il faut faire un nettoyage général... Comprenez-vous, général ! Ce qu'il faut, c'est la terreur des masses, la terreur universelle, impitoyable,.. Il y a deux races d'hommes : les exploiteurs et les exploités. Les exploiteurs sont organiquement méchants, rapaces, âpres... Il faut les exterminer... Comprenez-vous ; les exterminer... tous jusqu'au dernier... S'il y en a cent mille, il faut en exterminer cent mille ; si un million, il faut exterminer un million ; si cent millions, il faut exterminer cent millions... Il n'y a pas à se gêner... Et moi, moi Rouvim Epstein, je sais comment faire cela... Je suis venu exprès pour vous trouver... Je vous dirai comment il faut travailler... Nous vaincrons le monde... Nous sauverons la révolution !...

Le soir venait ; la Néva se couvrait d'une buée violette transparente et, à l'occident, derrière l'Usine Baltique, paraissaient des nuages

gris, presque noirs. Un vent frais soufflait ; le tonnerre grondait. Epstein boutonna son pardessus et poursuivit, avec animation :

— C'est un grand malheur que les hommes ne sachent pas s'affranchir des préjugés... Tous ont peur de la liberté... Personne n'ose oser... Vous direz que ce n'est pas vrai ? Ah ! j'ai toujours dit : quel enfantillage de s'attarder à des lois quelconques ! Où sont-elles ces lois ? Je m'en moque des lois ! Je suis pour moi-même la loi... Oui... Avez-vous lu Nietzsche ? Lisez-le... Rappelez-vous : " Nous voulons délicieusement nous jeter l'un sur l'autre ! " Oui, oui, précisément " délicieusement ". Olga comprenait. Elle seule comprenait qu'à l'homme libre tout est permis. " L'homme, ça sonne fièrement ! " Comprenez-vous, fièrement ! Et nous ? C'est même ridicule... Je viens de Paris. Je pensais que vous me diriez quelque chose de très bien, et vous dites : les affaires sont mauvaises ! Pourquoi mauvaises ? Parce que vous n'osez pas qu'elles aillent bien...

Frézé plissa son front blanc dégarni aux tempes. Les propos d'Epstein sur " Nietzsche ", " les meilleurs et les pires ", " l'audace " lui semblaient un bavardage enfantin privé de sens. Il se rappelait les paroles de Volodia : " Le merle n'est pas gros mais siffle fort ". Subitement sa joie disparut et, négligemment, toisant du regard Epstein, il lui demanda d'un ton fatigué :

— Pourquoi me dites-vous tout cela ?

— Comment pourquoi ? s'étonna Epstein. Mais en cela est la vie belle et rénovée... l'aspiration incessante vers la lumière, c'est-à-dire vers la révolution... Comment ne comprenez-vous pas cela ? Est-ce que nous, les révolutionnaires, n'aspirons pas à la beauté, à l'harmonie universelle, à la destruction des scorpions à deux pattes, à la suppression de la bourgeoisie ? Ou peut-être non ? Ou peut-être la beauté n'est-elle pas dans l'audace ? " Dans notre hostilité, nous devons être créateurs d'images et de fantômes et, avec leur aide, nous déclarer la guerre l'un l'autre ". Ainsi parlait Nietzsche. Et vous ? Que dites-vous de cela ? Je dois tout d'abord vous dire que ma conviction est que pour la réussite de la révolution il faut oser tout... sans exception... C'est seulement alors qu'on peut arriver à quelque chose d'utile... Peut-être pensez-vous

que ce sont là paroles en l'air ? chuchota-t-il mystérieusement, très vite, en se rapprochant de Frézé. Je dois vous dire quelque chose : une " conspiration "... un plan réfléchi, contrôlé, déjà accepté par moi... C'est pour cela, exclusivement, que je suis venu... Vous vous convaincrez que tout est permis à un homme intelligent et que je sais comment il faut faire la terreur...

Frézé était songeur. Epstein voûté, pâle, en lunettes foncées, lui paraissait si ridicule, si inintelligent, si petit, qu'il ne voulait pas écouter sa " conspiration ". Cependant, surmontant son sentiment, il répondit négligemment :

— Si vous avez quelque chose à me dire d'utile pour la terreur, je vous écoute ; mais, dans la rue ce n'est pas commode...

— Oui, oui, sans doute, dans la rue ce n'est pas commode, acquiesça Epstein. Allons aux Iles. Cocher ! Aux Iles ! Et sans laisser à Frézé le temps de dire un mot il monta dans le fiacre et donna l'ordre de les conduire au restaurant de nuit Alcazar.

VIII

Epstein entra d'un pas assuré dans le restaurant plein de bruit et de lumière. En passant, il demanda un cabinet particulier et, quand les garçons eurent servi le souper, il avala d'un coup un verre de vin, alluma une cigarette et s'adressa à Frézé :

— Vous ne buvez pas ? Vous avez tort... Le vin n'est pas mauvais... Dites-moi, avez-vous réfléchi pourquoi la terreur s'est terminée par la défaite ? Ou plutôt pourquoi elle peut se terminer par la défaite ? Non ? Est-ce qu'il manquait d'hommes ? de courage ? d'argent ? C'est étrange... Il y avait de tout cela suffisamment... Je vous le dis : C'est l'audace qui manquait. Ah ! la sentimentalité !... " Moi, je me réjouis du grand péché, dit Zarathoustra, comme de ma grande consolation. Mais cela n'est pas dit pour de longues oreilles... Ce sont des choses lointaines

et délicates... qu'il ne faut pas toucher avec un sabot de mouton... Pensez-vous que je suis venu ici réparer ce que vous avez gâté ? Ou pour indiquer, à vous, égarés, la route la plus facile ? "... Vous vous rappelez ? Eh bien, je suis venu précisément pour cela. Comprenez bien : je puis vous indiquer le chemin... Avez-vous entendu parler du Dr Berg ?

Frézé, en baîllant, écoutait Epstein. Le cabinet enfermé sentait le cigare ; les flons flons ennuyeux de l'orchestre, le misérable Epstein en lunettes sombres et ses paroles solennelles le fatiguaient. Il passa la main sur son visage, préoccupé de ses propres affaires : la compagnie de combat, l'attentat projeté. Il répondit avec indifférence :

— Oui, j'ai entendu parler du Dr Berg.

— Eh bien, quoi ?

— Rien.

— C'est-à-dire, comment rien ?

— Mais, comme ça... un agent provocateur est tué...

— C'est étrange ! Il ne s'agit pas de cela... Je vous demande : Est-ce que la terreur est possible si un provocateur est membre du comité ? Eh bien, sans doute, impossible... Je vous demande : la terreur est-elle possible si nous, têtes de moutons, ne luttons pas ?

— Ne luttons pas contre quoi ?

— Contre quoi ? C'est clair : contre la provocation.

— Mais comment lutter contre elle ?

— Mais je vous dis que je suis venu pour cela... J'ai trouvé un plan infaillible... Je vous indiquerai le chemin... Comprenez ceci : tant que la police saura tout, la terreur ne pourra avoir de succès. L'unique moyen de lutte, c'est d'entrer au service de l'Okhrana. N'est-ce-pas clair ? Faut-il le prouver ? Le mâcher ? L'expliquer ?... Il y a eu un précédent dans la *Narodnaia Volia* ; il a donné des résultats brillants... Quand Kletotchnikov servait dans l'Okhrana, Jéliabov était en sécurité... Et puis, il faut savoir ce que signifie servir dans l'Okhrana... Pensez seulement ce que doit éprouver un homme qui a osé oser ! Quelles émotions, quelles sensation doit-il éprouver ! Travailler dans la terreur et servir en même temps dans l'Okhrana ! Savoir tout ce qui se fait

des deux côtés de la barricade ! Savoir que de toi dépend le sort de la révolution, le sort de la Russie !... Quelle beauté ! Quelle majesté ! Côtoyer toujours l'abîme, aspirer à l'immensité ! Voir l'abîme d'en bas et l'abîme d'en haut !... Non... Pensez seulement, pensez !... Eh bien, qu'en dites-vous ? Hein ?

Epstein avait bondi, le visage enflammé, la tête fièrement dressée. Maintenant Frézé l'écoutait déjà sans ennui et avec une grande attention : " Est-ce qu'il bavarde seulement ou ?... Non, ce n'est pas possible... Sans doute il bavarde "... Il fronça les sourcils et dit de mauvaise humeur :

— Si vous demandez mon avis, alors je répondrai : en aucun cas, il ne faut entrer au service de l'Okhrana.

— Pourquoi ? Pourquoi ? Expliquez-moi...

— Parce que c'est une trahison.

— Trahison ? C'est ridicule... Sentimentalité... les commandements... l'impératif catégorique... la loi ! Mais, au nom du ciel, quelle trahison, expliquez-moi ? Je dis : ce n'est pas pour moi mais pour la terreur, pour la révolution ! Et la loi, qu'est-ce que c'est ? Rappelez-vous : " Habitants du ciel envoyez-moi la folie ! Envoyez-moi le délire, les convulsions, la lumière subite et les ténèbres subites ; jetez-moi dans le froid et dans le chaud, forcez-moi à hurler, crier, ramper comme un animal, j'ai tué la loi !... Si je ne suis pas plus que la loi, je suis le plus misérable des hommes "... Voilà ce qu'a écrit Nietzsche. Eh bien, moi, Rouvim Epstein, je vous dis : l'homme libre est infiniment au-dessus de la plus grande loi ; l'homme libre ne doit ni hurler, ni crier. Je me moque de la stupide loi.

Il s'approcha de la table et de nouveau avala un verre de vin. Par ses longues citations de Nietzsche, par ses allusions, ses mouvements désinvoltes, ses sourires réticents et timides, Frézé comprit qu'Epstein lui cachait quelque chose qu'il n'osait formuler clairement. " Et si ce n'est pas un simple bavardage ? Et si... " Troublé il dit :

— Tout cela est très bien, mais vous n'êtes pas venu de Paris pour lire une conférence sur l'éthique ?

Epstein ne répondit pas sur-le-champ. Il s'enfonça profondément sur

son siège et longtemps, en silence, regarda Frézé. Au milieu des coussins moelleux, les cheveux longs, voûté, maigre, il paraissait encoce plus petit, plus impuissant, plus faible. Dans la grande salle jouait l'insolent orchestre; dans les couloirs des valets chuchotaient. Epstein toussota :

— Je dois vous communiquer quelque chose...

— J'écoute.

— Eh bien, voilà... Moi... moi... Vous connaissez mes opinions... Je suis arrivé à la conviction que, pour l'utilité de la terreur, il est nécessaire de servir dans l'Okhrana...

— Et ?

— Et... et... à vous, Frézé, je dirai... Vous êtes un homme intelligent... vous me comprendrez... je dirai : la terreur ne réussira que si nous nous préservons de l'Okhrana. N'est-ce pas ? Eh bien... La question se pose comment se préserver de l'Okhrana ? L'unique moyen est d'entrer au service de la police. N'est-ce pas ? Eh bien... si c'est ainsi quelqu'un doit oser... Le fort osera... Le faible reculera... Je suis un homme libre... je ne reconnais pas d'autorité... Vous n'êtes pas d'accord ? Peut-être trouvez-vous que c'est une faute ? — Ah ! j'en étais sûr ?... Il n'y a personne qui me comprenne... " Solitude, ô ma patrie, solitude ! Maintenant dans les larmes je retourne vers toi !... " Il prit sa tête dans ses mains : Eh bien, bon, soit, la solitude... Je vous demande : Souhaitez-vous que la terreur réussisse ? Désirez-vous vaincre ? Voulez-vous travailler avec moi ? Réfléchissez Frézé...

Epstein se leva, attendant la réponse... Ses joues creuses et ses lèvres tremblaient. Maintenant Frézé voyait qu'il ne plaisantait pas et, qu'en effet, il s'était vendu. Cependant il ne pouvait croire à cet aveu sacrilège. Sans lever les yeux, doutant encore et craignant d'entendre le mot irréparable, il demanda tout bas :

— Vous... vous servez dans l'Okhrana ?

— Oui...

— Vous... vous servez depuis longtemps ?

— Depuis deux mois.

Frézé pâlit et se tut. Maintenant seulement il comprenait de toute son âme sincère que devant lui il avait non pas un camarade, un ami,

un ami de la malheureuse Olga, mais un espion vendu à l'Okhrana. Une pensée, soudain, traversa son esprit : " Qui a livré Volodia ? " Les dents serrées il demanda sévèrement :

— Combien touchez-vous ?

— Que signifie cela ?

— Combien touchez-vous ?

— Hermann Karlovitch, que signifie cet interrogatoire ?... Je ne vous répondrai pas... Vous n'avez pas le droit...

— Vous ne répondrez pas ?

— Non. Je vous parle en camarade et vous...

Epstein regarda Frézé en dessous, méchamment et rougit :

— Diable sait ce que c'est... Une violence...

— Vous répondrez.

— Bon... Cinq cents roubles.

— Par mois ?

— Oui, par mois.

— Où est cet argent ?

— Comment où ? Je ne comprends pas... Qu'est-ce qu'il y a, que vous faut-il ?

— Où est l'argent ?

Frézé, tranquillement, sans hâte, mit sa main droite dans sa poche. Epstein remarqua le geste. Il tressaillit et, prenant vivement son portefeuille, le jeta sur la table.

— Voici ! Il y a trois cents roubles... Comptez si vous voulez...

— Trois cents ! Et le reste ?

— Je ne comprends pas... quoi ?... Dois-je thésauriser ?... Enfouir dans la terre ? Ou quoi ?...

— Alors, vous les avez dépensés ?

— Oui...

— Voilà ce que j'ai à vous dire, Epstein...

Frézé ressentait maintenant une joie grandissante, enivrante : il pensait qu'il aller venger Volodia et que cette vengeance était juste et digne de lui. Epstein ne lui paraissait plus un être inintelligent, impuissant, misérable, c'était un ennemi audacieux et rusé qu'il eût été criminel d'épargner.

— Voici Epstein, dit-il sombrement... Je vais être forcé...

— Assez plaisanter, Hermann Karlovitch... Non... Que signifie cela ? Vous parlez comme si j'étais un agent provocateur... C'est absurde, stupide, ridicule... Je suis venu ici pour travailler dans la terreur... Ce n'est que pour cela que je suis entré dans l'Okhrana... Quoi... Est-ce un plaisir de servir ? Vous ne m'avez point convaincu que je suis dans l'erreur... Faites la preuve... Je suis un homme libre. Je ne crains rien. Vous ne pouvez pas m'empêcher d'être utile à la révolution ? C'est de la violence. Je proteste. Et qu'est-ce que cela fait que j'aie pris de l'argent ? Belle affaire l'argent ! Quoi ne pas prendre... éveiller les soupçons ?... Eh bien...

Frézé, indifférent, écoutait ce plaidoyer. Quand Epstein suffoquant, s'essuyant la bouche avec son mouchoir, tomba épuisé dans le fauteuil profond, il répéta froidement :

— Étant donné que vous êtes un agent provocateur, je serai forcé...

— Quoi ?

— Forcé de poser une condition...

— Quelle condition ? Que veut dire ici, une condition ? Non, comment vous plaît cela : je désire être utile à la révolution, je dis ce qu'il y a à faire pour bien mener la terreur, et lui me menace ! Mais c'est de la folie, de la stupidité... Charenton ! C'est impossible autrement ? Qu'est-ce donc que vous vous imaginez ? J'appellerai des gens...

Frézé plissa son front et, lentement, tira de sa poche son revolver. Il le posa à côté de lui, sur sa serviette, et sourit.

— Si vous désirez appeler des gens, qui vous en empêche ? Ma condition est que vous aiderez à tuer le colonel Schen... Autrement... autrement... je serai forcé de vous exterminer...

Avec effort Epstein se leva de son fauteuil. Tirant son cou mince, l'œil hagard, il regarda le cabinet. Les portes étaient fermées ; entre lui et Frézé se trouvait la table garnie de bouteilles. Il faisait très clair, très chaud, avec une forte odeur de vin. Sur la nappe blanche le browning mettait sa tache noire. Epstein soupira profondément et, se sentant défaillir, il laissa tomber sa tête sur les coussins. Comme en un rêve il entendait la voix mesurée :

— Consentez-vous ou non ?

Il ne répondit rien. Il ne comprenait pas où il était, ce qui se passait avec lui, qui l'interrogeait et pourquoi brillaient le browning et les lumières électriques. Il ne comprenait qu'une chose : que Frézé ne le lâcherait pas, que sa vie touchait à sa fin, que tout de suite, dans quelques minutes, il allait mourir d'une mort ignominieuse et insensée. Il était convaincu que Frézé allait le tuer ici, dans ce cabinet sentant le cigare, et qu'il était inutile de demander grâce, de pleurer, de crier, d'appeler au secours, de prouver et même de lutter. Éperdu, ne se rendant même plus compte de rien, il fit un signe de tête et, comme il lui arrivait dans l'enfance, en un geste de défense, il serra fortement ses mains sur sa poitrine. Frézé jeta sur lui un regard de haine et remit le revolver dans sa poche.

IX

Le lendemain, Epstein s'éveilla tard : il était six heures passées. La chambre d'hôtel connue, avec son papier poussiéreux, son armoire à glace de bois jaune, ses rideaux de tulle, lui parut étrangère et inconfortable, comme si, pendant cette nuit, toute sa vie se fût changée. Dans la chambre il faisait chaud ; cependant, frissonnant, il remonta sur lui la couverture, et tâcha de se rendormir et d'oublier les pensées pénibles. Il s'enfouit la tête sous les couvertures. " Ah ! ah ! ah !... gémit-il en se mordant les doigts... Frézé... Ah ! ah ! ah !... quelle sottise... quelle sottise terrible !... Qui me tirait par la langue ? C'était bien nécessaire de bavarder !... Ne pouvais-je pas me taire ?... Il ne se serait douté de rien, et moi j'aurais travaillé... Et tout serait bien... Tandis que maintenant l'affaire est fichue... Fichue !... Est-ce qu'elle est fichue ?... Est-ce qu'on ne peut pas s'en tirer ?... Ah ! ah ! ah ! quel diable !... " En son âme il était sûr d'être entré dans l'Okhrana uniquement pour " servir la terreur ", et qu'entre lui et le Dr Berg il y

avait un abîme, évident pour tous. Il se tenait non pour un " collaborateur secret " vendu, mais pour un révolutionnaire intègre et courageux, plus courageux certainement que ceux qui n'osent pas " oser ". Il était convaincu que son unique et irréparable faute était d'avoir " bavardé comme une femme ", d'avoir eu trop de confiance en un camarade. " Il ne comprend pas. Un fanatique. Un imbécile .... " Il se retourna dans son lit : " Ils en ont fait des lois ! Quels saints !... Ah ! sottise, sottise, sottise folle ! Mais que faire ? " Il s'assit, les jambes nues pendantes, les cheveux en désordre, en chemise de nuit blanche ; il marmonnait en agitant les bras : " Il m'a dit quelque chose... Il m'a dit qu'il m'exterminera... Qu'est-ce à dire ?... Qu'il n'ose pas !... Pourquoi ?... Qu'ai-je fait de mal ? Suis-je un agent provocateur ?... Ma conscience est pure... En quoi ne serait-elle pas pure ? Si je suis convaincu, moi, qu'il faut travailler dans l'Okhrana ? Qu'il me prouve que j'ai tort... Qu'il prouve... Oui, oui, qu'il prouve... Qui ai-je livré ? A qui ai-je nui ? L'argent ? Quelle blague ! Un enfant comprendrait... C'est ridicule... " Déjà calmé, presque convaincu d'avoir raison, convaincu qu'il n'y avait pourquoi le juger, il se chaussa et s'habilla avec soin. Mais la pensée de l'incident de la veille le poursuivait sans relâche. Après s'être peigné, comme il posait la brosse sur la table de marbre, de nouveau, malgré lui, il pensa à Frézé. Alors il se rappela le colonel von Schen, les cheveux coupés ras, ses joues rouges, grasses ; un monsieur excessivement poli. Il se rappelait ses yeux ronds, ternes, dont il avait si peur, et la dernière conversation de l'épreuve : " Ne savez-vous pas, Epstein, où se trouve maintenant Hermann Frézé ?... " " Est-ce que j'ai trahi ? " s'écria-t-il horrifié, et il sentit ses genoux se refroidir. " Pourquoi trahi ?... Suis-je un provocateur ?... Est-ce que je pouvais ne pas répondre ?... Si je n'avais pas répondu, il se serait méfié ; il aurait compris que je jouais un jeu... c'est certain... Mais en quoi ai-je nui. Parce que j'ai dit qu'il me semble que Frézé est à Pétersbourg ? A Pétersbourg ! Pétersbourg est grand, il faut trouver. " Il tâchait de se justifier ; il voulait se convaincre qu'il n'avait pas commis de crime et que Frézé ne serait pas arrêté. " Si même il y a un petit dommage, il y a cependant une différence... Le provocateur sert pour l'argent ; moi c'est pour l'idée, sans

profit... Il ne faut pas l'oublier... Il faut bien se le rappeler ; oui, se rappeler.... Parfois des victimes sont nécessaires... " En titubant il arriva à la fenêtre et souleva le rideau de tulle. " Frézé dit qu'il me tuera... Frézé tuera ? Comment ?... quoi ?... Alors je sortirai dans la rue et il m'attendra dans un coin... Est-ce qu'il fera grâce ? Est-ce qu'ils font grâce ? Et pourquoi ai-je bavardé ?... Ah ! quelle sottise.... Il me tuera !... Pourquoi donc ne m'a-t-il pas tué hier ? Il pouvait me tuer... Il n'a pas osé ?... Oui... j'ai fait une promesse... quelle sottise ! Ah ! ah ! ah ! que faire ? que faire ? que faire ? " Gauchement, ne pouvant trouver la nanche, il jeta sur ses épaules son pardessus et, soudain, se représenta lairement la nuit dernière. Il voyait le cabinet enfumé, étouffant, la able chargée de cristaux et de bouteilles, le visage étroit de Frézé, omme sculpté, le browning noir : " Je serai forcé de vous poser une ondition ", a dit Frézé. " Alors, alors, il faut fuir... Mais où ? Où fuir ?... On surveille sûrement... Il n'y a pas de salut ", pensa-t-il et, aussitôt, il accrocha à une nouvelle pensée. " Et si je ne sortais pas ?... Si je me achais ici... Qui peut me forcer de sortir ?... Je resterai ici, sur ce ivan... et j'écrirai au colonel. Non !... " Il se calma pour un instant et ssaya même d'allumer une cigarette, mais ses doigts ne lui obéissaient as et les allumettes minces se brisaient. " Et le Dr Berg ?... On est enu chez lui... Et si l'on vient chez moi aussi ?... Est-ce qu'ils viendront ? Oui... Tout simplement ils viendront ". Il ne doutait plus maintenant que n'importe où qu'il allât, et quoiqu'il fît pour s'en défendre, il ouverait partout l'impitoyable Frézé. Il jeta par terre la cigarette non umée et prudemment, plongea un regard dans le couloir. Dans la èce voisine une femme de chambre pas jeune, le visage fatigué, faisait lit. " Cette femme de chambre... s'inquiéta Epstein, je ne l'ai pas narquée hier... Est-ce la femme de chambre ? Oh ! mon Dieu ! " ntant que la tête lui tourne, il s'élança dans l'escalier et alla sur la ewsky.

La rue Sadovaia était obstruée de gens : c'était l'enterrement d'un cier. Tant que défilèrent les voitures et les soldats en rangs, Epstein arda d'un œil scrutateur tous les passants, troublé à la pensée que ıt-être quelque part, tout à côté, quelqu'un le guettait : Frézé ou

Kolka, ou Svistkov ou un autre membre de la compagnie qu'il ne connaissait pas. Près de la porte de la Bibliothèque Impériale, se tenait un étudiant, barbu, en veston noir. " C'est bizarre, décida Epstein en l'examinant attentivement. Pourquoi est-il ici?... Pourquoi ne regarde-t-il pas et cache-t-il ses yeux? Qui sait qui il est... " Et, sans réfléchir, ayant peur de se retourner, ayant peur d'être rejoint par l'étudiant, il courut le long de la rue Sadovaia. Il courait, bousculant les hommes, les femmes, essoufflé et ne voyant où il allait. Ses oreilles bourdonnaient; des étincelles brillaient devant ses yeux, ses jambes s'embarrassaient dans les pans de son pardessus. L'immense Pétersbourg tout pierre et fonte, avec ses maisons impénétrables de plusieurs étages, ses théâtres, ses monuments, ses squares, ses palais, lui semblait une prison cellulaire, un piège insidieux. Il lui semblait que ce n'était pas Frézé seul qui le surveillait et que les cochers, les porteurs de journaux, les commissionnaires, les mendiants, les infirmes étaient de perfides terroristes, des camarades de la bande, dont chacun cherchait à le tuer. Il courut ainsi jusqu'au pont Kalinkine et tourna dans la rue Galernaia. De l'autre côté noircissaient les cheminées enfumées des usines. Près de la douane, où se trouvaient des hangars, des entrepôts, des magasins, des galeries basses, Epstein s'arrêta. Les vagues bleues brillaient d'un éclat argenté; quittant le canal, un bateau prenait majestueusement la mer. Les cloches sonnaient gaiement. " C'est dimanche... " se ressaisit Epstein. " Il faut se cacher... se cacher... Et de quoi ai-je tant peur?... Quelle sottise!... Quoi?... Même si Frézé surveille... Il n'y a qu'un mot à dire au colonel Schen... Dire au colonel Schen? Alors je suis un agent provocateur?... " Il n'osa pas réfléchir davantage. Voûté, en lunettes noires, d'un pas chancelant il traversa le Pont d'Égypte et sortit sur la Perspective de Péterhof... Mais dès qu'il vit de nouveau des gens — la foule insouciante qui flânait sur les trottoirs — de nouveau il eut peur : " Impossible de m'enfuir... Impossible de m'en aller " sanglota-t-il; et il sauta dans un tramway qui passait.

Dans le tramway il y avait beaucoup de poussière et on était à l'étroit; le conducteur rasé, en bâillant, distribuait les billets. Epstein s'assit dans un coin et, soucieux, les sourcils froncés, examina la vo

ture branlante. Sur le banc en face de lui somnolait un vieux soldat de la réserve, la poitrine chamarrée de décorations. " Quand est-il monté? Avant ou après moi? " tâchait de se rappeler Epstein, sentant croître la fatigue. " Il me semble qu'après... Oui, sans doute, après... Comment alors ne l'ai-je pas remarqué? Pourquoi ne dit-il rien? Il feint de dormir?... Il me semble que je l'ai vu quelque part... "

Le soldat fronça ses sourcils blancs et, de ses yeux couleur d'eau, inexpressifs, il regarda avec indifférence Epstein. Celui-ci se recroquevilla et se serra contre les parois : " Il examine... Il ruse... Il craint de se tromper... Oh! mon Dieu!... Il faut descendre... Le mieux... sauter en marche... " Les roues non graissées grinçaient; les rosses ralentirent le pas. " L'École Polytechnique! " cria machinalement le conducteur en montrant sa tête à l'intérieur de la voiture. Epstein se leva et, avec peine, se fraya un chemin sur la plate-forme. Le vieillard se leva derrière lui. " Naturellement... pensa Epstein frissonnant de peur... C'est ça... Que faire?... Fuir... " Il se retourna vers le vieillard et, lestement, se glissa, comme une souris, sur la Perspective Zagorodny. " Je l'ai vu quelque part... Oui, je l'ai vu... " se répétait-il en pressant le pas.

Par des petites ruelles il arriva au canal Obvodny, et, devant l'usine à gaz et les abattoirs municipaux, il s'approcha du parc du chemin de fer. " S'ils me surveillent, ils viendront certainement ici, et je verrai... je verrai... " Il ne savait pas ce qu'il verrait et pourquoi ce serait bien que les révolutionnaires le trouvassent ici, dans ce faubourg désert de Pétersbourg, où personne ne pouvait lui venir en aide. La journée était ensoleillée et chaude. Au delà de la voie du chemin de fer de Varsovie blanchissaient tristement les croix du cimetière. " Mon Dieu! qu'ai-je? Mon Dieu! Probablement je deviens fou! Faut-il dire au colonel ou non? Non... Partir... partir... quitter Pétersbourg... tout à fait... à l'étranger... à Paris... " Et Paris, le sombre Paris, où il avait eu froid et faim, où il avait traîné une existence misérable, lui paraissait maintenant la terre promise. " Mais comment partir? Ah! qu'importe! Là-bas personne ne me trouvera... Là-bas, personne n'osera me tuer... " Il regarda l'heure. Il était quatre heures. " Il me semble qu'il y a un train... Et s'ils me surveillent à la gare... Non... non... Ce n'est pas pos-

sible... ” Il prit une voiture, par habitude fit relever la capote et donna l'ordre de le conduire à la gare de Varsovie. On donnait le dernier signal du départ du train d'été allant à Louga. Epstein excité, heureux qu'il n'y eût personne, s'installa en première classe. Mais dès qu'eut retenti le sifflet perçant, Epstein “ par conspiration ” parcourut tout le train. La première voiture d'avant était presque vide. Epstein se jeta sur le divan sale et cacha son visage dans ses mains. “ Dieu soit loué! Sauvé! Dieu soit loué! Je suis sauvé, je suis sauvé! ” répétait-il, ne pouvant croire à tant de bonheur. Son pardessus était déboutonné, son chapeau cabossé, ses lunettes s'étaient cassées en tombant; les ressorts frappaient à coups réguliers; le wagon tremblait et, par la glace ouverte, entrait l'air frais et humide. Il semblait à Epstein que tout était oublié, le passé pardonné et que Frézé, réconcilié, n'exigeait plus aucune promesse.

X

La compagnie de Frézé attendait impatiemment le “ travail ”. Pendant de longs mois ç'avait été l'inaction et l'ennui, ou des insuccès imprévus et inexplicables. Le gouverneur de Saratov, que les membres de la compagnie surveillaient soigneusement depuis l'hiver, à Noël était parti à l'improviste pour Pétersbourg et n'était pas retourné à Saratov. Au mois de février, la veille d'une “ expropriation ” préparée à Kazan, Kolka avait remarqué qu'on surveillait la bande. En mars, à Odessa, le meurtre du procureur, célèbre par sa cruauté, avait été empêché parce qu'on n'avait pas fourni à temps la dynamite. En avril, à Tver, tout à fait par hasard on avait perdu un convoi d'armes et il avait fallu ajourner l'attaque de la Poste, décidée depuis longtemps.

Frézé n'avait pas perdu courage. Il s'était rendu dans la capitale pour “ détruire ” l'Okhrana et il était heureux de l'occasion qu'il avait trouvée de tuer le colonel Schen : il était persuadé, en effet, qu'Epstein,

effrayé par la menace, n'oserait ni dénoncer ni fuir, et qu'ainsi la compagnie terminerait avec honneur cette affaire. Frézé se croyait obligé de venger Volodia, la terreur écrasée, et la révolution vaincue, et bien que haïssant Epstein comme on hait un ennemi hypocrite et perfide, il avait décidé qu'il le ferait partir à l'étranger si le colonel Schen était tué. Le lendemain de sa rencontre avec Epstein il eut un rendez-vous avec Svistkov et Kolka, pour leur faire part de l'attentat projeté. Ils s'étaient rencontrés dans un petit restaurant du faubourg de Viborg. Quand Frézé eut terminé, Svistkov roula ses longues moustaches à la Guillaume II et garda le silence. A son visage bruni de soldat au menton non rasé, il était impossible de deviner ce qu'il pensait de la conduite d'Epstein. Frézé ne s'en étonna point. Il était habitué à ce que Svistkov, sans rien dire, exécutât les " affaires " les plus dangereuses. Kolka, un garçon de vingt-huit ans, les cheveux roux, les lèvres épaisses, qui commençait à s'empâter, éclata d'un rire sonore, comme si, en son for intérieur, il se moquait de soi-même et de son interlocuteur.

— En voilà une histoire ! C'est un malin ! Ah ! ah ! ah ! comme je vois il y en a maintenant de cette canaille !... Je l'aurais étranglé de mes propres mains, cette crapule, là, sur place...

Frézé fit signe de la main au garçon et commanda du thé. Kolka, se trémoussant sur sa chaise, ses yeux verts comme ceux d'un chat écarquillés, éclata d'un rire encore plus gai.

— Je me rappelle, dans notre atelier, un type nommé Filate... comme ça... Pas un homme, un bagnard... Nous l'avons surveillé... Il avait quelque chose de suspect... Que faire ? Nous lui disons : — " Hé ! immonde crapule, avoue, ou nous te jugerons. " Et il commence à pleurer, pousse des cris, hurle : — " Frères, comme Dieu est saint ce n'est pas moi... Frères, sur la croix, que je n'y suis pour rien... " — " Bon, bon... Et qui est-ce qui est allé à l'Okhrana, hier ? Parle, fils de chien, je te tuerai ! " Il meugle comme un veau : — " Mes pigeons, pardonnez... Laissez-moi me repentir "... Eh bien, on ne nous trompera pas. Alors...

— C'est-à-dire que vous l'avez saigné, remarqua sombrement Svistkov.

— Alors quoi? Pardonner?

— C'est ce qu'il leur faut...

Frézé écoutait mal ce qu'ils disaient. La pensée du colonel Schen ne le quittait pas. " S'il est tué par la compagnie, ce sera tout de suite plus facile de travailler, pensait-il... C'est lui, précisément, qui sait tout... C'est lui qui est en tête de tout l'espionnage de l'Okhrana... Epstein indiquera son appartement et quand on peut l'y trouver... Je préparerai une bombe... Avec la bombe c'est plus sûr... Qu'est-ce qu'aurait décidé Volodia?... Mais Epstein est bel et bien un agent provocateur... Trompera-t-il?... Non, il ne trompera pas... Et s'il prend la fuite?... S'il s'enfuit que ferai-je? J'ai eu tort de ne pas le faire surveiller... Mais non, il est poltron... il n'osera pas s'enfuir... " Frézé leva la tête et regarda Svistkov. Celui-ci, les moustaches et les cheveux d'un blond presque blanc, son large dos courbé, les coudes écartés, lapait son thé chaud: " Il n'y a plus Volodia, ni Élizar, ni Olga... " soupira Frézé. Il toucha la manche de Svistkov:

— Écoute, Svistkov...

— J'écoute.

— Demain, à huit heures, tu iras chez Epstein...

— Bon.

— A l'hôtel où il loge.

— Parfaitement.

— Tu lui diras qu'il m'attende près du Passage...

— Très bien.

— Tu prendras ton mauser et tu feras la garde autour d'Epstein. As-tu compris?

Svistkov, sans se détacher de sa soucoupe, fit signe des yeux. Kolk était devenu attentif.

— Hermann Karlovitch. Il me paraît que ce n'est pas bon?

— Qu'y a-t-il?

— Et moi?

— Toi?... Pour le moment il n'y a rien pour toi...

— Alors quoi : un travailleur et sept qui mangent, dit Kolk offensé.

Frézé, sans répondre, lui donna une tape amicale sur l'épaule, paya et sortit. " Si c'est pour demain, il faut préparer la bombe ", se rappela-t-il en rentrant dans sa chambre. Il ferma soigneusement la porte à clé, ouvrit très prudemment la valise et en sortit une boîte ronde aux bords lisses. " L'héritage de Volodia ", sourit-il faiblement, et il ouvrit la boîte de pâte odorante, collante, jaune, translucide. Il avait chargé si souvent de lourdes bombes, depuis si longtemps il était habitué à manipuler la dynamite, il était si fier de ce travail difficile, que l'idée de l'explosion ne l'effrayait pas. Il travaillait comme un joaillier, sans passion, avec précision, sans emballement ni hâte, calculant bien ses mouvements. " Oui... j'ordonnerai à Epstein d'indiquer l'appartement du colonel Schen, se répétait-il en pétrissant la masse résistante... Svistkov jettera la bombe... Demain.., Oui, demain... " Des pas sourds s'entendirent dans le couloir. Frézé se leva et, tendant l'oreille, s'approcha de la porte : " Des blagues !... personne n'entrera... " pensa-t-il avec indifférence, sans éprouver le moindre trouble. Il retourna à sa table. Quand il eut rempli jusqu'au bord la caisse de tôle il la posa soigneusement sur le lit et tâta la mèche fragile. Le tube de verre était intact mais le fulminate était un peu humide et il fallait l'assécher. Oubliant comme auparavant la possibilité de l'explosion, il alluma une lampe à alcool et versa le mercure sur un petit plateau. Les gouttes craquèrent avec un bruit sec. " Et si ça s'enflammait ? " se troubla-t-il tout à coup. " Non, ça ne s'enflammera pas. Jamais encore ça ne s'est enflammé. " Il s'assit, suivant d'un œil attentif la flamme vacillante. Tout était calme dans l'hôtel. Du dehors n'arrivait pas un son. " Autrefois c'était Olga qui gardait la dynamite... Olga... comme c'est loin... " Et subitement, ici, devant la bombe presque chargée, quelques heures avant l'attentat projeté, il sentit la peur. Il comprit que la révolution était écrasée, que ses tentatives étaient vaines, que la terreur n'était plus. Il comprit que ni le meurtre du colonel Schen, ni l'explosion du bureau de l'Okhrana, ni l'exécution d'Epstein, ni une dizaine d' " expropriations " désespérées ne pouvaient plus détourner la marche des événements, ne pouvaient plus rien changer. " Alors pourquoi est-ce que je vis ? Pourquoi est-ce que je travaille ? que je tue ? " se demanda-t-il avec tristesse, prenant entre

ses mains son front chauve. Ce n'était pas la solitude qui le peinait maintenant, ni l'abandon qu'il avait éprouvé après la mort de Volodia, ni la sensation d'être dans un désert, ce n'était même pas le sang, c'était la conscience atroce, subitement éveillée, de l'inutilité de la terreur déjà écrasée ; la conscience de son détachement de la vie, de l'inutilité des efforts tardifs. " La révolution est écrasée ! " prononça-t-il à haute voix, réfléchissant pour la première fois à ces paroles humiliantes. Et d'un œil morne, indifférent, il regarda la flamme qui grandissait. " Bon... Qu'elle soit écrasée... Je suis obligé de demeurer sur le champ de bataille... Nous ne nous rendons pas... Je n'ai pas le droit de reculer... Je ne le puis pas. Je défends la dernière barricade... Je défends le drapeau rouge. Que je périsse... Volodia a péri... " Oubliant Epstein, Schen, le fulminate, ne retrouvant pas son sang-froid habituel, il prit une bouteille sur la commode et but un verre d'eau. " Est-ce qu'on ne peut pas vaincre ? Sommes-nous déjà vaincus ? La commune est battue, ne s'avoue pas vaincue... Ah ! qu'importe ! Nous ne nous rendrons pas... Moi, en tout cas, je ne me rends pas ! " Il se redressa et, de nouveau, sans comprendre, regarda la flamme. Son visage fermé, aux traits nets, pâli, ses yeux myopes, saillants, devinrent encore plus tristes et plus sévères. Il se pencha vers la table. Il ne se rappela rien de plus. Quelque chose éclata, rouge vif, et l'aveugla comme la foudre ; des taches bleues tourbillonnaient, le plafond violacé tremblait. Il n'eut pas le temps d'avoir peur, ni de crier, ni de fuir ; il laissa pendre ses bras et de tout son long tomba la face sur le tapis. Quand il revint à lui, longtemps il ne comprit pas où il était et ce qui était arrivé. Un sentiment inconnu, immense, le pénétrait : un sentiment de calme, de repos joyeux. Comme si, arrivé au bout du chemin fatigant, il trouvait enfin l'abri isolé. La révolution, Epstein, le colonel Schen, la compagnie, tout ce à quoi il venait de penser lui semblait lointain, peu important, et déjà le passé. " Comme c'est bien.... ", murmura-t-il en sentant l'odeur de brûlé et ne comprenant pas où est l'incendie et pourquoi personne ne l'éteint. " Comme c'est bien... Et j'ai rempli mon devoir... Nous ne nous rendons pas... Moi, je ne me rends pas... L'explosion ? Oui, l'explosion... Volodia... Volodia. " Il essaya de se soulever, mais

ses jambes lui faisaient atrocement mal et quelque chose râlait dans sa poitrine. Il avança ses bras, et, serrant sa joue brûlante contre le tapis, ouvrit à demi un œil. Mais il ne vit rien. Le même sentiment immense, lénifiant, parlait dans son âme. “ *Ich sterbe* ”, prononça-t-il très faiblement et soupira joyeusement de toute sa poitrine. “ Oui... *Ich sterbe...* et tout est bien ; tout est bien ! ” Cette chose grande et claire, intraduisible en paroles, qui maintenant s'accomplissait en lui était si immense, si profonde qu'il ne doutait pas que cela fût précisément la mort. Il tira convulsivement le bras, son cou s'enfonça dans ses épaules et son corps élégant tressaillit fortement. Il soupira encore une fois et cessa de vivre.

XI

Un mois après le meurtre du Dr Berg, en même temps et en différents coins de la Russie, Zalkind, Arsène Ivanovitch, Véra Andréievna, Alexis Grouzdiev étaient arrêtés. Guénadi Guénadiévitch qui, malade depuis longtemps, crachait le sang, s'était rendu dans le Midi sur le conseil des médecins. Le parti restait sans comité. Rosenstern, absorbé par le “ travail d'organisation ”, confia à Alexandre toutes les “ affaires de combat ”.

L'arrestation des camarades n'émut point Alexandre. Il s'était rendu compte de la sénilité d'Arsène Ivanovitch, de l'optimisne béat d'Alexis Grouzdiev, de l'insouciance de Véra Andréievna, et, comme Volodia, il ne pouvait comprendre que cette “ lenteur bureaucratique ” eût été créée non par leur volonté consciente mais par l'esprit du parti, par cet esprit qui avait permis la floraison de la provocation et la possibilité des pillages à main armée. Il pensait que Rosenstern, instruit par la dure expérience, pourrait ranimer le parti et faire renaître la confiance perdue. Mais la responsabilité qu'il acceptait lui, l'officier obscur, Alexandre Bolotov, l'émouvait. Il ne s'attendait pas à ce grand

honneur de diriger la compagnie de combat du parti, n'étant désigné pour cela ni par des actes, ni par des années de bagne ou de prison. Mais il n'avait pas le choix. Bien que les camarades n'admissent pas la défaite pénible et prouvassent éloquemment, dans les réunions et les articles de journaux, que la terreur était désirable et même nécessaire, depuis la découverte de la provocation du Dr Berg personne n'osait risquer sa vie.

Outre Abram, Vania et Anna, à Alexandre se joignirent Kolka, Svistkov et un vieillard encore vert, retour de Sibérie, Salomon Moiséiévitch Bonkh. Avec eux, tous gens éprouvés, Alexandre se mit à l'œuvre.

A la fin de juillet, la compagnie se concentra à Moscou. Un jour du mois d'août, Alexandre ayant fixé un rendez-vous à Abram sortit de chez lui, le soir, mais au lieu de se rendre à la rue Tverskaia par la rue Vosvijenka, il passa par le Kremlin. Ici seulement dans la Moscou des paysans, du goudron, des *poddiovka,* des icones miraculeuses, des barricades démolies, il reconnaissait par toute son âme qu'il était Russe et lié par le sang avec la Russie. A l'ouest, derrière les étangs de Presnia, le soleil disparaissait solennellement dans les derniers rayons de pourpre. Alexandre s'arrêta près de la tour Taïnitzkaia. Il aperçut le ruban bleu de la rivière étroite desséchée pendant l'été; au delà, le faubourg, rougi par le soleil couchant, et le jardin Nieskoutchny et le couvent de Saint-Simon — l'immense Moscou russe, déjà vieille de plusieurs siècles. " La terreur! pensa-t-il. Mais pourquoi moi?... Pourquoi pas Rosenstern ou quelqu'un de ceux qui ont mérité cet honneur, qui ont prouvé qu'ils y avaient droit? Mon Dieu! pourquoi André est-il mort? Il m'aurait aidé, instruit... Où puiser le courage? Où prendre le savoir-faire? Je vais être obligé de tuer... Qui tuer? Sur qui lever le bras?... Et si, de nouveau, la débâcle? Si de nouveau la honte? " Le jour tombait. Le kremlin était désert et, près des portes, indifférente, comme la mer murmurait Moscou. Ici, près des murs blancs du Kremlin, devant la cathédrale de l'Assomption, à deux pas des tombeaux des tzars russes, Alexandre fut pris d'hésitation. Mais il comprit que pour lui, pour le parti, pour le peuple, ce sang était nécessaire, et que par lui la révolution triompherait, la Russie serait sauvée. Il lui semblait juste et bon que ce fût précisément lui,

officier de la marine russe, qui avait fait la campagne du Japon, qui portât le dernier coup et vengeât Port-Arthur et Tsousima, que ce fût lui qui, au prix de sa propre vie, terminât la révolution. " Jéliabov et Pestel... Les Décembristes... La Volonté du Peuple " et la grande Russie, délivrée par moi... " pensa-t-il. Sur le quai du Kremlin, en bas, les feux s'allumaient comme des étoiles et derrière Nieskoutchny la rue, rapidement, devenait sombre.

Il sortit sur la Place Rouge et, devant le lieu des exécutions, il descendit au jardin Alexandre, Les bouleaux chuchotaient. Alexandre tressaillit: un être petit, malingre, aux moustaches relevées, le regardait fixement. " Toutouchkine! " se souvint-il. Et il accéléra le pas. Mais Toutouchkine lui fit signe de la tête et Alexandre, les sourcils froncés, dominant un sentiment mauvais, le suivit.

— Que te faut-il?

— Bonjour, Alexandre Nicolaievitch... Je ne vous dérange pas... Il me semble qu'il n'y a personne?

Alexandre eut un haussement d'épaules méprisant. Ce lieu désert, le scintillement des lanternes, le chuchotement de Toutouchkine et son bonnet lui rappelaient Berg, Macha de l'Okhrana et la honte imméritée récemment vécue. " Il est de ces pêcheurs qui pêchent dans la poche, " pensa-t-il avec dégoût et, froidement, il répéta:

— Que te faut-il?

— J'ai peur dans la rue, Alexandre Nicolaievitch... Admettons qu'on me voie, pas les nôtres, mais ça peut arriver... Voulez-vous entrer dans un débit... J'ai une affaire...

Cinq minutes après ils étaient assis dans le débit. Toutouchkine, penché sur la table, disait à Alexandre, très vite:

— Je vous cherche depuis longtemps, Alexandre Nicolaievitch... L'occasion ne se trouvait pas... Sans doute l'adresse est connue...

— L'adresse?

— Oui, votre adresse... Hôtel Métropole... Cependant... naturellement... j'avais peur... bien que la surveillance soit maintenant diminuée... pour ne pas vous effrayer... Tout de même le portier, le garçon et...

Alexandre écoutait et n'en croyait pas ses oreilles. Il lui semblait que

Toutouchkine se moquait de lui, qu'il voulait le mystifier. Après un court silence, il lui dit à voix basse :

— Tu mens. D'où sais-tu ?

— Je mens ?!... Je vous ai déjà dit que nous savons tout... Permettez-moi de vous expliquer, s'il vous plaît... Vous pouvez douter... Seulement moi j'agis par conscience... parole d'honneur... moi-même maintenant je ne tiens que par un cheveu... c'est uniquement par sympathie pour votre personne... Je connaissais aussi votre frère défunt : André Nicolaïevitch, que la terre lui soit légère !... Rappelez-vous le Dr Berg ?... Qui vous a éclairés ? Moi, Dmitri Toutouchkine. Eh bien, maintenant, je suis dans la brigade volante envoyée pour vous surveiller...

— Parle.

— Oui... Alors voici... J'ai peur de tout... Moi, je suis un pauvre homme chargé de famille... Jugez vous-même : six petits enfants... Le colonel nous écrasera sous son ongle et il ne restera de nous qu'une trace humide... Et vous, je vous ai cherché dans l'espoir que vous ne m'oublieriez pas... connaissant votre magnanimité... Il s'agit de ceci, Alexandre Nicolaievitch : on a établi sur vous une surveillance, et non seulement sur vous, mais sur les six hommes qui, nous le savons, travaillent avec vous. Et croyez-moi : nous savons aussi qui vous menacez... ce n'est déjà plus un gouverneur... Une jeune fille habite l'Arbate ; un Juif à barbe blanche, qu'on appelle chez nous " Le Nez ", demeure rue Ilinka ; un jeune Juif, " La Cheville ", qui s'habille en *poddiovka*, habite en garni rue Sadovaia... Est-ce exact ? Ou peut-être ne me croyez-vous pas encore ?... Enfin, maintenant, Alexandre Nicolaïevitch, vous voilà prévenu. Le reste vous regarde, mais moi, ne m'oubliez pas...

— Qui nous a trahis ? demanda Alexandre.

Il ne ressentait maintenant ni dégoût ni colère, comme si ce que disait Toutouchkine était naturel, compréhensible et même fatal. Ensuite, beaucoup plus tard, en se remémorant cette conversation humiliante, il ne pouvait s'expliquer où il avait puisé la force tranquille qui le soutint alors. Toutouchkine, tristement, écarta les bras :

— Qui a trahi ? cela je ne puis le dire... Je l'ignore... Mais je puis jurer qu'on vous a vendus pour un sou... De cela ne doutez pas...

Croyez-moi. Ça arrive toujours ainsi... Et, oserai-je vous dire, le plus probable, c'est quelqu'un des vôtres...

— C'est-à-dire ?

— Un des six...

— Ah, non ! Cela, tu mens !...

— Comme il vous plaira.

" Comment ose-t-il parler ainsi ! Comment ose-t-il ! ". Alexandre devint pourpre et tira son portefeuille. Sans mot dire il tendit cent roubles à Toutouchkine et se leva. Toutouchkine, tenant l'argent dans son poing fermé, dit, avec prudence :

— Merci... Je vous suis très reconnaissant... Seulement je vous dirai, bien que cela vous semblera de nouveau offensant... sans doute, je ne m'en porterais pas garant... mais, est-ce que vous connaissez bien tout votre monde ?

— Dis tout. Lequel est agent provocateur ?

— Je ne sais pas... Je vous jure que je ne le sais pas... répondit hâtivement Toutouchkine... Si je le savais, croyez que je ne vous le cacherais pas...

— Mais... peut-être n'es-tu pas content ?

— Non... je vous remercie beaucoup.

— Dis... Faut-il encore de l'argent ?

— Non... Quoi, l'argent, c'est du métal... Je serais très heureux, mais, je vous jure que je ne le sais pas... Un conseil, Alexandre Nicolaïevitch, fuyez à l'étranger... Sans doute on ne vous arrêtera pas demain, mais, tout de même... Excusez... Celui qui prend ses précautions, Dieu le garde.

— Pourquoi ne m'arrêtera-t-on pas demain ?

— Parce qu'on a l'intention d'arrêter la bombe à la main... sur le lieu du crime, en flagrant délit... au moment de l'attentat...

— Au moment de l'attentat ?

— Parfaitement. Alors on aura la récompense.

Alexandre le regarda attentivement.

— Ainsi tu ne sais pas qui est le provocateur ?

— Je ne le sais pas.

Pendant qu'Alexandre, la nuit, revenait à son hôtel, il avait l'impression que quelqu'un se moquait cruellement de lui. " Le tombeau des tzars russes... la cathédrale de l'Assomption... le Kremlin... Moscou la sainte... " pensa-t-il avec un sourire amer. " Je suis Russe, oui, parfaitement, je suis Russe. Nous sommes tous Russes, grâce à Dieu, et Toutouchkine et Stoessel et Niébogatov et le Dr Berg et le colonel von Schen, et ce " camarade " inconnu, acheté... Nous sommes tous Russes... Les petits fils de Pestel, les fils de Jéliabov... Quelle honte !... Que pouvons-nous faire ? Que savons-nous ? La malheureuse, la servile Russie ensevelie sous les neiges... ".

Près de la porte Iverskaia, devant l'icone, un paysan hirsute ôta son bonnet et salua très bas en se signant. Alexandre le regarda avec mépris : " Le grand peuple russe ! La grande révolution russe !... Le seul espoir : Dieu et le prêtre orthodoxe qui sert la messe... ". Il se rappelait la messe sur le cuirassé avant le combat ; l'aumônier, le gros père Iévil, prononçant, sous le fracas de la canonnade, les souhaits de longues années à la famille impériale. " Les Japonais ne priaient pas... Ils ne saluaient pas les icones... Ils apprenaient à tirer ". Et il se rappelait sa prière : Seigneur Dieu, donne-moi le bonheur d'être une goutte de la mer, une étincelle de l'incendie, pour servir au salut de la Russie... Seigneur Dieu, permets-moi de voir la victoire !... " Et j'ai servi... Et j'ai vu... Et je servirai... et je verrai... " prononça-t-il presque à haute voix en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

La Place des Théâtres était noire, l'air était étouffant et l'on ne voyait pas d'étoiles.

XII

La première douleur aiguë passée, Alexandre décida qu'il devait lutter. Mais il ne savait pas comment lutter. Salomon Moïséiévitch, Vania, Abram, Anna, Svistkov et Kolka étaient des terroristes hon-

nêtes. Il était impossible de croire que l'un d'eux pût trahir : Vania s'était battu à Moscou ; Anna préparait les bombes ; Abram avait tué Berg ; Salomon Moïséiévitch avait passé dix ans au bagne ; Svistkov et Kolka avaient " travaillé " avec Volodia. Aucun d'eux ne pouvait être soupçonné.

Alexandre manda par télégramme Rosenstern à Moscou. Rosenstern, maigre, pâle, fatigué par le travail, l'écouta et demanda : — Que pensez-vous faire ? Dites ?

Ils étaient assis au café Philippov, dans une salle du fond, à côté de la porte. Près du buffet, des voix d'enfants riaient ; les verres tintaient ; ça sentait le pain et le tabac. Alexandre regarda les murs ornés d'affiches et de prix courants, les tables grasses, le parquet souillé de crachats et de bouts de cigarettes, et ne répondit pas d'un coup. Jamais encore ni sur l'Océan, ni dans les combats, ni ensuite à Kiôto il n'avait ressenti pareil sentiment amer, le sentiment de sa misérable impuissance. Il secoua la tête comme pour chasser ses pensées et prenant une cigarette d'un étui en argent il l'alluma.

— Je serai avec vous tout à fait franc... Si j'avais pu prévoir que le Dr Berg était un agent provocateur, je ne serais pas entré dans le parti... Pourquoi est-ce à moi qu'on a confié les affaires de combat ? Vous direz : il n'y avait à qui les confier. Vous direz : après le Dr Berg, personne ne voulait se charger de ce travail. Bon. Soit. J'ai assumé la responsabilité, je ne la crains pas. Mais guidez-moi... Vous avez travaillé de longues années dans le comité ; vous devez me guider... Nous savons tous deux qu'il y a un provocateur. Mais où est-il ? Qui est-il ? Comment le savoir ?...

Rosenstern se détourna ; ses épaules rondes s'abaissaient lentement, et sa barbe frisée, taillée en pointe, tremblait. Rosenstern, toujours précis, pondéré, que n'avait pas troublé la perte du comité, maintenant tremblait comme un enfant. Il lui semblait voir un rêve, et que ce n'était pas Alexandre qui parlait de la compagnie de combat, mais quelque être malveillant qui prononçait des mots dénués de sens. Il ne pouvait croire que le parti se mourait, que ce domaine bien organisé, auquel il s'était consacré entièrement, tombait en ruines et menaçait de se dissiper

en poussière. Il voulait dire à Alexandre que Toutouchkine avait menti, qu'il n'y a pas de provocateur et que lui, Rosenstern, se porte garant pour la compagnie. Mais il se tut et cacha son visage dans ses mains.

— Savez-vous, commença Alexandre à mi-voix, quand je fus nommé dans l'escadre, je savais que les Japonais étaient les plus forts ; je savais que Niébogatov avait des bateaux qui ne valaient rien ; je connaissais la bataille du 28 juillet ; je savais que le *Pétropavlovsk* avait sauté, que nous sommes des ignorants incapables de conduire des vaisseaux... Je savais tout cela, cependant, cela vous paraîtra étrange, je croyais en la victoire... Non, plutôt je n'y croyais pas, mais je l'espérais ardemment ; je voulais croire qu'on peut vaincre par le courage... Oui, oui, par le courage seul... Je croyais encore en notre force, en la force de la Russie... la Russie d'Istovnine, de Kornilov, d'Ouchakov... Vous dire quand j'ai perdu l'espoir ? Quand j'ai compris qu'avec le courage seul on ne peut rien ? Quand j'ai vu que tout était irrémissiblement perdu ? Peut-être pensez-vous pendant le combat ? Quand l'*Oslabia* a coulé ? Quand le *Souvarov* a été incendié ? Non, beaucoup avant. J'allais au combat n'ayant déjà plus la foi, par fidélité au serment, par devoir envers la Russie... Voici quand ce fut... Le 23 novembre, nous étions en vue des côtes d'Afrique, vers le Benguéla, colonie portugaise. Nous approchions avec toute notre escadre : Le *Souvarov*, l'*Alexandre*, le *Borodino*, l'*Oslabia*, l'*Aigle*, le *Nakhimov*, l'*Aurore*, le *Donskoï*... Un port, la *Great Fish Bay,* beaucoup de sable... Le sable et la mer... Nous commençons à charger le charbon. Eh quoi ? Nous apercevons une fumée qui vient de la côte et s'approche de nous. Ce n'est pas un vaisseau, c'est le diable sait quoi... une canonnière d'un vieux modèle, armée d'un canon et de deux mitrailleuses, qui porte un nom ridicule : *Limpopo.* Le drapeau portugais flotte à son mât. Dans cette embarcation se trouve un mulâtre ou un nègre, le sabre au côté, un chapeau à plumes sur la tête, qui, mettant les mains en porte-voix nous crie : " Prenez le large immédiatement, sinon je tire ! ". C'était le *Limpopo* qui criait cela au *Souvarov* ! Eh bien, c'est alors pour la première fois que j'ai douté de notre victoire. Pas même douté... j'ai senti par tout mon être que c'était la fin... Le droit international !... Sans doute... Mais si nous

avions eu la force est-ce qu'il aurait osé ?... Et maintenant c'est Toutouchkine... c'est notre *Limpopo*... Il me conseille de partir pour Paris... " Prenez le large immédiatement, sinon je tire ! "... Eh bien... guidez-moi... Je sais : Salomon Moïséiévitch, Anna, Vania, Abram, Svistkov, Kolka et vous... Oui, ne vous offensez pas, et vous... Quelqu'un est agent provocateur... Le *Limpopo* a prévenu. Rappelez-vous *La nuit de Mäi*, de Gogol. Rappelez-vous : le garçon est au bord de l'étang et, dans l'étang, s'ébattent des naïades... Il sait, il est sûr que l'une d'elles n'est pas une naïade mais une sorcière... Mais laquelle ? Toutes sont blanches, toutes sont pures... Ainsi de nous. Chez nous aussi tous sont blancs et purs. Cette histoire du Dr Berg, je la digérerai difficilement... Ce n'est pas un malheur ; seulement, comprenez, c'est une honte, une honte qu'il y ait un provocateur dans le parti... dans le comité... et maintenant dans la compagnie de combat... Que faire ? Alexandre n'était pas habitué aux longs discours et s'étonna lui-même de sa loquacité. Il se tut. Rosenstern pâle, des taches rouges sur les joues, le regarda à la dérobée.

— S'il y a un provocateur, il faut le découvrir...

— Sans doute. Mais comment ?...

— Comment ?... Je ne sais pas...

— Mais vous avez découvert le Dr Berg...

Rosenstern sourit :

— Le Dr Berg ? Ah, mon Dieu ! Quelle comparaison... Je l'ai observé pendant trois mois... et vous, on vous arrêtera dans une semaine...

— Alors, que faire ?

— Je ne sais pas.

Dans le café entra un monsieur, frais rasé, en long pardessus à carreaux. Il s'assit à une table, dans le coin opposé et demanda du thé. Rosenstern se tint sur ses gardes.

— Allons-nous-en...

Ils se levèrent et sortirent. Dehors, près de la maison meublée, " Madrid ", deux hommes flânaient. Plus loin, au coin, un cocher de remise, les guides en main, les interpella :

— Une voiture, messieurs ? !

— Ce sont des " fileurs ", chuchota Rosenstern. Voici ce que je pense, Alexandre Nicolaïevitch : il est nécessaire de contrôler... Scrutez-les tous. Il faut bien examiner... faire des recherches, et... et ensuite, licencier la compagnie.

Alexandre comprit que Rosenstern ne lui viendrait pas en aide ; qu'il ne savait ou ne pouvait l'aider. Dès qu'il eut compris cela, il sentit qu'il ne renoncerait pas à la terreur, que ni Rosenstern, ni la compagnie, ni le parti n'avaient plus le pouvoir d'arrêter l'attentat, qu'il était obligé de le mener jusqu'au bout. Il sentit qu'il était responsable de la provocation, et responsable non devant le parti mais devant la Russie, et que si l'on ne peut vaincre on ne doit pas s'avouer vaincu. Il comprit que la dignité de la révolution, l'honneur de la compagnie, le souvenir des morts, le sang versé pour le peuple exigeaient ce sacrifice. Mais l'idée de la mort ne l'effrayait point. Il se rappela sa prière : " Mon Dieu, donne-moi le bonheur d'être une goutte dans la mer, une étincelle dans l'incendie pour servir au salut de la Russie ". Et, se redressant, il regarda fermement Rosenstern dans les yeux et dit d'une voix forte :

— Je ne licencierai pas la compagnie.

Rosenstern réfléchit un moment.

— Vous vous perdrez.

— Peut-être.

— C'est absurde.

— Peut-être.

— Mais vous ne croyez pas au succès ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne croyez pas que le provocateur sera découvert ?

— Je ne sais pas.

Rosenstern se tut.

— Écoutez mon conseil : partez immédiatement.

— A l'étranger ?..

— Oui, à l'étranger.

— *Limpopo,* Arcade Borisovitch.

— Eh bien, soit, *Limpopo,* dit Rosenstern sans s'offenser. Toutouchkine a raison... Écoutez... On vous pendra... on vous pendra, pour rien... et

la compagnie avec vous, sans doute. En quoi est-ce nécessaire? Pour qui? C'est se buter contre un mur. Quel sens? Comprenez... Vous reviendrez... Vous pouvez être utile... Vous pourrez encore travailler dans la terreur... Dans la compagnie il y a un provocateur... Bon... Ne peut-on pas réunir une autre compagnie? Je vous en prie... Comprenez... j'insiste... Au nom du parti... au nom de la terreur... Vous entendez?..

— J'entends.

— Eh bien, quoi?

— Eh bien, rien.

— Mon Dieu! continua Rosenstern, déjà avec colère. Mais c'est de l'entêtement... Vous êtes membre du parti... Vous êtes obligé de compter avec lui... Qu'attendez-vous donc?... Un grand procès?... Quel profit? Est-ce que nous avons besoin d'un procès? C'est la terreur qu'il nous faut... Qu'arrivera-t-il si l'on vous arrête? Je ne puis pas travailler seul, qu'en pensez-vous?.. Le parti périra... Mon Dieu, le parti, pensez donc, il périra!...

Rosenstern, ému, s'arrêta. Il voulait encore parler, il voulait prouver à Alexandre que son devoir d'homme de parti était de le garder et de garder sa vie pour lui. Mais Alexandre trancha sèchement:

— Assez parler, Arcade Borisovitch. Vous savez que je ne partirai pas.

Rosenstern tressaillit:

— Alors c'est Rojestvensky?

— Oui.

— Tsousima?

Alexandre ne répondit pas. Rosenstern, énervé, lui tendit la main et, sans se retourner, s'éloigna rapidement dans la rue Tverskaia.

XIII

— Comment je me suis évadé? répéta sombrement Svistkov en caressant ses longues moustaches. Ça ne vaut pas la peine d'en parler. Je me suis enfui, et voilà tout...

— Non, je t'en prie, raconte.

— Eh quoi ! Il y a eu une mutinerie dans notre régiment. Et alors, voilà...

— Une mutinerie ?

— Parfaitement. C'est la 5[e] compagnie qui a commencé. Les camarades criaient : " Prenez vos fusils, les amis ! " Alors on a pris les fusils... et voilà...

— A cause de quoi la mutinerie ?

— A cause de la viande... elle était pourrie... avec des asticots... La 5[e] compagnie était dans le rang, alors un sous-officier, qu'était au flanc droit, un Géorgien, agite son fusil et crie : " A moi, mes amis, à moi ! " Nous regardons. Les soldats des régiments de Biélostock sont là et jouent de la mitrailleuse... Et voilà... c'est tout...

Il oubliait de raconter qu'il avait tué un officier et que, sous le tir des mitrailleuses, lui seul de tout le bataillon n'avait pas eu peur, n'avait pas fui dans la caserne et n'avait pas lâché son fusil.

Alexandre alluma une cigarette.

— Et après ?

— Après, quoi ? Rien... On nous a arrêtés... On nous a enfermés tout en haut, au troisième étage... Cent vingt-cinq hommes... Sans doute on serait jugé... fusillé... Nous restons là. Les gardiens sont des copains, des pays... Eh bien, voilà... Tout de suite on commence à penser comment s'évader de ce trou à punaises. On a frappé dans un mur... Ça résonne ; donc c'est creux... C'était un tuyau pour la ventilation... On a commencé à gratter avec nos couteaux ; on a creusé un trou... Alors voilà... Il ferma à demi les yeux, comme pour mieux se rappeler quelque chose et leva la tête. A travers les sommets verts des bouleaux le soleil chaud se frayait un chemin et jouait sur le banc poussiéreux. Au loin, à Sokolniki, on entendait un bruit de roues sur le gravier. Kolka, demeuré silencieux jusqu'ici, tout à coup rit :

— Il est timide comme une écrevisse... As-tu oublié ?... En voilà une mémoire de petite fille... Allons, raconte...

— Mais, que raconter ? On a fait un trou et on a attaché des draps bout à bout... Eh bien, voilà !... Un des nôtres, un nommé Fitik se signe et commence à descendre. Il descend longtemps... longtemps ; enfin,

on le sent qui tire ; ça voulait dire : Remontez-moi en haut. Nous l'avons remonté... — " C'est un endroit vide, dit-il, un mur... et derrière le mur, la cuisine ". — " D'où sais-tu ça ? " — " J'ai cassé une brique... " dit-il. Eh bien, voilà... Svistkov s'arrêta et cracha par terre : — C'était un gaillard, ce Fitik... Il savait tout faire... On l'a arrêté à Odessa... Eh bien, voilà... C'est la cuisine, dit-il... On a tenu conseil qui descendrait le premier... Le premier jour, dix-huit hommes se sont évadés, moi de ce nombre... Nous avons passé par la cuisine... Un officier de service me rencontra.

— Et alors ?

— Il me rencontre et demande : — " Où vas-tu ? " Je lui réponds : — " Chercher de l'eau bouillie... " Eh bien, voilà...

— Chercher de l'eau bouillie ! gouailla Kolka. C'est bon. Tu en as de la veine !

Alexandre connaissait cette évasion : l'évasion extraordinaire de trente-sept grenadiers, mais il ne pouvait croire que Svistkov, gauche, sombre, indifférent, ait pu se décider à descendre par le tuyau et filer à la barbe des sentinelles. Le récit paresseux de Svitskov, sa voix traînante, ses yeux mornes, couleur de plomb, le troublaient. " Est-ce à lui que fait allusion Toutouchkine ? " pensa-t-il presque avec soulagement. Il jeta le bout de sa cigarette :

— Et après ? Parle.

— Après ? Je suis entré chez Vladimir Ivanovitch.

— Et que faisais-tu là ?

— Il se saoulait ! éclata de rire Kolka.

— Comment, il se saoulait ?

Svitskov fronça les sourcils et rougit. C'était étrange de voir son visage tanné de soldat maintenant confus comme celui d'un enfant. Indigné, il gesticulait de la main, puis, d'un ton offensé, sans regarder Alexandre, dit :

— T'aurais mieux fait de te taire... Eh bien, oui, je suis obligé de l'avouer... Vladimir Ivanovitch m'a même congédié... Seulement soyez sûr que, maintenant, je ne bois plus...

— Pourquoi ?

— Je l'ai juré...

— Et tu ne bois pas ?

— Ni... ni... Je ne bois plus...

— Pas un petit verre ?

— Pas un petit verre.

— " Je renonce aux cartes ; je renonce au billard ; je ne bois plus l'eau-de-vie amère... J'ai commencé à travailler ; je me mettrai à prier : je serai conducteur de tramway... " se mit à chanter Kolka, d'un air moqueur, d'une voix de fausset.

Il était assis sur l'herbe, ses jambes, en pantalon rapiécé, croisées à la turque ; d'un œil clignotant il regardait le soleil. Éclairé par les rayons chauds du soir, il était comme un bronze rouge : bonnet rouge, cheveux rouges, mains rouges et veston rouge, déchiré.

— Qu'as-tu ? dit Svitskov se tournant vers lui.

— Rien.

— Non. Qu'est-ce que tu chantes ? Qu'est-ce que c'est que ce paroles ? Tu sais peut-être quelque chose... Alors, parle...

— Quoi savoir, imbécile ! Mon grand'père savait, mais il y a long temps qu'il est mort...

— Alors, pourquoi chantes-tu ?

— Comme ça... C'est l'âme qui chante, mais la voix manque.

Alexandre fronça les sourcils : " Il s'est évadé... C'est un ivrogne. Il ne boit plus... Et quelle gueule de brigand... Cependant Rosenster m'a conseillé de l'accepter... " Il alluma de nouveau une cigarette e fixa sur Svitskov ses yeux secs, froids, bleus.

— Et pourquoi es-tu rentré dans la compagnie ?

Svitskov tordit ses moustaches.

— Je n'en pouvais plus... répondit-il sourdement.

— De quoi n'en pouvais-tu plus ?

— J'avais assez vécu... Je ne pouvais plus...

— Il ne pouvait plus souffrir, expliqua Kolka.

— Oui... je ne pouvais plus... Eh bien, voilà !...

— Pourquoi ?

— Mais pourquoi demander, Alexandre Nicolaievitch, répond

Svitskov sans lever les yeux et se mettant à rouler une cigarette. Bon Dieu ! C'est connu... Pas de quoi manger, pas de terre, alors quoi, qu'est-ce qu'il faut faire, selon vous ? Iuse a des millions de *déciatines*, et moi ? Eh quoi ! Où est la vérité dans ce monde ?... Moi, je suis pour la terre et la liberté... termina-t-il résolument, et il s'essuya le visage avec son mouchoir.

Quelque part, tout près, dans un buisson, un oiseau sifflait timidement. Le soleil maintenant se cachait derrière les bouleaux ; une ombre bleue s'allongeait à travers le banc. " Pour la terre et la liberté ", répéta vaguement Alexandre. " Tous ils sont pour la terre et la liberté... " Maintenant il était convaincu que Svitskov le trompait. Ce soupçon était si fort qu'il faillit l'articuler à haute voix, mais il se domina et se tut. Kolka se coucha de l'autre côté et, en riant, le coude appuyé sur l'herbe, dit d'un ton bonasse :

— Moi, je me suis évadé... ça s'appelle s'évader... c'est une vraie comédie...

— Toi aussi tu t'es évadé ?...

— Oui, j'ai eu cet honneur... Très simplement... On m'a arrêté à Nijni et emmené... M. le chef, très sévère, est assis, et fronce la gueule, frappe du pied : — " Ton nom ? " Je me tais. — " Ton nom ? " Je me tais encore. — " Tu répondras ? " — " Non ". — " Qu'on l'emmène ! " On m'a emmené. Deux soldats m'escortent dans la rue. C'était le soir. Je regarde : à droite une petite ruelle descend à pic. Advienne que pourra ! Je m'en fous ! Les soldats sont en son genre, — il indiqua Svistkov — pas des hommes, des monuments. Que Dieu me garde !... Je pique une tête en bas. J'entends qu'on tire... Mais il faisait noir... Impossible de viser... Je saute une haie et cours à toutes jambes... Je jure que c'est la vérité !...

— Et pourquoi avais-tu été arrêté ?

— Ah ! C'était encore du temps de Vladimir Ivanovitch...

— Tu as été arrêté seul ?

— Seul.

— Et où t'es-tu enfui ?

— De nouveau dans la compagnie...

“ Comment n’ai-je pas honte, se reprocha Alexandre. Tous deux ont travaillé sans épargner leur vie ; chaque jour ils risquaient d’être tués. Toux deux on survécu comme par miracle ; tous deux se sont évadés. Comment osé-je les soupçonner ! Mais alors qui est le provocateur ? Ce n’est pas Anna, ni Vania, ni Rosenstern ? ” Kolka se leva et, les mains dans les poches, il regarda d’un air rusé comme s’il devinait le doute pénible mais ne s’en étonnait pas.

— Et qu’as-tu fait dans la compagnie ?

— Ce que j’ai fait ? Ah ! ah ! ah !... Demandez plutôt ce que je n’ai pas fait... J’ai fait tout, j’ai tout vu, tout vécu... Je peux dire que je me suis baladé dans le monde... J’ai travaillé dans une usine ; j’ai mené paître les bestiaux dans les steppes de Samara ; j’ai passé les nuits à vagabonder dans les rues... Depuis la mort du camarade Frézé, voilà, je suis comme un tronc, comme un champignon sous un bouleau... Et il n’y a personne... Je ne puis pas retourner au pays... Et pourtant chez nous, dans l’Oural, c’est le Paradis : des sources fraîches, des lacs profonds, des forêts épaisses... C’est pas la vie, c’est le Paradis. Ah ! ah ! ah ! rit-il d’une voix sonore.

Alexandre devint encore plus sombre. Il comprenait que les enquêtes verbales ne mèneraient à rien, qu’il n’apprendrait rien d’une longue conversation. Kolka était si gai, si sain, son rire était si contagieux, ses yeux brillaient avec tant de vivacité que, de nouveau, malgré lui, il fut pris de honte. “ Un pareil ne ment pas... Il ne peut pas mentir ”, décida-t-il en son âme.

— Est-ce que tu bois ?

— Moi ? Je ne suis pas un saint, répondit tout de suite Kolka. Boire, s’amuser et gagner sa vie...

Son visage tout d’un coup devint sombre. Il se tut, puis chanta à pleine voix : “ Adieu ma ville, Odessa ; adieu ma quarantaine ; on me déporte maintenant, à l’île Sakhaline. Deux paires de caleçons ; deux paires de chaussons. On me mettra les fers ; et je suis prêt pour la route... ”

Il chantait tristement, comme chantent les paysans. Alexandre ne le quittait pas des yeux : “ Comment ai-je pu le soupçonner ? ” pensa-t-il angoissé. “ Mais si ce n’est ni Svistkov, ni Kolka, alors qui est-ce ? ”

Y a-t-il parmi nous un provocateur ?... Et si Toutouchkine avait menti ?"

Le soleil avait presque disparu mais il était encore chaud et les oiseaux sifflaient sans cesse. Sokolniki s'était vidé. Alexandre s'en alla lentement dans la direction de Moscou, songeant combien il est facile de calomnier un innocent.

XIV

Une semaine s'écoula. Rosenstern s'était rendu dans le Midi pour les affaires du parti. Alexandre, se perdant en conjectures, était prêt à croire, au fond de son âme, que Toutouchkine avait menti, et, après de longues réflexions, il décida de consulter sa compagnie. Il voyait clairement le double écueil de ce procédé, mais il espérait qu'une conversation habile lui permettrait de dévoiler le provocateur. La réunion était fixée à l'Arbate, chez Anna, dans la maison meublée Kertch. Anna, qui détenait la dynamite, louait un appartement entier, très bien meublé, avec entrée à part rue Poverskaia.

Pendant que dans l'antichambre étroite, encombrée de malles, Alexandre ôtait son pardessus, il entendit ces paroles hâbleuses :

— Les paysans ! Ah ! mes pauvres messieurs. Les paysans affamés ! Des blagues, rien de plus ! J'en ai assez de cette engeance, tout à fait assez... Grand merci... Le paysan se saoulera et se battra avec son maître ; il dormira et, réveillé, aura peur d'un goret... — " Où allez-vous, frères orthodoxes ?" — " Nous fouetter, petit père, nous fouetter". Ainsi parlait Kolka, singeant, d'une voix goguenarde, les paysans. Et ils y vont sur leurs petits chevaux, aux premières neiges. Ah ! ah ! ah ! Je jure qu'ils y vont... Esclaves ! On peut faire avec eux ce qu'on veut !... Voilà. Loujénovsky [1]... Quoi ? Est-ce que ce sont messieurs les paysans

1. Gouverneur de province d'une cruauté inouïe, qui fut tué par la célèbre révolutionnaire Spiridonova. N. T.

qui l'ont tué ?... Ils supporteront tout... " Christ a souffert et il nous a ordonné... " Maudits poltrons !

— Ne parlez pas ainsi... Je n'aime pas cela...

Alexandre reconnut la voix rude, sonore, presque masculine, d'Anna. — Comment n'avez-vous pas honte ! Moi aussi j'ai vécu longtemps à la campagne... Je les connais aussi bien que vous... N'êtes-vous donc pas Russe ? N'êtes-vous pas un paysan ? Il ne faut pas injurier, Nicolas, il faut aimer... et pardonner, ajouta-t-elle plus bas.

Alexandre sourit. " Et pardonner... Voilà, en mon absence elle discute et, devant moi, elle baisse la tête et se tait... Toujours la " conspiration ".

Dans la grande chambre claire, devant la table ovale où était servi le thé, Salomon Moïséiévitch et Vania étaient assis. Salomon Moïséiévitch causait à voix basse avec Svitskov. Près de la fenêtre, tournant le dos aux camarades, se tenait immobile Abram. Quand Alexandre entra, Anna baissa les yeux et, rouge, se tut aussitôt. Alexandre regarda les visages connus et, comme il lui semblait maintenant, impénétrables et sévères. Ses yeux s'arrêtèrent longuement sur Vania.

Vania. aux cheveux noirs, aux pommettes saillantes, en veston mal taillé, roulait pensivement une cigarette. Il regardait droit devant lui comme s'il ne voyait personne et pensait à quelque chose d'important et de terrible pour lui. " Qu'a-t-il ? " se demanda Alexandre. Ayant salué tout le monde, il se laissa tomber lourdement sur une chaise et commença son petit discours préparé d'avance.

— Depuis peu, j'ai remarqué qu'on a établi autour de nous une surveillance... Je suis convaincu de ne pas me tromper... Je sais même que cela est... Une question se pose : quelle est la raison de cette surveillance ? La raison en peut être ou la négligence ou la trahison — la provocation. Il prononça ce dernier mot d'une voix ferme mais sans paraître lui attacher une importance particulière. — Quant à moi je pense qu'il ne peut être de provocateur parmi nous... Mais je désire avoir l'avis des camarades.

Il achevait à peine que Vania frappait avec colère son poing sur la table ; les cuillers dansèrent, et un verre tomba et se brisa.

— C'est sûr ! On nous surveille. C'est sûr !... Moi-même voulais vous en prévenir... Il y a déjà longtemps que j'ai remarqué que quelque chose ne marche pas... Il y a des mouchards... Une légion... On ne sait où cracher... la teigne !...

" Toutouchkine dit que la surveillance est diminuée ; qu'il n'y a presque pas de " fileurs ", pour ne pas donner l'éveil... Comment alors a-t-il pu remarquer ?... " pensa Alexandre, et il dressa l'oreille. Mais il se rappela que Vania avait tué des cosaques. " Il a tué des cosaques... Il s'est battu à Moscou... Il a travaillé avec André... Non, ce ne peut être lui... Mais qui, alors ?... " se demanda-t-il pour la centième fois.

— La provocation, c'est certain ! criait Vania, dont les yeux noirs, étroits comme des fentes, brillaient... Que penser ?... Nous vivons comme des moines ; nous ne disons pas un mot, nous ne nous voyons même pas entre nous... D'où alors peuvent se prendre les mouchards ? Les passeports ? Les passeports sont épatants. Qui sait où j'habite ? Personne... Vous seul, Alexandre Nicolaievitch... Alors pourquoi, près de ma porte des mouchards ? Quoi ! Est-ce que je suis aveugle pour ne pas reconnaître un mouchard ? Ou peut-être est-ce que je deviens fou ? Je souffre peut-être d'espionite ? — Quelqu'un nous a trahis, c'est sûr ! Je voulais vous le dire depuis longtemps... Les canailles !... Ce n'est pas un travail, c'est de la boue... Le parti s'enlise dans la boue !...

Il se leva d'un bond et, pâle de colère, arpenta la chambre d'un coin à l'autre. Abram n'avait pas tourné la tête. Svistkov reniflait et tortillait ses moustaches. Mais Kolka se révolta sincèrement. Sur son visage aux grosses joues et aux lèvres épaisses se peignit l'offense profonde, impardonnable.

— Quoi ! traîna-t-il en regardant sombrement Vania... On raconte ici des tas de choses... Sans doute... Qui dit : la provocation... c'est la provocation... que le diable l'emporte ! Il y en a de la canaille sur la terre, il y en a assez... Seulement voici ce que je vous dirai : Vous vous connaissez tous très bien ; vous êtes tous de la même boutique... mais moi et lui — Kolka désigna du doigt Svistkov — nous sommes des nouveaux, nous n'avons pas travaillé dans le parti... qui nous connaît ? L'affaire avant tout... Nous nous en irons... — Il secoua son épaisse tignasse

rousse — Oui, nous nous en irons... Vous serez plus tranquilles et ce sera mieux pour nous... Ne vous fâchez pas... mais, raconter toutes ces histoires, jamais je n'ai rien entendu de pareil... Dieu m'a épargné... Non, permettez, Alexandre Nicolaïevitch, chacun sent son offense mieux que les autres. Assez!...

Il soupira et se mit à chercher son bonnet. Svistkov renifla encore plus fort et enfonça sa casquette.

— Attendez, camarades, dit, conciliant, Salomon Moïséiévitch.

Salomon Moïséiévitch était connu de tout le parti, et tous l'aimaient. Tout jeune il avait participé dans une affaire organisée par " la Volonté du Peuple ", et, libéré du bagne, il était retourné à la terreur. C'était un vieillard de haute taille, un peu voûté, encore vigoureux, avec de bons yeux ridés aux coins.

— Sans doute, nous nous connaissons assez bien les uns les autres, et tous nous avons confiance les uns dans les autres... Autrement nous ne serions pas ici... Posez votre bonnet, Nicolas, et vous, Svistkov, ôtez votre casquette... Mais, bien que j'aie confiance en tous les camarades je crois que c'est Vania qui a raison. Vania dit que quelqu'un nous a trahis... Il faut avouer que c'est très vraisemblable... Chez nous, au bagne, chaque mois, on creusait des souterrains et toujours les autorités les découvraient... Je me rappelle qu'un souterrain était déjà creusé jusqu'en dehors de la prison et, comme toujours, on l'a découvert... On disait: le hasard; le surveillant a eu l'œil... Mais, aujourd'hui, le hasard, demain le hasard, après-demain la dénonciation... Ainsi maintenant... Est-ce que les " fileurs " ont remarqué eux-mêmes? Par leur propre zèle? Non. Sans doute quelqu'un nous a livrés... Mais alors, parlons net, sans craindre d'offenser personne: il y a parni nous un provocateur. Non, on ne peut pas encore dire cela. Peut-être quelqu'un a-t-il raconté quelque chose à un ami, par légèreté, par inattention... et on a commencé à bavarder. Et une fois qu'on bavarde ça arrive inévitablement jusqu'à la police... jusqu'à l'Okhrana... jusqu'à Schen... De sorte que si quelqu'un de nous a trahi la compagnie, on ne peut pas encore dire qu'il est un agent provocateur... Et il ne faut pas se monter la tête... Il est dit dans la bible: " Mon fils, si tu es sage, tu seras

sage pour toi et ton prochain, mais si tu es belliqueux, tu souffriras seul... " Alors mieux vaut être sages. N'est-ce pas, Nicolas?

Alexandre écoutait avec plaisir. " Sans doute, les bavardages... quelqu'un a bavardé, tout simplement, peut-être Rosenstern lui-même. Quelle garantie avons-nous que dans le nouveau comité tout est bien ", pensa-t-il, et, comme il arrive toujours quand on veut se prouver qu'on a raison, Alexandre, comme un enfant, se crut lui-même: " Toutouchkine a menti, dans la compagnie tous sont honnêtes, il n'est pas nécessaire de se livrer à des enquêtes humiliantes. " Et aussitôt cette certitude acquise, il se sentit léger et insouciant comme s'il n'y avait plus ni surveillance ni menace d'une arrestation déjà décidée. Il regarda Kolka avec tendresse. " Il s'est offensé... Est-ce qu'un provocateur peut s'offenser? Est-ce qu'il voudrait s'en aller? "

Vania, d'un pas agité, s'approcha de nouveau de la table.

— Ah! Salomon Moïséiévitch! s'écria-t-il avec reproche. Des bavardages! mais d'où pourraient-ils partir? Je le répète: nous vivons comme des moines... Ça n'est pas une compagnie de combat, c'est un cloître... A qui écrire des lettres? A la campagne, à une jeune fille. Quoi? Est-ce vous, moi, qui avons écrit des lettres? Ou Anna Pétrovna? Est-ce toi Kolka qui as écrit, ou Svistkov, ou toi Abram? Avouez... Ça n'est pas une plaisanterie... Les lettres, Salomon Moïséiévitch, quelles lettres? Il n'y a personne à qui raconter, et nous n'avons pas l'habitude des racontars. Ce n'est pas le premier mois que nous travaillons... Et quelles mesures prendre si l'on ne sait pas qui est provocateur? Si l'on savait... Autrement, quoi! Licencier la compagnie, selon vous, ou se cacher? Moi j'ai confiance en tous... Quelle offense! Seulement je dis que c'est la provocation, oui, sûrement, la provocation... Une porcherie!

Il fit demi-tour sur les talons et, à pas rapides, marcha dans la chambre. Salomon Moïséiévitch n'objecta point. La chambre était devenue silencieuse comme la campagne avant l'orage. Abram qui tambourinait sur la vitre, lentement se tourna vers Vania:

— Ha! S'il y a un provocateur, il faut le découvrir.

— Découvrir? demanda Kolka, et, furieux, il lança son bonnet sur la table. — Écoute, Svistkov, allons chercher ensemble...

Svistkov le regarda sombrement :

— De nouveau, tu montres les dents... Toujours la même chose.

Alexandre sentait sa tête se troubler. Le vieillard doux aux yeux tendres, Anna aux joues maigres, au regard craintif, le morose Svistkov, Kolka toujours riant, le bonasse Abram, l'indigné Vania et Rosenstern qui ne savait pas venir en aide, de nouveau lui paraissaient une bande de gens sombres parmi lesquels se trouvait un Judas. Le sentiment qu'il connaissait, le sentiment du dégoût, le saisit avec une nouvelle force. " Le garçon est près de l'étang où il y a des naïades. L'une d'elles est une sorcière... Sans doute, sorcière, mais laquelle est la sorcière ? " Ne trouvant point de réponse il dit, en soulignant :

— Alors que faire ? Parlez ?

— J'ai quelque chose à vous dire...

— Vous, Abram ?

— Moi.

— De quoi s'agit-il ?

— Ne me le demandez pas maintenant. Après...

— Pourquoi ?

— C'est étrange... Je vous dis, après.

— Parlez tout de suite.

— Ha ! Tout de suite, impossible...

" Que veut-il ? Que peut-il avoir à me dire ? " Cependant Alexandre n'était ni surpris ni troublé. Il savait dès maintenant que pendant cette conversation pleine de mensonges il n'avait pas su découvrir la provocation, qu'il n'avait pas su sauver la terreur déclinante.

XV

— Voilà, je suis venu, et Abram, avec un sourire confiant, tendit à Alexandre sa large main velue. — Excusez-moi... J'ai demandé aussi à Salomon Moiséiévitch de venir... Que vous sachiez tous deux ce que

j'ai à vous dire... Cela ne vous va peut-être pas? Peut-être êtes-vous mécontent : qu'est-ce que c'est que ce gaillard-là qui ose me donner des leçons? Peut-être n'aimez-vous pas à écouter? Peut-être pensez-vous : je le sais sans lui. Mais faites-moi grâce, écoutez-moi...

Cette fois, Abram et Salomon Moiséiévitch avaient négligé " la conspiration ". Ils n'avaient pas fixé rendez-vous à Alexandre dans une ruelle éloignée de Moscou, ils étaient venus droit chez lui, à l'Hôtel Métropole. Après la conversation chez Anna, la prudence habituelle n'avait plus de raison d'être : chacun savait que la compagnie était surveillée et, qu'aujourd'hui ou demain, on pouvait pendre. Mais personne ne pensait à la " surveillance ". Le provocateur n'était pas découvert et les " fileurs ", bien qu'un mal dangereux, semblaient secondaires.

— Écoutez-moi... — Abram regarda, avec mécontentement, le tapis recouvrant la chambre et s'assit sur le bord d'un fauteuil. Il ne se sentait pas à l'aise sur ce siège, mais il n'y avait pas de chaises et le lit était caché dans l'alcôve. Il ramassa ses énormes jambes et soupira bruyamment : — Quand vous êtes venu et avez dit : " Le Dr Berg est un provocateur ", je me suis dit aussitôt : " Bon... Il sera tué !... Et vous pouvez voir s'il est encore vivant... Mais je me suis dit encore autre chose : " Abram qu'est-ce que c'est que les intellectuels? Chez eux, toujours de la boue... Ils travaillent, et pourquoi? Qui le sait? Le diable lui-même s'y casserait la tête... " Ne vous offensez pas, je vous prie... Je ne parle pas de vous... Hippolyte aussi était un intellectuel... Tout de même un sage ne comprendra pas pourquoi ils sont révolutionnaires. Qu'ont-ils besoin de la révolution? Ce n'est pas comme nous autres, les ouvriers. Nous savons ce que nous désirons. Nous voulons vivre comme des hommes. C'est très facile à comprendre... Eh bien, alors, j'ai pensé : qu'est-ce qu'il y a d'étrange qu'un Dr Berg, probablement un homme riche, soit un provocateur? Il a eu peur, ou peut-être il s'est vendu... En voilà une belle affaire pour lui de se vendre... Il est un intellectuel... les intellectuels se vendent chaque jour... Les fonctionnaires, par exemple, ne sont-ils pas des intellectuels? Est-ce qu'ils ne se vendent pas? Quoi? Qu'est-ce que le service? Le service c'est de travailler

contre le peuple et de recevoir pour cela de l'argent... Donc, ils se vendent... Et je me suis dit : Abram, voilà, ce sont des gens comme le Dr Berg qui écrivent dans les journaux que les Juifs boivent le sang chrétien. Ce sont les pareils qui exploitent les pauvres... Ce sont les pareils qui ont pendu Hippolyte... Ce sont les pareils qui organisent les pogroms... Et moi je sais ce que c'est que les pogroms... Et j'ai fait ce qu'il fallait... Quoi ! Est-ce que le Dr Berg n'était pas la même chose qu'un serpent ?...

— Soyez plus bref...

— Plus bref ?... Bien. Tout de suite. Seulement je vous prie d'écouter...

— Je vous écoute.

— Voilà. Hier vous venez et dites : Camarades, on a établi une surveillance. L'un de nous est un provocateur. Admettons que ce ne soit pas vous qui l'ayez dit mais Vania. Cela ne fait rien, parce que vous pensez de même... Et peut-être avez-vous dit vrai... Je remarque depuis longtemps qu'on nous surveille... et je me disais aussi : Abram, si tu n'es pas un imbécile, que signifie tout cela ? Que signifie que partout il y a des espions... Excusez-moi... — Il se pencha vers Salomon Moiséiévitch. — Les lettres ou les stupides bavardages... des blagues. Personne n'a écrit, personne n'a bavardé... Ça c'est réglé... Et voilà, j'ai pensé...

La voix rude au fort accent d'Abram, sa parole inquiète, hachée, son visage rond, un peu troublé, blanc comme celui d'une femme, tout cela déplaisait à Alexandre : " Il traîne comme s'il amenait l'eau... On ne comprend pas ce qu'il veut... Pourquoi est-il venu ? et pourquoi n'est-il pas venu seul ? Pour avoir un témoin ? Pour éviter l'interrogatoire ? " Il frotta une allumette, alluma une cigarette, suivant longuement la flamme jaunâtre. L'allumette s'éteignit en craquant ; il la jeta et, de nouveau, regarda Abram. " Mais c'est lui qui a tué le Dr Berg... " Abram, les yeux fixés sur le tapis, réfléchissait.

— Alors que voulez-vous dire ?

— Ce que je voulais dire ? Attendez... Je dirai tout... Alors j'ai pensé : Si, en effet, dans la compagnie il y a une crapule, qui cela

peut-il être ? Il y a trois intellectuels : Alexandre Nicolaievitch, Salomon Moiséiévitch et Anna... Mais je me suis dit : Non, Abram, Alexandre Nicolaievitch, on a pendu son frère ; l'homme n'est pas encore né sur terre qui pardonnera cela... Donc ce n'est pas lui... Alors je me suis dit : Et Salomon Moiséiévitch ? Mais je pense : Il a souffert au bagne pendant dix ans, et il aurait oublié ses souffrances ? Sur ses vieux jours, il se vendrait à l'ignoble Schen ? Sottise !... Reste Anna... Peut-être elle... Je ne puis pas me convaincre du contraire ; mais je me suis demandé : Abram, as-tu confiance en elle ? Et je me suis répondu : Oui. Et pourquoi as-tu confiance ? Je ne sais pas... Parce qu'elle prépare les bombes ? Mais le Dr Berg aussi préparait les bombes. Et tout de même j'ai confiance... Alors si ce n'est pas elle, ni lui, ni vous, si ce ne sont pas les intellectuels. Ha !... — Il passa la main sur son visage — Alors le provocateur est l'un de nous, un ouvrier... c'est nous qui nous vendons, qui nous perdons nous-mêmes... Et je me suis demandé qui ? Et je me suis répondu : Qu'est-ce que cela signifie : qui ? Par exemple toi, Abram, tu es un honnête ouvrier ou non ? Oui, je sais que je suis un honnête ouvrier... Et si tu es un honnête ouvrier, Vania, lui, est-il honnête ou crapule ? Oui, Vania aussi est un honnête ouvrier. Pourquoi sais-je que c'est la vérité ? Parce que toute sa vie il a servi la cause des prolétaires. Il s'est battu sur les barricades, la bombe à la main, il est allé tuer le procureur... Et m'étant dit cela...

— Vous exprimez un soupçon ferme ? remarqua froidement Alexandre.

— Un soupçon ? Pourquoi un soupçon ? Je n'exprime aucun soupçon... Je dis ce que je pense. Ha !... Je pense que c'est Kolka ou Svistkov... Nous ne les connaissons pas. Est-ce que vous les connaissez ? Non. Quels sont ces gaillards ! Répondez, je vous prie... Dites ce qu'ils ont fait là-bas chez les anarchistes, chez Volodia, chez Frézé ? Peut-être n'ont-ils pas travaillé mais vendu des fruits. Qui se portera garant pour ce Kolka ? Avez-vous entendu ce qu'il disait des paysans ? Est-ce que vous vous portez garant ? Mais je ne suis pas venu uniquement pour vous dire cela... Je suis venu pour vous proposer d'organiser autour d'eux une surveillance... Il faut voir où ils vont, comment ils vivent

quand ils pensent que personne ne les voit. Je dis, l'un d'eux est abject. Alors, il est clair qu'il faudrait les surveiller... Autrement, que faire?... Abram était assis sur le bord du fauteuil. Sa souquenille râpée, ses hautes bottes dans lesquelles était rentré le pantalon, le faisaient plus ressemblant à un marchand moscovite qu'à un Juif. Les sourcils épais baissés sur ses yeux fixés au sol, il attendait la réponse.

— Autrement dit vous proposez... d'installer chez nous une Okhrana? objecta avec étonnement Alexandre, et il pensa : " Qui peut proposer un pareil moyen? " Et soudain, Abram, en qui, hier encore, il avait confiance, le bon et honnête tanneur Abram aux mains calleuses, à l'accent non russe, lui devint presque haïssable. Haïssable aussi la compagnie où l'on usait de mots blessants, où il n'y avait pas de travail, mais l'espionnage le plus infâme. Haïssables aussi le parti, la révolution, la terreur même. " Et mes enquêtes? se rappela-t-il. Si l'on peut interroger, pourquoi ne peut-on surveiller? Et peut-être qu'à la fin des fins Abram a raison. "

Salomon Moiséiévitch, long, voûté, blanc, en redingote noire boutonnée jusqu'au col, pensif, fit quelques pas dans la chambre et s'arrêta devant Abram.

— Ce n'est pas bien ce que vous dites, Abram... — Il tira nerveusement son cou, toussota et répara son col froissé qui le gênait. — Vous pensez que c'est Kolka ou Svistkov qui est le provocateur... et eux, s'ils raisonnent logiquement, soupçonneront certainement vous, moi ou Anna... Quoi? Alors surveiller tout le monde? Mais est-ce la terreur? N'est-ce pas la même Okhrana?... Je pense que nous-mêmes sommes coupables de tout. Il est naïf de supposer que la provocation est un malheur accidentel... Si nous ne pouvions pas, en conscience, comprenez-vous, si nous ne pouvions pas nous occuper à surveiller, à lire dans les cœurs, si ce parti était plus pur, s'il n'y avait pas de chefs, pas d'irresponsabilité, si chacun servait la révolution honnêtement, de tout son cœur, il n'y aurait pas de Dr Berg... il n'en pourrait être... On le découvrirait en dix minutes... Mais maintenant, c'est tard. Vous savez, dans la Bible : " Tire-moi de la vase et je me débarrasserai de ceux qui me haïssent et des eaux profondes... " Nous sommes plongés dans la vase,

nous sommes noyés dans les eaux profondes... Nous ne pouvons cependant pas nous espionner les uns les autres.

— Ha! Et pourquoi pas? dit Abram, sans lever les yeux. Vous pouvez me suivre tant qu'il vous plaira; je vous en prie, faites-le. Un homme honnête n'a peur de rien... Et comment découvrir autrement?...

— Alors, il ne faut rien découvrir, Abram.

— Que faut-il donc faire?

— Je ne sais pas...

Quand Abram et Salomon Moiséiévitch furent partis, Alexandre, demeuré seul, longtemps ne put s'endormir. Il ressentait de l'angoisse dans cet hôtel où vivaient des dizaines de personnes, étrangères, hostiles, indifférentes, où les sonnettes retentissaient sans cesse, où des voix inconnues s'interrogeaient, où, près du perron, le portier faisait la garde et où lui-même n'était pas Alexandre Bolotov, officier de la marine russe, mais l'Anglais Mac Hough, représentant d'une firme de Londres. " Hypocrites ! pensa-t-il. Tire-moi de la vase, je me débarrasserai de ceux qui me haïssent... Abram, Kolka, Svistkov... Svistkov, Kolka, Abram... "

Sans allumer, il s'installa dans un coin du divan et, longtemps, regarda dans l'obscurité. Toute sa courte vie de révolutionnaire passait devant lui. " Arsène Ivanovitch, Véra Andréievna... Les réunions du comité... Le Dr Berg... La compagnie de combat... Toutouchkine et la surveillance... Mais moi, je n'ai rien fait... Heureux André!... " De la place des Théâtres arrivait un bruit de roues. Se soulevant sur son coude et touchant de sa main libre son revolver, Alexandre tendit l'oreille. Mais le bruit s'étant perdu dans le lointain, le silence était revenu. Tout à coup il se rappela Kolka. Il le voyait nettement, comme s'il était là : son visage aux lèvres épaisses, ses moustaches rousses, ses yeux moqueurs jaune vert et son corps bouffi, déjà lourd. Il le revoyait à Sokolniki, sous le buisson, tout rouge dans les chauds rayons du soleil, et il entendait son rire. " Je renonce aux cartes; je renonce au billard; je cesserai de boire l'eau-de-vie amère... " Et, ne sachant pas encore pourquoi, ne se rendant pas compte du sentiment éveillé en son âme,

Alexandre éprouva un soulagement soudain, comme si sa respiration fût devenue plus facile. Se réjouissant de ce sentiment, et, en même temps, en ayant peur, il appuya sa tête sur le coussin. Mais, aussitôt, il bondit: " Sans doute, Kolka, Kolka... Pas Svistkov, pas Vania, mais Kolka!... " Il n'aurait pu dire d'où lui venait cette conviction : des paroles d'Abram, des propos étranges de Kolka sur les paysans, de ses railleries, de ses discussions grossières avec Svistkov, ou de cette chose vague, qui mûrissait les derniers jours... Mais déjà il croyait, il avait la certitude, il croyait avoir découvert le provocateur et que c'était précisément Kolka qui avait vendu la terreur. C'était le pressentiment de la vérité, cette inspiration clairvoyante quand se découvre l'essence des choses. " La sorcière, chuchota-t-il, et il sourit... La sorcière, mais maintenant elle n'est plus terrible... Mon Dieu, donne-moi le bonheur d'être une étincelle dans l'incendie pour servir au salut de la Russie. " Une heure plus tard il dormait d'un sommeil profond.

XVI

Le lendemain, par le premier train, Alexandre se rendit à Kountsevo. Après avoir erré inutilement pendant deux heures, il trouva enfin ce qu'il cherchait: un pavillon isolé à louer. C'était un pavillon de bois de deux étages, dans un jardinet misérable aux fleurs déjà fanées. Le gardien, un vieillard à moitié sourd et toujours ivre, habitait à un kilomètre de là, près de la voie ferrée, de sorte que dans la maison il n'y avait personne. Alexandre, sans marchander, donna des arrhes, prit les clés et prévint qu'il s'installerait d'un jour à l'autre.

Rentré en ville, il manda Kolka à l'Hôtel Métropole et, lui communiquant sa nouvelle adresse, lui ordonna de venir le soir même à Kountsevo pour affaire urgente. Kolka promit de s'y rendre à dix heures. A dix heures moins le quart, Alexandre était là. Après avoir ouvert et refermé à clé la porte grinçante, il prit dans sa poche une

bougie, l'alluma et la posa sur la table. Il regarda le plafond lézardé, le papier gris sale et déchiré, les misérables meubles recouverts de housses. De nouveau l'angoisse le saisit. " Et si ce n'était pas Kolka ? Si c'était Svistkov ? Pourquoi suis-je sûr que c'est Kolka ? " pensa-t-il en écoutant la pluie qui frappait les fenêtres et le bruit d'une souris près du poêle. Il sortit son revolver, un revolver d'ordonnance du modèle de la cavalerie, et l'examina avec soin. A travers les issues mal jointes passait le vent. La flamme bleuâtre de la bougie tantôt se penchait vers la table tantôt se redressait et grandissait. Dans les coins erraient des ombres noires ; sur la table boiteuse tremblait une tache de lumière pâle. Alexandre n'attendit pas longtemps. A travers le bruissement de la pluie, bientôt il perçut une voix. Il tressaillit et, à pas lourds, sortit sur le balcon humide, dont la balustrade était pourrie.

— Bonsoir, Alexandre Nicolaievitch ! salua Kolka, qui cligna les yeux en regardant la bougie, et secoua sa casquette mouillée. — Pourquoi vous enfermez-vous ? Un bon voleur volera à travers les serrures... Ah ! ah ! ah !... J'ai frappé, rien... Il fallait appeler... C'est vous qui avez loué ce pavillon ? — Il jeta un regard circulaire. — Mon affaire de demander, la vôtre de ne pas répondre. Permettez-moi de savoir pourquoi cela ?

— Parce que j'en ai besoin, répondit sèchement Alexandre.

— Évidemment, ce n'est pas ton affaire... C'est bon... Je ne le ferai plus, Alexandre Nicolaievitch. Je ne le ferai plus. Quoi, on ne peut même plus plaisanter...

Kolka était bruyant et dégagé, mais son aisance semblait à Alexandre artificielle. Dans ses yeux jaune vert, comme ceux d'un chat, brillaient de mauvaises lueurs, et ses lèvres remuaient comme s'il chuchotait quelque chose. La longue flamme de la bougie qui coulait éclairait les moustaches d'Alexandre et son menton ferme rasé de près... Kolka déboutonna son manteau et s'assit. Aussitôt il plongea dans l'obscurité.

— Savez-vous, Alexandre Nicolaievitch, j'ai peur d'un malheur... L'autre jour, quand vous nous avez dit que des " fileurs " nous surveillaient, à vrai dire, je ne l'ai pas cru... Ah ! ah ! ah !... Mais maintenant, moi aussi, je doute... Ça ne va pas... Il y a du louche...

— Vous avez remarqué quelque chose ?

— Oui, précisément ; j'ai remarqué... Une crapule m'a même suivi... gras, du sang et du lait, le fils de chien !... Tout en gueule et des yeux comme ceux d'un loup... Je le jure... En sortant de la gare, je me retourne, il me suit... Je tourne dans la rue, lui aussi... Je le menace du poing... je ne suis pas un enfant, je peux tuer, Ah ! ah ! ah !... Et, par les haies et les potagers... je suis arrivé chez vous... Je ne sais pas, peut-être a-t-il entendu ma voix... Et d'où sont parues tant de gueules, mon Dieu ! Nous vivions tranquilles, bien, sans mouchards et tout d'un coup, voilà...

— C'est-à-dire que vous l'avez amené ici ? dit Alexandre.

Il déplaça la bougie. Maintenant on voyait très bien Kolka. Il était vautré sur son siège, la jambe droite écartée, et, distraitement, tapotait sa casquette. Son visage gras souriait, d'un sourire nouveau pour Alexandre, énigmatique et effronté. Alexandre sentit un léger frisson.

— Et après, si même je l'ai amené, je m'en fous ! prononça Kolka entre ses dents et cracha.

— Vous vous en foutez ?

— Et pourquoi pas ? Si Vania ne ment pas, s'il y a parmi nous un provocateur, alors les " fileurs ", quoi, c'est rien... Je ne les crains pas... c'est de la blague... Eh bien de quoi s'agit-il, Alexandre Nicolaievitch ? Pourquoi m'avez-vous appelé ? " Que répondre ? réfléchit une seconde Alexandre. Inventer un prétexte stupide, mentir, mentir à cet espion de l'Okhrana ? Non, assez, je ne veux pas... ". Il leva la tête et, sans regarder Kolka, demanda : Qu'est-ce que vous pensez de la provocation ?

— De la provocation ?

— Oui, précisément, de la provocation dans notre compagnie ?

— C'est ça ?... traîna Kolka ; et il s'agita.

Alexandre tendait l'oreille. Dehors, près du perron, sur le sentier lavé par la pluie quelqu'un marchait doucement. Mais le vent souffla dans le bois, les ramures des bouleaux s'agitèrent, de grosses gouttes commencèrent à tomber et, de nouveau, tout se tut. Kolka se signa et cligna les yeux mystérieusement :

— Les esprits... La force maudite... Ah ! ah ! ah !... Alors vous voulez savoir sur la provocation... n'est-ce pas ?... Mais je vous ai déjà dit...

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

— J'ai dit que s'il y a le moindre soupçon, alors moi, Alexandre Nicolaievitch, je ne travaillerai plus... Je m'en irai... Je quitterai tout à fait la compagnie... Je ne veux pas me salir de boue.

Alexandre le regardait.

— Vous ne voulez pas ?

— Non... Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est très offensant, Alexandre Nicolaievitch... très offensant... Si vous ne m'avez appelé que pour cela, mieux valait ne pas m'appeler... Je ne suis ni un dénonciateur ni un rapporteur... Non. J'ai confiance en tous... Eh bien, adieu, Alexandre Nicolaievitch. — Il soupira et leva sa casquette. — Je vous souhaite beaucoup de bonheur... Au revoir... Adieu...

Kolka se leva et, toujours souriant de son sourire énigmatique, sans se presser, il se dirigea vers le balcon. Alexandre comprit qu'il allait partir, et, en même temps, il lui devint clair qu'il ne s'était pas trompé, que devant lui il avait non pas un camarade, un membre de la compagnie, mais cet assassin à gages qu'il avait deviné la veille. Alors, obéissant à un sentiment secret, d'un mouvement soudain et vigoureux, il saisit Kolka au collet. Kolka poussa un cri. Ses yeux brillaient. Il leva le bras, mais l'abaissa sans frapper et demanda à voix basse :

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? s'écria pâle de colère, Alexandre. Jusqu'ici j'ai causé avec vous comme avec un camarade, comme avec un membre de la compagnie, mais maintenant, maintenant, veuillez m'écouter... Je suis le chef, vous le subordonné... Je suis officier, vous êtes soldat... Je vous ordonne de répondre. Avez-vous compris ? Je vous l'ordonne !... Où est votre revolver... Donnez-le.

La bougie se consumait lentement ; les immenses ombres de Kolka et d'Alexandre tremblaient et luttaient sur le plafond. Kolka, le visage cramoisi, tâchant de dire quelque chose, remuait les lèvres sans proférer un son. Mais sans rien dire il porta docilement la main à sa poche et tendit son revolver armé.

— Laissez-moi Alexandre Nicolaievitch.

Alexandre le lâcha et jeta le revolver sur la table. Kolka s'assit et essaya de sourire :

— En voilà des histoires... Qu'avez-vous à vous fâcher comme ça ? Pourquoi tout ce bruit ? Parce que je veux quitter la compagnie de combat ? Mon Dieu, il faut tout de même comprendre... C'est offensant pour moi d'entendre tout cela... Quoi ! Suis-je un bagnard ou un serf ? Je ne veux plus... vous entendez... Assez !... Il tira sa *poddiovka* et, furtivement, regarda la porte.

Tout près de la fenêtre, de nouveau s'entendirent des pas étouffés. Kolka allongea le cou. Alexandre sourit. De taille moyenne, très large d'épaules, il se tenait devant Kolka et le regardait en face, avec haine. Maintenant tous deux se comprenaient. Kolka sentit qu'Alexandre était capable de le tuer, mais ne pouvait croire à ce meurtre comme personne ne croit à sa mort violente. Et bien qu'en effet il servît chez le colonel Schen et en reçût de l'argent, bien que, le matin même, il eût dénoncé la compagnie, il ne se croyait pas coupable. Et, précisément parce qu'il ne se trouvait pas coupable, il ne pouvait croire qu'Alexandre le haïssait. Mais il avait peur. Alexandre le comprit à ses paroles exagérément effrontées, à son regard furtif, à l'inclinaison de sa tête chevelue. Il serra les lèvres et, reculant d'un pas, prit le lourd revolver au long canon.

— Je vous conseille d'avouer...

— Vous plaisantez, Alexandre Nicolaievitch, dit Kolka d'une voix rauque et colère. Que m'ordonnez-vous d'avouer ? D'avoir travaillé honnêtement et fait la révolution comme j'ai pu ?... Je ne comprends pas de quel droit vous me parlez ainsi ! Qu'est-ce que c'est que cette conversation ?... Je vous jure... Et ce revolver ?... Ah ! Alexandre Nicolaievitch, c'est mal... Le chat paiera pour les larmes des souris.

Il se détourna et fit de la main un geste découragé...

— Avouez ! répéta à voix basse Alexandre, qui sentit son cœur battre plus fort. Mais alors il se passa quelque chose qu'il ne pouvait attendre. Kolka bondit rapidement et souffla sur la bougie qui s'éteignit. Au même moment Alexandre entendit le son plaintif d'une vitre brisée,

et, aussitôt, sans raisonner, obéissant au même sentiment puissant, ne voyant ni Kolka ni la fenêtre, ayant peur que Kolka ne s'enfuie et, d'instinct, devinant le but, Alexandre braqua son revolver et pressa la gâchette. Le coup inattendu éclata sonore, répété par l'écho ; une flamme jaune brilla et quelque chose, avec un oh ! tomba sur le parquet. Alexandre frotta une allumette. Au bas de la fenêtre, les pieds vers la table, Kolka était couché sur le ventre. Sur sa tempe, près de l'oreille droite, dans ses cheveux roux emmêlés, coulait un filet de sang.

Alexandre mit son chapeau et, courbé étrangement, en heurtant dans l'obscurité les chaises, il sortit à tâtons sur le perron.

XVII

La pluie avait cessé. Sur le ciel couraient, chassés par le vent, des lambeaux de nuages déchiquetés sur les bords. A droite, la forêt de bouleaux bruissait ; à gauche, s'étendaient des potagers humides. Il faisait froid. Il semblait à Alexandre que le sentier n'avait pas de fin et qu'il avait à parcourir jusqu'à la gare des centaines de verstes. Quand il aperçut les feux de la gare il se rappela que Kolka n'était pas seul. " Qu'importe ! murmura-t-il en haussant les épaules... Tsousima... Qu'importe ! " Une indifférence obstinée, presque honteuse, s'emparait de lui. Il ne pensait pas qu'il venait de tuer un homme, que dans le pavillon abandonné se trouvait un cadavre déjà froid. Il marchait sans penser ni sentir, il marchait comme un vaisseau sans gouvernail.

Sur le quai, près du réservoir, somnolait un homme dissimulé dans l'obscurité : " Probablement le " fileur " de Kolka ", pensa Alexandre. Il se pencha vers lui. Il remarqua un visage gras aux moustaches cosmétiquées, un pardessus élimé, des souliers de troupier mouillés : " Il a une gueule, le fils de chien, et des yeux... comme ceux d'un loup ", se rappela-t-il ; et il se mit à marcher de long en large, rapidement, sur le quai. Le télégraphe frappait sans arrêt ; derrière la fenêtre éclairée

du buffet de première classe bâillait un marchand, de passage. Et tout d'un coup, ici, sur le quai à demi obscur, Alexandre comprit que quelque chose d'irréparable était arrivé, qu'un camarade, Kolka, était tué. Cependant il n'en ressentait ni chagrin ni peur. " Eh bien, quoi ? Tué ?... Kolka ? Oui, Kolka... ". Quelque part s'entendait un lourd bruit de roues ; des feux s'avançaient ; les rails vibraient et, en ronflant, dans un bruit de ferraille, avec fracas s'approcha le train. Alexandre monta dans un wagon. L'homme qui somnolait près du réservoir se leva et se hissa derrière lui. A travers les vitres humides on ne voyait rien. Alexandre, la joue appuyée contre la vitre, pensait : " J'ai tué, mais, pouvais-je ne pas tuer... Je devais tuer, j'étais obligé de tuer... " Est-ce que le D[r] Berg n'est pas un serpent ? " disait le tanneur Abram... Et Kolka aussi était un serpent... Nous sommes à la guerre, sur le champ de bataille... selon la loi de la guerre... ". Et pendant qu'il se parlait ainsi, devant lui se dressait nettement Kolka au rire sonore ; " C'est offensant, Alexandre Nicolaievitch... Je m'en irai... Je quitterai tout à fait la compagnie... Suis-je un bagnard ou un serf ? ". Mais il ne s'en est pas allé et ne s'en ira pas... Et s'il n'était pas coupable ?... Il n'a pas avoué... J'ai tué parce qu'il voulait s'enfuir... Ah ! c'est tout égal !.... ". Il frappa avec colère son poing sur la banquette. " Dans la bataille de Tsousima, des milliers ont péri... l'honneur, la Russie... que vaut un Kolka Va-nu-pieds ? Que vaut sa vie ? Que vaut la mienne ?... Et comment prouver la provocation ?... Je suis convaincu qu'il était le provocateur... Précisément lui... Et cela suffit. J'ai raison. Celui-là vainc qui désire la victoire et ose tuer... J'ai tué. Et j'en répondrai. Devant le parti ? Devant Vania ? Devant Abram ? Devant les hommes ? Non, devant ma conscience et devant la Russie... ".

Un train, venant en sens inverse siffla. Alexandre se retourna. Derrière lui, juste à côté de la porte, était assis le " fileur " de la gare. " On va m'arrêter... Qu'on m'arrête... Tsousima... A quoi pensais-je ? A Kolka... C'est bien sa route, l'enfer ?... Seigneur, donne-moi le bonheur de servir la grande Russie "..... Il ferma les yeux, las. Mais le pressentiment de la défaite, de son sort sans gloire, ne le quittait pas. Il lui semblait que c'était précisément aujourd'hui qu'avait eu lieu le combat

mémorable, aujourd'hui que les Japonais avait remporté la victoire, aujourd'hui qu'avait été hissé le drapeau blanc.

Il était tard quand Alexandre arriva à Moscou. Ne sachant lui-même pourquoi, il se rendit au restaurant de nuit *Les Variétés*, et commanda une bouteille de vin. Il voulait ne pas penser. Il voulait croire qu'il n'était pas seul, que quelque part, à Moscou, à Pétersbourg, ou ailleurs, il y avait un homme pour le comprendre, pour comprendre ce que signifie " découvrir la provocation ", " faire la terreur, et, principalement, ce que signifie tuer. " Et Abram ? Et Svistkov ? Et Vania ? " se rappela-t-il sa compagnie avec un amour ardent, inconnu jusqu'alors. " Est-ce qu'ils ne comprennent pas ? Est-ce qu'ils n'approuveront pas ?... Nous ne sommes pas des camarades, nous sommes des frères, unis par le sang ". Il ne remarquait ni les tables couvertes de nappes éblouissantes de blancheur, ni les officiers qui frappaient des éperons, ni les femmes fardées, ni même le monsieur, convenablement mis, des bagues d'or aux doigts qui, de temps en temps, l'examinait. Le " travail " lui paraissait une raillerie grossière. " Nous ne savions pas, nous ne pouvions pas vaincre... là-bas... à Tsousima... ici, à Moscou...... J'ait tué Kolka, mais est-il le seul ? N'y avait-il pas le Dr Berg ? Ils sont légion ces Kolka et ces Berg.... Partout la trahison, la honte... ". Devant lui se dressait tout le parti, lion mourant, mortellement blessé. Il revoyait tout : les réunions de " conspiration ", les comités, les unions, les organisations, les groupes ouvriers, les compagnies de combat, les cercles d'étudiants... Il voyait comment en chaque ville, en chaque village, dans les steppes couvertes de neige, les membres du parti construisaient comme des taupes leur nouvelle vie, en même temps que partout, d'Arkangel à Bakou, de Varsovie à Irkoutsk " travaillaient " traîtreusement les Kolka, qui, comme des vers, rongeaient le corps du parti. " Est-ce qu'on peut lutter ? A quoi bon mes enquêtes ? A quoi bon les meurtres ? Pourquoi tout cela ?... Il faut ressusciter le cadavre abattu... Mais comment ?... Peut-être d'autres trouveront-ils... Moi je ne puis pas... Et si je ne puis pas, alors... alors c'est Tsousima... ".

Il n'acheva pas sa consommation et sortit place Troubnaia. Le monsieur convenablement mis, à bagues d'or, paya, et regarda quelle direction

il prenait. La porte de l'Hôtel Métropole était largement ouverte. Le vestibule était éclairé et sur le seuil se tenait un valet de très haute taille qu'Alexandre ne connaissait pas. Alexandre regarda la pendule: les aiguilles ne bougeaient pas et marquaient minuit.

— Quelle heure as- tu ?

— Une heure et demie...

Alexandre salua de la tête et monta chez lui. Mais, sur la troisième marche, quelqu'un, derrière lui, l'empoigna violemment par l'épaule. Ne comprenant pas encore qu'il était arrêté, ne se rendant pas compte qui le tenait et pourquoi, pâle de l'offense, il se retourna vivement et reconnut l'homme qui, de Kountsevo, avait voyagé avec lui. Celui-ci, sans le lâcher, le regardait effrayé. Alexandre, n'hésitant pas une seconde, leva la main et le frappa fortement en plein visage. Aussitôt il se sentit libre et monta l'escalier en courant. Arrivé sur le palier du premier étage il s'arrêta net. Maintenant seulement il avait compris qu'il était pris au piège et n'y échapperait pas. Dans l'angle, près d'un divan de velours, se trouvait un maigre palmier desséché. " Un palmier, pensa-t-il, pourquoi est-il ici ? " Soudain, dans sa mémoire, un souvenir lointain passa: le golfe reflétant le ciel bleu du Midi, les cris des mouettes roses, le cactus rouge, un soldat japonais au visage jaune. " La sentinelle... Nagasaki... Tsousima. " Il se redressa et, avec indifférence, regarda en bas.

En bas, de la porte de la salle à manger non éclairée sortaient l'un après l'autre des soldats... Ils étaient nombreux. Dans la loge du portier cliquetaient des baïonnettes. On ne voyait pas d'officiers. Alexandre, le pardessus déboutonné, se tenait immobile sur le palier. Dans sa main brillait un revolver. Il ne croyait pas encore qu'on l'arrêterait. Il ne pouvait s'imaginer que ces hommes en manteaux gris, ces hommes qui donnaient leur vie dans la bataille de Tsousima, voudraient tirer sur lui. Il arrangea son revolver et, tranquillement, comme aux manœuvres, regarda de nouveau les soldats. Il savait qu'il ne tuerait personne, mais, dès que claqua la gâchette, une voix commanda: Feu! Un sous-officier, gauche, au long cou, aux poings énormes, qui se tenait à droite, leva son fusil. Mais Alexandre, comme s'il voulait l'écarter, tendit le bras en avant et approcha de sa poitrine le revolver. " Tout égal... Je

n'ai pas pu... Je n'ai pas pu servir au salut de la Russie. " Et simplement, d'un mouvement rapide, comme lorsqu'il avait tiré sur Kolka, il pressa la gâchette docile. Le coup partit. Près du divan, sous le palmier poussiéreux, était couché Alexandre. Son visage ferme, aux yeux bleus, était calme et sans passion. On eût pu croire qu'il dormait profondément.

XVIII

La nuit même qu'était tué Kolka et que, ne voulant pas se rendre, se tuait Alexandre, Abram, Anna, Svistkov, Salomon Moiséiévitch étaient arrêtés, à Moscou, et Rosenstern à Kiev. Salomon Moiséiévitch opposa aux autorités la résistance armée. Il s'était barricadé dans sa chambre de la rue Ilinka, et avait tiré jusqu'à sa dernière cartouche. Il fut tué seulement le matin, à travers un trou pratiqué dans le plafond.

Seul Vania, par hasard, avait évité l'arrestation. Il était au théâtre quand les gendarmes s'étaient présentés chez lui. A onze heures, comme il rentrait, près du seuil le portier de la maison lui fit signe et, regardant furtivement alentour, à voix basse lui conseilla de filer. Vania partit. Pendant un mois il vécut " illégalement " à Kline, puis, après s'être procuré un nouveau passeport, il se rendit à Odessa, où il se cacha jusqu'en octobre. En octobre il partit pour Bolotovo, chez les parents d'Alexandre. Au printemps, encore avant qu'ait commencé " le travail ", Alexandre lui avait fait promettre, s'il était tué, de prévenir ses vieux parents. Vania jugea le moment venu de remplir cette triste mission.

C'était l'automne, humide, tardif, avec ses vents froids du Nord et ses pluies assommantes. Les tilleuls avaient perdu leur parure verte et, sur les allées du jardin, s'étalaient comme un tapis de feuilles tombées. Les fleurs étaient fanées. Dans le jardin préféré de Nicolas Stépanovitch, il n'y avait plus ni giroflées, ni réséda. La forêt était humide et silencieuse ; les sapins chuchotaient ; les feuilles mortes craquaient et, en croassant,

volaient des bandes de grolles. La tristesse se sentait dans la forêt. On pressentait un hiver long et froid.

Après la mort de son second fils, André, Nicolas Stépanovitch avait eu une attaque d'apoplexie. Plus d'une année il était resté couché. Son corps gras, récemment encore vigoureux, s'était desséché, et ses lèvres pâles tâchaient en vain de prononcer des mots. Natacha le soignait. Elle était silencieuse, sévère, avec de longues tresses blondes et des yeux bleus, comme ses frères. La vieille Tatiana Mikhailovna survivait à grand peine à ces malheurs inattendus. Il lui semblait que Dieu l'abandonnait. Comme autrefois cependant elle priait des journées entières et faisait dire des messes. Maintenant tout son amour, toute sa tendresse maternelle, qui lui donnait la force de vivre, était concentré sur un seul être, sur le premier né de ses trois fils, Alexandre. Elle savait qu'il avait quitté la marine, mais le cachait à son mari. Elle devinait qu'il avait pris cette même voie où avaient péri Michel et André. Elle voulait croire que ce n'était pas vrai, qu'elle se trompait, qu'Alexandre, ce fils affectueux, obéissant, épargnerait sa vieillesse et son père mourant. Natacha la rassurait; elle lui disait que son frère vivait à l'étranger, qu'un de ces jours il y aura sûrement une lettre; mais elle-même n'y croyait point, et, souvent, toutes deux pleuraient: la mère sur ses enfants, et la fille sur sa mère. Une année se passa dans les larmes inconsolables et les soucis que donnait Nicolas Stépanovitch. Les nuages sombres suspendus sur la maison pesaient sur tous sans exception, même sur les domestiques et les hôtes rares, non désirés. La femme de charge, Mélanie Pétrovna, marchait sur la pointe des pieds, soupirait et levait au ciel ses yeux de souris. Les femmes de chambre, Loukéria et Dacha ne chantaient plus leurs gaies chansons. L'intendant Alexis Antonovitch se signait, poussait des oh! et, en rajustant son veston, allait chez la demoiselle recevoir des ordres inexpérimentés qu'il écoutait avec patience. Les affaires allaient cahin-caha: la nuit, on entendait frapper la hache dans la forêt et personne ne se demandait qui abattait le bois et pour qui? On engrangeait deux fois moins de blé que chez les voisins; le jardin était laissé à l'abandon; les dépendances étaient débabrées, les écuries vides. Nicolas Stépanovitch s'agitait, râlait et mâchonnait des

paroles indistinctes : " chevelus... vauriens... vendus... Russie... pendus "... Alors Natacha s'approchait doucement de son père et caressait ses cheveux blancs. Elle n'existait plus la famille d'autrefois, avec trois fils : Michel aux joues rouges, l'élégant André, le large et trapu Alexandre : il n'y avait plus qu'un nid détruit par la tempête.

Vania arriva un matin. Dans son habit de paysan rapiécé, avec ses chaussons retenus par des ficelles, il avait l'air d'un paysan ouvrier sans travail. Alexis Antonovitch le reçut au bureau. Quand Vania lui eut dit qu'il venait pour affaire personnelle, il hocha la tête avec méfiance, mais tout de même appela un gamin auquel il donna l'ordre d'aller annoncer. Dans le vestibule le samovar chantait, ça sentait la fumée et les harnais neufs. Des murs sales, tapissés de papier, regardaient les portraits des Métropolites et du général Skobelev sur son cheval blanc. Par la fenêtre, Vania voyait le gamin pieds nus qui retournait, en enjambant les flaques ; les lilas penchés par le vent et Mélanie Pétrovna, affairée, dans la cuisine. Il regardait cette vie de propriétaire, étrangère à lui, et il lui sembla qu'inutilement il était venu ici.

Mais des pas pressés résonnèrent sur le perron. Natacha entra dans le bureau. Sur sa robe noire, elle portait un châle de laine noire tricoté. A ses yeux bleus, froids, Vania la reconnut aussitôt. Natacha étonnée lui demanda :

— Vous êtes venu pour une affaire ?

— Oui... Pour affaire personnelle...

Ils sortirent dans la cour. Sur la terre mouillée, gluante, de la paille pourrissait. Les moineaux, frileux, voletaient d'une place à l'autre. Vania se sentit gêné.

— Je viens... de la part de votre frère...

— D'Alexandre ? dit, inquiète, Natacha... Vous venez de sa part ?... Il est vivant ?...

Vania baissa la tête.

— Mais parlez donc... Parlez...

— Alexandre Nicolaievitch est mort, prononça Vania ému, ayant peur de regarder Natacha.

Natacha ne dit rien. Vania rougit.

— Quand ?

— Le 20 août, à Moscou...

— Je l'ai lu... Alors c'était lui ?

— Oui... Lui...

Elle se détourna et, oubliant Vania, se dirigea vers la maison. Elle marchait, tout en noir, comme une nonne, la tête baissée. Il semblait à Vania qu'elle allait tomber. A mi-chemin elle s'arrêta.

— Vous étiez son camarade ? N'est-ce pas ?... Excusez-moi... N'avez-vous besoin de rien ?

— Non. Rien...

— Je vous en prie...

— Non, merci... Rien...

Elle resta longtemps debout, ne se décidant pas à s'en aller, comme désirant comprendre quelque chose. Soudain elle leva faiblement les bras :

— Mon Dieu !... Mais comment le leur dire...

La gare était distante de sept verstes. Vania allait à pied. Il faisait du vent ; les pieds enfonçaient dans la boue ; une poussière mouillée tombait du ciel... A gauche, derrière la forêt, un grand nuage gris, lourd, passait. Partout, aussi loin que s'étendait la vue, se traînaient des champs monotones, fauchés et sarclés, où, comme des sentinelles, se dressaient de-ci, de-là des bouleaux. Frissonnant de froid, sentant le vent siffler dans ses oreilles, Vania, malgré lui, se remémorait toute sa vie : son enfance, les coups, les injures, l'ivrognerie, la misère des paysans ; sa jeunesse ; l'usine, le bruit des machines, et de nouveau l'ivrognerie et la misère... Il se rappelait Volodia, énorme, fort, la voix puissante, un mauser à la main ; et il se rappelait Presnia, la glace, les barricades gelées, le dragon. Il se rappelait Anna et Hippolyte, le meurtre du procureur militaire ; Abram, Berg, Kolka et Alexandre. Et au souvenir de toute sa vie perdue, la peur le saisit. " Nous sommes définitivement écrasés. Si Volodia, Serge, Hippolyte, les Bolotov, Rosenstern n'ont pu réussir, alors qui le pourra ? En qui espérer ? Ou n'y a-t-il pas d'espoir, pas de vérité dans le monde ? " A ces pensées il se sentait encore plus froid, et il lui semblait que vivre est un péché, une honte. Il arriva à la gare à cinq heures. Ce

n'était pas encore nuit, mais il faisait sombre et le ciel d'automne pleurait. Sur le quai se ramassaient des gens : un artel de scieurs de bois se préparait au départ. Un paysan de haute taille, large d'épaules, une longue barbe, rappelant de loin Volodia, se tenait devant. Son visage concentré, grêlé, le regard intelligent de ses yeux gris frappèrent Vania. " On jurerait Volodia ! " pensa-t-il. Et il se représenta la Russie laborieuse, la Russie des champs à perte de vue, labourés, arrosés de sueur ; la Russie des usines,des fabriques, des ateliers ; non plus la Russie des étudiants, des officiers, des programmes, des réunions, des comités, non plus la Russie oisive et bavarde, mais la Russie des laboureurs, des cultivateurs, la grande Russie travailleuse, invincible. Et, aussitôt, il se sentit soulagé. Il avait compris que le comité bureaucratique, l' " apachisme ", la provocation, les barricades impuissantes, l'audace de Volodia, le dévouement d'Hippolyte, le courage d'Alexandre, le doute d'André, il avait compris que tout cela n'est que l'écume de la mer, l'écume du peuple. Il avait compris que ni les ministres, ni le comité n'ont le pouvoir de changer la marche des événements, de même que les matelots sont impuissants à calmer la mer démontée, et, au fond de son âme fatiguée, il sentait se rallumer la flamme pure de la foi, de la foi en le peuple, en l'œuvre de libération du monde rénové, bâti sur l'amour ; la foi en la vérité éternelle.

CHARTRES — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

PAYOT & Cie, 106, Boulev



ROM...

Lucy Achalme. — **Le Maître du Pain**............. 5 »
Léonid Andréief. — **Judas Iscariote**............... 5 »
Florence L. Barclay. — **Le Rosaire**............... 7.50
L. Bonneff. — **Didier, homme du peuple**.......... 5 »
Dostoievsky. — **Nietotchka Nezvanova**............ 5 »
Louis Dumur. — **Nach Paris!**..................... 5 »
Michel Épuy. — **Le Nouvel homme**................. 5 »
Jean Farmer. — **César-Napoléon Gaillard à la conquête de l'Amérique**.......................... 6 »
John Galsworthy. — **Un Saint**.................... 9 »
J. Galzy. — **La Femme chez les Garçons**.......... 5 »
Maxime Gorki. — **Contes d'Italie**................ 5 »
G. de La Fouchardière. — **L'Araignée du Kaiser**.. 5 »
Jean Martet. — **Sur le chemin de La Haye**........ 5 »
F. de Miomandre. — **...d'Amour et d'eau fraîche**.. 5 »
Antoine Redier. — **Pierrette**.................... 5 »
— **Le Mariage de Lison**.......... 5 »
— **Léone**......................... 7.50
Noëlle Roger. — **Nos Mensonges**.................. 5 »
— **Apaisement**....................... 5 »
F. Roger-Cornaz. — **Contes plus contes que les autres**.............................. 6 »
Jacques Roujon. — **Un homme si riche**............ 6 »
Carl Spitteler. — **Mes Premiers souvenirs**...... 6 »
— **Imago**...................... 6 »
— **Le Lieutenant Conrad**........ 6 »
Robert de Traz. — **La Puritaine et l'amour**...... 7.50
Benjamin Vallotton. — **Ce qu'en pense Potterat**.. 5 »
— **On changerait plutôt le cœur de place**........... 5 »
— **Les Loups**................ 5 »
— **Ceux de Barivier**.......... 5 »
— **A tâtons**.................. 6 »
Blanche Vogt. — **Amours socialistes**............ 5 »
H.-G. Wells. — **Mr. Britling commence à voir clair** 6 »
— **La flamme immortelle**............ 6 »
Sémène Zemlak. — **Sous le Knout**................ 6 »